BnF Gallica

En 1900 / par Paul Gers

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Gers, Paul (1857-1942). Auteur du texte. En 1900 / par Paul Gers. 1901.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

En 1900

DÉPÔT LÉGAL
Seine-et-Oise
N° 226
1899

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS.

par

PAUL GERS

Édité pour " LE MATIN "

PAR

ÉD. CRÉTÉ, IMPRIMEUR

A CORBEIL (S.-ET-O.)

Tol V 4218

1907

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

En 1900

En 1900

DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
N° 226
1901

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

par

Paul Gers

Édité pour " LE MATIN "

PAR

ÉD. CRÉTÉ, IMPRIMEUR

A CORBEIL (S.-ET-O.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

Mon cher Gers,

Votre livre est un fidèle tableau de l'Exposition universelle, étudiée dans son ensemble et dans chacune de ses parties par un observateur qui a su tout voir et bien voir, et qui, de plus, n'a négligé aucun détail historique pour faire ressortir la hardiesse de l'entreprise, et rappeler ce que fut la vie de Paris pendant cette période de six mois.

Vous accordez une juste part d'éloges aux inspirateurs de cette grande œuvre, à tous ceux qui ont uni leurs efforts pour que le succès dépassât encore les espérances, aux nations qui ont contribué à en faire une œuvre véritablement universelle. Dans ce décor, dont la richesse et la variété ont frappé tous les yeux, vous mettez en scène cette foule cosmopolite, dans les rangs de laquelle le genre humain tout entier avait des représentants.

Vous vous êtes attaché à décrire cette suite de fêtes dont la première a été la cérémonie d'inauguration. La revue d'Amilly, la remise des drapeaux à Marseille, les manœuvres navales de Cherbourg vous ont paru aussi faire partie de votre sujet, puisque ces solennités étaient des spectacles offerts à cette occasion aux hôtes de la France. Nul ne se plaindra que vous ayez rempli aussi complètement votre rôle d'historiographe.

Un hiver a déjà passé sur ce qui fut l'Exposition ; c'est une grande chose qui a disparu, mais elle doit vivre dans le souvenir des hommes, et elle ne peut y vivre que par l'image et le livre ; le vôtre contribuera à lui assurer cette pérennité, puisqu'il parle à la fois à l'esprit et aux yeux ; il donnera à ses lecteurs l'illusion d'une promenade à travers ces galeries, ces pavillons, ces palais, ces jardins que les visiteurs, même les plus assidus, se plaignaient de ne pas encore connaître suffisamment, le jour où dut en être ordonnée la clôture définitive.

Agréez, mon cher Gers, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Léon Bourgeois,

Ancien Ministre de l'Instruction publique.

LA RUE DES NATIONS.

I

A TRAVERS L'EXPOSITION.

Aussi longtemps que de génération en génération se transmettra — qui dira pendant combien de siècles ? — le souvenir de l'Exposition de 1900, entre tant d'admirables panoramas un surtout dominera : celui de la rive gauche de la Seine transformée en rue des Nations. Il a été, naturellement, sans effort apparent, sans qu'on s'en fût douté peut-être, l'attraction typique de cette extraordinaire série d'attractions. Le sentiment public n'a pas hésité : il a reconnu là, dès le début, dans les découpures délicates et majestueuses, sur le ciel printanier, des architectures étrangères, il a reconnu le lieu de rendez-vous favori du monde entier. Et, six mois avant que s'ouvrît l'Exposition, quand il n'y avait encore, à cet endroit, qu'une ligne de mâts, de charpentes, c'était, pour les Parisiens, un but de promenade toujours nouveau où chacun venait constater le progrès de la Merveille internationale. A l'ouverture, où elle fut presque entièrement prête, la rue des Nations était plus populaire même que le fut, en 1889, la Tour Eiffel, parce que l'enthousiasme qu'on éprouvait pour elle reposait sur ce plaisir d'art qu'on aurait bien tort de dénier aux foules.

UN TICKET D'ENTRÉE.

Le charme de ces premières journées, pleines d'impatience, restera aussi présent dans toutes les mémoires. Bien que la précédente ne fût éloignée que de dix ans, on attendait cette Exposition, synthèse du siècle, disait-on, comme si l'on n'en avait jamais vu. En tout cas, on pensait n'en point avoir vu encore de si belle et la joie de lire, dans les journaux, le détail des opérations préliminaires, était une de ces joies presque enfantines qui sont

UN KIOSQUE A TICKETS.

une des ressources du tempérament français et que, dans toute circonstance, la France communique hors frontières... Les journaux récapitulaient l'histoire des efforts successivement accomplis : l'Exposition avait été décidée le 13 juillet 1892, par M. Carnot, sur la proposition de M. Jules Roche, ministre du Commerce, qui disait

MARCHAND DE TICKETS EN GROS.

« qu'il fallait permettre à la France de clore par un triomphe pacifique, le siècle qu'elle a inauguré en organisant les premières expositions nationales... ».

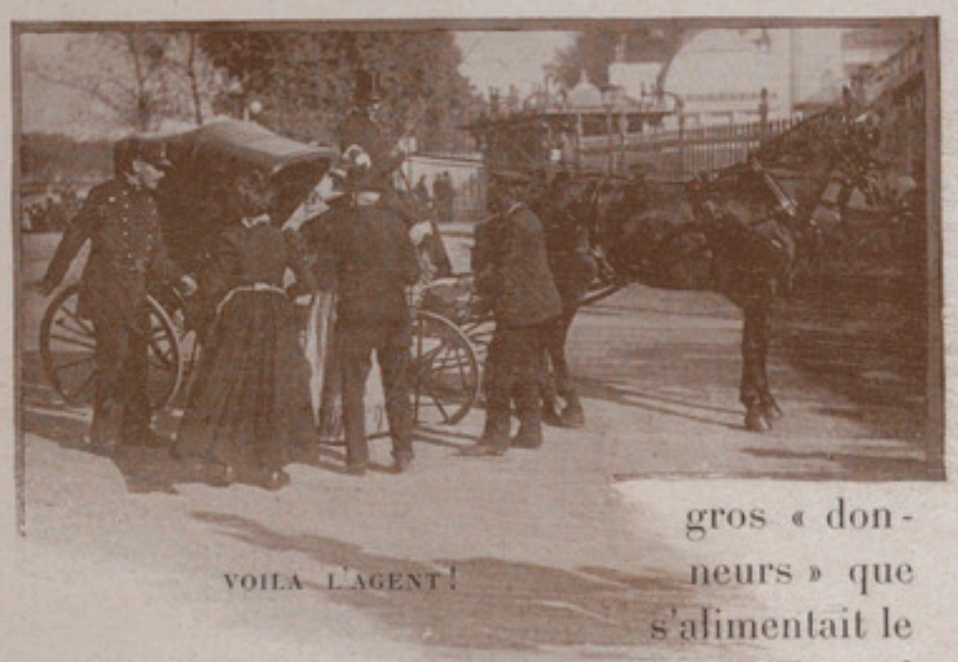
M. Jules Roche ne pouvait longtemps poursuivre cette œuvre et dix ministres le remplaçaient tour à tour : MM. Siegfried, Terrier, Marty, Lourties, Lebon, Mesureur, Boucher, Maruéjouls, Delombre, Millerand, mais l'Exposition de 1900, heureusement pour elle, conservait à sa tête les mêmes hommes chargés d'exécuter les plans généraux arrêtés par une commission supérieure (7 novembre 1893). C'étaient : MM. le commissaire général, Alfred Picard, Delaunay-Belleville, directeur général de l'Exploitation ; Stéphane Dervillé, directeur général adjoint ; Bouvard, directeur des services d'architecture ; Grison, directeur des Finances. M. Chardon remplaçait bientôt, comme secrétaire général, M. Marcel, nommé ministre de France en Suède et, depuis, conseiller d'État...

Peu après (1894), l'emplacement de l'Exposition était fixé au Champ-de-Mars, au Trocadéro, aux Invalides, au Cours-la-Reine, à l'annexe de Vincennes (on écartait, notamment, Courbevoie et le Bois de Boulogne) ; on procédait aux quatre concours entre architectes (1894) qui ont mis tant de talents en pleine lumière, et le Parlement approuvait la combinaison financière qui mettait l'entreprise définitivement sur pied : l'Exposition recevait 20 millions de l'État, 20 millions de la Ville de Paris et 60 millions d'un syndicat de garantie qui lançait 3 millions 250 000 bons à lots, représentant une valeur normale de 20 francs ou de vingt tickets d'entrée.

L'apparition des tickets, à la fin d'avril 1900, a été, pour la masse, le signal enfin donné, comme l'avant-goût des plaisirs maintenant tout prochains. Le ticket, pendant six mois, a constitué une sorte de monnaie, acceptée par tous. On l'obtenait, par feuilles de vingt, en allant présenter un bon dans les grands établissements de crédit, et il fournissait la matière de longues discussions, de joyeuses conversations, avec ses ingénieux systèmes de réduction dans les théâtres, de réduction du prix d'un voyage en chemin de fer. Il a, en outre, pendant toute l'Exposition, servi de ressources matérielles à bien des pauvres gens. Il avait son cours, il avait donc sa Bourse, à lui, comme tous autres titres. C'était au long d'une grille de la grande Bourse que se réunissaient, chaque matin et chaque soir, les marchands en gros qui offraient à tout venant des liasses

QUI N'A PAS SES TICKETS?

énormes, un stock acheté en vue de fluctuations fondées sur la température, sur l'approche des fêtes, etc. C'était à cet endroit, auprès de ces



VOILA L'AGENT!

gros « donneurs » que s'alimentait le petit peuple des marchands au détail. Et quel peuple! — Tout ce que le faubourg, la rue du Croissant, les ateliers inoccupés à cette époque de l'année comptaient de camelots, d'ouvriers un peu flâneurs — et aussi de malheureuses femmes sans ressources, voire d'enfants, — tout ce monde s'improvisait vendeur de tickets.

Les plus riches, les plus soigneux se donnaient des airs importants : ils avaient une casquette avec ce mot *tickets* ou ils portaient, à la boutonnière, une pancarte annonçant : « Je vends, j'achète des tickets ». Parfois, une sacoche en sautoir ou une sorte de serviette contenait le précieux papier bleu, mais le plus souvent celui-ci était tenu à la main, dans un morceau de journal pour toute protection contre les intempéries des saisons.

LE DÉJEUNER DES MARCHANDS DE TICKETS.

Quand leur provision était faite, à la Bourse, ces négociants en plein air prenaient le chemin de l'Exposition aux abords de laquelle ils stationnaient dès huit heures du matin; on en trouvait à cinq cents mètres, à un kilomètre des portes principales, sur les pontons des bateaux-mouches, devant les marchepieds de tous les tramways ; ils sautaient alertement dans les fiacres en marche et leur cri répété coupait d'une mélopée bizarre le roulement ininterrompu de tous les genres de véhicules que Paris a connus pendant ce temps. Ils étaient, en vérité, un peu insupportables, à cause de leur insistance, mais, au demeurant, le Parisien et l'étranger aussi leur achetait plutôt que de se présenter à un des kiosques officiels que le Crédit lyonnais avait établis devant les entrées principales et où le cours, du reste, était toujours un peu plus élevé. Ce cours a oscillé en juin, juillet, entre 60 et 70 centimes, pour tomber à 45 en août, 30 en septembre, 20 et 15 centimes en octobre. Un relèvement d'un sou se produisait quand l'administration exigeait trois ou quatre tickets pour une soirée ou une après-midi de fête. Le camelot gagnait peu, un sou environ, par chaque opération qu'il traitait, mais il avait, étant Parisien de naissance en général, le tempérament philosophe et jamais on ne le vit triste et pitoyable. Il faisait naître même, dans la rue, cent et cent de ces petites comédies de l'asphalte, qui sont si amusantes pour un observateur : il se disputait, autant qu'il l'osait, avec l'agent de police qui était chargé de le surveiller et qui s'acquittait de cette tâche sans trop de dureté. Il pourchassait

LE TAPIS VERT DES MARCHANDS DE TICKETS.

le provincial à la mine ahurie, proie facile, l'Anglais au costume d'opérette, les petites dames en grande toilette, qui lui semblaient ne pas devoir marchander... Il était partout à la fois; il surgissait d'entre les pavés... Puis quand midi approchait, par groupes, hommes et femmes déjeunaient, en famille souvent, assis sur des pliants ou des caisses renversées, au long des berges de la Seine de préférence... Enfin, le soir, si on recherchait, à les voir clairsemés, ce qu'ils étaient devenus, on les apercevait jouant au bouchon ou à des jeux du boulevard extérieur, le produit de leur industrie. Tels quels, très pittoresques (que sont-ils aujourd'hui ?) ils ont été pour l'administration de l'Exposition, d'utiles auxiliaires, car ils ont beaucoup vendu.

PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ.

LE FRONTON DU PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ.

En somme, on a utilisé plus de 50 millions de tickets jusqu'à la fermeture, soit 20 millions de plus qu'en 1889 et si, au point de vue financier, l'administration pouvait s'en désintéresser un peu, puisque le stock de 65 millions avait été pris par un syndicat de garantie, elle ne devait pas moins être satisfaite de constater que le chiffre des *entrées* augmentait par suite des facilités, des tentations qu'offraient, auprès des portes, ces turbulents agents de recrutement, les camelots...

Les 45 millions de visiteurs ont eu, pour promener leur curiosité et leur fantaisie, une surface totale de 108 hectares, de la place de la Concorde à la pointe de Grenelle, de l'Hôtel des Invalides et de l'avenue de Suffren au Cours-la-Reine et à la place du Trocadéro. C'est le maximum d'emplacement libre ou utilisable qu'on pouvait trouver dans Paris. Il fallait employer... trois journées, rien que pour parcourir les avenues principales et fixer dans sa mémoire l'aspect extérieur des Palais les plus importants. Parmi ceux-ci, un des plus surprenants par la magnificence de son style et par son ornementation de feu, a été le Palais de l'Électricité, à l'extrémité du Champ-de-Mars.

Le Palais de l'Électricité et le Palais du Château d'eau, placé devant celui-ci, ont eu pour architectes M. Hénard et

M. Paulin. Ils ont offert la nuit et le jour une sorte de rêve féerique à tous les visiteurs. Nous en parlons aujourd'hui encore, alors qu'ils sont presque disparus,

INTÉRIEUR DU PETIT PALAIS.

comme s'ils étaient encore — et tous les autres aussi — sous nos yeux émerveillés ; c'est toujours, nous semble-t-il, le « présent ».

M. Hénard avait imaginé de surélever la salle centrale de son palais, de façon à lui donner assez de hauteur pour être aperçu derrière le Château d'eau et de couronner la façade par une crête ajourée, surmontée elle-même d'une figure symbolisant l'Electricité, montée dans un char traîné par un Pégase et un dragon, entouré des mille rayons d'un grand soleil de verre. L'éclairage électrique se faisait par des milliers de lampes à couleurs changeantes. La crête lumineuse avait 150 mètres de long et la statue était placée à 67 mètres de hauteur.

LE PETIT PALAIS.

Le Château d'eau avait pour motif principal une vaste niche de 24 mètres de diamètre d'où les eaux s'échappaient par six ouvertures et une grotte située à 29 mètres au-dessus du sol du Champ-de-Mars. L'eau retombait alors d'une hauteur de 11 mètres pour se répandre de vasque en vasque jusqu'au grand bassin inférieur. Douze cents litres de liquide utilisés par les machines coulaient par seconde, fournis pour les trois quarts par la Seine, le reste venant du réservoir de Villejuif. L'arc de la grande niche était orné d'un cartouche et de génies ailés; des groupes de nymphes et de naïades symbolisaient les eaux bienfaisantes. Plusieurs autres groupes, dont le principal était en avant de la niche et représentait le Triomphe de l'homme guidé par la Science et le Progrès, complétaient cet ensemble. Une grotte placée au-dessous de ce dernier groupe, permettait de voir à travers la nappe d'eau les jardins du Champ-de-Mars. L'effet du Château d'Eau pendant la nuit était admirable; des feux innombrables, de toutes les couleurs, transformaient en pierres précieuses les moindres gouttelettes des cascades.

Après ces deux Palais nous classerons, au premier rang encore — et ceux-là, heureusement, nous les conservons — le Grand et le Petit Palais des Champs-Élysées.

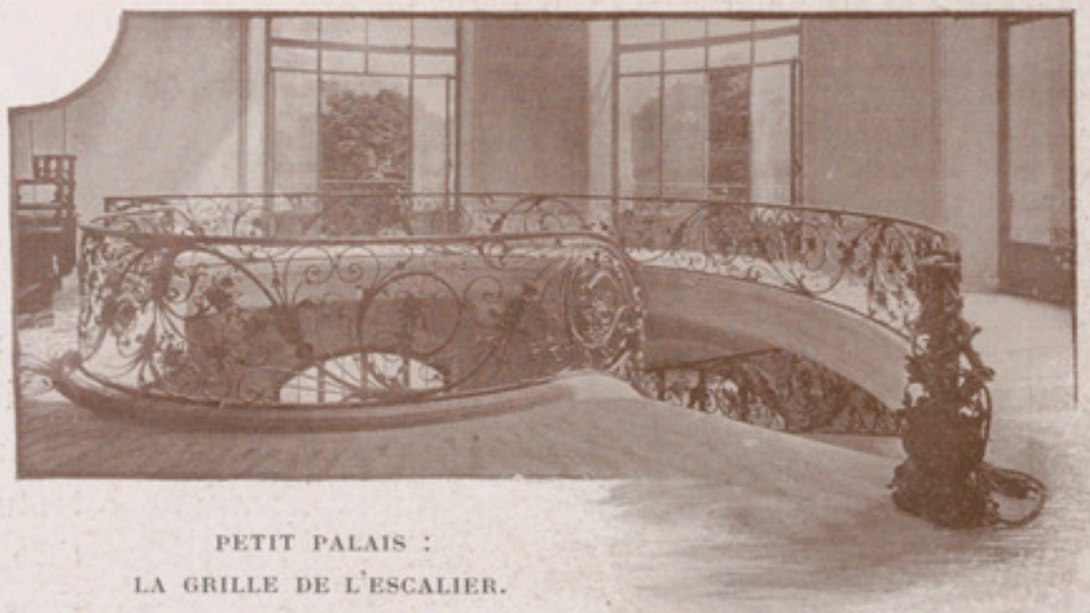
C'est le Petit Palais qui a remporté le plus de suffrages et que l'opinion a considéré comme le joyau architectural de l'Exposition. Il a été dessiné et construit par M. Girault; sa superficie est de 7000 mètres. Il a été réservé à l'Exposition rétrospective de l'Art français pendant l'Exposition, après laquelle il a fait retour à la

Ville de Paris, dont il deviendra le musée artistique. Il se compose d'un vaste vestibule elliptique, donnant accès à droite et à gauche, dans deux galeries largement percées et éclairées latéralement. La porte d'honneur, en haut d'un perron circulaire, s'ouvre sous un porche surmonté d'un dôme sphérique avec parties ornementées et surmonté lui-même d'une lanterne. C'est le porche qui constitue le motif capital de la grande façade ; il rappelle en plus petit celui de l'Hôtel des Invalides.

PETIT PALAIS : LA GRANDE PORTE.

De chaque côté, la façade présente de hautes baies entre colonnes isolées de la muraille ; ce style se répète à peu près dans les façades latérales et postérieure.

La forme générale du Petit Palais, vu à vol d'oiseau, est trapézoïdale et cette disposition a permis de l'aménager d'une façon très commode. La façade postérieure, formant le petit trapèze, est accolée de deux pavillons circulaires, dans lesquels se trouvent des escaliers monumentaux. Ces pavillons sont surmontés de petits dômes quadrangulaires.



PETIT PALAIS :
LA GRILLE DE L'ESCALIER.

Le vaste hall central est un jardin, avec bassins, ornés de mosaïque, d'une ordonnance superbe et où des plantes vertes sont entretenues avec grand soin. C'est un exquis « refuge d'art ».

LA COUR INTÉRIEURE DU PETIT PALAIS.

Le Grand Palais (Beaux-Arts : centenale ; décennale) a eu trois architectes : MM. Deglane, qui a construit la façade avenue Nicolas II ; Louvet, la partie intermédiaire, et Thomas, la partie en bordure de l'avenue d'Antin. Il a la forme générale d'un T gigantesque. Son entrée principale se compose de trois grandes portes, sur le péristyle. Sur ce côté de la façade, sont des peintures de M. Fournier représentant l'art en Indo-Chine, en Assyrie, en Grèce, en Égypte.

Un grand hall elliptique situé dans l'axe du Palais, mesure environ 29 mètres de longueur, sur 34 mètres de hauteur ; il est éclairé par un grand plafond vitré. Une galerie large de 5 m. 50

règne au pourtour aux deux étages, et donne accès à deux halls à droite et à gauche mesurant 20 mètres de large sur 45 mètres de long, qui ont la hauteur du deuxième étage.

LE GRAND PALAIS.

Sur l'avenue d'Antin, s'ouvre une porte d'entrée unique. La décoration y est due à M. Joseph Blanc qui a peint l'*Art cruel*, l'*Art sacerdotal*, l'*Art majestueux*, etc. Tout autour du Palais enfin, se dressent des statues allégoriques dues aux principaux sculpteurs français. Le Grand Palais a la même dimension, dans l'ensemble, que le Palais de l'Industrie, qu'il remplace.

Continuons notre promenade au hasard de la mémoire : il est curieux, par exemple, de se rappeler comment de grandes administrations de l'État ont abrité leurs expositions. Elles ne passent pas, d'ordinaire, pour très audacieuses. Et cependant cette fois, elles ont fait preuve d'initiative et d'originalité dans l'agencement de leurs palais. Ceux-ci étaient situés aux environs de cette Tour Eiffel qui stupéfia l'univers en 1889 et qui, en 1900 encore, bien qu'on ne l'eût que repeinte et ornée de girandoles de feu sur les arêtes, fut toujours un objet d'étonnement. A gauche, du côté du Trocadéro, se trouvait le Palais des Tabacs français, construction d'une élégance sobre et classique où l'on voyait les curieuses machines qui fabriquent les allumettes, les cigares, cigarettes, etc.

Un peu plus loin, sur la droite, en bordure du quai, s'élevait le Palais des Forêts, par l'architecte Guillaume Tronchet. Il se composait d'une partie sur berge et d'une autre partie sur la plateforme du chemin de fer des Moulineaux que l'on a recouvert. Ces deux parties comprenaient deux halls : celui de l'entrée et un autre plus grand réunis entre eux par un grand arc de 22 mètres d'ouverture sur une hauteur de 15 mètres. Cette construction était l'unique échantillon, à cette échelle, d'un travail entièrement exécuté en bois. Contre le grand hall, venait s'en greffer un autre latéral de 87 mètres,

LA NEF DE SCULPTURE.

longeant la Seine, entouré de galeries d'exposition et terminé à son extrémité par un pavillon. L'ensemble de ce Palais justifiait la destination à laquelle il avait été affecté.

Un soubassement entouré de stalactites et de poissons, symbolisait la pêche. Plus haut, un couronnement de pilastres séparant les baies, orné

LA TOUR EIFFEL VUE DU TROCADÉRO.

de têtes de cerfs, rappelait la chasse. Deux grandes statues décoratives, placées aux extrémités du motif central, représentaient la chasse et la pêche.

Les remplissages des arcades étaient formés par des baies et des balcons en bois rustique rappelant les forêts. L'intérieur était entièrement en bois apparent.

Presque en face des Forêts, se dressait le Palais de la Navigation, qui avait 125 mètres de longueur et où le motif le plus original était la proue de vaisseau de l'escalier. Une grande sirène se détachant de la guibre du navire soufflait dans une conque marine, tandis qu'au-dessus d'elle, une lanterne monumentale se dressait élégante vers le ciel, digne couronnement d'une telle composition. Cela rappelait un peu le genre des œuvres marines du Puget. Ce motif se terminait sur la façade par deux figures décoratives représentant Neptune et une Naïade. Des rames complétaient cet ensemble qui, avec l'escalier à jour, formait une extrémité de palais vraiment très intéressante.

L'autre extrémité du Palais consistait en un motif de lanterne, sorte de tourelle de signaux surmontée d'un mât de pavillon. A l'intérieur tout était construit en bois apparent comme aux Forêts ; le dôme se composait de quatre grands arcs en bois mouluré et d'une tonalité rappelant celle des aménagements de yachts.

Sur cette même rive gauche de la Seine, apparaissait le groupe des Palais des Invalides. L'Esplanade était coupée dans sa longueur par une avenue large de 25 mètres qui laissait intacte la perspective superbe des Invalides. De chaque côté de cette avenue se dressaient les palais des *Manufactures nationales*, de la *Décoration et Mobilier*, des *Édifices publics et des Habitations*, enfin le *Palais des Industries diverses*.

L'ADMINISTRATION DES TABACS FRANÇAIS.

Ces monuments étaient d'un style recherché, un peu tourmenté, tout blancs, rehaussés de fresques, de frises en terre cuite (en face de l'Hôtel des Invalides), d'ornements en stuc... Le soir, leurs crêtes s'illuminaient et, sur la

Seine, jetaient des lueurs d'une intensité aveuglante.

Cherchons encore, toujours sur cette rive : voici le Palais des Armées de terre et de mer, qui

LE PALAIS DES FORÊTS.

avait 340 mètres de façade sur la Seine et au milieu duquel donnait accès une passerelle si pittoresque avec ses arcs-boutants en dôme.

Le motif central, formant la grande salle d'honneur, comprenait une porte monumentale dans l'ornementation de laquelle se trouvaient deux statues équestres de *Bayard* et de *Du Guesclin*.

Le Palais était entièrement en staff. La grande entrée avait 14 mètres d'ouverture; elle conduisait au quai d'Orsay en face d'une station du chemin de fer électrique et de la plate-forme mobile, dans la partie où se trouvaient les annexes des sections française et étrangères des expositions de la marine et de l'armée.

LE PALAIS DE LA NAVIGATION.

Le style du palais se rapportait à nos grandes époques militaires, au moyen âge. Il rappelait l'architecture de la cathédrale fortifiée d'*Albi* et celle de la cité de *Carcassonne*. La nécessité de raccorder d'une façon régulière les différents niveaux de la berge, du quai d'Orsay et de la passerelle, avait donné aux architectes l'idée de construire en façade, des escaliers avec loggia à jour sur la Seine dont les fonds étaient décorés de fresques armoriées.

De chaque côté de la passerelle, des balcons crénelés permettaient de voir le mouvement de la Seine et le Vieux Paris. Le soir, des cabochons lumineux éclaireraient toutes les crêtes de l'édifice.

A l'extrémité droite (*côté Alma*), une grande rotonde de 20 mètres de diamètre et de 40 mètres de hauteur contenait un escalier monumental complètement à jour sur la Seine, donnant accès aux différents étages.

Puisque, de là, nous voyions le Vieux Paris, entrons-y. C'était une fidèle et habile reconstitution de ce que fut Paris au moyen âge, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. La *porte Saint-Michel*, la *Tour du Louvre*, puis l'*Église Saint-Julien-des-Ménétriers*, les *Anciennes Halles*, le *Grand-Châtelet*, la *Tour de l'Archevêché*, le *Pré-aux-Clercs*, les maisons historiques de *Molière*, *Théophraste Renaudot*, *Nicolas Flamel*, la *rue des Vieilles-Écoles*, la

foire Saint-Laurent, tous ces monuments aujourd'hui disparus revivaient dans le Vieux Paris.

Un peu plus loin voici la silhouette sévère du pavillon de la Ville de Paris, — le moderne à côté de l'ancien; — pavillon rempli des collections les plus curieuses, dépouilles des musées Carnavalet, Galiera, etc., prêts d'amateurs, tableaux, statues, etc.

PALAIS DES INVALIDES : COTÉ GAUCHE.

Et enfin, nous sortons, au bout de l'ancien Cours-la-Reine, par la Porte monumentale, que surmontait la célèbre Parisienne de Moreau-Vauthier, cette Parisienne tant discutée! Cette porte avait pour auteur M. Binet. C'était une coupole assez haute et large pour que deux mille personnes puissent se mouvoir sans difficulté.

ENSEMBLE DES PALAIS DES INVALIDES.

Cette coupole reposait sur trois pieds. Les deux pieds placés du côté de la place de la Concorde, et qui formaient les montants de l'arcade d'entrée, s'évidaient à leurs bases en deux niches colossales, tournées vers le centre de la coupole et où des statues allégoriques étaient placées. Le troisième pied était percé d'une porte placée dans l'axe du trottoir qui séparait le Cours-la-Reine du quai de la Conférence, et réservée au passage des cortèges officiels.

La coupole présentait l'aspect d'une mosaïque dorée; elle s'appuyait sur des pendentifs ajourés, grâce à quoi l'intérieur du monument était, de haut en bas, baigné d'une lumière très vive qui en faisait heureusement valoir la brillante décoration.

La décoration était légère et gaie, sans trop d'éclat. M. Binet avait prodigué les ors, les cabochons resplendissants sertis en des panneaux polychromes de verres étamés, mais il s'y jouait une lumière douce, presque pâle, violette, — et c'était, parmi l'éblouissement des colorations, des scintillements, des transparences... Elle avait une apparence presque fragile cette porte sous laquelle, grâce au développement de la ligne des guichets en demi-cercle, trente mille personnes *à l'heure* pouvaient défiler.

Pour parcourir les 108 hectares de terrain sur lesquels s'étendait l'Exposition, les visiteurs ont eu à leur disposition, en plus des bateaux parisiens, des anciennes mouches et hirondelles, deux lignes de chemins de fer, dont l'une, de plain-pied, destinée à la circulation des wagonnets électriques, tandis que l'autre, aérienne, formait une plate-forme animée d'un mouvement ininterrompu, une sorte de *voie marchante* où les promeneurs étaient amenés par des *plates-formes d'accès*, placées de distance en distance.

Les deux lignes suivaient verticalement des directions opposées, le chemin de fer emportant

sur sa ligne unique les voyageurs dans le même sens, la plate-forme les entraînant dans un sens opposé. Suivant la largeur des voies où ils se mouvaient, et les nécessités de la circulation, les deux chemins de fer se rapprochaient ou s'écartaient l'un de l'autre, la plate-forme restant toujours aérienne, tandis que le chemin de fer tantôt s'élevait à sa hauteur, tantôt descendait à fleur de sol et la côtoyait, tantôt rampait sous elle; sur quelques mètres de son parcours (à hauteur de l'avenue Rapp), ce chemin de fer était même souterrain. On sait quelles scènes, presque toujours joyeuses, sont nées des promenades en famille, surtout sur le *roulant*; on n'a pas oublié les culbutes, jamais dangereuses, les poursuites, les galopades — non plus que les petits jeux des regards indiscrets jetés dans les appartements que côtoyaient les deux voies...

Venaient ensuite, comme moyens de locomotion, des fauteuils roulants, — qui étaient, en 1889, des *pousse-pousse* coloniaux. — Cette fois, c'étaient de véritables fauteuils à deux roues,

PALAIS DES INVALIDES : VUE DE LA PORTE DES INVALIDES.

avec une roue directrice, poussés par des hommes en uniforme propret, vigoureux à souhait. Ils se garaient en longues files, çà et là, comme des fiacres attendant le client, et ce dernier se rencontrait parmi toutes les classes de la société, parmi toutes les catégories de visiteurs : il y avait les enfants, ravis de l'imprévu de ces promenades, gentils et souriants de bonheur, blottis deux par deux quelquefois dans le fond du véhicule. Il y avait les vieilles dames auxquelles la

PALAIS DES INVALIDES : COTÉ DROIT.

marche était pénible et qui, sans cela, n'auraient rien pu voir. Il y avait enfin, le soir surtout, les messieurs et les dames « du monde », en grande toilette, qui au sortir du restaurant faisaient la partie d'une tournée de pousse-pousse. Ce n'était pas cher, on ne versait pas, — et on riait comme les enfants.

Et les « types » de toute sorte qui ont défilé devant les palais, qui ont formé des foules si compactes que, le dimanche, par exemple, les fauteuils ne pouvaient pas fendre les rangs pressés! Quels types, venus de tous les coins du globe, par bateau, par chemin de fer, quelques-uns à pied! C'étaient des paysannes italiennes, des boyards, des Anglais d'opérettes, des Américains portant le drapeau étoilé à la boutonnière, des soldats, des officiers, jusqu'à des ecclésiastiques et des moines que l'on ne s'attendait probablement guère à rencontrer là. Les trains de plaisir en amenaient par dizaines et dizaines de mille. Et à quels prix!

Pour prendre ces trains, il fallait se lever de bonne heure, car le train partait à quatre heures et demie, presque dans la nuit. Il était plein. Chaque ticket, de Douai à Paris pour prendre un exemple, sur la Compagnie du Nord, coûtait

6 fr. 75. On était dix, quelquefois onze par compartiment, de belles troisièmes, il n'y avait que cela du reste. On buvait la goutte au moment du sifflet du départ et on rebuvait et chantait jusqu'au bout. Le voyage était long, de la sorte. Il y avait des *rigolos* voyageant avec toute leur famille, qui avaient même payé moins de 6 fr. 75 par tête pour leur billet. La Compagnie leur faisait encore une réduction, quand ils étaient nombreux, de la même maisonnée. Et puis il y avait d'autres avantages. Ainsi, on débarquait à la gare du Champ-de-Mars, et on n'avait à payer ni omnibus ni voiture, puis, un grand nombre de voyageurs avaient acheté, pour quinze sous, un billet de plus qui leur donnait des joies particulières : ils pouvaient monter à la Tour Eiffel et se promener sur le trottoir roulant. On leur avait fixé pour cela la matinée seulement. A midi, tous achetaient un litre, du pain et mangeaient du fromage de cochon de « chez eux », puis ils se promenaient; ils allaient voir ensuite les attractions où il y avait « des femmes », et pour lesquelles ils avaient des réductions aussi avec leur billet de chemin de fer...

PORTE DU PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

Le plus malin de la troupe qui savait bien lire avait reçu de la Compagnie, comme tous du reste, un plan où étaient marqués les monuments et les chemins. On y regardait de près. On y trouvait même la route pour rentrer le soir, car on rentrait par un autre chemin, jusqu'à la gare de La Chapelle, où attendait le train, à onze heures trente, après les feux d'artifice et les illuminations. On revenait à Douai au petit jour, éreinté, mais enchanté...

A côté de ces exotiques continentaux et de ces provinciaux, déambulaient les indigènes de couleur jaune, noire, bistrée, du Dahomey, de

LE PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

Madagascar, de Tunis, d'Alger, de partout. Tous se sont très bien portés et on les a suffisamment soignés, dans les établissements où ils étaient engagés comme domestiques, musiciens, garçons de café, acteurs, pour que le nombre des décès ait été insignifiant parmi eux. On se fait, d'ailleurs, à leur sujet, d'assez explicables illusions; il en est beaucoup, dans la quantité, qui ne sont pas habitués à des températures constamment tropicales et qui ont peu souffert des variations légères de notre été; tels les Malgaches, chez lesquels le froid est souvent rude. Nous les plaignions, à les voir mal vêtus ou couverts de robes légères; mais c'était leur coquetterie qu'il fallait incriminer en ce cas : ils s'étaient faits beaux ou pittoresques, à leur façon, pour satisfaire notre curiosité. Nous n'aurions pas cru qu'ils fussent Malgaches s'ils avaient été enveloppés de pardessus quand le soleil se cachait, et nous ne les admettions authentiques, qu'ainsi, à demi-nus. Au demeurant, ils supportaient les ondées et les coups de bise avec une philosophie résignée... et habituée, ils n'étaient pas mécontents de leur sort. On dit que certains ont réuni un pécule relativement considérable; des gamins noirs, pendant

les fêtes de nuit où ils paradaient, ont ramassé 50 francs de pourboires, sou à sou, et on a cité deux joueurs de flûte indiens qui montraient avec orgueil une bourse de peau où ils avaient amassé, chacun, près de mille francs. C'est la fortune là-bas, une fortune qui sera employée

LE VIEUX PARIS.

on ne sait comment, du reste, — volée, peut-être, en route, gaspillée dans les bars des villes où a touché le paquebot de retour...

Les Parisiennes les aimaient beaucoup...

On pouvait s'en rendre compte en s'asseyant à la devanture d'un des restaurants du Trocadéro, — auprès de l'éventaire de jolies Sablaises, aux yeux noirs immenses, aux bonnets blancs si coquets, aux tailles fines et aux hanches rebondies, qui vendaient les meilleures huîtres de l'Exposition... Tout à côté, était le théâtre égyptien. Il constituait la vraie réserve, la chasse gardée, des « amies » de nègres. Toutes les nuances de ces noirs y étaient représentées, — elles trouvaient presque toutes « preneuse ». Sur des bancs, au grand soleil, vers onze heures, les amies blanches venaient s'asseoir. Et, aussitôt, c'étaient autour du théâtre des allées et venues affairées; des espèces de mitrons coiffés d'une chechia, sortaient, rentraient, se cherchaient entre soi... La répartition des faveurs se pré-

LE PALAIS DE LA VILLE DE PARIS.

parait là, à grand fracas de conversations en langues aussi diverses que les idiomes de Babel. Les couples s'asseyaient tranquillement, à l'européenne, — le noir s'efforçant de « nous » ressembler de son mieux. Les mains s'étreignaient, comme dans nos chromolithographies, et ces idylles duraient quelquefois deux heures... Ah! les photographes, amateurs et professionnels, ont passé là souvent d'heureux moments!...

II

L'INAUGURATION.

L'inauguration a eu lieu dans la salle des fêtes le samedi 14 avril, à la date fixée et cette cérémonie, favorisée par un temps tout printanier, a été superbe. On y a eu l'illusion, un instant, que l'Exposition était prête.

Toute la nuit, au Champ-de-Mars comme au Trocadéro, à l'Esplanade des Invalides comme aux Champs-Élysées, d'innombrables ouvriers avaient travaillé aux derniers préparatifs.

La veille encore, encadrés pour la plupart d'échafaudages immenses, les palais de l'Exposition et la salle des Fêtes elle-même semblaient défier l'assurance des organisateurs, qui promettaient d'être prêts, à la date fixée, pour le 14 avril. Et leur promesse a été réalisée. Tout n'était pas achevé, sans doute. Beaucoup de vitrines attendaient encore les trésors d'art ou d'industrie qu'elles devaient montrer. N'importe! Les palais étincelaient au soleil qui brillait, avec leurs ors jeunes, avec leurs fraîches teintes blanches et roses et bleues.

M. Loubet est monté en voiture à l'Élysée à deux heures moins vingt, avec le président du Conseil, M. Waldeck-Rousseau, le général Bailloud, chef de la maison militaire de l'Élysée (qui a été remplacé depuis par le général Dubois) et M. Demagny, conseiller d'État, secrétaire général du ministère de l'intérieur.

Derrière sa calèche étaient quatre landaus occupés par les membres du cabinet, les officiers de la maison militaire et les membres du cabinet civil.

Le Président a voulu entrer à deux heures précises dans la tribune de la salle des Fêtes. Le rond-point des Champs-Élysées, l'avenue d'Antin, le pont des Invalides, le boulevard Latour-Maubourg sont parcourus au grand trot. Il est deux heures moins cinq quand la calèche s'arrête devant la porte de l'avenue La Motte-Picquet.

Les canons installés dans le jardin des Tuileries pour tirer les salves, tonnent depuis le départ de l'Élysée. Leur voix s'associe aux voix de la foule qui a envahi les berges du fleuve.

Le Président de la République, après avoir quitté sa voiture avenue de La Motte-Picquet, passe devant les musiques militaires et les files de soldats qui présentent les armes, pour gagner le petit salon qui a été aménagé près de la tribune d'honneur. Là, il est officiellement reçu par M. Millerand, ministre du commerce; M. Picard, commissaire général; MM. Bouvard, directeur des services d'architecture; Delaunay-Belleville, directeur général de l'exploitation; Dervillé, directeur adjoint; Grison, directeur des finances.

Cette première réception ne dure que quelques minutes; le président apparaît, comme deux heures sonnent, au balcon de la tribune. Les applaudissements partent de tous les côtés et la musique joue la *Marseillaise* qu'on écoute debout.

LA PORTE MONUMENTALE.

Mme Loubet, qui était arrivée à une heure et demie avec les femmes des ministres, occupe le devant d'une tribune réservée aux dames.

L'immense salle offre un spectacle merveilleux. Dans les tribunes sont réunis tous les grands corps de l'État, les membres du corps diplomatique en habit chamarré, les officiers généraux, les femmes en brillantes toilettes.

Enfin, sur la dernière mesure de la *Marche solennelle*, le ministre du commerce se lève et lit un discours dont voici la péroraison très applaudie :

..... Intérêts, idées, sentiments, se mêlent et s'entre-croisent sur toute la surface du globe, comme ces fils légers où vole la pensée humaine. Bienfaisante complexité, qui nous permet déjà d'entrevoir l'ère nouvelle dont, hier même, une noble initiative posait, à la conférence de La Haye, les premiers jalons. (*Longue salve d'applaudissements.*)

Oui, plus fortement se nouent les relations internationales issues de la multiplicité des besoins et de la facilité des échanges, plus nous avons raison d'espérer et de croire qu'un jour viendra où le monde ne connaîtra plus que les rivalités fécondes de la Paix et les luttes glorieuses du Travail. (*Applaudissements.*)

O Travail, travail libérateur et sacré, c'est toi qui ennoblis et c'est toi qui consoles! Sous tes pas, l'ignorance se dissipe, le mal s'enfuit. Par toi l'humanité, affranchie des servitudes de la nuit, monte sans cesse vers cette région lumineuse et sereine où doit un jour se réaliser l'idéal et parfait accord de la puissance, de la justice et de la bonté. (*Longs applaudissements.*)

Le président de la République répond à M. Millerand par le discours suivant :

Messieurs,

En conviant le gouvernement et les peuples à faire avec nous une synthèse du travail humain, la République française n'a pas eu seulement la pensée d'instituer un concours de merveilles visibles et de renouveler, sur les bords de la Seine, un antique renom d'élégance et de courtoise hospitalité.

Notre ambition est plus haute ; elle dépasse infiniment l'éclat des fêtes passagères et ne se borne pas — quelque patriotique réconfort que nous éprouvions aujourd'hui — aux satisfactions de l'amour-propre ou de l'intérêt.

L'ÉLECTRIQUE.

La France a voulu apporter une contribution éclatante à l'avènement de la concorde entre les peuples. Elle a conscience de travailler pour le bien du monde, au terme de ce noble siècle dont la victoire sur l'erreur et sur la haine fut, hélas! incomplète, mais qui nous lègue une foi toujours vivace dans le progrès.

Aussi les institutions d'économie sociale occupent-elles ici la plus large place. En nous faisant connaître l'effort individuel de chaque État pour perfectionner l'art de vivre en société, elles donneront son caractère essentiel à cette Exposition, qui doit être une éblouissante et immense école d'enseignement mutuel. Elles ne nous font oublier, ai-je besoin de le dire? ni les découvertes de la science ni les chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie ; mais elles nous apparaissent comme le but de la civilisation et la raison d'être de notre œuvre.

C'est, sans doute, un admirable spectacle que celui de l'intelligence disciplinant les forces du monde physique et soumettant la nature à des combinaisons imprévues, d'où nous tirons un surcroît de bien-être et de jouissances esthétiques ; mais, autant le génie domine l'aveugle matière, autant il est inférieur à la justice et à la bonté.

La forme la plus élevée du beau n'est pas de celles qu'on peut indiquer par des numéros sur un catalogue : visible seulement pour la conscience morale, elle se trouve réalisée lorsque des intelligences supérieures et diverses, groupant leurs efforts, sont animées, comme les machines de nos galeries, par un grand moteur commun : le sentiment de la solidarité.

J'ai plaisir à proclamer que tous les gouvernements rendent hommage à cette loi supérieure.

Et ce ne sera pas le moindre résultat de ce grand concours de bonnes volontés, cette constatation que, malgré les rudes combats que se livrent les peuples sur le terrain industriel, commercial, économique, ils ne cessent de mettre au premier rang de leurs études les moyens de soulager les souffrances, d'organiser l'assistance, de répandre l'enseignement, de moraliser le travail, d'assurer des ressources à la vieillesse.

J'adresse à ces gouvernements, dont le concours nous a été précieux, un salut cordial.

Je souhaite la bienvenue à leurs distingués représentants ; ils ont été les collaborateurs éclairés de l'œuvre commune et ont une grande part à son succès. Je n'ai garde d'oublier nos ingénieurs, nos architectes, nos artistes, nos constructeurs et entrepreneurs, nos ouvriers qui, sous la direction de l'homme éminent que M. le ministre du commerce louait si justement, ont mené à bien, à travers de nombreuses difficultés, cette colossale entreprise et, à l'heure fixée, nous la livrent dans son complet épanouissement.

Messieurs, cette œuvre d'harmonie, de paix et de progrès, si éphémère qu'en soit le décor, n'aura pas été vaine.

STATION DE FAUTEUILS ROULANTS.

La rencontre pacifique des gouvernements du monde ne demeurera pas stérile.

Je suis convaincu que, grâce à l'affirmation persévérante de certaines pensées généreuses dont le siècle finissant a retenti, le vingtième siècle verra luire un peu plus de fraternité sur moins de misères de tout ordre, et que, bientôt peut-être, nous aurons franchi un stade important dans la lente évolution du travail vers le bonheur, et de l'homme vers l'humanité.

C'est sous les auspices de cette espérance que je déclare ouverte l'Exposition de 1900.

UNE PETITE FAMILLE.

Une longue salve d'applaudissements éclate. L'orchestre et les chœurs jouent et chantent l'*Hymne à Victor Hugo* et la *Marche héroïque*. Le Président se lève, et un nombreux cortège le suit. Il descend les marches de la tribune, traverse la salle et monte au salon du premier étage où ont lieu les présentations des commissaires étrangers et des présidents et bureaux des principaux groupes de l'Exposition.

FRÈRES ET SŒURS.

Après ces présentations, le cortège officiel se forme pour parcourir l'Exposition. Il n'entre dans aucun des palais. Le chef de l'État, accompagné des membres du gouvernement, du commissaire général, des ambassadeurs et de tous les invités, se borne à passer devant eux. M. Loubet a M. Picard à sa gauche. C'est M. Picard qui lui donne toutes les explications qu'il demande. A sa droite marchent MM. Millerand et Waldeck-Rousseau.

Le cortège traverse d'abord l'exposition hongroise, où sont massés de nombreux Hongrois revêtus des costumes historiques qu'ils ne portent que dans les grandes cérémonies.

Puis il passe devant le palais de l'Électricité et continue à travers le Champ-de-Mars jusque sous la Tour Eiffel resplendissante ; de là il gagne la Seine.

A plusieurs reprises, le Président s'arrête et se retourne pour admirer le merveilleux spectacle que lui offrent les palais encombrés de monde. Il y a des curieux jusque dans le futur bassin où l'eau tombera en nappes.

M. Loubet traverse à pied le pont d'Iéna et va contempler le nouveau panorama qu'offre le jardin du Trocadéro.

Puis le Président est conduit par M. Crozier vers un ponton de la rive droite, devant lequel trois embarcations sont en ligne.

La première porte une musique militaire. Le Président monte dans la deuxième, qui est joliment ornée de tentures rouges et de verdure ; les invités sont dans l'autre. Beaucoup d'Anglais se trouvent dans le pavillon non achevé devant lequel est amarré le ponton.

A la vue du Président, ils crient avec enthousiasme et à plusieurs reprises : « Vive Loubet ! *Hip, hip, hip, hurrah !* » en le saluant avec des drapeaux anglais.

Une promenade vraiment féerique va commencer.

Après le pavillon de la guerre d'où les marins russes, au port d'armes, saluent le Président de la République, on arrive devant le pavillon du Mexique, où, à deux heures de l'après-midi, la colonie mexicaine tout entière se trouve réunie.

La décoration d'une loggia qui donne sur la Seine est remarquable. Les couleurs nationales s'y entremêlent avec les couleurs françaises.

UNE GRAND'MÈRE.

Au moment où passe le Président de la République, le drapeau mexicain est hissé et abaissé par trois fois ; l'orchestre joue la *Marseillaise*, et, immédiatement après, l'Hymne national mexicain.

Toute la colonie mexicaine est debout et salue respectueusement le Président de la République. Comme MM. de Mier, commissaire général ; Gustavo Baz, chargé d'affaires du Mexique, se

trouvent sur son bateau, M. Loubet les félicite.

Des admirables palais de la Suède, de Monaco, de l'Allemagne, de la Norvège, de la Belgique, tombent des ovations non moins unanimes avec les cris de : « Vive Loubet ! »

Sur le toit du palais d'Angleterre se trouvent trois soldats, en costume de leur pays, que l'on prend pour des statues. Ils tiennent des drapeaux dont les plis seuls remuent.

Le Président admire au passage les palais de la Bosnie, de l'Autriche.

Sur la façade du palais des États-Unis se tiennent également deux porteurs de drapeaux, aussi immobiles que s'ils étaient en pierre. L'Italie n'est pas moins admirable dans son décor.

Enfin, le Président arrive sous le pont Alexandre-III. C'est là qu'il va mettre pied à terre. Il débarque sur la rive gauche et gagne le pont, à l'entrée duquel une musique joue l'Hymne russe.

Le Président s'arrête, se découvre, écoute l'hymne. Et, faisant signe à M. Crozier, il dit au directeur du protocole qu'il désire avoir à sa droite l'ambassadeur de Russie pour la première traversée de ce pont superbe dont la première pierre a été posée par l'empereur Nicolas II.

S. Exc. le prince Ouroussoff vient saluer M. Loubet qui lui adresse, en souvenir de cette cérémonie inaugurale, un nouveau compliment.

Le Président de la République rappelle au représentant du Tsar l'inoubliable fête à laquelle a donné lieu sa présence à Paris ; le nom de l'Empereur est d'ailleurs gravé en lettres d'or sur le socle des colonnes.

LE MATIN,
AVANT L'OUVERTURE.

Et le prince Ouroussoff se plaçant à côté de M. Loubet, le cortège reprend sa marche. M. Loubet s'engage alors sur le pont et félicite les ingénieurs, les architectes.

Les deux trottoirs du pont sont garnis de curieux qui crient : « Vive Loubet ! Vive la République ! »

A quatre heures et demie enfin, M. le Président de la République rentre à l'Élysée. Sa journée avait été magnifique. Il y avait pris contact avec la foule, avec les exposants et les hauts fonctionnaires étrangers. Il avait pu, déjà, mesurer l'immensité de l'œuvre accomplie. Le Président, depuis, est revenu souvent à l'Exposition : il l'a revisitée officiellement, avec un cortège presque pareil à celui de l'inauguration ; mais combien il a dû préférer à ce cérémonial, lui qui est si simple, si démocrate dans le vrai sens du mot, les promenades matinales qu'il a accomplies, pas assez fréquemment à son gré, avec une seule personne de son cabinet pour l'accompagner...

*
* *

La physionomie de cette grande journée ne serait pas complètement notée ici, si, à côté du décor officiel, on ne trouvait pas mention du mouvement de la foule qui s'est portée, dès ce jour-là, à l'Exposition, avec un extraordinaire entrain. Nous la suivrons, d'après les

NOS RÉVÉRENDS PÈRES.

journaux du jour, presque heure par heure.

Ceux qui n'avaient pas eu le privilège, fort recherché, d'assister à l'inauguration dans la salle des Fêtes, et qui avaient cependant une carte d'invitation pour la visite de cette Exposition « avant la lettre », s'étaient répandus un peu partout dans l'immense enceinte, à travers les chantiers, pour se rendre compte *de visu* des derniers travaux de la dernière heure.

On remarquait encore un peu de fièvre autour des palais et dans les jardins du Champ-de-Mars, jusqu'à midi : des allées et venues de charpentiers, jardiniers, tapissiers et terrassiers qui achevaient en hâte la toilette des façades et des avenues. Puis le calme s'est fait; vers midi, le Champ-de-Mars est devenu subitement silencieux ; après l'affolant surmenage de ces dernières journées, il semblait assoupi, comme un travailleur éreinté, dans la tiédeur ensoleillée de cette exquise journée de printemps.

ARABES ET TUNISIENS.

A midi et quart les premiers détachements du 6e d'infanterie se sont installés sans bruit dans les jardins, dessinant le long des rampes du Château d'Eau leur double haie, les deux lignes de baïonnettes, entre lesquelles devait passer le cortège présidentiel pour gagner la Seine. La police prenait position autour des portes; les ordres s'échangeaient. Tout cela se faisait avec calme, et on remarquait l'extrême urbanité des chefs et la bonne humeur courtoise de tous ceux qui avaient une consigne à faire respecter.

Au Champ-de-Mars, deux ou trois restaurants déjà étaient ouverts, où l'on voyait s'attabler gaiement, en frac et cravate blanche, les invités prudents qui avaient redouté les bousculades de la dernière heure et tenu à ne pas manquer le lever du rideau.

AU TROCADÉRO : ENTREZ!!

Une heure. Les troupes sont en place, et le jardin du Champ-de-Mars commence à s'animer. Par groupes rapides, les invités gagnent le Château d'Eau sur une chaussée proprement sablée, presque confortable déjà, et où l'on ne soupçonnait pas que, quelques jours à peine auparavant, des trains de marchandises roulaient à cette place parmi les marécages et le sol défoncé.

Ce qu'on avait fait là tenait du prodige ! Même surprise aux abords du Château d'Eau — presque achevé, proprement déblayé, et au bas duquel s'alignaient deux rangées de jolies voiturettes et d'uniformes neufs : les premiers fauteuils roulants de 1900.

UN RICHE MARCHAND TUNISIEN.

Et la foule continuait de presser le pas vers les portes de la salle des Fêtes, en

veloppée, assaillie de tous les côtés à la fois.

Des acclamations s'élevaient, mêlées aux accents d'une *Marseillaise* retentissante : on saluait l'entrée du chef de l'État dans la salle des Fêtes...

UN DES PHOTOGRAPHES....

Ensuite ç'a été l'arrivée des curieux, — munis de laissez-passer divers : cartes d'exposant ou de membres des Comités, qui venaient attendre la sortie du Président, et, pendant ces deux heures de stationnement dans les jardins et sur les berges, s'occupaient à guetter les bruits d'applaudissements et les sonorités d'orchestre dont l'immense muraille du Château les séparait.

Les palais avaient pris peu à peu un air de fête. Les terrasses d'étage étaient couvertes de spectateurs. Des ouvriers étaient dispersés en groupes pittoresques sur les degrés du Château d'Eau et jusqu'au faîte des campaniles et des toits des palais.

D'autres, à l'intérieur des galeries, continuaient patiemment à travailler, comme si rien d'exceptionnel ne se passait autour d'eux. Une certaine activité régnait, notamment, aux « bâtiments des chaudières ». Les ouvriers étaient gais.

Dans la galerie, quelques exposants procédaient silencieusement, et comme en cachette, à l'installation de leurs vitrines. Des hommes, vêtus d'uniformes divers, se promenaient, mélancoliques. C'étaient des gardiens de sections étrangères. Ils erraient, comme des âmes en peine, le long des galeries vides, dans l'atmosphère de spleen que répandait autour d'eux le calme soudain de cet après-midi de fête.

Les curieux n'étaient pas très nombreux sur le quai Debilly, où les bateaux du cortège présidentiel étaient amarrés ; par contre, une foule, continuellement accrue, se pressait aux abords de la tour Eiffel et à l'entrée de l'avenue de La Bourdonnais où les fenêtres étaient garnies de gens qui regardaient rouler la fameuse plate-forme. Car elle roulait pour tout de bon. Aux tourniquets des neuf plates-formes d'accès étaient installés les agents de service, en uniformes bleu ciel à parements rouges, d'un joli effet; et en attendant le passage, sur la Seine, du cortège présidentiel, des visiteurs s'amusaient à cette promenade originale sur les planches roulantes.

Au pont de l'Alma, à l'entrée de la rue des Nations, une foule énorme, foule très animée, très élégante ; beaucoup de jolies femmes, dont les toilettes se mêlaient pittoresquement aux uniformes étrangers.

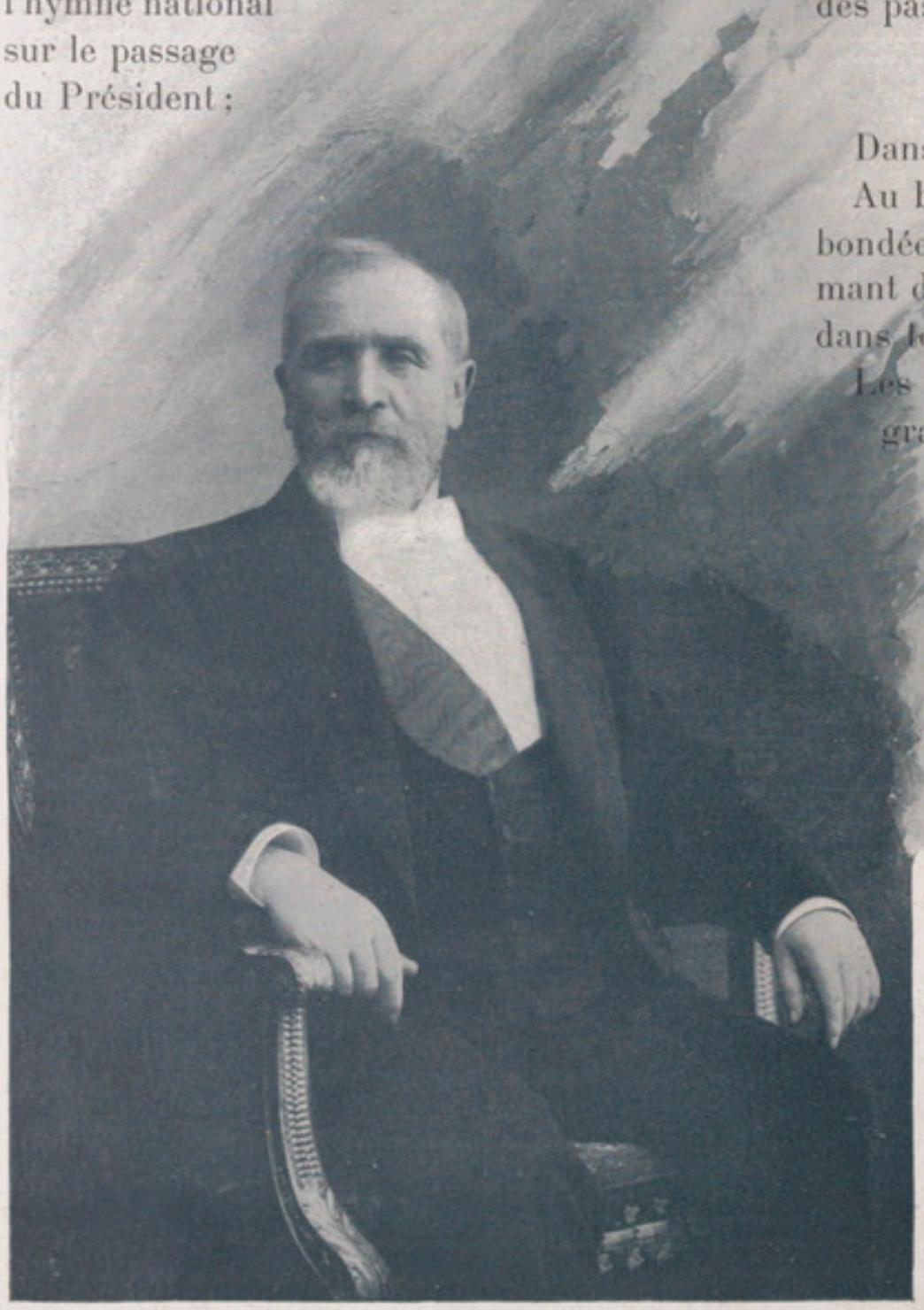
ALSACIENS.

Plusieurs pavillons étaient tout à fait prêts et ouverts aux visiteurs : la Serbie, par exemple, dont l'exposition, organisée par le comte M. de Camondo, était déjà charmante ; la Suède, très joliment pavoisée, et dont le pavillon était encombré, jusqu'aux terrasses supérieures, de spectateurs ; la Bosnie-Herzégovine, dont l'installation était entièrement terminée, et qui avait installé devant sa façade une pittoresque troupe de « tambouristes ». Devant le pavillon d'Espagne, où se pressait une foule brillante

d'invités, se groupaient d'autres musiciens : une *Estudiantina*, aux longs manteaux noirs égayés de flots de rubans aux couleurs nationales.

Vers trois heures, quand le canon a tonné, annonçant l'approche des bateaux officiels, aux terrasses de l'exposition d'horticulture, des cris se sont élevés de partout, les musiques jouaient; et, tandis que passait devant les pavillons étrangers la flottille présidentielle, on voyait se balancer au-dessus des têtes les drapeaux de vingt nations !

Aux abords du pont Alexandre-III, où s'est arrêté le cortège officiel, la foule était plus compacte encore. Elle a salué de ses bravos les musiciens d'une fanfare russe qui est venue jouer l'hymne national sur le passage du Président ;



M. ÉMILE LOUBET, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

elle a applaudi joyeusement l'apparition des nouveaux « agents plongeurs », en casquette et vareuse, le bâton bleu à la ceinture, la corde de sauvetage en écharpe; elle a fait fête au 76e régiment d'infanterie qui, la cérémonie finie, est venu se masser, musique et colonel en tête, entre les deux palais des Beaux-Arts.

Les invités du cortège officiel se sont dispersés après le départ du Président, et se sont promenés au milieu de la foule, de l'Esplanade à l'entrée de l'avenue Nicolas-II : sénateurs, députés, académiciens, fonctionnaires, artistes, tout ce qui a une notoriété dans Paris était là, dans un coude-à-coude fraternel et joyeux, tandis qu'aux grilles de l'avenue s'écrasait la cohue des passants et des voitures.

*
* *

Dans Paris, le soir, la fête s'est prolongée.

Au boulevard, les terrasses des cafés étaient bondées de consommateurs cosmopolites, formant de pittoresques assemblages et conversant dans toutes les langues.

Les monuments publics, les gares, les grandes banques, la plupart des grands cercles étaient illuminés, de même que les principaux hôtels, cafés et restaurants du centre de la ville. Une grande partie des magasins du boulevard avaient fermé de très bonne heure, après avoir pavoisé leurs devantures.

La place de l'Opéra présentait son aspect des grands soirs : d'un côté, l'Académie nationale de musique, brillamment éclairée par des rampes de gaz et surmontée d'un diadème de lumière ; de l'autre, le Cercle militaire, orné de faisceaux de drapeaux, au milieu de chacun desquels étincelait une lampe électrique.

Plusieurs des couturiers de la rue de la Paix s'étaient particulièrement distingués; la maison de l'un d'eux, notamment, était décorée, à chaque étage,

de guirlandes de tulipes lumineuses du plus gracieux aspect.

Le public s'était porté en masse sur la place de la Concorde qui n'était point illuminée. D'ailleurs la soirée ne devait être, en quelque sorte, qu'une répétition générale des illuminations futures. De cet endroit, on jouissait cependant d'un fort joli coup d'œil. A gauche, dans le lointain, flamboyaient le Louvre, la nouvelle gare d'Orléans et le palais de la Légion d'honneur; en face de la place, de l'autre côté de la Seine, le palais Bourbon et le ministère des affaires étrangères brillaient de mille clartés; sur la place elle-même, enfin, l'arche principale de la porte monumentale de M. Binet s'était irradiée. Il en tombait une lumière d'une douceur extrême, et les cabochons semblaient autant de pierreries : des saphirs, des turquoises, des améthystes.

M. LE GÉNÉRAL DUBOIS, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL MILITAIRE DE LA PRÉSIDENCE.

Dans la nouvelle avenue Nicolas-II, les deux nouveaux palais étaient illuminés par des cordons de gaz d'un très bel effet. On aurait voulu illuminer également les ponts et surtout le pont Alexandre-III. Les canalisations n'étant pas prêtes, on avait dû renoncer à cette idée.

M. E. COMBARIEU, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CIVIL DE LA PRÉSIDENCE.

Vue du pont Alexandre-III, l'esplanade des Invalides présentait un aspect des plus agréables. Des rampes de gaz couraient le long de ses palais et en dessinaient les élégants contours. Dans le fond apparaissait le dôme des Invalides, brillamment éclairé.

Entre le pont des Invalides et le pont de l'Alma, plusieurs des palais étrangers étincelaient, notamment le pavillon de l'Espagne, celui de la Bosnie-Herzégovine et celui de la Serbie. A la lueur de feux de Bengale rouges qu'on allumait devant sa façade, le palais de l'Allemagne semblait embrasé par quelque formidable incendie. Des feux intermittents illuminaient l'étrange campanile du pavillon de la Norvège, tandis que, sur l'autre rive de la Seine, le pavillon de la Ville de Paris restait sombre.

Aucune illumination au Champ-de-Mars. Là non plus, les canalisations n'avaient pu être achevées à temps. Seule, la tour Eiffel dressait, dans la nuit, sa gracilité lumineuse.

Comme le ministère de l'intérieur, qui lui fait vis-à-vis, l'Élysée ruisselait de clartés. Avenue Gabriel, l'hôtel du baron Gustave de Rothschild était magnifiquement décoré de ballons lumineux blancs et rouges en celluloïd, et de rosaces multicolores.

Il y avait aussi, par-ci par-là, dans Paris, entre autres rue Royale et à la Compagnie de Vichy, sur le boulevard des Capucines, des fleurs lumineuses du plus gracieux effet comme illuminations.

On avait annoncé des bals publics en plein air. Il n'y en a eu nulle part; mais de nombreux bals avaient été organisés dans divers établissements pour célébrer l'inauguration de l'Exposition.

***

La province s'est associée à la joie des Parisiens et de leurs hôtes. Quelques dépêches suffiront, par leur reproduction, à fixer les grands traits de cette allégresse générale :

Brest, 14 avril.

Non seulement les administrations publiques ont congé, mais un grand nombre d'établissements privés sont fermés. La ville est pavoisée. Ce soir, la place du Champ-de-Bataille sera illuminée.

Les bâtiments de l'escadre du Nord et les stationnaires en rade ont hissé le grand pavois au signal donné par le cuirassé-amiral *Masséna*, qui a tiré vingt-quatre coups de canon.

Toulon, 14 avril.

Tous les établissements de la marine et les navires de l'escadre, qui avaient quitté, hier matin, leurs drapeaux en berne, ont hissé, ce matin, à bloc leurs pavois. Tous les édifices municipaux sont également pavoisés.

Cherbourg, 14 avril.

Les navires de guerre et de commerce ont arboré le grand pavois; les établissements de la marine et les édifices communaux ont arboré les couleurs nationales; les troupes ont congé, les équipages de la flotte ont reçu une double ration de vin et les punitions légères ont été levées.

Le Havre, 14 avril.

La ville a pris ce matin sa physionomie des grands jours de fête. Les bâtiments de l'État, les édifices municipaux, le palais de la Bourse, les casernes et l'arsenal de la marine sont brillamment pavoisés, ainsi que les établissements des ponts et chaussées et un grand nombre de maisons particulières.

Tous les navires amarrés dans le port ont arboré leur grand pavois. Ce soir, les édifices publics seront illuminés.

Dans vingt autres villes encore, mêmes réjouissances, même enthousiasme.

*
* *

Et l'étranger? Là aussi, le grand événement a été salué avec joie, avec cordialité. Tout d'abord il convient de rappeler l'échange de sympathies particulières qui s'est fait entre le gouvernement français et le gouvernement russe :

M. Millerand, ministre du commerce, a reçu

A L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DEVANT L'ÉCOLE MILITAIRE.

du ministre des finances de l'Empire de Russie, le télégramme suivant :

Paris-Exposition, Monsieur le ministre du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes.

Pétersbourg, 13 avril.

Monsieur le ministre, je suis heureux de vous présenter mes compliments bien sincères à la solennelle occasion de l'inauguration de la grande œuvre qui doit, une fois de plus, faire admirer au monde entier les inépuisables ressources du génie de la France ; je vous prie d'agréer l'expression de ma profonde gratitude pour l'obligeant concours que la section russe n'a cessé de trouver auprès de vous et de l'administration de l'Exposition. Dans ce concours empressé se sont de nouveau manifestés les sentiments de sympathie et d'amitié qui unissent votre grande nation à la Russie.

SERGE WITTE.

LA HAIE AU PIED DE LA TOUR EIFFEL.

M. Millerand a répondu en ces termes :

14 avril 1900.

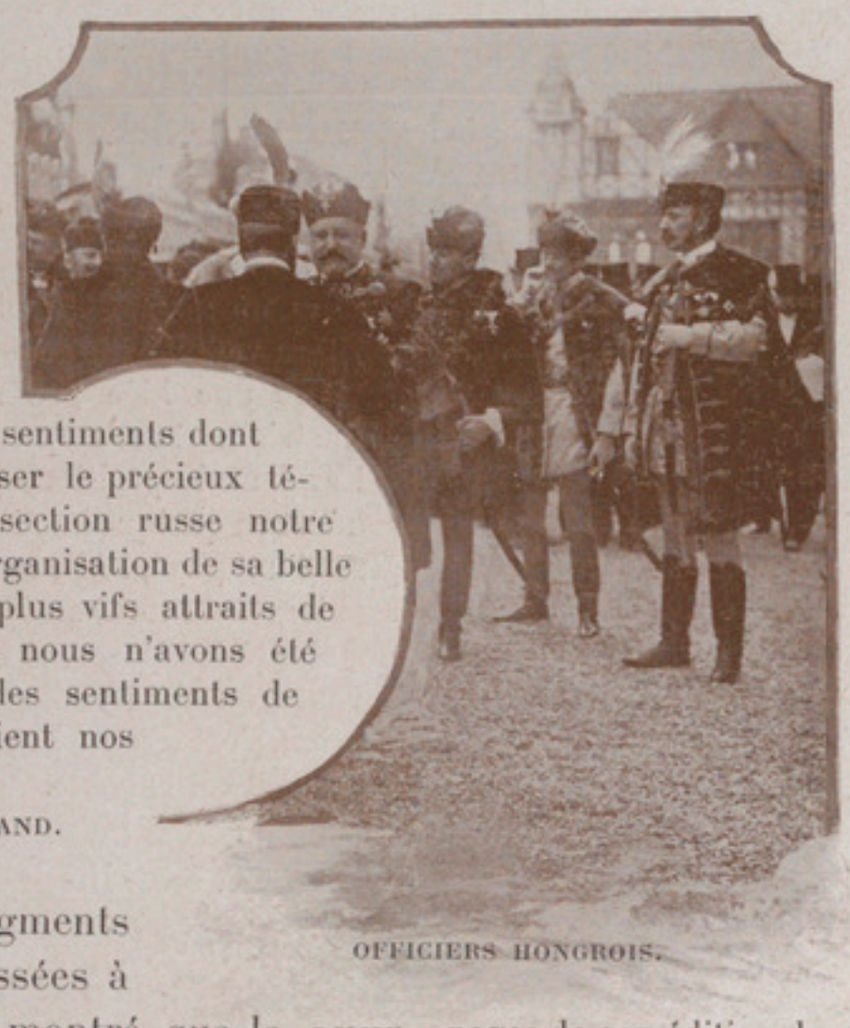
Monsieur le ministre des finances,
à Saint-Pétersbourg.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je suis profondément touché de la pensée délicate qui vous a fait saisir cette manifestation solennelle pour associer une fois de plus la Russie et la France.

Au nom de l'administration de l'Exposition comme au mien, je vous remercie des sentiments dont vous voulez bien nous adresser le précieux témoignage. En donnant à la section russe notre plus entier concours pour l'organisation de sa belle exposition, qui sera un des plus vifs attraits de cette grande fête du travail, nous n'avons été que les interprètes fidèles des sentiments de sympathie et d'amitié qui lient nos deux nations.

A. MILLERAND.



OFFICIERS HONGROIS.

Voici ensuite des fragments de correspondances adressées à divers journaux qui ont montré que le cœur de l'Europe battait à l'unisson de celui de la France :

Correspondance de Londres au *Figaro* :

Tous les journaux anglais souhaitent aujourd'hui la bienvenue et le succès à notre Exposition. Tous s'expriment avec sympathie, et beaucoup avec une véritable cordialité. Ceux mêmes qui récemment se montraient agressifs envers la France reconnaissent en fort bons termes que la période des malentendus est passée, que, malgré l'agitation et les récriminations réciproques et superficielles de ces derniers temps, il n'a jamais cessé d'exister entre les deux pays un fonds de respect et d'estime mutuels, et que les intérêts des deux pays, s'ils sont souvent différents, sont loin d'être inconciliables.

COMMISSAIRES GÉNÉRAUX RUSSES.

Ces sentiments sont d'ailleurs ceux de l'immense majorité des Anglais, et la presse d'aujourd'hui en est la très fidèle interprète.

Les discours prononcés dernièrement par M. d'Estournelles à la réunion des maires anglais ; par M. Cambon, au banquet de la Chambre de commerce française, et surtout ceux de M. Delcassé ont convaincu l'opinion anglaise de la sincérité des intentions pacifiques de la France, après comme avant l'Exposition, et démontré combien étaient peu fondées les alarmantes prédictions de certains journaux londoniens.

Aujourd'hui, l'opinion anglaise n'a qu'un désir, c'est que l'ouverture de l'Exposition marque le commencement d'une nouvelle période d'estime, de cordialité et de confiance mutuelles, dans l'intérêt des deux pays et de la paix du monde.

D'un correspondant de Berlin :

Le *Berliner Tageblatt* consacre les deux premières pages de son édition du soir à l'Exposition :

« L'Exposition ne sera peut-être pas la plus belle qui ait jamais existé, mais elle sera, à coup sûr, la plus instructive », dit-il.

L'auteur de cet article prévoit une victoire pour l'Allemagne dans le domaine des machines, de l'optique et de la chimie ; mais il met aussi en garde l'opinion contre les espérances exagérées et dit que si l'Allemagne pouvait espérer au début une grande médaille, elle devra se contenter peut-être d'un prix d'exactitude, quand les objets exposés par les nations concurrentes seront en place.

Le *Lokal Anzeiger* croit que l'Allemagne s'est haussée, cette fois, jusqu'au rôle de conductrice des peuples.

Un correspondant de Vienne télégraphiait :

Tous les journaux consacrent leur premier article à l'inauguration de l'Exposition. Ils relèvent la haute portée européenne de cette fête de la paix, et constatent que la France s'est toujours dévouée à la cause du progrès et de la civilisation.

De Rome :

L'*Opinione* consacre plusieurs colonnes à la solennité de l'ouverture de l'Exposition de Paris, dans des termes sympathiques pour la France, M. Loubet et le gouvernement.

Ce journal salue Paris, cette ville cosmopolite où les Italiens plus que les autres se sentent comme dans une seconde patrie.

Il relève que la troisième République

M. WALDECK-ROUSSEAU. — M. LOUBET.

a promis au monde la paix, et a su maintenir ses promesses.

Le *Secolo* dit qu'après tant de péripéties intérieures, le spectacle que la France offre aujourd'hui est grand, beau, merveilleux!

On peut d'ailleurs dire que tous les journaux étrangers consacraient un article élogieux à la France à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition et s'associaient aux espérances qu'elle faisait naître.

Le *Times* disait :

L'Exposition de 1900 dépassera en dimensions et aussi en intérêt tout ce qu'il a été donné de voir jusqu'ici.

Pour se rendre compte des prodiges d'efforts accomplis, il suffit, par un matin de printemps, de descendre les Champs-Élysées et de se placer à l'endroit où, pendant quarante-cinq ans, s'est élevée cette horreur qui s'appelait le palais de l'Industrie. Aujourd'hui on y voit un spectacle d'une perspective si idéale que pas une autre ville au monde ne peut en offrir un pareil.

Il est possible que tout ne soit point encore terminé et que le grand public ne trouve pas tout achevé; mais quelle est l'Exposition qui, jusqu'ici, a été prête au jour précis d'ouverture qu'on avait fixé? La vérité est qu'aucune des Expositions tenues jusqu'à ce jour n'a été aussi prête que l'Exposition universelle de 1900.

La *Gazette de Cologne* :

En ce jour, les regards du monde entier se dirigent vers Paris, où le président Loubet va inaugurer l'Exposition universelle. D'ici à quelques semaines, quand ce grand spectacle sera prêt et achevé dans toutes ses parties, un torrent humain venu de tous les pays se précipitera vers la ville antique et éternellement jeune pour se faire une idée générale de l'activité économique, industrielle et artistique de notre temps...

Les deux Expositions précédentes, 1878 et 1889, ont souffert en quelque manière des circonstances politiques; plus d'un pays, l'Allemagne par exemple, n'était pas représenté du tout, ou bien à peine : cette fois, il y a eu unanimité à exposer, et chaque État, chaque groupe de savants, d'artistes, d'industriels, de pionniers de la civilisation, s'est efforcé pour faire de son mieux et montrer ce dont il est capable.

Parlant ensuite des acquisitions coloniales de la France, la *Gazette de Cologne* réfutait l'opinion trop répandue que les Français sont mauvais colonisateurs, et ajoutait :

CORTÈGE OFFICIEL.

Maintenant que les pertes de la France sont plus que compensées par ses riches acquisitions dans d'autres parties du monde, les citoyens se rendent compte peu à peu que, dans la situation internationale, elle n'a pas besoin de vivre en perpétuelle mésintelligence avec sa voisine l'Allemagne. C'est pourquoi l'empire allemand est de nouveau représenté à l'Exposition actuelle et des milliers d'Allemands s'apprêtent à rendre visite à cette fête de la paix.

Les *Dernières Nouvelles de Berlin* répétaient, en le modifiant, le fameux mot de Napoléon III : « L'Exposition, c'est la paix! » Les événements ont justifié complètement cette heureuse prophétie.

III

QUELQUES FÊTES.

Parmi les fêtes données à l'Exposition, ou à son occasion, le banquet des 22 000 maires, le 22 septembre, fut peut-être la plus belle. Il faisait, ce jour-là, une superbe matinée d'automne qui contribuait à l'allégresse presque générale. Dès dix heures déjà, c'était, aux abords du Louvre, un premier afflux de gens cherchant une porte, allant, venant, affairés : les grilles, sauf deux, étaient fermées : à l'intérieur du jardin, on apercevait au lieu des frimousses habituelles des bambins, des groupes de gardiens de la paix...

SUR LE PONT ALEXANDRE III.

Sur la place de la Concorde sont les badauds des grands jours, auxquels se joignent des charretées d'Anglais et d'Allemands, maintenus par des cordons de gardes municipaux à distance de l'Obélisque devant lequel

LE PONT ALEXANDRE III.

on a placé l'ordinaire trophée de verres de couleur R. F.

Pas de bruit, pas de cris dans cette foule. On pénètre dans l'enceinte ; il y a là déjà mille maires au moins ; mais ni eux ni la foule ne manifestent encore, et d'autre part, les héros de la fête, les maires que l'on voit çà et là circuler ont l'air de remplir un devoir avec componction. A cette heure, ils ne souffriraient certainement pas qu'on plaisantât et qu'on leur criât sous le nez par moquerie, comme en 1889 où ce fut joyeux : « Vive Monsieur le maire ! » Et, au fait, personne ne crie. On n'entend qu'un vaste brouhaha de conversations qui, de la place, monte jusqu'aux terrasses, observatoire admirable, occupé seulement par quelques journalistes et deux ou trois dames élégantes.

Du haut de ces terrasses, on voit, par les grilles dont trois vantaux seulement sont ouverts, couler un « fleuve humain ». M. Mouquin, sous-directeur de la police municipale, endiguait ce « fleuve » entre deux pelotons d'agents, et, alors, sous deux mâts couronnés de drapeaux et portant sur des écussons le mot *Pax*, s'engouffraient dans le jardin des milliers, des milliers de maires et d'invités de toute sorte.

Ils n'étaient pas encore formés en délégations et ils arrivaient tranquillement entre soi, entre voisins, à la bonne franquette, les mains aux poches. Ils avaient naturellement des « élégances » très diverses. La plupart n'avaient pas

endossé l'habit et portaient des redingotes noires campagnardes, avec un chapeau mou ou rond; ceux qui avaient l'habit, maires des gros bourgs, sans doute, avaient presque uniformément sur la tête cet instrument de supplice qu'on appelle le *chapeau à claque*; un gant à la main gauche, la main droite gantée. Et tous portaient l'écharpe, mais avec quelle fantaisie dans l'adaptation de cet « ornement »! Les uns la portaient, autour des reins, en cordelette, avec de très modestes glands d'or; d'autres l'avaient étendue, toute large, sur des abdomens vénérables, et elles jetaient, sur la nuance sombre de ces costumes civils qui ne sont pas beaux, comme une sonnerie de fanfare de village. Çà et là, mais très rares, on apercevait des maires *pschutteux*, en jaquette, pantalon clair à carreaux, chapeau melon. Ils avaient, presque tous, en bandoulière, un appareil photographique dont ils usaient à tout instant... la consigne, donnée aux agents, dans le jardin, était très large, très bienveillante : passé les portes, il n'y avait plus de contrôle à subir. On circulait librement, partout, on allait où on voulait et aucun incident n'est venu faire regretter cet essai d'indépendance laissée à une foule française.

CONCILIABULE OFFICIEL.

UNE VISITE AU PALAIS DES INVALIDES.

Aussi bien, toutes les mesures avaient été remarquablement prises pour que personne ne s'égarât, pour que chacun trouvât tout de suite sa place. De grandes affiches étaient dressées en tête des allées principales, portant en lettres énormes le nom des départements dont les originaires devaient trouver tout auprès leur couvert. Des commissaires, courtois, se tenaient de loin en loin et guidaient les arrivants. Ce n'était pas une petite affaire que de se reconnaître. Les notes publiées par les journaux ne donnaient qu'une faible idée du terrain occupé par le banquet. Un mot entendu, par hasard, en fera mesurer l'incroyable étendue. Un maire s'arrêtait et demandait à un commissaire : « Les Basses-Pyrénées? »

Le commissaire sourit, et, avec un peu de malice :

— Monsieur le maire, c'est à un kilomètre d'ici, la dernière table, du côté du pavillon de Flore.

En effet, les Basses-Pyrénées terminaient une rangée qui s'étalait au long de la rue de Rivoli et qui commençait à la table d'honneur, par le département de l'Ain. On trouvait ensuite transversalement le Maine-et-Loire, etc., etc., puis on revenait, dans une seconde allée de tentes, jusqu'au bassin prochain de la place de la Concorde,

où étaient placés les maires des colonies, au nombre d'une dizaine.

Rien de plus amusant que ces *tablées* s'étendant jusqu'à perte de vue, sous des toiles que l'on avait pu tendre partout, sans interruption. Des oriflammes se balançaient aux parois, au milieu des travées, oriflammes de toutes nuances, reproduisant des couleurs d'armoiries de villes. Quelques guirlandes de feuillage, des arbres verts, des panoplies ; — de loin en loin, des affiches reproduisant une tapisserie des Gobelins qui est la dernière production de ces ateliers d'État, paraît-il, et dont une réduction imprimée avait été remise, du reste, à chaque convive. Partout une impression d'ordre, d'organisation achevée et parfaite qui était tout à fait surprenante.

PROMENADE MATINALE :
M. LOUBET. — M. COMBARIEU.

Les tables étaient dressées, dans chaque tente, par rangées de neuf, avec un espace très suffisant pour la circulation des gens de service. Elles avaient très bon air avec leurs nappes blanches et leurs couverts méticuleusement disposés : trois verres pour chaque personne, une tasse à café avec deux morceaux de sucre (dont un déjà déposé dans la tasse), un petit verre à liqueur (devant les convives, des bouteilles de fine champagne, de cherry-brandy, de rhum)... Sous les serviettes, aussi artistement rangés, presque, que dans un dîner bourgeois, deux petits pains de forme *impériale*. De la vaisselle très propre, de couleurs différentes, il est vrai, en raison de la difficulté qu'on avait eue à se procurer plus de cent mille assiettes... Du *beaune*, du *château-margaux*, du champagne...

Si l'on jetait un coup d'œil dans les *offices* adjoints à chaque tente, on n'était pas moins étonné de l'habileté qui avait présidé aux moindres détails de cette organisation pantagruélique.

On apercevait, à l'entrée de la première tente, une voiturette automobile qui transportait partout le directeur de la maison Potel et Chabot, vrai triomphateur du jour, et le menait d'offices en offices. Là, on avait construit des espèces de *bibliothèques* en bois blanc sur chaque tablette desquelles les plats étaient préparés, n'attendant que le moment d'être servis.

Les caisses de glace, de vins de renfort étaient alignées à terre... Les maîtres d'hôtel et des bandes innombrables de garçons allaient et venaient silencieusement.

A la table d'honneur, le service était réservé aux domestiques de la Présidence. Cette table était à l'extrémité de la tente de la rue de Rivoli (du côté de la place de la Concorde). On y accédait par une large porte, surmontée d'un vélum rayé, orné des habituelles plantes vertes. La table était un peu plus élevée que les autres, recouverte de fleurs, et par derrière on avait édifié, laissant un vaste espace libre pour la musique, un escalier double par où le Président et ses invités de marque devaient avoir accès dans la salle.

Le groupe du *Laocoon*, qui se trouve en cet endroit et qui aurait dû se dresser au centre de la table, était gênant; on l'avait recouvert d'une draperie de velours rouge et, à sa place, on apercevait, sur une stèle, un buste de la République. Cette décoration, très suffisante, laissait voir tous les convives de cette table, d'aussi loin que la vue pouvait porter; car il

est bien entendu que de l'extrémité de la tente Rivoli, et, à plus forte raison, de tout endroit

LA TABLE D'HONNEUR DU BANQUET DES MAIRES.

de la tente de l'allée centrale, on n'apercevait que très peu le Président et son entourage.

Il était onze heures et demie quand presque toutes les tables étaient à demi remplies. Les maires se casaient sans trop de peine, par groupes, maintenant. De la terrasse de l'Orangerie, on les voyait, sur la place de la Concorde, se former en délégations qui franchissaient les grilles un peu majestueusement, les préfets en tête, avec des uniformes flambant neuf.

Les costumes, à ce moment, étaient très pittoresques; on distinguait des groupes de Bretons avec la petite veste brodée et le chapeau au large galon. Dans une délégation de l'Aisne, figurait (il y en avait d'autres) un ecclésiastique qui portait la robe lisérée de violet des prélats romains, bordée d'une large écharpe tricolore; c'est le maire d'une petite commune du canton de Crécy.

Puis, on remarquait beaucoup, pour la splendeur éclatante de leurs burnous, des cheiks arabes, conduits par le député de Bône, M. Thomson. Et encore et toujours, des préfets et des maires, des préfets, des maires... Où allaient-ils se caser, grands dieux? Ils se casaient pourtant et la tranquillité la plus parfaite continuait à régner.

Au dehors, sur la place de la Concorde, la foule s'était accrue, et remplissait toute la place; mais elle était silencieuse. Tout au plus, de loin en loin, un cri de : « Vive l'armée! » ou de : « Vive la République! » faisait onduler la masse noire, au passage d'une voiture découverte qui amenait des généraux en grande tenue.

Mais voici midi. Les tentes sont bondées; tous les convives sont assis; les maîtres d'hôtel occupent leur poste de combat. En se tournant, on distingue, au loin, au-dessous des oriflammes qui se balancent, une tache d'encre bariolée de tricolore. Au long des parois des tentes, une quadruple rangée de chapeaux de toute forme, accrochés, forment des chapelets, ornement très amusant.

Un brouhaha

LE PUBLIC SALUANT L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT.

énorme s'élève, *la Marseillaise* retentit :

c'est le Président. M. Loubet est arrivé en voiture, devant la grille de la Concorde, à midi cinq, suivi de tous les ministres. Des acclamations nourries l'ont salué, pendant que son équipage traversait les rangs, de plus en plus épais, de la foule. M. Lépine dirigeait le cortège à pied qui s'est alors formé et qui a parcouru rapidement la distance séparant la grille de la tente d'honneur. Là, M. Crozier et M. Mollard ont pris la tête du cortège. Le Président était suivi immédiatement de MM. Paul Deschanel et Fallières, puis de M. Waldeck-Rousseau et des autres ministres. Il a gravi lentement l'escalier d'honneur, à gauche, a passé derrière le *Laocoon* voilé, puis est descendu par l'escalier de droite (rue de Rivoli).

M. PH. CROZIER.

Là, à la deuxième marche, un court arrêt : un photographe guettait le gouvernement qui s'est groupé habilement, dans des poses « très sympathiques », puis qui a continué sa route.

MAIRES BRETONS.

Au moment où, enfin, M. le Président est apparu, sous le buste de la République, un cri de : « Vive la République ! » a retenti, formidable. Le Président souriait d'une façon très simple et cordiale. Les maires étaient tous debout. C'était un « instant », en somme, imposant. Dans l'extrême lointain, on entendait, retardataires à cause de l'éloignement, les mêmes clameurs.

CHEIKS ARABES.

Enfin, le silence s'est fait. La table d'honneur était ainsi composée : M. Loubet, au centre ; à sa gauche, M. Deschanel ; à sa droite, M. Fallières ; puis M. Waldeck-Rousseau, ayant auprès de lui le fameux doyen des maires, M. Rigault, maire de Marigny-sur-Yonne, un vieillard, point campagnard, à figure rasée, portant la Légion d'honneur à la boutonnière.

Venaient ensuite, à droite de M. Waldeck-Rousseau, MM. Maurice Faure, vice-président de la Chambre ; Delcassé, Augagneur, maire de Lyon ; Brisson, le général André, MM. Mesureur, Leygues, Millerand, Decrais, Picard, de Selves, Demagny.

A gauche du Président se trouvaient MM. Monis, Caillaux, Cochery, de Lanessan, Baudin, le général Brugère, Lépine, etc...

Au bas de cette table, se trouvaient les présidents des Associations de la presse, les chefs de cabinet, les directeurs de ministère et les journalistes de Paris et de province.

Le déjeuner a été servi merveilleusement, avec une rapidité inouïe. A midi et quart, on entamait les hors-d'œuvre, et les plats, tous froids, se succédaient sans intervalle, les assiettes étaient changées, les vins circulaient avec une ponctualité surprenante. Par surcroît, le déjeuner était bon ! On a même dégusté des glaces qui n'étaient pas fondues,

le café était chaud et les cigares excellents.

A une heure et quart précise, l'orchestre jouait *la Marseillaise* et M. Loubet lisait un discours très éloquent, inspiré par le sentiment patriotique le plus pur, qui soulevait une tempête de bravos, répercutés dans toute l'étendue du jardin. Voici le texte de ce discours :

ALLANT AU BANQUET.

MESSIEURS,

Le gouvernement de la République est heureux de pouvoir célébrer les glorieux souvenirs de 1792 dans la paix et dans l'allégresse de l'Exposition. Cette satisfaction est doublement ressentie par votre Président. Je ne saurais oublier, en effet, que pendant vingt-neuf ans de mon existence, consacrée au service de la démocratie, j'ai eu l'honneur, Messieurs les maires de France, de porter la même écharpe que vous ; si les circonstances m'obligèrent un jour à rompre le lien qui m'attachait à votre magistrature paternelle, il m'est infiniment agréable de souhaiter la bienvenue à mes collègues d'hier, devenus aujourd'hui les auxiliaires les plus précieux de ma mission républicaine et patriotique.

En répondant à notre invitation avec tant d'empressement, Messieurs, vous n'avez voulu ni adhérer à un programme de parti, ni donner à quelques hommes politiques le plaisir de voir leurs amis réunis autour d'eux. Cette imposante assemblée est autre chose qu'un ralliement de combat. Nationale par le nombre et le caractère de ses membres, elle est nationale aussi par les sentiments qui l'animent et par son objet. Profondément attachés aux communes qui vous ont élus, mais plus attachés encore à la grande patrie, vous savez que le meilleur moyen de faire respecter l'autorité qui est en vous, c'est de donner l'exemple de la déférence due à l'autorité qui est au-dessus de vous. Loyalement, vous êtes venus nous renouveler l'assurance d'un concours sincère pour l'œuvre d'apaisement et de progrès que la volonté des représentants du pays nous a confiée. Cette œuvre domine des querelles passagères, que l'exercice de la liberté rend inévitables ; elle réclame parfois le sacrifice d'intérêts et de sentiments individuels ; il faut qu'elle réunisse tous les bons citoyens dans la poursuite d'un triple idéal : idéal de concorde, idéal de justice sociale, idéal d'honneur pour le nom français.

DE VRAIS CAMPAGNARDS.

Si nous sentions jamais faiblir en nous l'énergie persévérante qu'elle exige, il nous suffirait de reporter notre pensée sur ces ancêtres de la Révolution, auxquels la France d'aujourd'hui doit une si profonde reconnaissance. Lorsqu'ils proclamèrent la République, ils voulaient organiser la défense nationale, en même temps que la démocratie ; de telle sorte qu'ils nous ont donné l'exemple du courage sous ses deux plus belles formes et que cet anniversaire est la fête du patriotisme autant que la fête de la liberté.

UN PRÉFET ET SES MAIRES.

A ce réconfort moral, qui résulte de si grands souvenirs, ne peut se mêler, d'ailleurs, aucune inquiétude. La République a toujours triomphé de ses ennemis. Elle est sortie victorieuse, et chaque fois plus forte, des épreuves qu'elle a traversées. Sans doute, il est possible qu'elle modifie quelques-unes de ses institutions ; et, pourvu que ce soit par les voies pacifiques et légales, nous acceptons volontiers l'éventualité de certains changements. Mais les principes qui lui servent de base sont intangibles. Ils sont sa raison d'être, son essence même. Ils semblent avoir d'autant plus d'éclat et de solidité qu'ils ont mis plus de temps à se déga-

ger de la conscience. Ils sont la gloire et l'honneur de la France. Notre devoir est de les réaliser chaque jour davantage, de les faire pénétrer plus avant dans nos lois et dans nos mœurs. Nous ne cesserons, Messieurs, d'y consacrer ensemble nos efforts, et le souvenir de cette admirable journée, qui deviendra comme un lien de plus entre nous, nous donnera, pour continuer notre tâche, une nouvelle ardeur.

Quand vous serez rentrés dans vos communes, on vous interrogera sans doute sur votre voyage ; on vous demandera quels sentiments vous rapportez de notre rencontre.

Dites que nous restons fidèles à l'esprit de la Révolution, parce que notre patriotisme est égal à notre amour de la République; parce que nous voulons la France libre, forte et glorieuse, unie au dedans sous le règne de la Loi et du Droit, respectée au dehors pour son génie, pour la puissance de ses armes, pour son amour sincère de la paix.

Dites que nous n'avons pas ambitionné le poste d'honneur où nous sommes, mais que nous accomplirons jusqu'au bout, sans hésitation ni faiblesse, un mandat dont l'exécution nous est rendue plus facile par des collaborateurs tels que vous.

Dites, enfin, dites surtout, que nous n'avons de haine ni de rancune contre personne, et que notre plus chère espérance est de voir tous les Français fraternellement unis dans un même amour de la Patrie et de la République.

BANQUET DES MAIRES : A LA SORTIE.

Et, à une heure et demie, M. le Président se levait. Il regagnait son équipage, à travers les Tuileries, au milieu d'une ovation indescriptible de tous les maires qui l'accompagnaient à l'Élysée, dont ils forçaient presque les portes.

M. Loubet était dans ses appartements. Il en descend bientôt, et il est acclamé. Le Président s'avance, entre une double haie de gardes municipaux, entouré de MM. Waldeck-Rousseau et Monis et suivi de MM. Caillaux, Georges Leygues, Jean Dupuy, de Lanessan, Decrais, Combarieu, etc.

M. Loubet distribue les poignées de main, répond aux hommages qui lui sont adressés, puis remonte dans le palais où, dans le salon d'honneur, défilent les maires. Mme Loubet, les ministres, M. et Mme Combarieu, le général et Mme Dubois, entouraient le Président.

Ce défilé a pris fin à six heures.

UNE FÊTE AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE.

Les maires qui ne s'étaient pas rendus ainsi à l'Élysée, ont assisté à une très belle représentation dans la salle des fêtes du Champ-de-Mars. Ils y sont arrivés très gaiement, par groupes. Ils avaient pour signe de ralliement tantôt l'uniforme de leur préfet, tantôt les écriteaux enlevés des tables et fichés au bout de cannes, tantôt des drapeaux même enlevés aux trophées des Tuileries.

D'aucuns chantaient, et la *Marseillaise* faisait écho à l'*Hymne des Girondins* ; tous riaient, tous s'amusaient follement.

Et l'accueil qu'on leur fit, les bonjours, les

« Vive Monsieur le maire! » les poignées de mains, les étreintes qu'on leur a prodigués! La représentation, après qu'ils eurent, comme il sied, acclamé la République, après la *Marseillaise*, la représentation les a enthousiasmés.

*
* *

Un peu avant ce banquet des maires, après les fêtes de nuit, la fête nautique d'août, les fêtes coloniales, etc., l'administration a donné une fête des fleurs, composée de cortèges de chefs-d'œuvre d'horticulture. Au nombre de ces derniers, le plus remarqué était celui des jardiniers de Son Altesse le prince de Monaco qui était une merveille d'élégance et de goût. Il semble, du reste, que c'est le succès de cette admirable après-midi, dont les réjouissances ont été données sous un soleil splendide, qui a déterminé l'administration supérieure de l'Exposition à multiplier ces journées populaires.

CHEF-D'ŒUVRE DES JARDINIERS DE MONACO.

A partir du milieu de septembre, l'Exposition a été égayée, à plusieurs reprises, par des cérémonies très ingénieusement combinées, d'un caractère et d'un style tout nouveaux.

Ç'a été la fête nautique de jour où on a vu des bateaux, enguirlandés de fleurs et ornés d'oriflammes de toutes couleurs, descendre et remonter le fleuve en offrant aux milliers et aux milliers de spectateurs massés sur les rives, l'amusant spectacle de ballets en plein air.

Puis on a vu, à peu près à la même époque, la Fête des Vendanges. Celle-ci a été organisée par les conseils de M. Jules Claretie, qui en avait puisé l'idée dans l'histoire de la Révolution française et qui y a apporté le goût et l'érudition qu'il déploie dans son administration de la Comédie-Française. Un des sociétaires de ce théâtre, M. Silvain, avait accepté d'ouvrir la fête en récitant, au Champ-de-Mars et au Trocadéro, le *Ban des Vendanges*, composé par M. Claretie. Et le cortège qui a suivi, a été splendide.

Enfin est venue, sur le tard, la fête des automobiles fleuries. On n'y comptait presque pas. La saison s'avançait. Mais le projet avait été élaboré par l'Automobile-Club qui compte tant de sympathies dans la haute société parisienne. Son exécution a réussi au delà de tout ce qu'on pouvait espérer. Cet après-midi-là, de deux heures à quatre heures l'Exposition a été prise d'assaut, en quelque sorte, par 400 000 personnes qui payaient jusqu'à 1 franc — prix jamais atteint encore — les tickets d'entrée qui, d'ordinaire, ne valaient plus que 20 centimes. Les défilés ont été magnifiques et, le soir, le cortège de nuit vraiment féerique. Ç'a été, pour l'Exposition, une sorte d'apothéose.

CORTÈGE FLEURI.

Italie

ITALIE

C'était une joie, une fête pour les yeux, ce palais d'Italie qui commençait, auprès du pont des Invalides, la série si brillante des Nations. Il apparaissait, sous le soleil, tout rehaussé d'or, de mosaïques, s'harmonisant, se fondant : il donnait bien l'idée d'un palazzio vénitien du XVI^e^ siècle.

SA MAJESTÉ VICTOR-EMMANUEL III, ROI D'ITALIE.

L'Italie, qui a compté en tous genres tant d'admirables artistes, nous transportait en pleine Renaissance, grâce à cette magnifique construction, œuvre savante et gracieuse de trois habiles architectes, MM. Ceppi, Gilodi, Salvadoni.

Le motif principal qui avait été choisi, était cette admirable porte *Della Carta*, qui donne accès à l'escalier des Géants, au palais ducal de Venise, et qui fut édifiée en 1435 par Bartolomeo. Cette porte se répétait ici quatre fois, c'est-à-dire dans l'axe de chacune des façades du palais. Elle se composait d'un grand cintre reposant sur deux fortes piles, couronnées de pinacles octogonaux et décorées de riches moulures, de statues et de pinacles secondaires. Les deux piles étaient réunies par un grand pignon, dont l'arête avait pour ornement une crête feuillagée. Une mosaïque, de délicate conception, remplissait le tympan du pignon et supportait l'écusson héraldique de la maison de Savoie, la maison souveraine de l'Italie.

Les pinacles et leurs piles se reproduisaient deux fois, séparant trois baies à meneaux historiés. Au-dessus de ces baies montait une muraille de briques percée d'ouvertures tréflées. Ce motif se retrouvait à chaque angle et une coupole en bronze doré le surmontait. Au centre, couronnant l'édifice, une grande coupole, également en bronze doré, étincelait magnifiquement. C'était une reproduction de la principale coupole de Saint-Marc.

Avec ses fenêtres en ogive, sa pierre fouillée, son peuple de statues, ses vitraux et la mosaïque du tympan, l'extérieur du palais d'Italie était ainsi d'une grande richesse. Sa situation privilégiée, à l'entrée de la rue des Nations, appelait et captivait l'attention des promeneurs.

SA MAJESTÉ LA REINE D'ITALIE.

L'effort réalisé par l'Italie avait été grand et le résultat acquis vraiment superbe. Le détail de l'ornementation avait été aussi soigné que l'ensemble. Les statues de plâtre avaient été moulées par de véritables artistes qui avaient donné généreusement leur travail et leur talent.

L'intérieur se composait d'un grand hall et

d'une haute galerie soutenue par des arcatures légères. En entrant, le visiteur apercevait tout d'abord, décorant les retombées du grand dôme, les portraits en pied, grandeur nature, du roi Humbert, de la reine Marguerite, du prince et de la princesse de Naples, ces derniers roi et reine depuis le drame de Monza... Le portrait du regretté roi Humbert avait, dès lors, été entouré de crêpe, ainsi que son buste, dressé à mi-chemin, dans l'escalier.

M. TOMMASO VILLA, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

L'exposition comprenait des dentelles et des verres de Venise, des soies, des étoffes brochées, des tapis, des faïences, des pièces de ciselure, de bronze, de ferronnerie d'art, des statues, des mosaïques, etc.

Tout cela était très vivant et plaisant; les céramiques surtout, parmi lesquelles on n'avait que l'embarras du choix, car il y en avait beaucoup.

Un coin à visiter principalement était celui de droite où étaient exposées les cristalleries légères de Venise, les dentelles célèbres et de merveilleuses étoffes brochées.

Dans les galeries du premier étage on pouvait admirer différentes collections de produits italiens, des graines notamment et des bois, des bûches articulées avec de petites charnières pour laisser voir la coupe intérieure, fort ingénieuses. Il y avait là enfin une foule de documents artistiques, de documents pédagogiques, etc., émanant des divers ministères italiens, surtout du ministère de l'Agriculture, Industrie, Commerce et celui de l'Instruction publique.

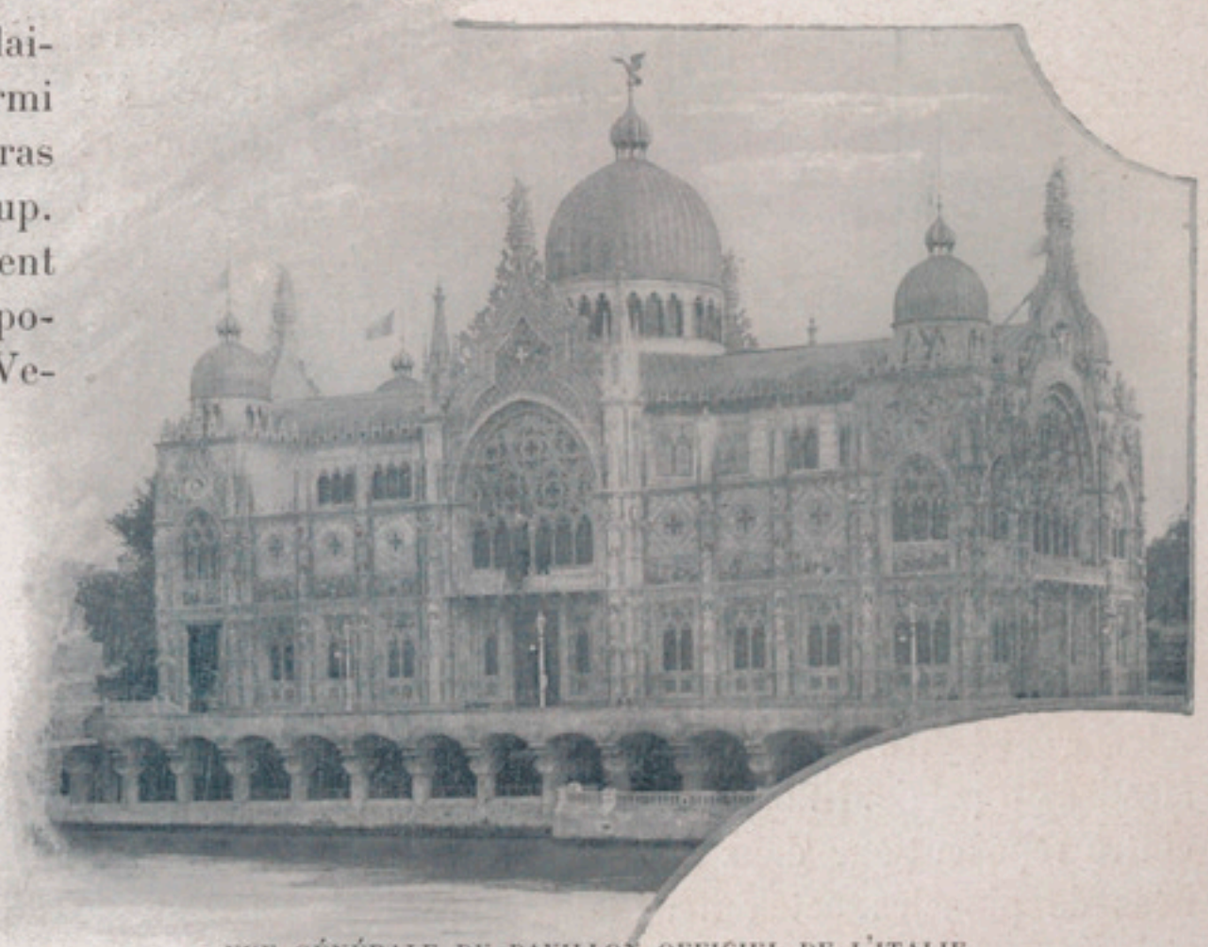
Le « salon d'honneur » était merveilleusement aménagé.

Dans un espace de vingt mètres carrés se trouvaient, en effet, reconstitués de façon admirable, le trône de Laurent de Médicis, les bas-reliefs les plus célèbres et une cheminée monumentale de Luca della Robbia, des céramiques originales de Chini, des étagères de pur style florentin, prêtées par la Bibliothèque laurencienne ; des vitraux de Giovanni de Udine, des marqueteries d'Aloïsi et les candélabres du Bargello.

M. VICO MANTEGAZZA, DÉLÉGUÉ DU COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

La fête d'inauguration (le 4 mai), dans un tel cadre, a été l'une des plus belles, parmi tant de cérémonies de ce genre.

L'après-midi une réception de gala a célébré



VUE GÉNÉRALE DU PAVILLON OFFICIEL DE L'ITALIE.

l'achèvement de la « Cathédrale », suivant l'expression pittoresque employée par les visiteurs de l'Exposition pour dénommer ce palais; puis, dans la soirée, les personnalités venues

déjà à la réception de jour, se sont retrouvées dans le pavillon pour la fête aux lumières.

Tout l'extérieur de l'édifice, le portique somptueux de Saint-Marc et la coupole du palais des doges de Venise, surmontée de l'aigle de Toscane, resplendissaient d'oriflammes aux couleurs éclatantes. A la tombée de la nuit, des rampes de gaz et des faisceaux de lampes électriques placés au-dessus des principaux motifs sculpturaux, sur les terrasses, le long des colonnades et autour des cintres, avaient embrasé la pierre savamment vieillie, les tourelles à calotte dorée et les statues reproduites d'après les maîtres.

LE PRÉSIDENT LOUBET AU PAVILLON DE L'ITALIE.

A l'intérieur du palais, l'électricité et les fleurs, répandues à profusion, faisaient des galeries autant d'allées resplendissantes. Dans la nef centrale où les invités étaient groupés autour d'un lunch au champagne, les portraits des souverains de la maison de Savoie avaient été encadrés de faisceaux de drapeaux et un puissant projecteur électrique, placé immédiatement sous la coupole, ramenait sans cesse sur les vitraux armoriés, sur les portraits et au-dessus des convives, les couleurs nationales italiennes : vert, blanc et rouge.

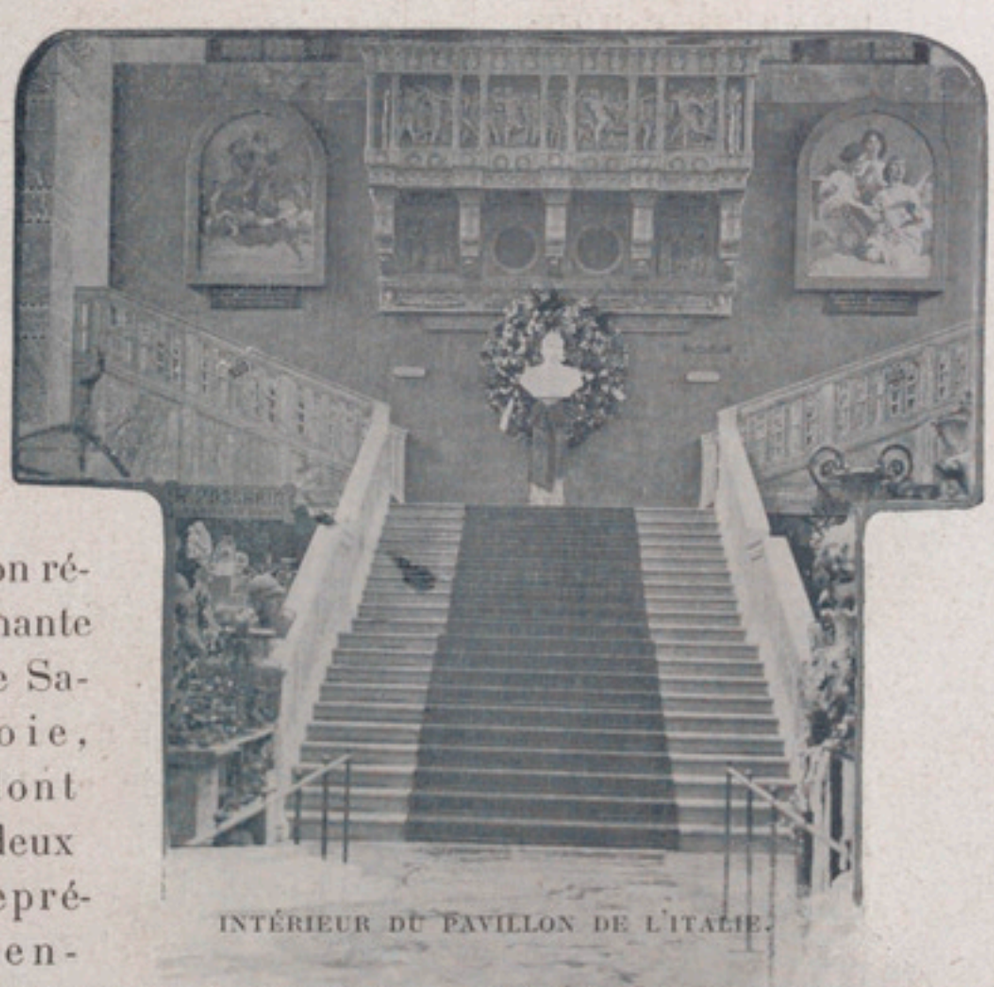
Un lunch avait été servi. A une table d'honneur avaient pris place l'ambassadeur d'Italie, comte Tornielli, et la comtesse; MM. Salandra, ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et Commerce; M. Villa, commissaire général; M. le commissaire Mantegazza, secrétaire général; MM. Ceppi, Gilodi, Salvadoni, architectes, et les notabilités de la colonie.

Dans l'assistance très nombreuse se trouvaient également MM. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, Henri Roujon, directeur des Beaux-Arts; le prince Roland Bonaparte, le général Turr, le prince Ruspoli, Fortunati, chef du cabinet de M. Salandra; Trezza di Musella, etc.

Après la réception de tous les invités et notamment des commissaires étrangers, la visite des galeries a commencé sous la direction de M. Villa.

Les cristalleries vénitiennes, les céramiques napolitaines, les faïences toscanes et les orfèvreries romaines avaient, sous les lumières, des resplendissements d'or, des chatoiements de nuances tendres et soyeuses. La magnificence d'un tel spectacle paraissait à peine croyable et, la fête terminée, longtemps, en pensée, on la revoit, on l'admire encore.

Elle a contribué grandement à établir — à rétablir plutôt — un courant de sympathies entre Paris et la nation italienne, que son exposition révélait en voie de progrès indiscutable. On en a reporté tout le mérite à la mai-



INTÉRIEUR DU PAVILLON DE L'ITALIE.

son régnante de Savoie, dont deux représentants se sont précisément succédé au trône pendant cette année 1900. La fin si tragique du roi Humbert Ier a soulevé, en France comme partout, la plus vive émotion, et on ne s'étonnera pas de voir évoquer ici le souvenir du souverain lâchement assassiné comme celui du protecteur intelligent et bienveillant de toutes les

merveilles du Palazzo vénitien de la rue des Nations.

Humbert Ier, qui est mort à l'âge de cinquante-six ans, était issu d'une race de princes guerriers ; il se plaisait à affecter une crânerie militaire qui flattait singulièrement un peuple arrivé tard au concert des nations et désireux de s'y affirmer comme grande puissance. Son éducation, d'ailleurs, avait été exclusivement militaire. Son père, le roi Victor-Emmanuel, peu porté lui-même vers les préoccupations littéraires, n'avait pas tenu à le voir pâlir sur les livres. Fondateur d'une monarchie nouvelle, soldat intrépide, il voulait que ses enfants fussent avant tout soldats comme lui.

LE GRAND HALL DU PAVILLON.

Le roi Humbert devait garder toute sa vie l'empreinte de cette éducation de soldat, et c'est à elle qu'il dut une bonne part de sa popularité, ainsi qu'à la grâce de sa femme, la princesse Marguerite, fille du duc de Gênes, son oncle, qu'il avait épousée en 1868.

C'est le 9 janvier 1878 que Victor-Emmanuel mourut. Son fils, devenu roi, jura de suivre l'exemple de son père et de respecter les libertés constitutionnelles du pays : c'est là un serment qu'il n'a point trahi et en toute circonstance son attitude fut d'une correction parfaite.

L'humeur belliqueuse n'est pas le seul héritage qu'il eût reçu de ses pères. Il y a dans la maison de Savoie un autre patrimoine : la finesse politique, et le roi Humbert, sans en faire nullement pompe, était loin d'en être dépourvu, comme beaucoup le prétendent. A l'exemple de son prédécesseur immédiat, il a tenu à condenser dans sa main tout ce qui se rattache à la politique internationale. Il a applaudi très sincèrement au traité de commerce conclu en 1899 avec la France, se réjouissant de tout cœur des conséquences de rapprochement politique qui devaient heureusement s'en dégager.

Le nouveau roi Victor-Emmanuel III, naguère prince de Naples, est né le 11 novembre 1869. Sous son apparence un peu frêle, il cache une réelle énergie. Son père lui a fait donner une très forte éducation militaire. Le prince de Naples avait d'abord commandé la garnison de Naples, puis la division de Florence. C'est de ce dernier poste qu'il accourut au Quirinal, à la nouvelle du désastre d'Adoua, pour supplier son père de renvoyer le ministre imprudent qui menait le pays à la ruine. Le roi Humbert infligea à son fils vingt-quatre heures d'arrêts pour avoir abandonné son poste sans permission ; mais il renvoya M. Crispi.

De sa mère, le roi Victor-Emmanuel tient une éducation très complète et très raffinée. Il parle parfaitement le français, l'anglais et l'allemand. L'Italie a en lui un roi très éclairé et de tendances généreuses.

La nouvelle de la mort de son père et de son avènement imprévu a surpris le prince de Naples au cours d'un voyage qu'il faisait en Orient avec sa femme, la belle princesse Hélène de Montenegro, qu'il a épousée le 24 octobre 1896.

Turquie

TURQUIE

C'est à un architecte français, M. René Dubuisson, qu'était dû le pavillon de la Turquie, mais cet artiste s'était efforcé de réunir dans un ensemble d'un style aussi turc que possible les parties les plus intéressantes des plus beaux monuments de Constantinople.

SON EXCEL. SALIH MUNIR-BEY, AMBASSADEUR DE TURQUIE A PARIS, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Le Pavillon ottoman était établi sur un plan carré, avec des ressauts occupés par une haute tour d'angle et un vaste porche en ogive, qui surmontait la ligne extérieure de la terrasse construite au-dessus du bas quai. Le tout pouvait passer pour un résumé caractéristique de l'art architectural turc à sa plus belle époque. En effet, tous les éléments qui entraient dans la composition des façades et des dispositions intérieures étaient empruntés aux bâtiments ottomans les plus purs de style.

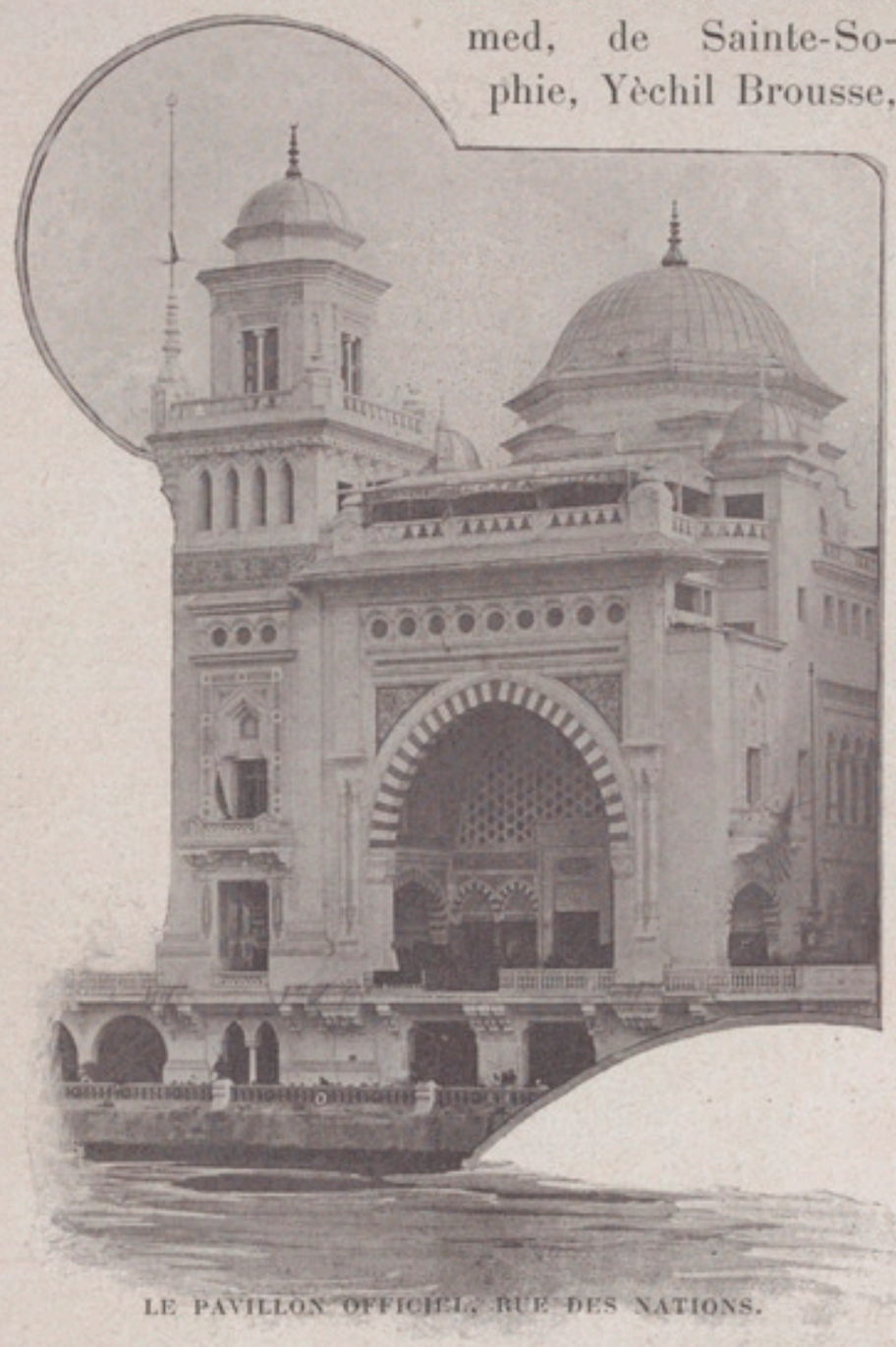
Le grand arc qui formait la façade sur la Seine était copié sur la mosquée de Kaït-Bey.

M. CHESNEL, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ET DÉLÉGUÉ.

Les fenêtres de la tour qui s'élevait à l'un des angles étaient prises également dans les voussures de cette mosquée.

Les façades latérales reproduisaient les façades de la mosquée de Suleymanieh et celle de Bayazid. Les coupoles étaient celles de la mosquée de Mourad IV.

Les autres motifs étaient pris dans les intérieurs des mosquées de Rustem du sultan Ahmed sultan Mehemed, de Sainte-Sophie, Yèchil Brousse,



LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

de Schah Zadé, Fontaine de Top-Hané, etc.

Les murailles du pavillon, d'un blanc immaculé, étaient striées d'assises en couleurs, marquetées de panneaux et de frises en faïence émaillée. Les toitures et les pinacles, surmontés du croissant, étaient rehaussés de dorures, et les baies fermées par des vitraux de toutes nuances.

Ce pavillon avait une façade de 26 m. 75 et une profondeur de 37 m. 25 ; sa hauteur au haut du campanile atteignait 47 m. 50. Il comportait quatre étages dont une terrasse d'une superficie de 700 mètres carrés environ.

Le grand arc sur la Seine mesurait 20 mètres de hauteur sur 17 mètres de largeur à la base.

Au premier étage dans la tour se trouvaient la grande salle d'honneur, précédée d'un vestibule,

et le salon particulier de Son Excellence, M. le commissaire général ottoman. Le commissaire général, Son Excellence Munir-Bey, ambassadeur de Turquie à Paris, et son délégué, M. E. Chesnel, secrétaire général, avaient présidé avec beaucoup de tact à l'installation de l'exposition ottomane dans ce très joli cadre. Les sous-sols et la Terrasse du Palais contenaient un *restaurant turc*, et le rez-de-chaussée montrait des boutiques où les ouvriers travaillaient en plein air au tissage des tapis, au brodage des étoffes, à l'industrie des cuivres, si variée en Turquie. On rencontrait là un *café concert arabe*. Au premier étage, le *théâtre* syrien de Damas donnait des représentations d'opérettes, de pantomimes.

AU PREMIER ÉTAGE : LES TAPIS.

Le palais contenait encore un musée d'armes et d'armures et des étalages d'un goût parfait où dominaient les étoffes brodées d'or, les armes incrustées, les bois sculptés et tous ces merveilleux bibelots d'Orient si recherchés des amateurs.

Le public s'empressait surtout autour de la merveilleuse collection de tapis de la manufacture impériale de Héréké ; un de ces tapis, de 7 mètres de hauteur sur 5 mètres de large, était la copie exacte de celui qui fut offert par le sultan à l'empereur d'Allemagne ; dix ouvriers ont travaillé pendant quatre ans pour exécuter cette pièce incomparable. Il y avait du reste des tapis de tout genre du haut en bas du pavillon, qui renfermait encore un panorama et une reconstitution de Jérusalem. On a beaucoup admiré les magnifiques porcelaines de la manufacture impériale, les meubles incrustés de nacre venant du palais de Yeaiz, etc.

La cérémonie d'inauguration a groupé Tout Paris, émerveillé et complimenteur, autour de Son Excellence Munir-Bey, ambassadeur de Turquie, assisté de MM. E. Chesnel, secrétaire général délégué, et Cahil-Hanna, administrateur délégué de la section ottomane, et Henry Tenré, délégué spécial.

M. HENRY TENRÉ, DÉLÉGUÉ SPÉCIAL.

La fête donnée au pavillon le 31 août, à l'occasion du 25e anniversaire de l'avènement de S. M. le sultan, a été également une des plus brillantes et des plus réussies de toute l'Exposition. On y a vu figurer les notabilités de tout ordre qui ne manquent jamais, d'ailleurs, à l'occasion des grandes dates nationales, de se réunir à l'ambassade ottomane pour y

GRAVEUR DE NACRE.

témoigner à Son Excellence Munir-Bey leurs sentiments de cordiale sympathie.

Etats-Unis

ÉTATS-UNIS

Rien mieux que l'installation de leur palais, ne pouvait donner une idée exacte de l'esprit pratique, avec une méritoire tendance à encourager les arts, qui résume l'histoire des États-Unis. C'était à la fois un Palais aux proportions harmonieuses et grandioses, et un lieu de réunion, de conversation, de repos, pour les citoyens de la Libre Amérique.

M. MAC-KINLEY,
PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

Sur les bords de la Seine, ce palais produisait le plus grand effet. Il était tout en façade, car les parties latérales étaient encaissées entre les pavillons voisins de la Turquie et de l'Autriche, mais cette façade était extrêmement imposante.

D'accord avec le distingué commissaire général, M. Ferdinand W. Peck, et son collaborateur, M. Woodward, les architectes, MM. Coolidge et Morin-Goustiaux, avaient conçu et exécuté un plan carré, avec un avant-corps formé d'un vestibule ouvert que décoraient des doubles colonnes d'ordre corinthien. Un entablement complet portait une toiture massive, en pyramide basse, qui servait de support à un quadrige. Sous le vestibule, et en avancement, se présentait de face la statue de Washington, le héros national.

Les angles du palais formaient des pylônes supportant les aigles héraldiques des États-Unis. Les façades latérales étaient couronnées de frontons triangulaires, puis un infléchissement se produisait en rejoignant le tambour circulaire d'un grand dôme très élevé, comme au « Capitole » de la ville de Washington. Ce dôme était à côtes saillantes, lesquelles s'enfonçaient sous un lanternon plein qui couronnait l'édifice, et portait une sphère terrestre et l'aigle des États-Unis.

M. FERD. W. PECK,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

La formule de cette architecture est classique ; elle s'inspire de la Renaissance romaine et des formes employées par le grand Bramante, avec un ressouvenir des monuments similaires du temps de Louis XIV.

L'extérieur du palais formait une minime rotonde, avec quatre galeries circulaires. Dans chacune étaient aménagés les salons de lecture, avec spécimens de meubles, de tentures, avec tous les produits de l'ingénieuse industrie américaine. On ressentait jusqu'en cet endroit le charme d'un « home » extrêmement confortable.

Pendant la durée de l'Exposition, les Américains ont trouvé plusieurs occasions de témoigner leur sympathie à la France, mais la plus frappante a été l'inauguration, le 4 juillet, de la statue de La Fayette offerte par les enfants des États-Unis. Ç'a été une cérémonie très émouvante, très cordiale.

M. B.-D. WOODWARD, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

La statue de La Fayette est de belle allure. Le général arrête son cheval ; il apporte et présente à l'Amérique l'épée libératrice de la France, et il semble que le statuaire a marqué avec autant de pureté que de force expressive ce double mouvement. Quant au socle, c'est une adaptation, dans le style Louis XVI, du socle du Collsone de Verra-

chio. On eût malaisément trouvé un meilleur modèle.

La cérémonie d'inauguration a eu lieu le matin, à dix heures. Une foule énorme s'y était rendue, composée pour la majeure partie de membres de la colonie américaine actuellement à Paris.

Un grand enthousiasme animait toute cette foule, qui de bonne heure avait envahi les abords des deux squares de la place du Carrousel. Les drapeaux américains et français étaient arborés à profusion, et il n'était pas un des assistants qui n'eût mis à sa boutonnière ces doubles insignes nationaux.

Le Président de la République, qu'accompagnaient le général Bailloud, le colonel Meaux-Saint-Marc, et M. Combarieu, est arrivé à dix heures un quart et a été reçu à son arrivée par le général Horace Porter, ambassadeur des États-Unis. Puis il a pris place à la tribune d'honneur entre le général Horace Porter et M. Ferdinand W. Peck, commissaire général des États-Unis à l'Exposition. Venaient ensuite MM. Fallières et Deschanel, présidents du Sénat et de la Chambre des députés, Delcassé, Georges Leygues, Caillaux, le général André, Millerand, Baudin, le général Brugère, M. de Selves, préfet de la Seine, etc., etc. Quant au côté américain, c'était la colonie de Paris presque tout entière, ayant à sa tête son consul général, M. Gowdy, et tous les membres de l'ambassade et du consulat.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

La famille de La Fayette était représentée par MM. G. de Sahune-Lafayette, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, Gilbert de Pusy, lieutenant de cavalerie, le comte de Beaumont, le comte de Brazza, le marquis de Chambrun, député de la Lozère, et Pierre de Rémusat, ancien député.

M. LE MAJOR FRED BRACKOTT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Des deux côtés de l'estrade d'honneur, des marins et soldats américains, empruntés aux sections de l'Exposition, tenaient des drapeaux de leur pays. Sur le soubassement du monument, devant le piédestal, étaient assis deux jeunes enfants, l'un Gustave Hennocque, arrière-petit-fils de La Fayette, l'autre, fils de M. Thompson, secrétaire de la commission de la statue de La Fayette ; ils étaient habillés en blanc et portaient en sautoir un large ruban tricolore.

Le général Horace Porter, l'ambassadeur, « le président du jour », comme portait le programme, s'est avancé à la petite tribune ; en anglais, d'abord, puis en français, il a souhaité la bienvenue à ses hôtes, « au nom de mon gouvernement, a-t-il dit, et de mes compatriotes ». Le général Porter a remercié ensuite le Président de la République de l'honneur qu'il faisait à la nation américaine en assistant à l'inauguration de cette pierre d'art, qui n'est que la consécration nouvelle de l'ancienne et toujours jeune amitié qui unit les deux grandes Républiques.

Le commissaire général des États-Unis à

l'Exposition a fait ensuite remise de la statue.

Puis les deux enfants, qui étaient assis sur le piédestal, ont coupé les cordes qui retenaient le voile enveloppant la statue, — un immense drapeau aux couleurs américaines, — et de longs hourras ont éclaté dans l'assistance.

Le Président de la République a pris alors la parole et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Ce magnifique monument consacre l'amitié séculaire et l'union de deux grandes nations.

Dans un élan généreux, le gouvernement des États-Unis, la Chambre des Représentants et le Sénat ont adhéré à la cérémonie qui nous rassemble ici, devant l'image de cet ancêtre commun ; mais l'initiative de cette fête revient à la jeunesse des Écoles, nourrie des beaux exemples de l'histoire et des plus nobles traditions. Je suis heureux de l'associer au remerciement cordial que les Chambres ont déjà envoyé au peuple des États-Unis, et que je renouvelle, au nom de la France tout entière.

A L'INAUGURATION DU MONUMENT LA FAYETTE.

Le spectacle de ces deux Républiques, pénétrées en ce moment de la même émotion et animées des mêmes pensées, n'est pas moins un enseignement qu'une fête. Il montre que chez les nations, comme chez les individus, les calculs de l'égoïsme sont souvent plus contraires à l'intérêt que les généreux mouvements du cœur.

Lorsque La Fayette traversait l'Océan pour aider un peuple lointain à conquérir son indépendance, il n'était pas le jouet d'une héroïque folie ; il servait un profond dessein politique ; il allait fonder l'amitié de deux peuples sur le culte commun de la Patrie et de la Liberté.

Cette amitié, née dans la fraternité des armes, s'est développée et fortifiée à travers le siècle qui finit ; les générations qui nous suivent ne la laisseront pas s'affaiblir ; elles s'efforceront de multiplier les relations amicales et les échanges entre les deux rives de l'Atlantique et donneront ainsi un gage précieux à la paix du monde et au progrès de l'humanité.

D'autres discours ont été prononcés ensuite, par M. Robert-J. Thompson, secrétaire général du comité d'érection du monument ; par MM. Daniel Manning, président de la « National Society Daugthers of the American Revolution », et par Miss Tarquina Woss, représentant la même société, qui a récité une ode composée pour la circonstance.

Puis, avant de donner la parole à Mgr Ireland, l'ambassadeur des États-Unis a donné lecture de la lettre suivante, adressée par le Président de la République des États-Unis à l'éminent prélat :

Washington, le 11 juin 1900.

Cher Monsieur,

J'ai approuvé, il y a quelques jours, une résolution du Congrès qui exprime en termes convenables la profonde sympathie avec laquelle notre peuple envisage la présentation à la France par la jeunesse américaine d'une statue du général La Fayette. Ce fut pour moi un grand plaisir d'apprendre que c'est vous qui avez été chargé de prononcer le discours d'inauguration en cette circonstance du plus haut intérêt.

On ne pouvait choisir un représentant plus éminent de l'éloquence et du patriotisme américains, ni personne qui fût mieux à même de donner une digne expression aux sentiments de gratitude et d'affection qui lient notre peuple à la France.

Je vous serai reconnaissant de vouloir bien dire combien nous honorons, dans notre capitale nationale, la statue de La Fayette que le peuple de France y a érigée, et transmettre mon espoir que la présentation d'un semblable monument commémoratif du soldat chevaleresque que les deux Républiques sont fières de revendiquer, servira à former un nouveau lien d'amitié entre les deux pays et à créer un nouveau stimulant à rivaliser d'efforts généreux pour le bonheur de l'humanité.

Votre bien sincèrement dévoué,

Signé : William Mac Kinley.

Au très Révérend John Ireland,
Archevêque de Saint-Paul (Minnesota).

Mgr Ireland est alors monté à la tribune et s'est fait en français, avec une éloquence com-

municative, l'interprète des sentiments des Républiques américaine et française.

Après un magnifique éloge de La Fayette, après avoir magistralement évoqué le rôle qu'il joua dans la guerre pour l'Indépendance, il a caractérisé l'intervention de la France en cette noble lutte ; il a ajouté :

L'Amérique et la France ont la noble mission de donner à l'univers la leçon vivante de liberté civile et politique. Qu'elles soient fidèles à leur mission, c'est la prière de tous ceux qui veulent le bien de l'humanité.

Pour mieux s'assurer la jouissance de la liberté, elles ont revêtu la plus haute forme de la démocratie ; elles se sont faites Républiques. A elles donc de démontrer qu'une telle forme de gouvernement peut subsister au milieu des passions et des tempêtes de l'humanité. A elles de démontrer que la démocratie ne ment pas lorsqu'elle nous promet les plus pures et les plus douces joies de la liberté.

Puis Mgr Ireland a terminé par cette éloquente péroraison :

Et maintenant, La Fayette, reçois ton mandat ; tu parleras de la gratitude de l'Amérique envers la France, tu parleras de la liberté pour laquelle l'Amérique et la France ont, jadis, lutté ensemble, et que, aujourd'hui, elles chérissent et défendent ensemble. Tu parleras aux siècles à venir ; car, pendant les siècles à venir, durera la gratitude de l'Amérique envers la France et régnera la liberté !

C'est sur ces paroles enthousiastes, au milieu des applaudissements prolongés de l'assistance, que la cérémonie a pris fin, un peu avant midi, après que la foule eut assisté au départ du Président de la République, que l'ambassadeur des États-Unis et les organisateurs de la fête ont respectueusement salué, joignant les hommages officiels aux acclamations de l'assistance.

INAUGURATION DU MONUMENT LA FAYETTE : LES DISCOURS.

A tous les Américains, du reste, pendant l'Exposition, les Français ont prodigué ces mêmes marques de sympathie. Les deux Républiques ont prouvé qu'elles sont bien sœurs, en fraternisant de toutes les façons. On rencontrait souvent des citoyens de la Libre Amérique qui avaient orné leur boutonnière de petits drapeaux aux innombrables étoiles, afin d'être reconnus. Ils étaient aussitôt l'objet de manifestations sympathiques des foules parisiennes qui voyaient en eux des amis du Droit et de la Liberté.

D'autre part, on a fait de grands succès à certaines sections américaines qui étaient installées avec beaucoup de luxe et de goût.

C'est ainsi qu'aux Invalides, un des pavillons les plus visités a été celui où était organisé tout un ensemble d'appareils et de machines d'imprimerie pour le tirage d'un journal quotidien.

Le premier numéro de ce journal a été tiré avec solennité, devant un public qui se composait de toutes les notabilités parisiennes et étrangères en déplacement à Paris. On a fort admiré l'ingéniosité de cette installation, avec ses machines à composer, à écrire, à clicher, à timbrer, etc., synthétisant l'incroyable activité du peuple le plus industrieux de la terre.

Autriche

AUTRICHE

Le quatrième édifice de la rue des Nations était, auprès des États-Unis, celui de l'Autriche, un ravissant château construit d'après le projet de l'architecte en chef, M. Baumann ; l'ornementation architectonique, sculptures, ornements en fer forgé, etc., avaient été exécutés par des industriels autrichiens. Le choix du style, le *barocco* et l'approbation des plans avaient eu lieu d'après le vote unanime du conseil adjoint au commissaire général, M. Exner. L'espace, très favorable, avait été concédé grâce à une démarche de S. E. le ministre des Affaires étrangères et de la Maison Impériale, le comte Goluchowski. C'est dire que S. M. l'empereur François-Joseph avait donné tout son patronage à l'entreprise.

Au rez-de-chaussée du Palais, qui était situé sur la plate-forme, on pénétrait par une porte monumentale dans un grand hall qui conduisait, à gauche, dans une galerie et dans deux salons carrés. Dans ces trois dernières pièces, la ville de Vienne avait organisé son exposition.

SA MAJESTÉ
L'EMPEREUR D'AUTRICHE
FRANÇOIS-JOSEPH Ier.

Dans la galerie, se trouvait la statue équestre de l'Empereur Rodolphe de Habsbourg, du sculpteur Scèle. L'importance du rôle joué par Vienne dans l'histoire de la musique y était symbolisée par les statuettes en bronze des anciens maîtres : Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert et par les bustes, également en bronze, des maîtres modernes : Brahms, Bruckner, Jean Strauss, Hugo Wolf. Cette petite galerie d'honneur était l'œuvre des sculpteurs Kauffungen, Rathausky, Scherpe, Seyfert et Weigl. A l'entrée se trouvait une statuette équestre de Léopold Ier, de Costenoble.

Les deux salons étaient exécutés par MM. Portois et Fix, de Vienne.

L'un des salons, en acajou avec ornementations en bronze doré mat, renfermait une frise murale très précieuse pour laquelle on avait utilisé quelques esquisses originales du Cortège de Makart.

On y avait placé quelques anciens tableaux dont le sujet est relatif à la part qui revient à Vienne dans les progrès accomplis au cours du dernier siècle : *une Soirée en l'honneur de Schubert dans une maison bourgeoise de Vienne*, de Jules Schmid, le *Salon du Conseiller aulique Dumba*, où se trouvent réunis de célèbres artistes Viennois, par Temple. On y voyait aussi un buste en marbre de Grillparzer, du sculpteur Bitterlich, qui représente le poète jeune, à l'époque où il créa son œuvre immortelle.

L'autre salon, blanc et vert, contenait des tableaux qui représentent la ville de Vienne, elle-même : tout d'abord une grande *Perspective à vol d'oiseau de Vienne en 1900*, dessinée par Pendl, peinte par Darnaut, puis deux vues : *la Place Saint-Étienne à l'époque de la Confirmation* et *la Place de l'Hôtel-de-Ville, le soir, à l'heure de la musique*, peintes par Geller; enfin deux dessus de porte : *le Corso de la Ringstrasse* et le *Corso au Prater*, peints par Lenz. Les deux aquarelles de Rodolphe Alt, *l'Ancien Hôtel de Ville* et *l'Atelier de Makart*, étaient dressées sur chevalet.

M. GUILLAUME EXNER,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

MM. Mayreder, architecte, professeur, et M. Glossy, étaient les auteurs de cette partie de l'Exposition.

Du grand hall, on parvenait dans l'exposition collective des Bains et Villes d'eaux de l'Autriche située dans l'axe de l'édifice, en arrière du grand Palais. A droite se trouvait l'exposition de la Presse autrichienne, avec salon de lecture.

Un pavillon circulaire, situé sur la façade antérieure et à l'angle droit du bâtiment, formait un salon de réception exécuté aussi par la maison Portois et Fix et qui était un objet d'exposition. Le bois était de l'érable, les appliques et les incrustations étaient en argent. Les murs étaient tendus de satin blanc garni d'applications. L'ensemble paraissait très distingué.

Le salon a servi pour la réception des membres de la Cour Impériale et Royale. La simplicité dans l'exécution correspondant aux matériaux employés, était particulièrement digne d'attention.

Un escalier en fer à cheval, supporté par de puissantes cariatides, conduisait au premier étage. Dans trois galeries ouvertes étaient exposés des tableaux de peintres de Bohême et de Pologne.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AU PAVILLON D'AUTRICHE.

A ce premier étage se trouvait l'exposition de la «Société d'encouragement des intérêts dalmates » qui, par cette exposition, se proposait d'attirer l'attention du monde entier sur ce beau pays, si peu apprécié selon ses mérites, sur cette nature pittoresque, sur sa population aux costumes multicolores et sur ses monuments historiques.

VUE GÉNÉRALE DU PAVILLON OFFICIEL D'AUTRICHE.

Cette exposition, dans l'organisation de laquelle le président de la société, comte Jean Harrach, ainsi que le conservateur du Musée Impérial de Vienne, M. le Dr Haberlandt, s'étaient particulièrement distingués, captivait l'œil par le charme des costumes, les riches broderies, de style national, par les armes, les produits de l'industrie domestique et par la bijouterie indigène, et présentait ainsi un tableau des plus clairs du pays. Cette exposition aura sans doute pour résultat d'amener dans cette très intéressante contrée une recrudescence de visiteurs.

La faune du pays était représentée par quelques spécimens curieux (schakal, pélican), le sol par des roches, etc.

Les merveilleuses beautés naturelles de la Dalmatie étaient figurées par les tableaux comprenant les remarquables aquarelles de Ludwig Hans Fischer, de Rudolf Swoboda et par de nombreuses photographies parmi

lesquelles les vues prises par S. A. I. et R. Mad. l'Archiduchesse Josepha.

Les richesses archéologiques si imposantes du pays étaient montrées dans les photographies de M. Joseph Wlha de Vienne, placées sur deux étagères tournantes. La configuration du sol se reconnaissait dans la carte en relief de Freytag et Berndt de Vienne.

L'ESCALIER DU PAVILLON.

Sur le côté gauche étaient situés le bureau du commissaire général et l'exposition autrichienne des Postes et Télégraphes, celle-ci extrêmement importante en raison des perfectionnements et des inventions nouvelles qui y figuraient.

VUE INTÉRIEURE DU PAVILLON, PREMIER ÉTAGE.

Nous serions tout à fait injustes si nous ne mentionnions très particulièrement l'organisation du commissariat général d'Autriche, qui a été modèle. Les Autrichiens sont renommés pour leur grande courtoisie. Ils ont fait d'incroyables efforts pour justifier cette réputation et ils y sont parvenus : leur commissariat général, en outre de son bureau de la rue des Nations, occupait un hôtel particulier, avenue d'Antin, qui était admirablement installé.

Des artistes autrichiens demeurant à Paris avaient, avec beaucoup de prévenance, contribué à pourvoir le commissariat de tableaux et d'objets d'art.

Pendant la durée de l'Exposition, le commissaire général a organisé dans ses bureaux, à époques régulières, une série de réceptions qui réunirent les visiteurs autrichiens de l'Exposition.

L'emplacement du commissariat général était, d'ailleurs, extrêmement bien choisi, puisque, tout en étant situé dans un des quartiers les plus élégants de Paris, il se trouvait dans le voisinage immédiat, on pourrait même dire exactement à la périphérie de l'Exposition. On y recevait toujours le plus cordial et le plus obligeant accueil.

Et quel sens pratique de la mise en valeur de leur exposition ont montré les Autrichiens ! Ils ont publié un catalogue officiel édité par les soins du commissariat général I.-R. qui contenait en douze petits volumes correspondant à la classification française de l'Exposition, les données officielles relatives à la participation de l'Autriche à l'Exposition.

Chaque volume était divisé en trois parties : la première avait pour but d'exposer dans quelle mesure l'Autriche a contribué aux progrès accomplis au XIX^e^ siècle dans le groupe dont

s'occupait le volume ; la deuxième contenait l'exposé de la situation économique et la statistique de chaque industrie ; la troisième enfin comprenait la liste des industriels autrichiens qui exposaient dans la section contemporaine du groupe, et le catalogue des objets exposés.

Ce catalogue était publié sous la direction de M. Ign. Wottitz, ingénieur, ancien inspecteur en chef des chemins de fer ; il comprenait un grand nombre d'études historiques et scientifiques, rédigées par des spécialistes, sur les découvertes, les inventions et les perfectionnements importants que peut revendiquer l'Autriche dans les divers domaines de l'activité humaine ; enfin il était orné des portraits des Autrichiens qui ont le plus efficacement contribué au progrès au cours du XIX[e] siècle, ainsi que de nombreuses gravures, et il était édité dans son ensemble avec un luxe particulier qui distingue les impressions viennoises.

VUE INTÉRIEURE DU PAVILLON, BUSTE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH Ier.

Cet ouvrage était une merveille d'ordre, de clarté, et il a rendu bien des Français — et d'autres exposants — jaloux. La prévenance du commissaire général pour ses concitoyens avait été jusqu'à leur offrir, en allemand et en français, un *Livret-guide* à l'Exposition et à Paris qui demeure, pour des Parisiens même, un parfait cicerone.

L'Autriche, d'ailleurs, n'avait point que le Pavillon du quai d'Orsay. Son drapeau flottait encore sur deux autres constructions spéciales : un *restaurant viennois* à l'Esplanade des Invalides, et un *chalet tyrolien* au pied de la Tour Eiffel. Ce chalet composait comme une exposition minuscule du Tyrol qui y avait déposé ses produits les plus expressifs. Il était construit dans le style, original entre tous, des maisons des gentilshommes-paysans de la vallée d'Eppau.

Pour le reste de ses produits et de ses œuvres, l'Autriche était représentée dans les dix-huit groupes de l'Exposition.

Elle s'était même fait représenter au groupe d'Horticulture, où figuraient quelques-uns des plus précieux exemplaires de la flore des jardins impériaux de Schœnbrunn.

L'empereur d'Autriche, outre sa bienveillance officielle, avait pris une part directe à l'organisation de la section autrichienne. Au groupe de la Décoration et du Mobilier, les visiteurs admiraient une exposition spéciale de l'art décoratif autrichien depuis cent ans. Cette exposition était l'œuvre personnelle de François-Joseph, qui l'avait dotée de 50 000 florins pris sur sa cassette particulière.

Cette sollicitude du souverain autrichien se retrouvait dans l'importance exceptionnelle qu'il avait donnée à la délégation spéciale choisie parmi les membres de la Commission impériale de l'Exposition de 1900. La présidence de cette délégation avait été confiée par le souverain à l'un des plus grands seigneurs de l'Empire, le prince Carlos Auersperg, aidé des plus grands seigneurs et des plus grands artistes, hommes de lettres ou industriels.

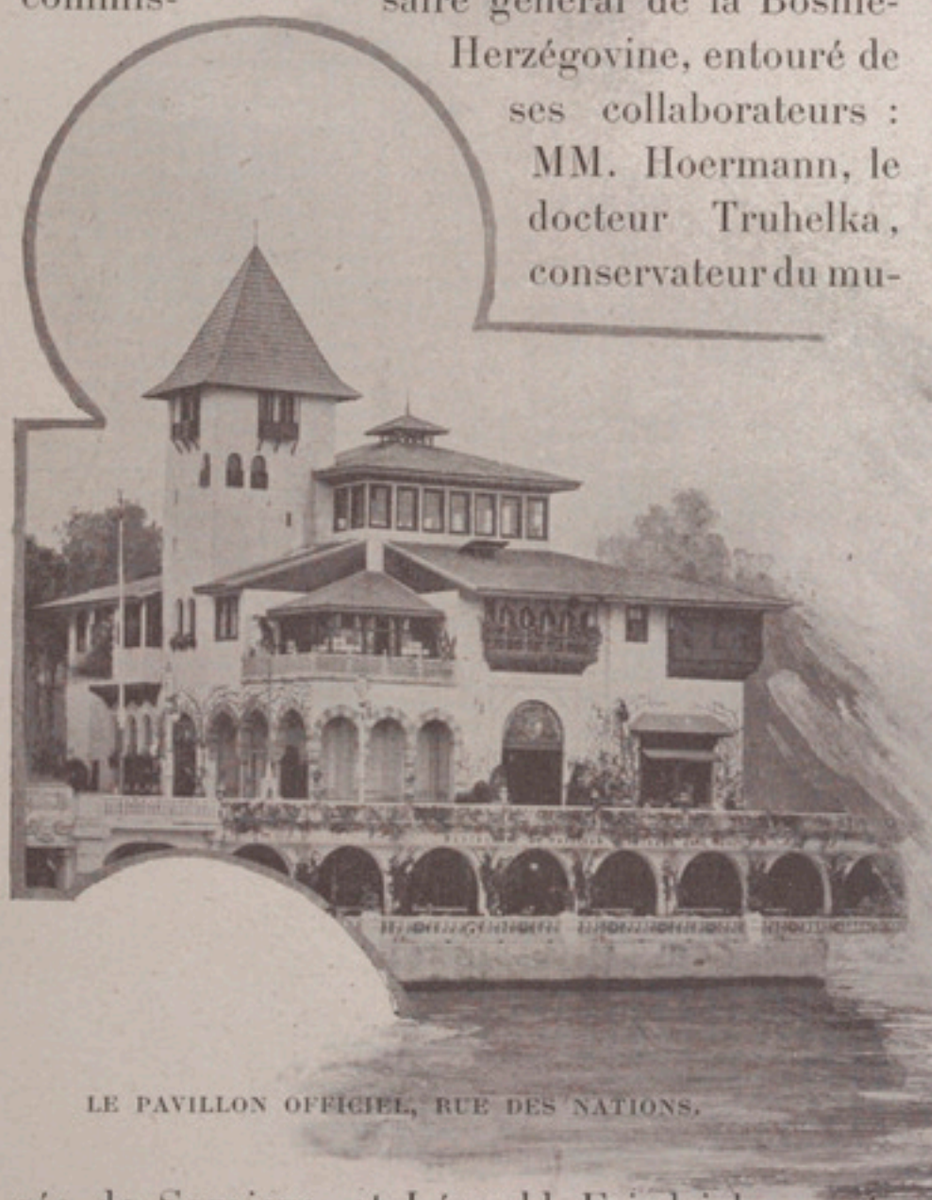
Bosnie=Herzégovine

BOSNIE-HERZÉGOVINE

De tous les palais de la rue des Nations, celui de la Bosnie-Herzégovine a été le premier ouvert au public avec son installation intérieure complètement terminée.

Pour ce tour de force, les Bosniens ont été chaudement congratulés. Ils ont donné une petite leçon aux grandes puissances, — et aux Français.

La fête d'inauguration fut charmante. Suivant la formule, « les principales notabilités du monde des lettres et des arts avaient été invitées » et elles étaient présentes en grande partie. A leur arrivée, les visiteurs étaient reçus par le chevalier de Horowitz, président de la section de Bosnie, et par M. Henri Moser, le distingué commissaire général de la Bosnie-Herzégovine, entouré de ses collaborateurs : MM. Hoermann, le docteur Truhelka, conservateur du musée de Sarajevo, et Léopold Friedrich, secrétaire.



LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Sarajevo est la capitale de la Bosnie-Herzégovine. Un immense diorama (du peintre viennois Kaufmann) au fond de la grande salle, dès l'entrée dans le palais, montrait la ville au pied de hautes montagnes : tours, tourelles, clochers, clochetons, mosquées blanches, bazars, ruelles, foule, artisans, marchands. Ce diorama donnait bien l'illusion de la profondeur. Entre la toile et le spectateur, des mannequins représentaient des types nationaux aux costumes si élégants, si variés de tons et chauds de couleur. Au premier plan, des brodeuses brodaient avec des airs penchés et un peu mélancoliques.

M. HENRI MOSER,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

On dit qu'il y a vingt ans, le voyageur européen qui s'aventurait en Bosnie courait quelques risques. Il y avait là des montagnards armés de poignards, vivant de vol et de rapine.

Aujourd'hui le pays est civilisé, tranquille. C'est la Suisse. Et on aurait pu croire que tout l'armement des brigands du temps passé avait été expédié à Paris et exposé dans le palais de la Bosnie-Herzégovine...

Ce palais était l'œuvre d'un architecte bosniaque. Son petit clocheton carré rappelait presque, par sa toiture en pyramide, ceux de certaines petites églises normandes. Une galerie extérieure, ornée de colonnes mauresques, donnait l'impression d'une mosquée, et par en haut, c'était une sorte de manoir fortifié, le château d'un seigneur bosniaque du temps où les Turcs opprimaient et ravageaient le pays. Des terrasses superposées environnaient la construction principale que dominait une grosse tour, au sommet de laquelle la présence d'un guetteur armé n'eût pas étonné. Cette petite citadelle n'avait d'ailleurs rien de rébarbatif ; ses façades se paraient de jolis bois sculptés, s'enveloppaient de mosaï-

ques; ses arceaux s'appuyaient sur des colonnades de marbre rose. Elle cherchait même à se donner des aspects vieillots en s'enguirlandant d'un peu de lierre, — ornement exquis, si rare à Paris...

VISITE DU PAVILLON PAR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

L'exposition bosniaque était surtout un acte d'initiative gouvernementale. L'aménagement de ses galeries d'étage nous renseignait sur tout ce qui a été fait ou tenté dans ce très beau pays, si largement ouvert, depuis peu, aux idées de l'Occident, en matière d'instruction publique, de travaux utiles, d'exploitation forestière, minière et agricole. Produits, maquettes et graphiques nous rendaient tangibles toutes ces branches de la vie sociale. Après un coup d'œil donné aux musiciens *tambouristes* installés dans la loggia du pourtour, on passait au rez-de-chaussée. C'était là que le commissaire général de la Bosnie-Herzégovine, M. Henri Moser, avait groupé les plus diverses attractions.

On remarquait une restitution de harem, un salon moderne, à la bosniaque, des travaux de damasquinage et d'incrustation. Sous les yeux du public, travaillant à leurs petits métiers, des brodeuses, des tisseuses de tapis. Il faut encore citer l'exposition archéologique, ethnographique et préhistorique de la Bosnie.

Grands fusils, avec des canons immenses et de petites crosses fourchues; armes damasquinées, niellées, dorées, ciselées, incrustées, sabres, cimeterres, coutelas, dagues et poignards, tromblons, espingoles de palikares, pistolets lourds comme des massues, épées aux poignées forgées en forme de petites cages, comme celle des claymores écossaises, tout cela brillait, étincelait, avait des airs farouches et grandioses, rappelant une histoire toute glorieuse.

Il y avait là des trophées d'une richesse merveilleuse à côté de rares bijoux, d'étoffes somptueuses brochées d'or, de tapisseries et de tentures racontant l'Orient, — toute une ornementation de toutes sortes d'incrustations sur bois et sur métaux, et toute une jolie cuivrerie artistique.

Plusieurs allégories peintes par Mucha décoraient le grand hall. On voyait là l'histoire de la Bosnie à travers les âges. On remarquait aussi une jeune fille symbolisant la « Bosnia », qui présentait les divers produits nationaux.

Dans les galeries supérieures du pavillon, on avait exposé les produits du pays, les céréales, les vins, les fruits, les tabacs, les miels.

Dans un coin, on avait placé la réduction d'une exploitation industrielle en pleine activité : les roues tournaient, l'eau coulait dans les conduites, on entendait le bruit des marteaux. Cela rappelait que la Bosnie-Herzégovine a de grandes ressources minéralogiques et qu'elle est par conséquent un pays où l'industrie se développera.

Les organisateurs de cette exposition de produits bosniens et herzégovins n'avaient point songé à rivaliser avec les opulents étalages des nations occidentales. Mais ils avaient réussi à prouver la pénétration de la civilisation en Bosnie-Herzégovine. Et le public cosmopolite de l'Exposition a pris, comme les personnages officiels,

FRISE DU MILIEU; LA BOSNIE APPORTANT SES PRODUITS A L'EXPOSITION (PEINTE PAR MUCHA).

comme M. Loubet, le plus vif plaisir à visiter le pavillon de ce petit pays balkanique, de ce pays dont l'âme est si complexe et si fière, et qui, en peu d'années, a fait tant de progrès.

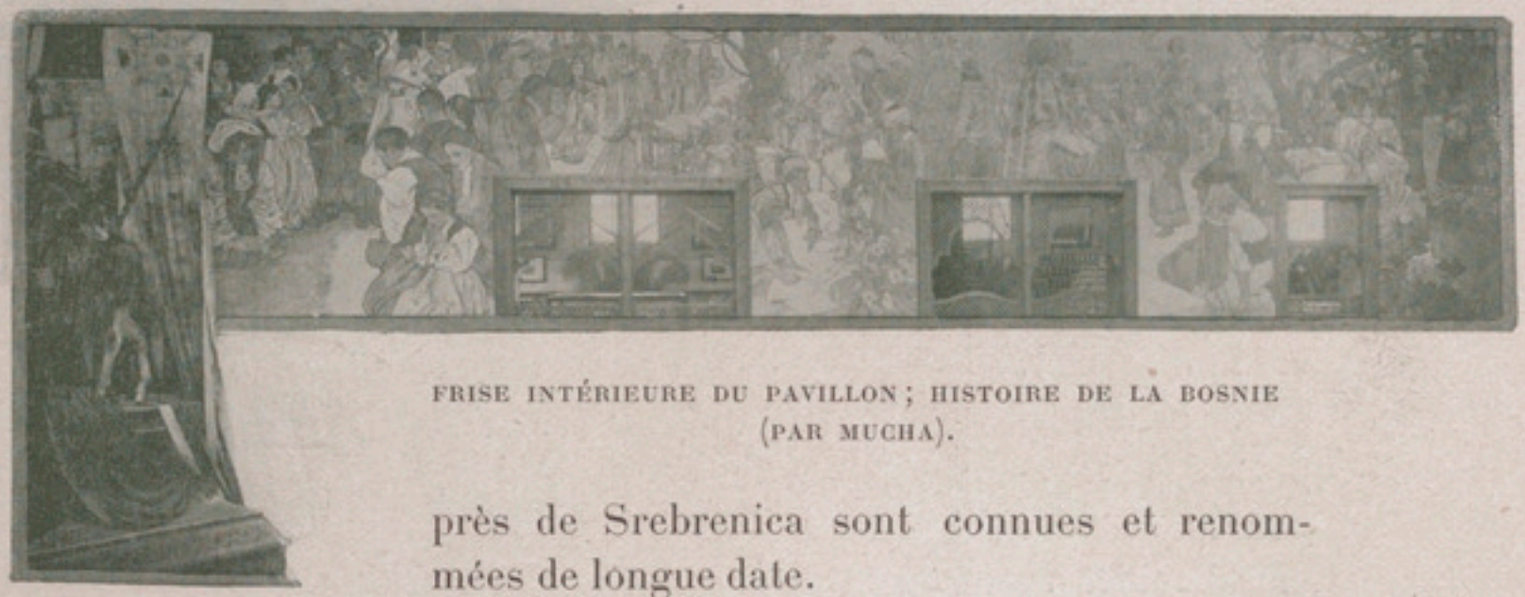
En effet, la Bosnie-Herzégovine, qui forme le coin nord-ouest de la péninsule des Balkans, a une population d'un peu plus d'un million et demi d'habitants pour 51 027 kilomètres carrés.

Les 88 p. 100 de la population totale sont adonnés à l'agriculture. Les autres habitants nés dans le pays sont pour la plupart des commerçants ou des industriels ; ils fournissent aussi le contingent des instituteurs et des prêtres.

La plus grande ville du pays, Sarajevo, a une population de 45 000 âmes. Viennent ensuite : Mostar avec 15 000, Banjaluka 14 000, Dolnja-Tuzla 11 000 âmes. Les garnisons ne sont pas

GARDIENS INDIGÈNES DU PAVILLON.

comprises dans ces chiffres. Les conditions géologiques de la Bosnie et de l'Herzégovine présentent de grandes analogies avec celles des Alpes méridionales. Extrêmement nombreuses sont les sources minérales et les eaux thermales des compositions les plus diverses, parmi lesquelles les thermes d'Ilidze près de Sarajevo, ceux de Banjaluka et ceux de Banja près de Visegrad ; les eaux acidulées de Kiseljak et de Maglaj, les sources arsenicales de Guber



FRISE INTÉRIEURE DU PAVILLON ; HISTOIRE DE LA BOSNIE (PAR MUCHA).

près de Srebrenica sont connues et renommées de longue date.

La configuration du sol, comme dans tout pays de montagnes, dépend de la formation géologique. Presque partout, le sol est fertile et propre à la culture.

L'Herzégovine ne possède qu'une seule rivière, la Narenta. Après avoir recueilli la Neretvica et la Rama, elle pénètre près de Jablanica dans le massif du Karst proprement dit, se fraye un passage à travers un défilé des plus grandioses et des plus pittoresques, reçoit, en aval de Mostar, les eaux de la Bouna, puis celles du Trebizat, pour atteindre près de Metkovié la frontière dalmate.

Indépendamment de la Narenta, la Trebinjcica forme, en Herzégovine, un bassin hydrographique distinct dont le cours d'eau, allant du nord au sud, est en majeure partie souterrain.

Les rivières de Bosnie-Herzégovine ne se prêtent à la navigation que dans une mesure fort restreinte. On est parvenu, après avoir triomphé de difficultés techniques considérables, à rendre la Drina navigable jusqu'à Zvornik pour des vapeurs de petite dimension. En revanche, le pays a été doté d'un réseau serré de routes admirablement construites et bien entretenues. La principale voie de communication est celle

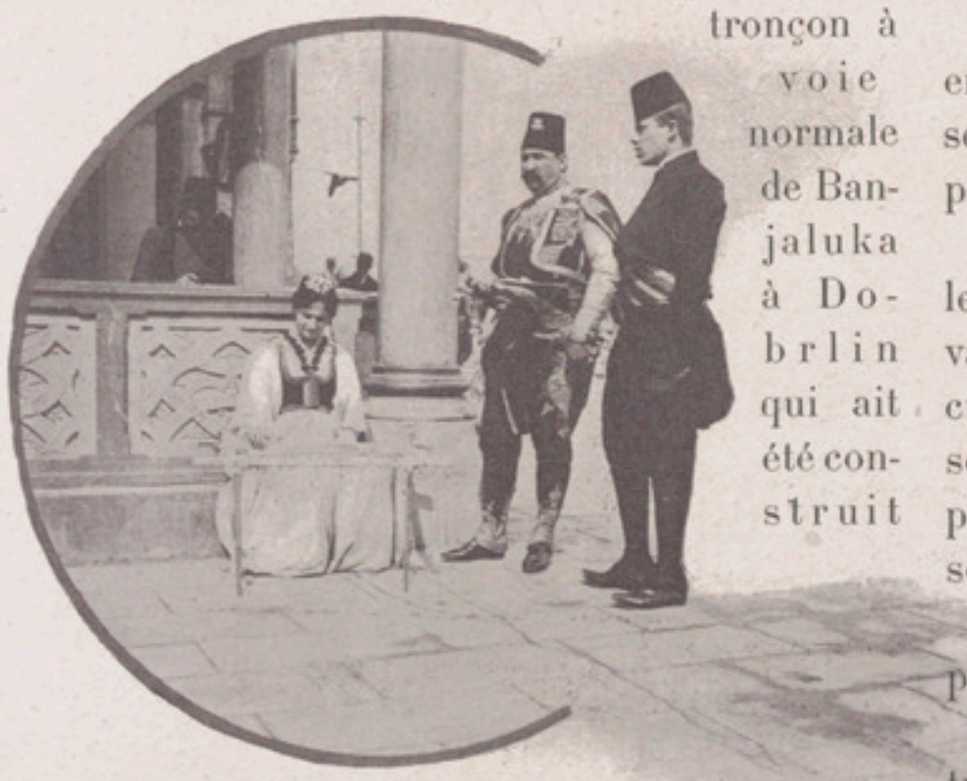
qui conduit de Port-sur-Save à la capitale de Sarajevo.

La Bosnie-Herzégovine possède aujourd'hui près de 900 kilomètres de chemins de fer en exploitation. Ces lignes, quoique à voie étroite, avec un écartement de rails de 76 centimètres, ont brillamment fait leurs preuves, dans des circonstances souvent difficiles, pour le transport des voyageurs et des marchandises.

LES OUVRIÈRES BOSNIAQUES A LEURS MÉTIERS.

Le pays est relié avec la mer par la ligne de Sarajevo à Metkovié.

Le réseau routier tout entier, d'une longueur de plus de 4 000 kilomètres, ainsi que tous les chemins de fer ne datent que de ces vingt dernières années et ont été exécutés sous l'administration austro-hongroise. Il n'y a que le tronçon à voie normale de Banjaluka à Dobrlin qui ait été construit sous l'ancien régime ottoman ; mais lui aussi n'a été réellement livré à l'exploitation que sous le régime actuel. Depuis que l'Autriche-Hongrie a accepté et remplit la mission d'y maintenir l'ordre, la Bosnie-Herzégovine est entrée dans une ère nouvelle et quelques années ont suffi pour assurer à ces deux provinces une place dans le rang des nations civilisées. Cette œuvre est due à la conception et à l'initiative d'un grand homme d'État, le ministre des Finances de l'Empire austro-hongrois, M. de Kallay.



BOSNIAQUES DEVANT LE PAVILLON OFFICIEL.

Ce qui, jadis, fut le théâtre de luttes sanglantes interminables, est aujourd'hui un centre de travail pacifique, un foyer d'où rayonnent le progrès et la civilisation. Et les anciens combattants, qui avaient pris les armes pour refouler les troupes d'occupation austro-hongroise sont aujourd'hui les soutiens les plus fidèles du régime actuel.

Aujourd'hui la Bosnie-Herzégovine est dotée, en dehors de grands travaux publics, des deux services qui sont le plus essentiels à la vie d'un pays, — l'*agriculture* et l'*instruction publique*.

Les conditions politiques défavorables dans lesquelles la Bosnie et l'Herzégovine se trouvaient, empêchèrent pendant des siècles l'agriculture de prospérer. Le campagnard devait si souvent prendre les armes qu'il ne lui restait plus de temps pour cultiver sa terre et soigner son bétail.

L'administration austro-hongroise se donna pour tâche d'assurer l'avenir agricole du pays.

Des fermes modèles furent créées pour montrer à la population autochthone en quoi consiste une exploitation agricole rationnelle et pratiquée avec tous les soins nécessaires. Ce fut une tâche difficile d'agir, selon des principes

pédagogiques, sur un peuple qui, des siècles durant, avait été laissé à lui-même, sans que

PREMIER ÉTAGE DU PAVILLON : ÉCHOPPE INDIGÈNE.

personne se souciât du développement de son agriculture. Le paysan se méfiait de chaque nouveauté, de chaque amélioration, si bien qu'il se rendait lui-même incapable de prendre part à la lutte économique. L'enseignement théorique, surtout dans les premières années qui suivirent l'occupation, restait sans influence sur lui. Il n'était possible d'obtenir sa coopération que pour les choses dont l'expérience lui avait prouvé qu'il retirait un profit matériel.

Le gouvernement créa des métairies modèles, placées sous la surveillance d'un employé compétent en la matière. Des secours matériels sont accordés aux propriétaires des fermes sous forme de subsides pour la construction d'étables et de bâtiments ainsi que pour se procurer des semences.

Considérant en outre que pour la plus grande partie de la population rurale, le seul lieu où pussent être enseignés les éléments de l'agriculture, c'était l'école primaire, le gouvernement inscrivit à son programme d'études un enseignement agricole, avec démonstrations pratiques, à l'école normale de Sarajevo, pour former les maîtres des écoles primaires. Dans ces dernières, il est donné une attention toute spéciale à l'enseignement pratique, l'enseignement théorique étant limité aux connaissances strictement indispensables pour la compréhension de l'enseignement pratique. Une métairie, pareille à la moyenne de celles de la région et organisée comme les fermes modèles, est jointe à chaque école. Elle sert aux démonstrations.

Depuis quelques années existent aussi trois stations viticoles et pour la culture des arbres fruitiers, elles couvrent 125 hectares. Dans ces stations on s'occupe, également en première ligne, d'apprendre à la population à cultiver les arbres fruitiers et la vigne et à en utiliser les produits, cela en formant des spécialistes, en donnant des cours

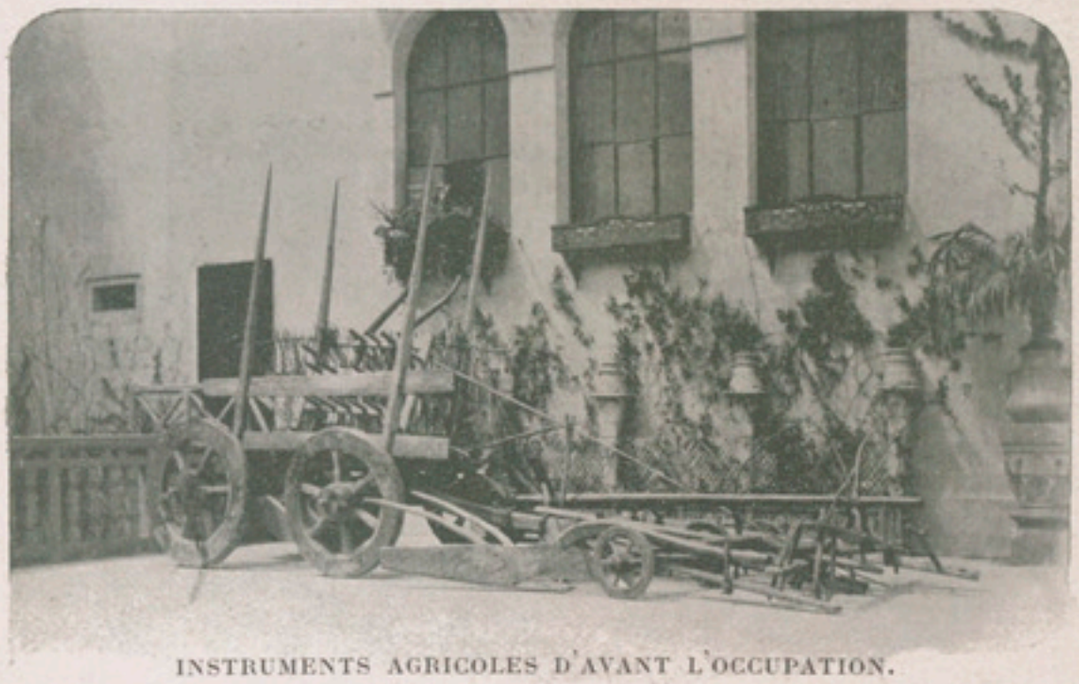
LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL DEVANT LE PAVILLON OFFICIEL.

spéciaux et par l'exemple d'une exploitation modèle, enfin en élevant et en fournissant de jeunes plantes d'arbres fruitiers et de vigne

qui sont distribuées pour aider à la propagation et à l'amélioration des deux cultures.

Le domaine de l'enseignement en Bosnie et dans l'Herzégovine se trouvait également dans un état déplorable au moment où l'Autriche-Hongrie prit en mains l'administration de ces deux pays. Il y existait bien des établissements d'État, ouverts à chacun, sans distinction de confessions, le gouvernement turc avait bien promulgué une loi, en 1869, d'après laquelle des écoles devaient être ouvertes dans toutes les provinces de l'empire, mais ces écoles étaient sans utilité pour la jeunesse non mahométane, parce que le turc y servait de langue d'enseignement; de plus, en Bosnie et dans l'Herzégovine la loi était restée en partie lettre morte. On s'était contenté de fonder quelques écoles d'enseignement religieux élémentaire (Mektebs) et quelques écoles secondaires (Ruzdie). Les chrétiens et les juifs qui voulaient donner quelque instruction à leurs enfants étaient obligés de recourir à l'initiative privée. Quelques paroisses orthodoxes, quelques prêtres catholiques et les Sœurs de la Miséricorde, d'Agram, rendaient de grands services. Ils avaient fondé des écoles populaires dans lesquelles l'enseignement était donné dans la langue maternelle; et il fallait pourvoir aux dépenses nécessitées par leur entretien au moyen des ressources des particuliers, l'administration ottomane ne consentant à subvenir qu'aux frais des écoles d'enseignement religieux mahométan et à ceux des écoles de l'État.

Voilà où en était l'enseignement en Bosnie et dans l'Herzégovine, lorsque l'occupation austro-hongroise vint lui donner un nouvel essor.



INSTRUMENTS AGRICOLES D'AVANT L'OCCUPATION.

Il fut tout d'abord signifié à toutes les écoles existantes d'avoir à commencer leur enseignement et à en laisser bénéficier tous les jeunes gens, à quelque confession qu'ils appartinssent.

Pour parer provisoirement au manque de personnel enseignant on recourut à des sous-officiers de l'armée austro-hongroise, choisis parmi les plus intelligents.

A Sarajevo, où existaient une école primaire catholique et une école primaire orthodoxe, on attira la jeunesse musulmane en lui enseignant à lire et à écrire sa langue; le cours durait une année. Le résultat fut si encourageant que l'on adjoignit bientôt à cet enseignement ceux de la géographie, des sciences naturelles et des éléments de l'agriculture.

Sous la domination ottomane, rien n'avait été fait pour l'instruction de la femme. La nouvelle administration s'occupa de la question dès le début.

En 1879 déjà, une école de jeunes filles fut fondée, d'où sortit plus tard une école supérieure, existant en dehors de l'école primaire et comprenant cinq classes. Des établissements semblables s'ouvrirent plus tard à Mostar et à Banjaluka.

La nouvelle administration songea aussi à ne pas laisser inemployées les qualités guerrières des Bosniens et des habitants de l'Herzégovine. Un pensionnat militaire impérial et royal, qui devint dans la suite une école militaire préparatoire (*Militarunterrealschule*), fort bien dirigée, fut fondé en 1879. C'est grâce à ces mesures que la Bosnie-Herzégovine est ce que nous la voyons.

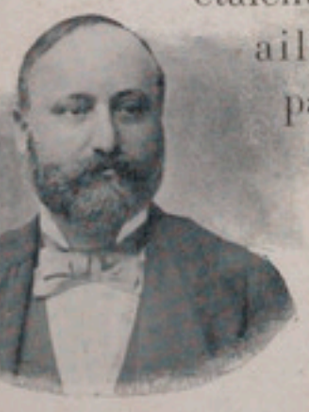
Hongrie

HONGRIE

On avait appliqué au Palais du royaume de Hongrie ce principe qu'une exposition est une école d'enseignement par les yeux et qu'elle ne doit rien laisser dans l'ombre. En conséquence, les façades étaient des copies exactes des monuments hongrois les plus précieux. La façade du pavillon sur la rue des Nations était en style roman, construite avec des motifs empruntés à *l'église de l'abbaye de Jaak* dont on avait reproduit surtout le superbe portail. L'aile du côté de la Seine était en style gothique; elle reproduisait la façade du *château de Vajda-Hunyad*. A droite, c'était la gracieuse architecture de la *chapelle de Szepes-Csütortokhely*, et vers le front latéral, la curieuse façade de la *chapelle Saint-Michel de Kassa* formait transition au monument renaissance. L'aile gothique était précédée de la puissante tour de *l'église du château-fort de Kormoczbanya*, qui, dressée à 40 mètres, marquait de loin l'emplacement du pavillon de Hongrie. L'aile romane et l'aile gothique étaient reliées, à gauche par une aile Renaissance, à droite par une aile en style baroque. La façade renaissance était composée de motifs de la renaissance de la Haute-Hongrie ; on y retrouvait les arcades de l'*hôtel de ville de Locse*, les bizarres crénelures de la *maison Rakoczy à Eperjes* et les fenêtres de l'*hôtel de ville de Bartfa*. L'aile droite ne comportait que deux motifs, dont l'un était une fidèle imitation de la *maison Klobusiczky à Eperjes*, et l'autre celle de la tourelle de *l'église serbe orthodoxe de Budapest* ; ces motifs représentaient le style baroque de Hongrie, dans deux phases successives de son développement... Et cela formait un « tout » très original, dû à deux jeunes architectes hongrois, MM. Balint et Jambor.

S. M. FRANÇOIS-JOSEPH Ier, ROI DE HONGRIE.

L'empereur François-Joseph, roi de Hongrie, avait témoigné à l'Exposition autant de bienveillance que son impérial cousin d'Allemagne. Il avait compris que ce fier peuple magyar, qui lui est si attaché, pouvait, par sa participation à la grande œuvre internationale, pour la première fois, prouver sa grandeur, son activité industrielle et commerciale, son goût pour les arts, en même temps que s'étaleraient devant les visiteurs les plus belles pages de son histoire. Sa Majesté avait, à cet effet, permis qu'on puisât dans ses collections, notamment pour la constitution d'une bibliothèque d'incunables d'une richesse unique au monde. Le Palais hongrois a donc été, d'un bout à l'autre de l'Exposition, très visité. De très belles réceptions officielles y ont été données, lors de l'inauguration, la vi-



S. EXC. M. BÉLA DE LUKATS, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

M. EDMOND DE MIKLOS, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

site de personnages distingués et pendant la durée du Congrès de la Presse. Dans ces occasions, le distingué commissaire général M. Béla de Lukats, ancien ministre du commerce, et M. Edmond de Miklos, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de l'agriculture, commissaire général adjoint, ont su faire apprécier, en eux, l'urbanité de leurs compatriotes.

LE PAVILLON DE LA HONGRIE : REPRODUCTION DE CONSTRUCTIONS HISTORIQUES, FAÇADE SUR LA SEINE.

A l'intérieur du Palais, les objets exposés rappelaient tous les événements les plus importants qui se sont passés en Hongrie.

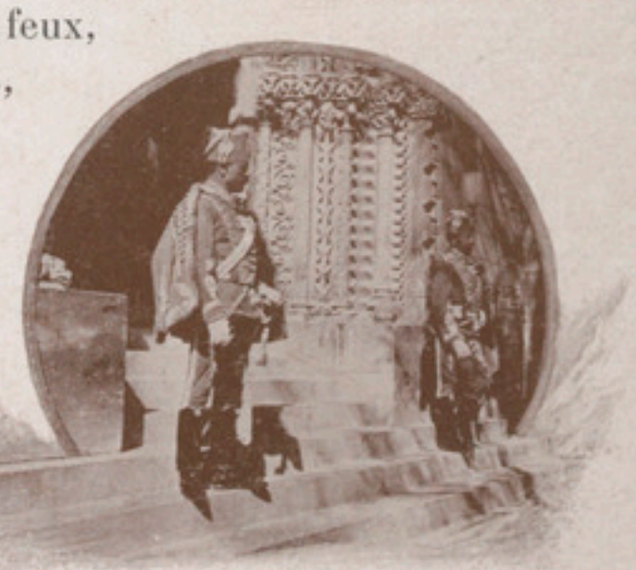
Le *vestibule*, en style roman, décoré de motifs de cette époque et de fresques copiées sur des monuments du XIV^e^ siècle, était consacré, de même que le couloir, à la sculpture ancienne hongroise. A l'entrée, on voyait les moulages en plâtre des tombes d'Isabelle, veuve du roi Jean Zapolya (XVI^e^ siècle), et de Georges Apaffy (XVII^e^ siècle); devant les piliers, et dans le couloir, étaient placés les moulages en plâtre des monuments funéraires de personnages du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, et des sculptures religieuses du XIII^e^ au XVI^e^ siècle.

Un côté de la cour était occupé par l'escalier dont les motifs étaient empruntés en partie à l'escalier du *château de Keresd* des comtes Bethlen et en partie à l'escalier de l'*hôtel de ville de Bartfa*.

En revenant au vestibule, on entrait dans la *première salle* à droite, où l'on avait reproduit le plafond en bois de la *basilique romane de Pécs*; on y voyait également le tombeau d'un cavalier païen hongrois trouvé à Tortel (IX^e^ siècle), ainsi que la série de types d'armes et objets d'équipement depuis les Huns jusqu'au XV^e^ siècle.

Une salle voisine contenait la reproduction du sarcophage de saint Siméon, dont l'original en vermeil a été exécuté en 1380. Signalons encore un reliquaire, de style byzantin, en émail cloisonné, du XI^e^ siècle, des documents signés François I^er^, Louis XIV, d'autres munis d'énormes sceaux en cire, de bulles d'or, des lettres de noblesse avec armoiries peintes.

La *salle des Armes*, tout auprès, était la copie fidèle de la salle des chevaliers du château de Vajda-Hunyad (XV^e^ siècle). Les collections que l'empereur-roi François-Joseph avait gracieusement cédées y occupaient plusieurs vitrines. C'étaient des reliques précieuses par la valeur historique comme par la valeur des métaux, des pierreries et du travail. Armures de magnats, cottes de mailles enrichies d'escarboucles dont le temps a éteint les feux, casques, maillets, lames, haches, hallebardes, sabres recourbés aux gardes d'or et d'argent ornées de pierreries, aux fourreaux ciselés, garnissaient les vitrines. On montrait là l'épée de Mathias Corvin, large, longue, lourde avec garde en croix et l'épée aussi noble de Coloman. Les noms de ces deux rois dont la Hongrie s'honore sont gravés dans l'acier. Tout

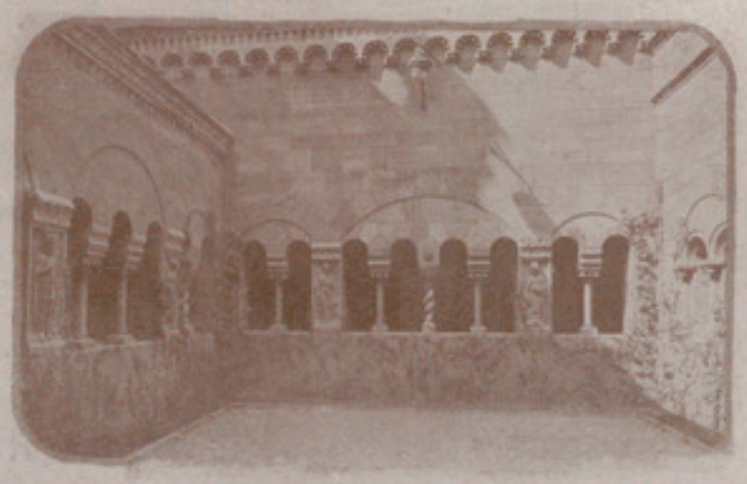


GARDIENS DU PAVILLON EN COSTUME DE HUSSARD, ÉPOQUE MARIE-THÉRÈSE.

près d'elles un casque d'archevêque guerrier, tombé glorieusement, avec son pays, sur le champ de bataille de Mohacs. Ce casque est en cuir épais, la calotte cerclée de rubans d'acier. Au sommet une petite croix à deux branches indique le caractère religieux du combattant.

PORTE DONNANT SUR LA COUR INTÉRIEURE DU PAVILLON.

Cette salle aboutissait à une petite chapelle, au milieu de laquelle se dressait un autel en bois sculpté, prêté par l'évêque de Szepes. La pièce suivante, plus petite, formait une transition à la Renaissance qui présentait ici un caractère spécial, attendu que l'ornementation y procédait nettement de motifs hongrois. Dans cette pièce, dont le plafond reproduisait une *partie de l'église protestante de Maygar-Dalya*, on avait exposé un lot d'objets se rapportant à la vie des pâtres et pêcheurs hongrois; la majeure partie de ces objets se trouvait dans la salle suivante où l'on voyait le plafond à solives des maisons sicules, rencontré parfois même dans les demeures seigneuriales.



COUR INTÉRIEURE DU PAVILLON.

Ce plafond était peint dans le goût populaire conforme aux objets qui décoraient la pièce. Les tableaux suspendus aux murs, œuvres d'Eugène Koszkol, représentaient la vie des pâtres et pêcheurs hongrois, dont les engins et outils étaient disposés également sur les murs; le milieu de la salle était occupé par un canot du lac Balaton, creusé d'une seule pièce.

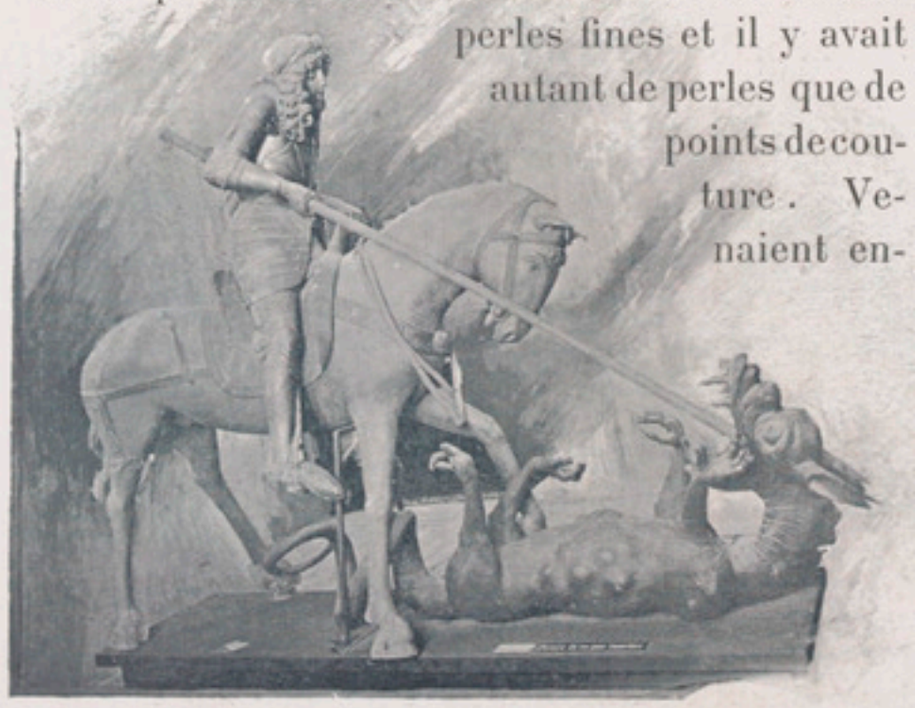
SALLE DES ARMES : REPRODUCTION DE LA SALLE DES CHEVALIERS DU CHATEAU DE VAJDA-HUNYAD, XVI[e] SIÈCLE.

En revenant au vestibule, on arrivait à l'escalier qui conduisait à l'étage et dont le mur était orné de peintures du XVI[e] siècle. Les pièces disposées au premier étage étaient, sans exception, décorées dans le goût de la Renaissance et en style baroque. Le couloir auquel l'escalier aboutissait conduisait d'abord dans les trois salles contenant des monuments du temps de la *dynastie des Habsbourg* et dont la première était une pièce qui figurait un détail *de l'église orthodoxe de Miskolcz*; puis dans une salle décorée avec des moulages en stuc de la maison *Turcsanyi de Beszterczebanya*; enfin, dans une troisième pièce reproduisant la décoration d'une partie de la *salle des trésors du château de Frakno*.

VESTIBULE DU PAVILLON.

Toutes ces pièces contenaient des orfèvreries et argenteries des XVII[e] et XVIII[e] siècles, de riches pièces de vêtements sacerdotaux, de magnifiques reliquaires en forme d'autel ornés de statuettes en or émaillé, etc., etc.

Dans une autre salle dite de Transylvanie, se remarquaient des costumes de gala, de ces costumes qui faisaient dire autrefois que les courtisans portaient leurs fermes sur le dos. Les magnats n'avaient pas moins de faste. Un de leurs costumes exposés était en soie bleue pailletée d'or. Les broderies étaient en perles fines et il y avait autant de perles que de points de couture. Venaient ensuite des crosses épiscopales, des ciboires, des calices, des reliquaires d'or, des ceintures et des agrafes, des colliers de diamants, des reliures, des broderies, des armes de luxe, de la vaisselle d'argent et de vermeil. Parmi les armes nous mentionnerons la cuirasse du prince Bathory, de Transylvanie, plus tard roi de Pologne, cédée par François-Joseph.

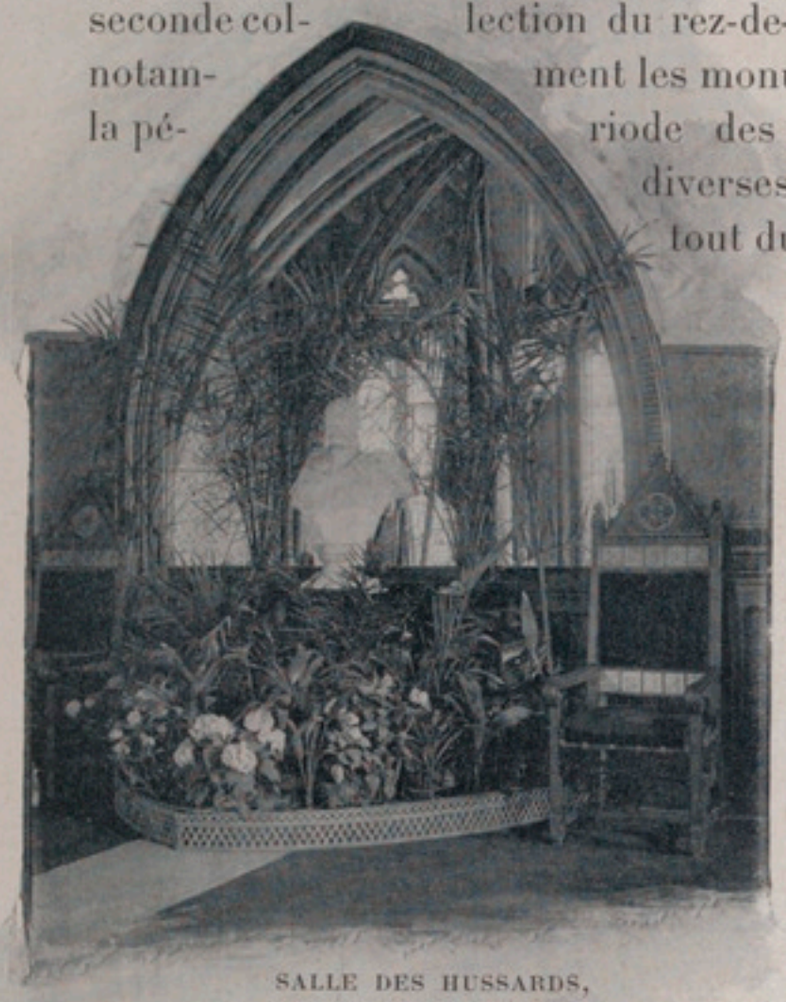


SAINT-GEORGES EN BOIS POLYCHROMÉ ET DORÉ, XV[e] SIÈCLE.

Une pièce suivante aménagée dans un donjon, dont le plafond était la reproduction d'une partie *du célèbre plafond de Maksa*, contenait la collection d'anciens livres hongrois, notamment douze codes de la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin (dont neuf appartenant à la bibliothèque de la Cour, et trois au musée national hongrois), les incunables hongrois ainsi que des spécimens de la reliure hongroise. Une autre salle encore suivante nous offrait la reproduction de celle du *château de Kopcsény* du XVIII[e] siècle. Le plafond de *l'hôtel de ville de Kormocz* ainsi que certains détails sculptés du *donjon de Sàrospatak* décoraient la pièce avoi-

AUTEL A VOLETS, BOIS PEINT ET DORÉ. APPARTIENT A L'ÉGLISE DE KAPOSZTASFALVA (SZEPES).

sinante. Ces salles contenaient la suite de la seconde collection du rez-de-chaussée, notamment les monuments de la période des dynasties diverses, et surtout du règne de Mathias Corvin, jusqu'à 1526, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Louis II.



SALLE DES HUSSARDS,
BUSTE DE S. M. FRANÇOIS-JOSEPH Ier.

La grande salle donnant sur la Seine était dénommée *Salle des Hussards*, pour mettre en relief ce fait que le nom et l'uniforme de hussard ont été empruntés à la Hongrie par toutes les nations du monde. Cette salle était du style moyen âge, au plafond à nervures et soffite, pendentifs en style gothique agrémentés de motifs hongrois.

Le mur faisant face à la Seine était orné d'une toile de Paul Vago, représentant le hussard hongrois à travers les siècles : à gauche, en bas, une composition accessoire représentait un *csikos* (paysan), futur hussard, avec son troupeau de chevaux ; à droite une autre composition représentait des hussards assis autour du feu et devisant sur leurs guerres.

La toile même de M. Paul Vago figurait un défilé de hussards au galop de charge. A gauche, en tête, l'armée noire de Mathias Corvin, et les cavaliers du XVIe siècle, puis les *kurucz* de Rakoczy, avec leur fanfare ; venaient ensuite les *labancz* (hussards impériaux) commandés par Etienne Deak et Mihaly, puis les hussards de Charles III, de Marie-Thérèse, de Joseph II, et, enfin, les hussards du commencement du XIXe siècle, ayant à leur tête le célèbre colonel Simonyi.

Ce défilé avait pour spectateurs les hussards des armées étrangères, hussards hollandais, suédois et danois ; hussards français, italiens et espagnols avec, à leur tête, Napoléon Ier saluant les hussards hongrois, puis les hussards prussiens, hessois, bavarois, saxons et wurtembergeois ; hussards russes et polonais ; enfin, les hussards anglais.

A droite de cette peinture, le mur était occupé par une autre toile, également de Paul Vago, figurant une charge de hussards de notre temps ; en tête le 1er régiment impérial et royal des hussards François-Joseph Ier, puis le 1er régiment royal hongrois des honvéd-hussards, et

SALLE DES HUSSARDS (L'ATTAQUE DES HUSSARDS MODERNES, PEINTE PAR P. VAGO).

enfin le 16e régiment impérial et royal des hussards. Au bas et au milieu était placé le buste de Sa Majesté l'Empereur-Roi, commandant en chef de l'armée hongroise. Sur le mur d'en face on voyait l'arbre généalogique des hussards : le tronc en était formé par les hussards hongrois, et les branches par les hussards des diverses nations.

En somme, les visiteurs trouvaient là le résumé, très artistique, des superbes annales d'un peuple qui a su depuis, à cette gloire des armes, joindre les avantages d'une nation laborieuse et éclairée. Le pavillon de Hongrie a été un très grand succès — n'hésitons pas à le dire, — la récompense de tous les efforts qui ont valu à la Hongrie les sympathies de la France et du monde entier. Et ces sympathies étaient des plus justifiées. Le peuple hongrois a montré là qu'il est aussi policé et ami des arts qu'industrieux et commerçant. Il demeure digne, à tous égards, de ses illustres ancêtres et il marche à grands pas dans la voie du progrès où il ne se laisse devancer par aucun concurrent. Il a toutes les vertus fortes et respectables qui assurent à un pays un présent prospère et un avenir peut-être plus prospère encore : sa fidélité à son Empereur-Roi, son sentiment patriotique très vif et très démonstratif, chanté par ses poètes, célébré par ses artistes, ses traditions d'hospitalité, d'amabilité si bien suivies et représentées, à Paris, par les hauts fonctionnaires de son exposition.

SALLE DES HUSSARDS; LA GRANDE TOILE HISTORIQUE DE L'ARME DES HUSSARDS, PEINTE PAR P. VAGO.

Grande-Bretagne

GRANDE-BRETAGNE

Plutôt qu'un palais, l'édifice si pittoresque élevé pour représenter la Grande-Bretagne dans

SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA.

la rue des Nations était une riche demeure de seigneur anglais dans ses terres.

On avait désiré en faire une exacte reproduction de *Kingston-House*, près de *Bradford-sur-Avon*. Les plans avaient été conçus et dessinés par l'architecte anglais M. Edwin L. Lutyens, et leur exécution, comme l'aménagement, dirigée par le commissaire général, colonel Jekyll.

De lignes pures et élégantes, le palais réalisait un parfait spécimen de l'architecture seigneuriale anglo-normande des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Copié sur un manoir du canton de Bath, il semblait très simple avec ses façades noircies dépourvues de motifs sculpturaux, ses fenêtres grillagées, sa terrasse au dessin sobre et ses clochetons tout droits sans l'ombre d'une recherche inutile.

L'impression ressentie était celle d'une riche abbaye du Kent ou du Lancashire, transplantée sur les bords de la Seine, pour une heureuse transition sur les somptuosités architecturales qui l'environnaient de toutes parts.

L'incontestable richesse des galeries intérieures et des salles du pavillon dédommageait amplement ceux des promeneurs qu'avait étonnés l'apparence un peu monastique de ses portes basses et de ses murailles rigides. Les magnificences réelles prodiguées par les collectionneurs anglais avaient été aménagées avec un goût parfait, un rare discernement des choses artistiques par les organisateurs de la section.

La simplicité de l'extérieur, la froideur d'un immense vestibule revêtu de boiseries et de tapisseries anciennes, la nudité d'une première salle destinée aux réceptions et garnie de meubles « modern style », cela s'effaçait lorsque apparaissaient les joyaux d'art, les meubles authentiques, les orfèvreries précieuses, prêtés par les plus riches personnalités anglaises.

SON ALTESSE LE PRINCE DE GALLES.

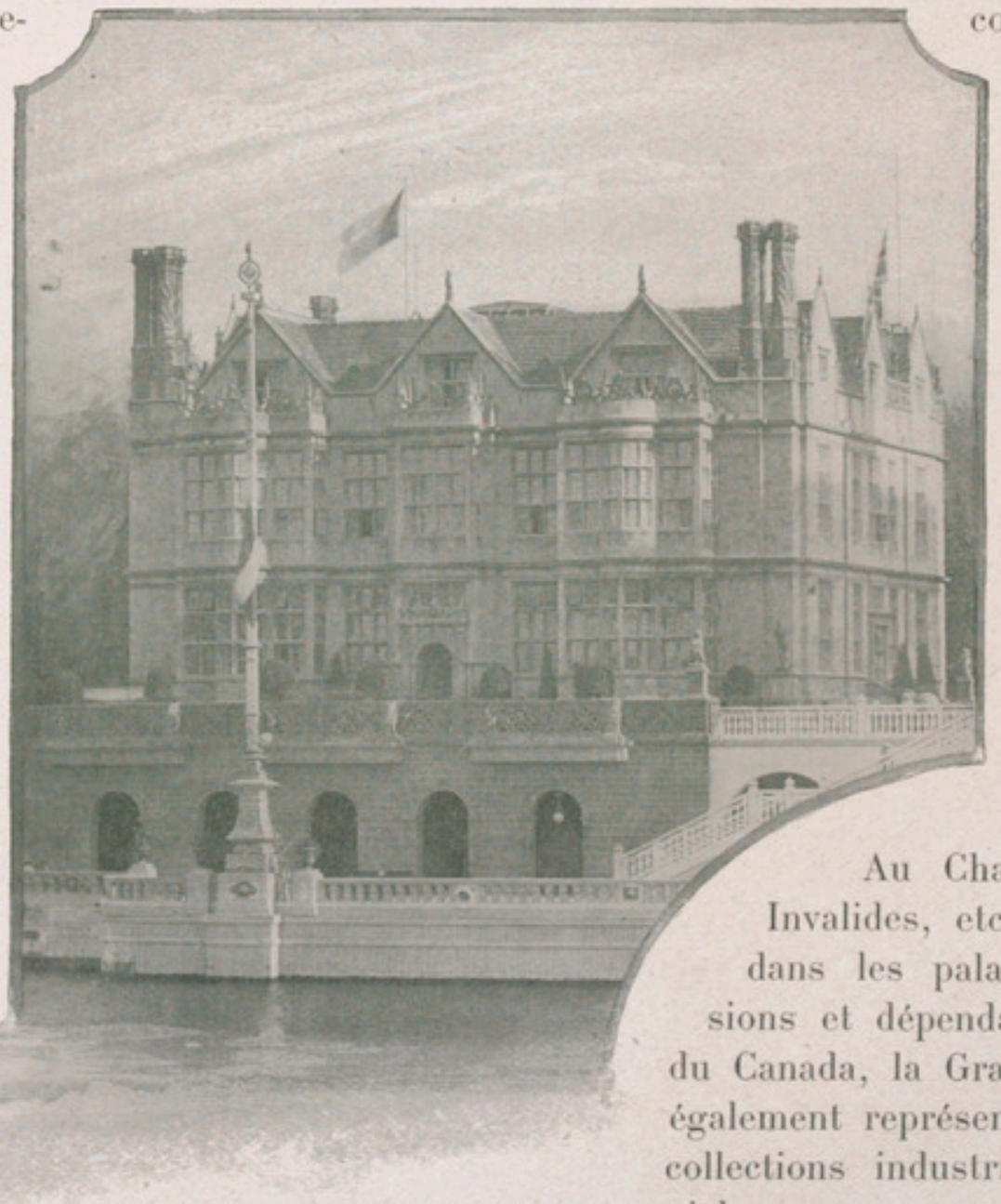
La ville de Bath, voisine du château de Kingston-House, s'était chargée de la décoration entière d'une des principales pièces. On

avait déjà là une manifestation des plus curieuses du goût anglais, non seulement au point de vue artistique, mais encore au point de vue pratique.

Lord Sackville, propriétaire du château de Knole, avait prêté quelques-uns de ses plus beaux meubles anciens. On voyait ainsi la chambre d'argent de Jacques Ier, lors de sa visite à Knole, une chambre qui a coûté 500 000 francs. Le lit, qui vaut à lui seul 200 000 francs, est tout en étoffe tissée d'or et d'argent et doublée de satin rose. La toilette est en argent massif ; elle a été achetée par le premier duc de Dorsay à la vente de la comtesse de Northampton. D'autres documents ou souvenirs précieux se rencontraient çà et là : les clés historiques du château, deux grands plats d'argent, des urnes à parfums, un magnifique tableau d'Holbein ; le portrait de *Sir Walter Raleigh*, et d'admirables tapisseries reproduisant l'histoire de Nabuchodonosor. La reine Victoria avait prêté une superbe collection de tableaux appartenant à la Couronne, parmi lesquels figuraient les chefs-d'œuvre de Gainsborough, de Burne Jones, de Turner et de Reynolds.

C'est ainsi que l'on avait réuni une collection de grande valeur, composée de chefs-d'œuvre de la peinture, de bijoux et de bibelots, de joaillerie, d'armes, etc., et qui constituait en quelque sorte comme un musée type du vieil art anglais. Divers autres appartements avaient été mis à la disposition des grandes maisons de commerce anglaises pour l'Ameublement et la Décoration. C'était une visite des plus amusantes. On y relevait, sur les visages des visiteurs de toutes conditions, l'admiration ou la surprise que faisaient naître ces mobiliers d'une composition extrêmement recherchée et savante, quoique simple en apparence : des mobiliers façon « moyen âge », avec des imitations de lits, de bahuts, de sièges extrêmement pittoresques...

M. LE COLONEL JEKYLL, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.



LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Au Champ-de-Mars, aux Invalides, etc., aussi bien que dans les palais de ses possessions et dépendances de l'Inde et du Canada, la Grande-Bretagne était également représentée par de belles collections industrielles et commerciales.

Belgique

BELGIQUE

La Belgique fut, comme l'Allemagne, une des triomphatrices industrielles de l'Exposition et, en même temps, elle montra supérieurement quel rang ont conquis en Europe ses artistes. Leur passé s'affirmait superbe, dans le palais de la rue des Nations, auprès de la Grande-Bretagne; leur présent, au Grand Palais des Beaux-Arts.

Le palais de la rue des Nations, un de ceux dont les dimensions étaient des plus imposantes, offrait d'abord cette originalité d'être une copie à l'échelle exacte de l'original : il reproduisait l'exquis hôtel de ville d'Audenaerde, un chef-d'œuvre de l'art ogival flamand, commencé en 1527 par l'architecte bruxellois Henri Van Pée.

SA MAJESTÉ LÉOPOLD II, ROI DES BELGES.

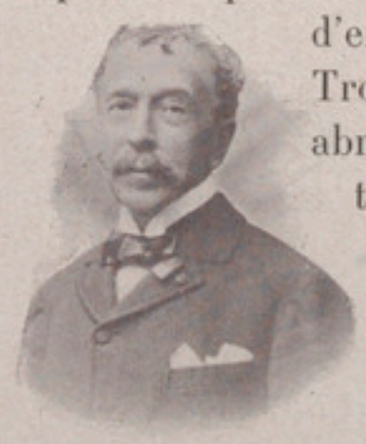
L'ornementation de la façade était si riche qu'elle ne laissait aucune pierre à nu, mais la disposition architectonique était d'une simplicité parfaite. Un portique saillant de sept arcades s'allongeait devant la façade. L'arcade du milieu se répétait à chaque étage en forme de tourelle carrée et, presque à la hauteur du toit, s'épanouissait en un campanile à huit pans que couronnait un dôme contourné et supportant la statue d'un guerrier. On mesurait 40 mètres du sol au dôme.

Au premier étage, l'arcade de la tour formait « loge »; c'est de cet endroit qu'on faisait, dans les maisons communes, les proclamations au public rassemblé sur la place. De chaque côté du beffroi, à chaque étage, se présentait une ordonnance de trois baies, qu'accostaient des contreforts décorés de niches et de dais. Une balustrade découpée complétait la corniche. La toiture, fort élevée, était décorée de deux étages de lucarnes et se terminait de chaque côté par des pignons aigus, découpés comme de la dentelle.

M. LE BARON D'ANETHAN, MINISTRE DE BELGIQUE A PARIS.

A l'intérieur du pavillon, les architectes, MM. Acker et Maukels, avaient reproduit en fac-similé les plus intéressantes parties des appartements de l'hôtel de ville d'Audenaerde. La salle des Échevins avait été on ne peut mieux restituée, avec sa grande cheminée, dont le manteau porte la date de 1529. Cette cheminée, rivale de la fameuse cheminée de Bruges, était construite en grès d'Avesnes. Son corps supérieur portait une haute frise décorée d'entrelacs et d'écussons. Trois niches formant dais abritaient de gracieuses statues : au milieu, une *Vierge à l'enfant*; à droite, la *Justice*; à gauche, l'*Espérance*.

M. A. VERCRUYSSE, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.



M. ÉMILE ROBERT, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

Sous les arcades du sous-sol, un syndicat de brasseurs avait installé un cabaret flamand dans le pittoresque décor du XVI^e^ siècle. On y débitait

toutes les bières nationales, depuis le classique *faro*, jusqu'à la *gueuse-brune* d'Anvers, en passant par le fameux *lambic* des Flandres.

Le rez-de-chaussée du pavillon comportait trois salles, dont deux séparées par un vaste

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

couloir donnant accès au grand escalier. Une de ces salles était affectée au service de la presse, à la lecture, à la correspondance. Les deux autres servaient de salles d'exposition des villes de Belgique. Le premier étage comprenait les salles de réception.

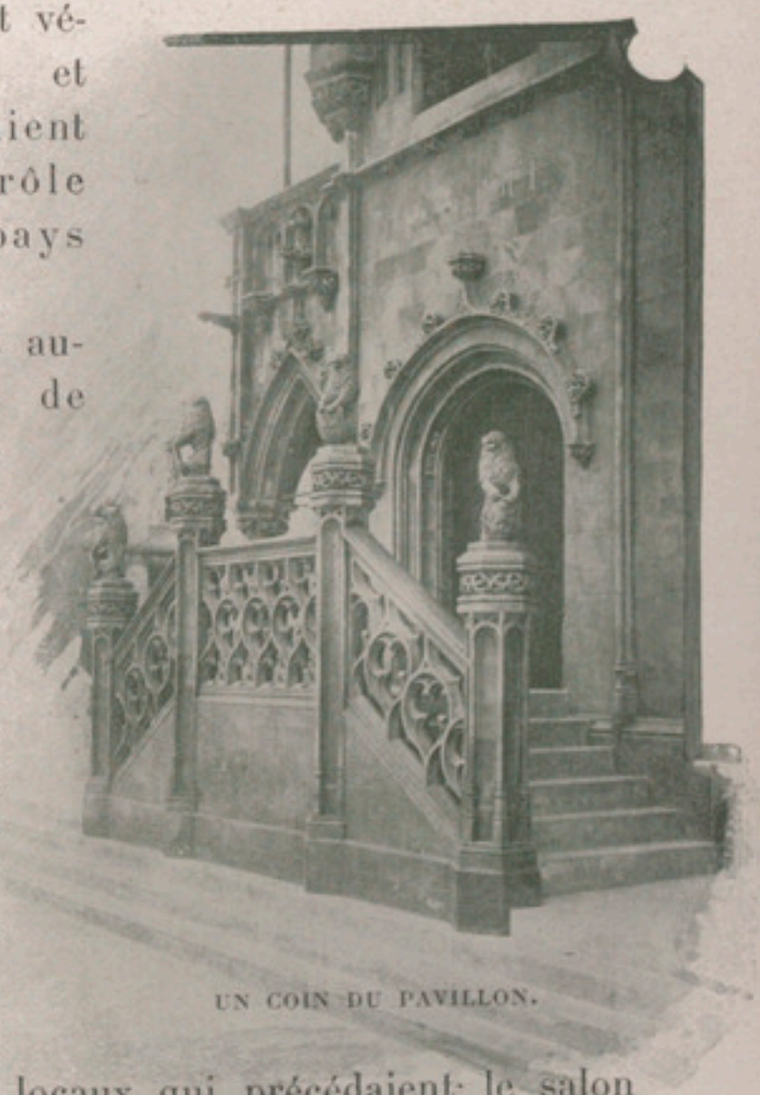
Quant à l'exposition belge, elle était des plus brillantes, grâce à l'activité et au dévouement du commissaire général de cette section, M. Vercruysse, et de M. Émile Robert, commissaire général adjoint.

Tout ce que le pays compte de richesses artistiques, tous les chefs-d'œuvre entassés depuis des siècles dans les maisons communes de Bruges, d'Anvers, de Malines et de Bruxelles, tous les bijoux des collectionneurs étaient venus orner les salles spacieuses du nouveau « burg » flamand.

Le grand salon d'honneur où étaient placés les bustes en marbre du roi Léopold, de la reine Louise et du prince Albert de Belgique, héritier de la couronne, avait reçu, en outre, les tapis d'Arras et les tableaux du sénateur de Somzée, le Mécène belge. Les toiles étaient signées des maîtres de la première école des Flandres, des illustres prédécesseurs de Rubens et de Van Dyck. Elles constituaient un musée hors de pair.

Les effigies des souverains belges et de leurs enfants se retrouvaient dans une autre salle, celle réservée aux invités de marque. Dans cette salle, tous les dilettantes épris d'art chrétien admiraient une châsse superbe, en fer forgé et en bois doré, prêtée également aux organisateurs par M. de Somzée.

En retrait sur un vestibule immense, encombré de fresques et de meubles anciens, le visiteur découvrait le musée échevinal, reproduction exacte du cabinet des échevins d'Audenaerde et de Bruxelles, au temps où les municipalités gouvernaient véritablement et administraient sans contrôle tout le pays wallon.



UN COIN DU PAVILLON.

Les frises authentiques de chêne sculpté, les fenêtres à panneaux et à volets anciens, les meubles de l'époque avaient été envoyés d'Audenaerde. Dans les deux vastes locaux qui précédaient le salon d'honneur et le musée échevinal se trouvaient les expositions panoramiques des principales villes belges et la section spéciale des chemins de fer.

L'inauguration a été une fête très pittoresque.

Tous les espaces laissés vides par les vitrines avaient été garnis de plantes vertes et de drapeaux français et belges entrelacés. Le carillon juché dans le clocher du burg lançait au loin ses notes sonores lorsque les premiers invités ont pénétré sous la galerie extérieure du pavillon pour entrer ensuite dans les salles.

La fanfare des pompiers d'Audenaerde, arrivée le matin même à l'Exposition, était rangée sur le vaste parvis, et les *Marseillaises* succédaient sans interruption aux *Brabançonnes* écoutées tête nue par l'assistance.

L'ESCALIER.

M. le sénateur Vercruysse, commissaire général de Belgique, et M. Émile Robert, commissaire général adjoint, recevaient les invités.

Parmi ceux-ci se trouvaient M. le baron d'Anethan, ministre de Belgique, MM. Surmont de Volsberghe, ministre de l'Industrie et du Travail de Belgique; Nyssens, ancien ministre et président de la commission supérieure de patronage; le prince de Chimay, de nombreux membres de la colonie belge de Paris, du Sénat de Bruxelles et de la Chambre des représentants.

AU PREMIER ÉTAGE.

Après un lunch servi dans la galerie centrale, les invités ont parcouru les diverses galeries et les musées. M. Alfred Picard et les commissaires étrangers présents ont chaleureusement félicité de leur belle œuvre les directeurs de la section et les architectes du pavillon.

L'exposition industrielle et commerciale de Belgique ne doit pas être passée sous silence. Elle était dispersée dans tous les groupes.

Au groupe I (instruction) une section d'enseignement de tout premier ordre, montrant un admirable enseignement technique. Au groupe II, des éditions, des papiers superbes. Aux groupes IV et V, des chaudières, des appareils électrogènes, des moteurs de toute force, supérieurement « finis »; au groupe VI, un matériel de chemin de fer, des graphiques de travaux de ports; au groupe VII, l'agriculture. Ici, il faut insister parce que l'agriculture a dû, pour pouvoir se maintenir en Belgique, pays libre-échangiste, transformer complètement ses procédés et ses moyens d'action. C'est ce qui ressortait de son exposition où l'on pouvait remarquer :

1° Le très grand rôle que joue l'enseignement agricole pour propager les méthodes nouvelles (la Belgique récolte jusqu'à 4 000 kilos de froment à l'hectare);

2° L'importance des syndicats agricoles d'élevage, pour l'achat, pour la vente, etc.

3° L'extension et l'emploi des machines pour produire mieux et à meilleur marché;

4° La propagation des écrémeurs et les grands progrès réalisés dans la laiterie. Un chalet spécial, la « Campagnarde », montrait que la Belgique, pays importateur de beurre, deviendra bientôt pays exportateur.

5° Le développement de l'apiculture.

On trouvait encore au groupe IX, les armes-

LA GRANDE SALLE AU PREMIER ÉTAGE.

de Liège, si réputées ; au groupe XI, les produits des carrières et des mines, dont l'éloge n'est plus à faire ; au groupe XII, des vitraux, meubles, verres, céramiques ; au groupe XIII, des laines (Verviers), cotons (Gand), dentelles; au groupe XIV, tous les produits des industries chimiques, le tabac, les machines à papier; au groupe XV, les bronzes, l'horlogerie, la bijouterie ; bref, tout ce qui forme, dans la plus large étendue, le cycle de l'activité humaine, associée au goût, curieuse des innovations les plus hardies.

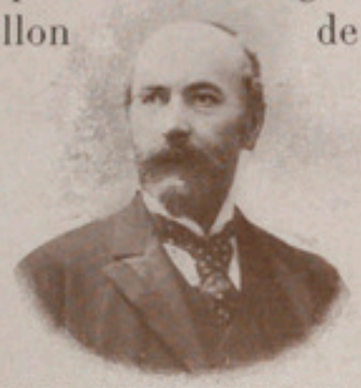
Telles sont bien, en effet, les caractéristiques du peuple belge. Si, par l'étendue de son territoire, il se classe dans un rang modeste en Europe, il tient, au contraire, une des premières places par sa puissance de production. Il est lettré, il est artiste, il est entreprenant; il demande, avec sagacité, à ses voisins, ce que ceux-ci ont de bon et, se l'étant approprié, il en tire souvent meilleur partique le pays même auquel il a fait emprunt. Il sait y ajouter quelque chose de très particulier, qui rappelle « l'esprit pratique » des Anglais et qui n'est autre, au demeurant, que l'instinct d'adaptation parfaite et de développement complet. Sa richesse est ainsi considérable et chacun a, sur son territoire, la vie facile, même dans les classes les plus pauvres de la population.

Enfin, il faut remarquer que, en dépit d'évolutions et de mouvements populaires fréquents, la Belgique jouit d'une tranquillité politique qui aide grandement à sa prospérité économique. On manifeste souvent dans les rues, mais on travaille dans les bureaux et les ateliers, et, pardessus toutes les compétitions et les discordes des partis, on place la fidélité au roi, le sage et libéral Léopold II, à qui son royaume doit beaucoup et que son royaume paie en reconnaissance.

Norvège

NORVÈGE

Sa Majesté Oscar II, Roi de Suède et de Norvège, n'a pas manqué de visiter, comme l'autre, le palais du second de ses royaumes. Il a été reçu par M. Christophersen, ancien ministre plénipotentiaire, commissaire général. Il a répondu gracieusement aux compliments du consul général, M. Nordling; du vice-consul et de Mme Synnesvedt, du capitaine Hefty, attaché militaire; de Mme Smith, femme du commissaire-adjoint; puis, Sa Majesté a parcouru avec le plus grand intérêt le Palais. Le pavillon de la Norvège qui était situé dans la rue des Nations, entre les pavillons de la Belgique et de l'Allemagne, avait été construit par la maison Thams et Cie, de Trondhjem, sous la direction de l'architecte, M. Sinding-Larsen, de Kristiania. Entièrement en bois, l'édifice rappelait les constructions rurales de la Norvège, avec toutefois une richesse d'ornementation et de décoration inusitée dans les habitations ordinaires. La toiture en bois de sapin éclaté et taillé et les façades étaient peintes en couleurs où le rouge s'associait au vert et au blanc, suivant la mode adoptée pour les maisons de campagne norvégiennes.



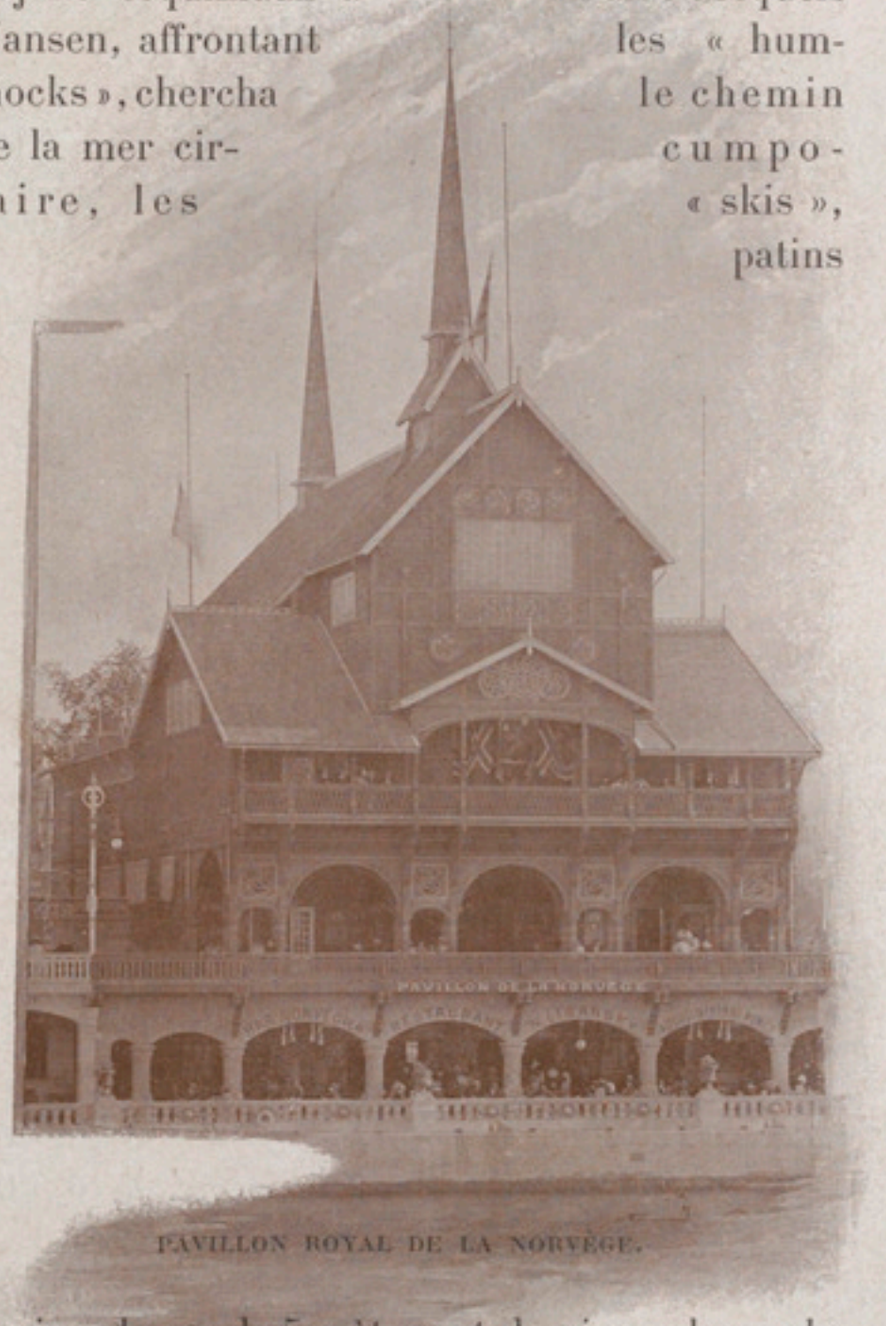
M. W. CHRISTOPHERSEN, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Dès l'entrée, le visiteur était saisi par une odeur toute spéciale, odeur salée et douce à la fois, qui émanait des filets de pêche pendus, vélums originaux et frustes, aux poutrelles blanches du toit.

Mais une vitrine, dès le seuil, retenait tout de suite l'attention; elle mérite une courte description, car c'était là qu'étaient rassemblés les différents souvenirs qu'un explorateur universellement connu, Fridjœf Nansen, rapporta de son voyage au pôle Nord.

C'était d'abord, sur un socle de sapin rouge, provenant de là-bas, le modèle du *Fram*, le vaillant petit navire qui entailla souvent de son ferme éperon d'acier les redoutables icebergs de l'enfer de glace.

Tous ces objets étaient d'une terrible éloquence, car *tout* l'équipage revint sain et sauf, n'ayant souffert ni du scorbut, ni de toute autre maladie... C'étaient les durs et pesants sacs de couchage où s'enfonçaient, glacés et mornes, les vaillants qui cherchaient à connaître le secret du sphinx qui dévora tant de héros, de Franklin et de René Bellot à Andrée... Puis encore les kajaks esquimaux à l'aide desquels Nansen, affrontant les « hummocks », chercha le chemin de la mer circulaire, les « cumposkis », patins



PAVILLON ROYAL DE LA NORVÈGE.

à neige, longs de 5 mètres et demi, sur lesquels il revint, après trois jours d'absence, épuisé par le désespoir et le froid; et tout près de ces souvenirs poignants, naturalisés par leur maître, par 40 degrés de froid, les deux chiens esquimaux qui sauvèrent plus d'une fois, grâce à la sûreté de leur instinct, les hardis voyageurs d'une mort certaine.

Plus loin, c'étaient des pelleteries de renards bleus, de loups arctiques, de loutres, de phoques même ; un gigantesque morse aux longues dents d'ivoire, même un requin, un « balance-fish », le requin marteau, terrible compagnon des navigateurs.

Au premier étage, la vue du visiteur se reposait sur des sujets plus doux, encore que bien rudes.

Toute la vie polaire était retracée là, une vie inquiète, pénible au delà de toute expression. Il fallait regarder longtemps ces photographies (admirables d'ailleurs), qui représentaient les bûcherons dans la neige, les pêcheurs perdus dans les glaces, celles plus joyeuses qui nous initiaient aux plaisirs du pays, aux courses de skis, de traîneaux, ou aux parties de patinage, aux chasses à l'élan, au renard et au loup. Enfin des engins de chasse et de pêche, lignes, filets, canons à flèches, harpons, coutelas, haches, disaient éloquemment la vie des pêcheurs de morues, à l'occasion pêcheurs de baleines et chasseurs de phoques et de morses.

VUE INTÉRIEURE DU PAVILLON ROYAL DE LA NORVÈGE.

L'exposition norvégienne comportait en outre deux magnifiques reproductions en relief, l'une du port de Bergen, avec sa flottille et ses vieilles pêcheries, l'autre du parc de Bygdo, où l'on avait réuni de délicieux modèles des anciennes maisons norvégiennes, les « Bandehus » de bois contemporaines du roi Haakon.

Toute cette exposition disait admirablement et l'histoire glorieuse et la situation prospère d'un peuple qui a au plus haut degré l'amour-propre national et dont les ressources économiques et financières sont très considérables. Des tableaux de statistique exposés étaient fort curieux à consulter, à cet égard. Ils mettaient en lumière les productions du sol en céréales (surtout en avoine) et en bois. Le commerce du bois est principalement important.

De la superficie totale de la Norvège, 21 p. 100 ou 62 200 kilomètres carrés environ sont occupés par des forêts.

Les abatages sont très variables. La quantité de bois provenant des coupes annuelles est de 9 740 000 mètres cubes, soit 143 mètres cubes par kilomètre carré boisé. La cinquième partie à peu près est exportée, le reste est consommé dans le pays même ; l'exploitation des forêts est plus grande que la reproduction. Les trois quarts de l'étendue forestière sont en bois résineux et un quart en essences foliacées. Le sapin norvégien contient peu de résine et par suite il est préférable à tout autre pour la fabrication de la pâte de bois, soit chimique, soit mécanique. Cette industrie prend, d'ailleur, un développement tel que, sur plusieurs points, elle menace malheureusement de détruire des forêts entières.

Pour l'année 1897, la valeur des bois exportés et celle des arbres débités dans les scieries a été évaluée à 62 millions de *kroner* (ou *couronnes*).

Une égale importance revient aux pêcheries. La valeur du produit des grandes pêches maritimes, comptée d'après le prix payé aux pêcheurs mêmes, a varié pendant les trente et une dernières années entre 14 800 000 *kro-*

ner (en 1887) et 29 400 000 *kroner* (en 1877). La moyenne pour toute cette période a été de 22 300 000 *kroner*. Dans ces chiffres n'est pas compris le produit de la petite pêche journalière qui se fait tout le long de la côte pour subvenir aux besoins de la population, ni celui de tous ces commerces qui ont le poisson pour base. En 1897, par exemple, le gain total des grandes pêches était pour les pêcheurs de 25 millions de *kroner* et le montant des exportations de 52 millions. Si à cette somme on ajoute la petite pêche et les diverses industries connexes, on arrive à 60 millions de *kroner*, soit 10 p. 100 environ des revenus de la nation.

DANS LE PAVILLON, SCÈNE DE LA MER.

Les poissons comestibles de la Norvège sont principalement des poissons ronds et surtout des gadoïdes (morue, colin, églefin, etc.). Les espèces de poissons les plus nombreuses appartiennent aux eaux septentrionales.

Un peu plus des trois quarts des grandes pêches ont lieu au nord du cap Stat. Ces pêches sont périodiques et ont pour objet des espèces se livrant à des migrations annuelles et à époque fixe vers la côte: telles que la morue, le hareng, le maquereau et le saumon. La place prépondérante est occupée par la pêche de la morue, *gadus callarias*.

Parmi les produits secondaires tirés du poisson, l'huile a la première place ; la plus grande partie est employée en médecine. La rogue est salée et envoyée principalement en France où elle sert d'appât pour la pêche de la sardine. En 1897, on en expédia 60 000 hectolitres valant 1 323 000 *kroner*.

L'impluviation relativement considérable et la structure particulière du pays, avec ses immenses plateaux montagneux et ses vallées en échelons, fournissent à la Norvège une surabondance de force motrice naturelle dans ces chutes d'eau, plus nombreuses que dans aucun autre pays. Un grand nombre de ces cascades qui représentent des millions de chevaux sont avantageusement situées et assurent à l'industrie du pays un avenir de plus en plus riche, surtout dans les travaux qui exigent une grande force motrice.

Le nombre total des établissements industriels en Norvège était à la fin de 1895 de 1910, occupant un personnel de 60 000 personnes. Ces chiffres ont augmenté depuis lors et on peut estimer qu'ils englobent maintenant 70 000 personnes environ. En 1850, ce nombre était de 12 700 personnes.

On voit que le pays se développe beaucoup, économiquement, et pourtant il est placé dans des conditions climatologiques plutôt défavorables, quoique très pittoresques. Ainsi, les journées d'été y sont longues, et 100 000 kilomètres carrés de la superficie du pays sont le domaine du soleil de minuit; mais, par contre, ces vastes étendues sont plongées dans une obscurité à peu près ininterrompue pendant les six grands mois que dure l'hiver du nord.

Dans le sud du pays, le soleil d'été ne descend que fort peu au-dessous de l'horizon, et le crépuscule verse toute la nuit sa blonde clarté. A Mandal, les nuits lumineuses se montrent de la fin d'avril à la mi-août ; à Kristiania et à Bergen, elles commencent huit jours plus tôt pour finir huit jours plus tard. A

Trondhjem, elles durent du 11 avril à la fin d'août, et dans cette ville il fait plein jour à minuit même, du 23 mai au 20 juillet. Cependant, le soleil de minuit proprement dit ne fait véritablement son apparition que lorsqu'on atteint le cercle polaire. A Bodœ, l'astre resplendit dans le ciel sans interruption du 3 juin au 7 juillet; à Tromsœ, du 19 mai au 22 juillet et au cap Nord encore quinze jours de plus.

Si les jours d'été sont longs et brillants, ceux d'hiver sont d'autant plus courts et obscurs. A Tromsœ, le soleil disparaît du 26 novembre au 16 janvier. Néanmoins, les ténèbres ne sont pas entièrement complètes pendant tout ce temps, vers midi on a une ou deux heures d'une pâle lueur froide et triste qui semble n'éclairer qu'à regret et donne aux ciels du Nord un charme de mélancolie.

SCÈNE DE LA MER,
OURS BLANCS, PHOQUES DE GROENLAND.

Cette situation ne nuit nullement à la vie normale du pays. On a vu, ci-dessus, des chiffres, très encourageants, concernant la pêche; voici d'autres renseignements, recueillis en vue de l'Exposition et y figurant, qui ont également leur éloquence.

En Europe occidentale, la marine marchande norvégienne occupe une place tout à fait à part : il n'y a que trois pays au monde qui soient à la tête d'un tonnage supérieur à celui de la Norvège : ce sont la Grande-Bretagne, l'Allemagne et les États-Unis. Par rapport à la population, la marine commerciale norvégienne occupe la première place. Au commencement de 1899, la Norvège avait 1 068 bateaux à vapeur jaugeant un tonnage net de 437 570 tonneaux de registre et 5981 voiliers jaugeant 1 120 808 tonneaux. Le total du tonnage effectif calculé était de 2 696 000 tonneaux. Depuis cinquante ans la marine marchande norvégienne a décuplé.

Quant aux finances, le revenu national s'élevait pour 1898, en chiffres ronds, à un peu moins de 1 milliard de francs, ce qui donne à peu près 455 francs par habitant et par an. De 1890 à 1898, on a trouvé qu'il s'était accrû de 16 p. 100, et ce taux est plutôt trop bas. Le patrimoine de la nation était, en 1891, évalué à 3 milliards de francs; il a cependant augmenté considérablement depuis lors.

Enfin, il faut signaler comme particulièrement digne d'éloges tout ce qui a trait aux écoles :

L'école primaire, en Norvège, est ouverte gratuitement à tous les enfants du Royaume.

Le nombre total des élèves fréquentant l'école primaire était, en 1895, de 253 916 répartis en 12 701 classes; sur ces chiffres, 77 217 enfants répartis en 2095 classes, appartenaient aux villes.

Le matériel nécessaire à l'enseignement est fourni gratuitement par les communes aux élèves indigents. A Kristiania, le Conseil municipal a voté, en outre, depuis quelques années, les fonds nécessaires pour donner aux élèves nécessiteux un repas par jour d'école.

Il résulte de ces chiffres, et d'autres encore, que la Norvège, sous l'autorité librement consentie de son roi, est un des États d'Europe où le progrès a été des plus considérables depuis le commencement du siècle.

Allemagne

ALLEMAGNE

Cette exposition a été un vrai triomphe pour les Allemands : en beaux-arts et en industrie, ils ont montré aux Français, à l'Europe invitée, avec la plus parfaite bonne grâce, les plus beaux produits. S. M. l'Empereur, a-t-on dit, avait personnellement beaucoup désiré ce succès et s'est, personnellement aussi, préoccupé de l'assurer en donnant aux exposants toutes facilités, en contribuant à la formation de certaines collections, en désignant comme organisateurs les personnages les plus qualifiés pour une telle fonction, dans son Empire : M. le Dr Richter, commissaire général, M. Lewald, commissaire général adjoint. Sa Majesté a dû être satisfaite : l'admiration sincère qui s'est traduite pour la nation allemande dans tous les articles des journaux français, a été l'indice d'un rapprochement, au moins intellectuel, entre les deux pays. C'est un acte habile de haute politique.

S. M. GUILLAUME II, EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Le Palais allemand, dans la rue des Nations, avait été construit par M. Jean Radke, architecte impérial, dont S. M. Guillaume avait approuvé les plans. Son ensemble architectural splendide est résulté de l'heureuse combinaison, longtemps cherchée, des deux joyaux de l'art médiéval allemand. Au Rathaüs, lourd et somptueux, de Munich, le palais empruntait deux façades bien caractéristiques de la construction bavaroise au début de la Renaissance. L'hôtel de ville de Nuremberg avait inspiré les deux autres façades simples et claires, décorées à peine de quelques peintures multicolores dans le goût de celles qui ornent les vieilles demeures wurtembergeoises. Et le clocher scintillant de dorures et de pierres brillantes, pourvu d'un carillon sonore et de niches naïves, le clocher à la toiture irisée sur laquelle flottait l'étendard allemand était, lui aussi, de Nuremberg, la vieille cité aux cent tours.

S. A. M. LE PRINCE MUNSTER DE DERNEBURG, AMBASSADEUR A PARIS.

Par l'escalier monumental de la rue des Nations et l'entrée principale du palais on pénétrait dans le vestibule d'honneur qui semblait, avec ses vitraux anciens, sa lumière versicolore, ses massifs de fleurs sombres et ses gradins de marbre rose, le chœur d'une vieille basilique gothique.

Sous un cartouche d'or où se détachait l'effigie du grand Frédéric de Prusse, se dressait un buste blanc de Guillaume II, à la physionomie un peu altière, aux yeux intelligents et voyant loin...

Ce buste, très beau, appartenait au prince de Hohenlohe. Il fournissait au visiteur un modèle admirable qui pouvait se comparer cent fois, dans les salles, avec les

M. LE Dr RICHTER, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

innombrables photographies, lithographies ou médaillons de toutes sortes qui reproduisaient à l'envi, sur toutes les murailles et dans chaque vitrine, les traits de l'empereur, ceux de l'impératrice et le profil du kronprinz.

Cinq grandes salles entouraient le vestibule. Elles étaient consacrées à l'imprimerie et à la photographie allemandes. Le voyage de la famille impériale en Terre-Sainte s'y trouvait exactement rendu, jour par jour, étape par étape. La partie curieuse de l'exposition lithographique était celle où étaient exposées les « simili » gravures anciennes fabriquées avec tant d'art, à Berlin et à Leipzig. L'aménagement de ces salles était fait avec un goût très sûr.

M. LEWALD, CONSEILLER INTIME, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

A l'étage supérieur se trouvaient le cabinet de l'Empereur et les salons de réception.

Dans le cabinet de l'Empereur, on remarquait le bureau garni d'argent massif de Frédéric le Grand, un buste admirable de Charles XII de Suède, deux incomparables Gobelins, les portraits de Henri IV et de Louis XVI, donnés par ce dernier roi au monarque prussien.

Dans les salons, tendus de peluche vieil or, on avait réuni une incomparable série de Watteau, de Lancret, de Pater, de Chardin. Les curieux d'art y goûtaient un régal d'un raffinement inouï.

M. BERG, COMMISSAIRE ADJOINT.

Les collections de Potsdam renferment en effet 13 Watteau, 26 Lancret, 37 Pater, sans parler des Chardin, des Coypel, des de Troy. On avait pris dans cet ensemble, pour le transporter à Paris, le meilleur. Watteau était représenté par quatre toiles exquises, les *Bergers*, l'*Amour paisible*, la *Leçon d'amour* et la *Danse ;* Lancret par dix compositions des plus importantes, la *Danse devant la tente*, le *Déjeuner sur l'herbe*, la *Lanterne magique*, la *Danse champêtre*, le *Moulinet*, la *Compagnie dans un pavillon de jardin*, le *Colin-maillard*, les *Amours du bocage*, la *Danse à la fontaine de Pégase* et le *Portrait* de la danseuse Camargo.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

De Pater, on voyait une quinzaine de petites toiles où il a reproduit des scènes du *Roman comique*, de Scarron, et six grandes compositions, la *Société dans un parc*, le *Bain*, la *Fête en plein air*, les *Jeunes filles au bain*, la *Danse en plein air* et le *Colin-maillard*.

Chardin avait deux adorables petites pièces, une répétition de *Pourvoyeuse* du Louvre, et l'*Éplucheuse de navets*, plus une grande figure à mi-corps, le *Jeune dessinateur*, qui est l'harmonie la plus délicieuse de ton gris.

D'Amédée van Loo, deux *Familles de l'artiste* : dans l'une on montre la lanterne magique et dans l'autre on fait des bulles de savon. Citons

AU PREMIER ÉTAGE : LE VESTIBULE.

encore une *Jeune femme à sa toilette*, qui porte la signature de Charles Coypel, un portrait de *Frédéric le Grand* et un portrait de la danseuse *Marianne Cauchois* la signature d'Antoine Pesne; enfin, une *Déclaration d'amour* nous donnait de Jean-François de Troy une idée bien plus favorable que ses tableaux officiels du Louvre.

Parmi les meubles, on appréciait tout particulièrement une grande horloge Régence dont la gaine, en marqueterie, était ornée de bronzes dorés du goût le plus parfait, un cartonnier où l'on retrouvait le style des Caffieri, et toute une suite de vases en marbre ou en porphyre rehaussés de superbes motifs également en bronze, et dorés.

Tout ceci était de provenance et de fabrication françaises; mais les salons contenaient encore d'autres pièces, exécutées pour Frédéric II à Potsdam par des artistes français ou allemands, et parmi lesquelles il faut mentionner deux commodes en bois de cèdre ornées de garnitures en argent, deux fauteuils, deux sofas, un tabouret en bois argenté et un pupitre à musique en écaille orné d'arabesques en argent et garni de bronzes dorés.

Sur les parois de ces salons, les toiles décoratives abondaient; les groupes sculpturaux alternaient avec les étagères de bibelots uniques.

Les artistes les plus illustres des académies allemandes avaient tenu à collaborer à la décoration intérieure du pavillon. Certaines peintures murales, des plinthes décoratives et des panneaux entiers ont été emportés à la fin de l'Exposition et n'ont point subi l'affront d'une destruction brutale avec les pierres qui les supportaient. L'impression ressentie était bien celle d'une magnificence réelle, obtenue à force de goût et de recherche consciencieuse.

LE GRAND SALON DE RÉCEPTION, COLLECTION FRÉDÉRIC LE GRAND.

On retrouvait les Allemands dans les palais officiels, indépendamment de leur palais propre. Leurs industries avaient lutté d'émulation avec les plus grandes « marques » européennes.

Les efforts du commissaire général qui

avaient tendu à symboliser la force et l'union de l'Empire d'Allemagne par la grandeur et la splendeur du Pavillon officiel avaient eu pour but de démontrer, dans la section des machines, qui contenait les plus grandes et les plus puissantes machines figurant à l'Exposition Universelle, le développement en Allemagne de la construction mécanique ; de représenter dans la section des arts industriels, comment, sur la base d'une ancienne culture et d'une conception intelligente mais particulière des chefs-d'œuvre d'autres pays, a pris naissance un style national allemand ; de montrer, dans la section de l'agriculture, l'exploitation avantageuse du sol, la culture augmentée, la grande étendue de l'élevage des bestiaux en Allemagne et, dans les expositions du Groupe XVI, de faire voir ce que l'Allemagne a créé dans le domaine de l'économie sociale et de la prévoyance pour les classes ouvrières.

Afin d'atteindre le but proposé, les associations industrielles, qui ont été l'objet d'un développement si extraordinaire en Allemagne, avaient été consultées, et c'est ainsi qu'il avait été possible de former les expositions d'ensemble de la librairie et de la photographie, de la mécanique et de l'optique, des instruments de chirurgie, de l'industrie électrique, dont l'évolution est principalement due à des savants allemands ; des industries alimentaires ainsi que les mesures pour le contrôle des aliments ; du génie civil et des moyens de transports, notamment des chemins de fer et de la navigation marchande ; de la grande industrie chimique si éminente et étendue, et enfin de l'industrie des tissus et des soies.

SALLE DE L'ÉCONOMIE SOCIALE.

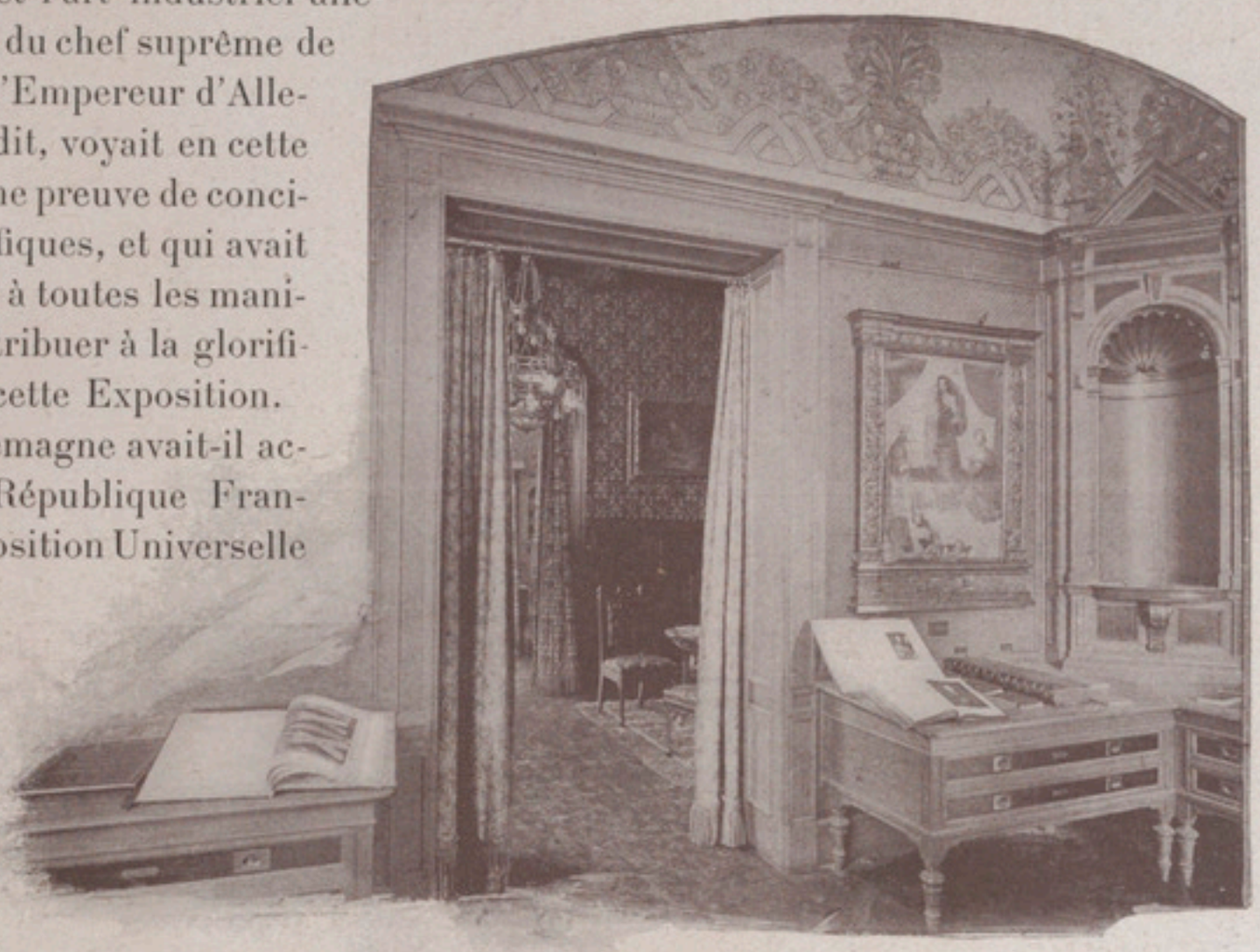
Les Comités d'organisation avaient eu le désir d'entourer d'un cadre approprié les produits exposés et avaient cherché à offrir au visiteur, par l'application de formes allemandes de décoration et par l'uniformité des arrangements, une image nette et compréhensible.

L'Allemagne comptait à l'Exposition Universelle environ 3500 exposants. L'exiguïté des emplacements n'avait pas permis de faire figurer certaines branches de l'industrie qui appartiennent aux plus grandes et aux plus florissantes de l'Allemagne, telles que la grande industrie de la métallurgie et des industries minières. C'est pour cette raison que des maisons de renommée universelle telles que Frédéric Krupp de Essen, Stumm, Nunkirchen et autres n'étaient pas représentées à l'Exposition. Il apparaissait d'une façon d'autant plus claire que la grandeur de l'industrie allemande ne se borne nullement à quelques maisons gigantesques, mais qu'elle est basée sur son état prospère en général, et le visiteur attentif ne manquait pas de constater que toutes les parties de l'Allemagne avaient pris une égale part à son développement. C'est ainsi que des quatre machines à vapeur qui fournissaient l'énergie pour la production du courant électrique, trois machines provenaient de l'Allemagne du Sud.

En participant ainsi ardemment à la lutte pacifique internationale à Paris, tout en faisant des sacrifices, comme jamais encore il n'en avait

été fait pour une Exposition Universelle, l'industrie allemande, l'art et l'art industriel allemands suivaient les idées du chef suprême de la nation, de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne qui, nous l'avons dit, voyait en cette Exposition Universelle une preuve de conciliation et de progrès pacifiques, et qui avait prêté son puissant intérêt à toutes les manifestations qui ont pu contribuer à la glorification et la grandeur de cette Exposition.

A peine l'Empire d'Allemagne avait-il accepté l'invitation de la République Française de participer à l'Exposition Universelle de 1900, à Paris, que M. le docteur Max Richter, conseiller supérieur intime, était nommé commissaire général et M. le conseiller intime Th. Lewald, commissaire général adjoint de l'Allemagne.



SALON DE LA LIBRAIRIE.

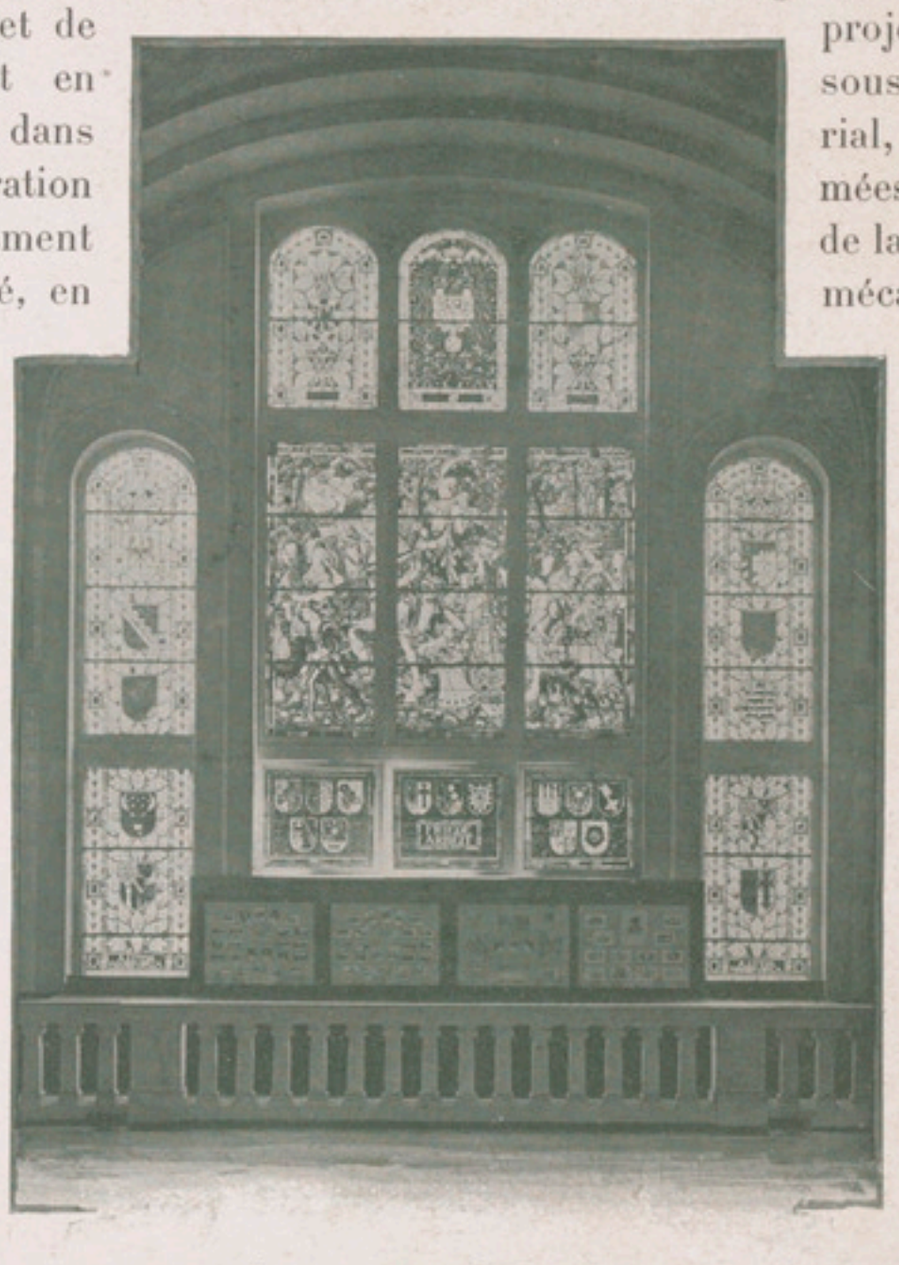
M. le conseiller supérieur intime Dr Richter est né à Kœnigsberg (Prusse Orientale) le 26 décembre 1856. Après avoir subi avec succès, vers la fin de 1875, les épreuves du baccalauréat, il se voua à l'étude du droit. Reçu avocat en 1879, il passa, en 1886, l'examen de l'assessorat et fut, immédiatement après, attaché au gouvernement de la province de Posen; puis, en 1887, à la présidence supérieure de cette province où son activité eut à s'étendre successivement sur toutes les branches de l'administration. En 1891, il fut appelé au ministère impérial de l'Intérieur. C'est là qu'il fut, dans les années suivantes, officiellement confirmé dans sa charge, avec la qualité de conseiller du gouvernement. Il reçut, en 1895, sa nomination de conseiller intime du gouvernement et de conseiller rapporteur; en 1898, celle de conseiller intime supérieur.

SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE, COLLECTION FRÉDÉRIC LE GRAND.

Pendant toute la durée de ses fonctions dans le département du gouvernement impérial, le Dr Richter a eu à s'occuper d'Expositions: aussi l'occasion ne lui a-t-elle pas manqué d'acquérir dans ce domaine une grande expérience. A l'Exposition de Chicago particulièrement, le commissaire Dr Richter a collaboré, en qualité de commissaire adjoint, à l'organisation de la section

allemande dans toutes les phases de son développement. De juillet 1893 jusqu'après la terminaison des travaux d'enlèvement des objets exposés, en février 1894, il a eu sous sa direction immédiate les affaires du commissariat général allemand.

M. le conseiller intime Th. Lewald, né le 18 août 1860 à Berlin, étudia les sciences politiques et administratives aux Universités de Berlin, de Heidelberg et de Leipsick. Reçu avocat en 1882, il entra, en 1885, dans le service de l'administration prussienne au gouvernement à Cassel et fut attaché, en 1888, après avoir passé l'examen de l'assessorat, à la présidence supérieure de la province de Brandebourg et de la ville de Berlin. Appelé en 1891, simultanément avec M. Richter, commissaire général de l'Allemagne, à l'Office impérial de l'intérieur, il appartint, en 1893, au commissariat impérial pour l'Exposition Universelle de Chicago, et fut nommé conseiller du gouvernement en 1894, conseiller intime et conseiller rapporteur en 1898.



INTÉRIEUR DU PAVILLON, VITRAUX (EXÉCUTÉS PAR M. LUTHI).

Parmi les membres du commissariat général de l'Allemagne nous citerons les suivants : M. le professeur Hoffacker qui a dirigé l'installation des groupes suivants : la section des arts décoratifs à l'Esplanade des Invalides, la section de l'agriculture (Groupes VII et X), l'exposition allemande à la Cour d'honneur d'électricité, ainsi que les expositions d'ensemble de la parfumerie et de la fabrication des papiers.

M. Radke, architecte, constructeur du Pavillon impérial, qui, en outre, a effectué l'installation des Groupes VI, XI et XIII.

M. le professeur Emanuel Seidl, de Munich, qui a exécuté les décorations intérieures de la section allemande au Palais des Beaux-Arts.

M. le professeur Otto Rieth, à qui est due la décoration des Groupes I et III. M. l'architecte Bruno Moehring, de Berlin, qui a dressé les projets pour la décoration du sous-sol du Pavillon impérial, du Groupe XVIII (armées de mer et de terre) et de la galerie des Palais de la mécanique.

M. Hartmann, ingénieur en chef des installations mécaniques, professeur à l'École technique supérieure de Berlin, et son adjoint, M. Gentsch, membre auxiliaire de l'Office impérial des brevets.

M. Georges Franke, secrétaire général, s'occupait de la direction des travaux de bureau, fort difficiles et volumineux.

Les édifices principaux érigés par les soins de l'Empire d'Allemagne étaient, outre le PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND, décrit plus haut, le PAVILLON DE LA MARINE MARCHANDE, érigé par la maison Boswau et Knauer, de Berlin, d'après les plans de M. Georges Thielen, architecte, de Hambourg, — et le HALL AUX MACHINES ALLEMANDES, grand hall, qui avait 60 mètres de longueur, 20 mètres de largeur et 19 mètres de hauteur, et qui était construit d'après un projet de M. Fivaz, architecte à Paris.

Espagne

ESPAGNE

Le palais d'Espagne — près du palais d'Allemagne — avait l'air de grandeur de la race. Son architecte, M. José Urioste y Velada, l'avait construit dans le plus pur style de la Renaissance espagnole et les détails de son ornementation étaient inspirés des remarquables monuments historiques et artistiques de la péninsule, notamment de la façade de l'Université d'Alcala, construite par Rodrigo Gil de Ontanon en 1553; de la façade principale de l'Alcazar de Tolède, commandée au célèbre Alfonso de Covarrubias par Charles-Quint lorsque ce souverain transforma en somptueux palais l'antique forteresse construite par Alphonse X.

SA MAJESTÉ LE ROI D'ESPAGNE.

On trouvait également dans le pavillon espagnol des motifs inspirés par l'architecture de l'université de Salamanque, véritable bijou du genre « plateresco »; le couronnement des tours rappellait celui du palais des comtes de Monterey, construit à Salamanque en 1530.

L'intérieur du palais comportait un « patio », sorte d'immense hall dont les bas côtés étaient formés par des arcades, supportées par des colonnes et qui permettaient de pénétrer dans deux vastes salles aménagées à droite et à gauche du pavillon.

SA MAJESTÉ LA REINE RÉGENTE D'ESPAGNE.

Un vaste escalier de pierre qui conduisait au premier étage était la reproduction fidèle de l'escalier des archives de l'Université d'Alcala. Au premier étage se reproduisaient les deux grandes salles du rez-de-chaussée desservies par une galerie à balustre de pierre découpée.

S. EXC. LE MARQUIS DEL MUNI, AMBASSADEUR A PARIS.

Le palais de l'Espagne ne comportait pas d'exposition faite par des particuliers; il était entièrement occupé par l'exposition d'art rétrospectif pour laquelle la reine d'Espagne avait prêté quelques-unes des tapisseries et des merveilles en fait

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS.

d'armes que renferme le Palais Royal de Madrid.

C'était une sorte de musée rétrospectif, avec de vieilles et célèbres armures, des casques, des épées, les unes, propriété du gouvernement, les autres, prêtées par des familles illustres, qui sont venues, trophées de gloire, ajouter le sombre éclat du fer et des damasquineries à l'éclat doux, harmonieux, un peu pâli, des chefs-d'œuvre de laine et de soie.

S. EXC. LE DUC DE SESTO, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ROYAL.

Ces tapisseries abritèrent des sommeils et des rêves de rois, décorèrent des salles du trône, et elles portent des noms illustres entre les plus grands de l'histoire; elles sont l'histoire elle-même de l'Espagne. Parmi tant de jeunes nations, de souverainetés nouvellement écloses, au milieu des prouesses d'avenir qui saluent l'aurore du siècle nouveau, l'Espagne dressait fièrement les souvenirs glorieux de son passé !.....

S. EXC. LE MARQUIS DE VILLALOBAR, DÉLÉGUÉ ROYAL.

Ces tapisseries uniques au monde sont relativement peu connues, même en Espagne; un ou deux jours par an seulement, à la Chandeleur et le dimanche qui suit la fête du Saint-Sacrement, elles sont exposées à l'admiration du public dans les galeries du Palais Royal de Madrid.

Les tapisseries jouèrent à la cour d'Espagne un rôle plus considérable que dans aucune des autres cours européennes. Depuis un temps presque immémorial, les souverains espagnols en faisaient l'ornement de leurs palais et de leurs appartements, et elles étaient aussi la parure des églises dans les jours de fêtes. Ce goût s'était répandu chez les particuliers eux-mêmes, qui en décoraient leurs demeures au passage des processions, et c'est l'usage auquel ont servi naguère celles que l'on conserve aujourd'hui dans quelques grandes familles, en particulier dans les maisons d'Albe et de Fernand Nuñez et Oñate.

Les plus anciennes fabriques de tapisseries établies en Espagne datent de la première moitié du XV^e^ siècle. Justapisseries vedaient manger ou de l'étranvinces éloi- des pro-gnées, comme les Flandres, où les souverains les commandaient. Telles sont la *Naissance de saint Jean-Baptiste*, qui date du XV^e^ siècle, et fut acquise par Philippe II; l'*Histoire de la Vierge*, qui appartint à Jeanne la Folle, dont son fils Charles-Quint hérita, et qu'il emporta au monastère de Yuste après son abdication. En renonçant aux grandeurs terrestres, le souverain presque tout-puissant

TOUR DU PAVILLON.

qu'avait été Charles-Quint ne consentit pas cependant à se séparer de cette merveille.

Une partie de ces tapisseries est due au talent d'artistes inconnus ; quelques-unes furent commandées au célèbre tapissier flamand, Pierre de Pannemacker, par Marguerite d'Autriche, alors gouvernante des Pays-Bas, et entrèrent à sa mort dans le patrimoine de la famille royale d'Espagne.

En 1578, on voit pour la première fois mentionner officiellement les fabriques royales de tapisseries. Philippe II nomme Pedro Gutierrez son « oficial de hacer tapices ». Déjà à cette époque il en existait à Madrid une autre fabrique dans la rue de Santa-Isabel. C'est là que Velasquez peignit son fameux tableau *les Filandières*, véritable photographie d'un des ateliers.

Cette fabrique, par suite de troubles, fut fermée pendant quelques années et Philippe V la rétablit

DEVANT LE PAVILLON,
EN ATTENDANT LE PRÉSIDENT LOUBET.

et protégea l'installation d'industries artistiques

LE PAVILLON OFFICIEL,
RUE DES NATIONS.

du même genre sur d'autres points de l'Espagne. Les ateliers de Barcelone et de Séville atteignirent à une renommée justement méritée et fournirent un brillant appoint à la collection royale.

Ces tapisseries, rue des Nations, formaient un magnifique cadre décoratif pour tous les objets précieux que les collectionneurs avaient prêtés.

Au milieu du vaste hall, situé au rez-de-chaussée, se trouvait une statue en bronze de Velasquez, due au ciseau du sculpteur Benlliure et çà et là quelques jolis marbres modernes. Aux murs étaient accrochés quelques tapis de balcon, d'une rare beauté, appartenant au comte de Valencia, conservateur du musée d'armes de Madrid.

Dans une des grandes salles qui se trouvaient à droite du hall, on remarquait une bibliothèque contenant de la musique ancienne qui fait partie de la collection de Mme la marquise de Martorell et un très curieux clavecin.

Dans une vitrine étaient placées des armes fort anciennes provenant du musée royal de Madrid, notamment deux boucliers, l'un en acier et or gravé à l'eau-forte, le second damasquiné or et argent, ayant appartenu à Charles-Quint.

On remarquait encore dans cette vitrine deux boucliers de Philippe III, quelques casques du IVe siècle, des boucliers de velours rouge brodé d'or, exécutés en Italie sous les ordres de Charles-Quint et un casque forgé d'une seule pièce ayant appartenu à Philippe le Beau.

Au premier étage, dans la salle parallèle à la Seine se trouvait, dans une vitrine, la robe en

velours frappé rouge et les armes de Boabdil, dernier roi des Maures. Ces objets sont la propriété de la marquise de Viana qui avait bien voulu s'en dessaisir en faveur de l'Exposition.

INTÉRIEUR DU PAVILLON, LES COLONNADES.

Les murs ici étaient décorés de merveilleuses tapisseries provenant de la collection du duc de Sesto; deux de ces tapisseries ont été exécutées d'après des peintures de Van der Veyden et ont figuré dans les inventaires de Jeanne la Folle; une autre représente un saint Jérôme, acheté en Flandre par Philippe II.

Dans la salle qui dominait le portique, dite salle du Trône, avait été placé le dais qui surmontait le trône de Charles-Quint. Il se composait d'une tapisserie flamande de la plus grande richesse représentant un Christ en croix, ayant à sa gauche la Vierge et Jean, le disciple bien-aimé, et à sa droite deux figures très curieusement traitées, dont l'une représente la Justice humaine, remettant son épée au fourreau, et l'autre, la Miséricorde recueillant dans une coupe le sang qui coule de la blessure du Christ.

Sous ce dais, se trouvait un bas-relief en marbre, représentant les médaillons de la reine-régente d'Espagne, du petit roi et des deux infantes. Ce bas-relief est, ainsi que la statue de Velasquez, l'œuvre du sculpteur Benlliure.

Dans le cadre en bronze qui entourait les portraits de la famille royale, on retrouvait le motif de la Toison d'or.

On a inauguré ce palais en grande pompe, comme il convenait. La cérémonie a été très brillante et très animée. Beaucoup de toilettes féminines et une foule de notabilités parisiennes et étrangères, les ambassadeurs étrangers, les commissaires des différentes puissances et quantité de personnages notables de toutes les nations.

Parmi les invités, reçus avec la plus grande courtoisie par M. le duc de Sesto, commissaire général d'Espagne, et son adjoint, M. le marquis de Villalobar, citons :

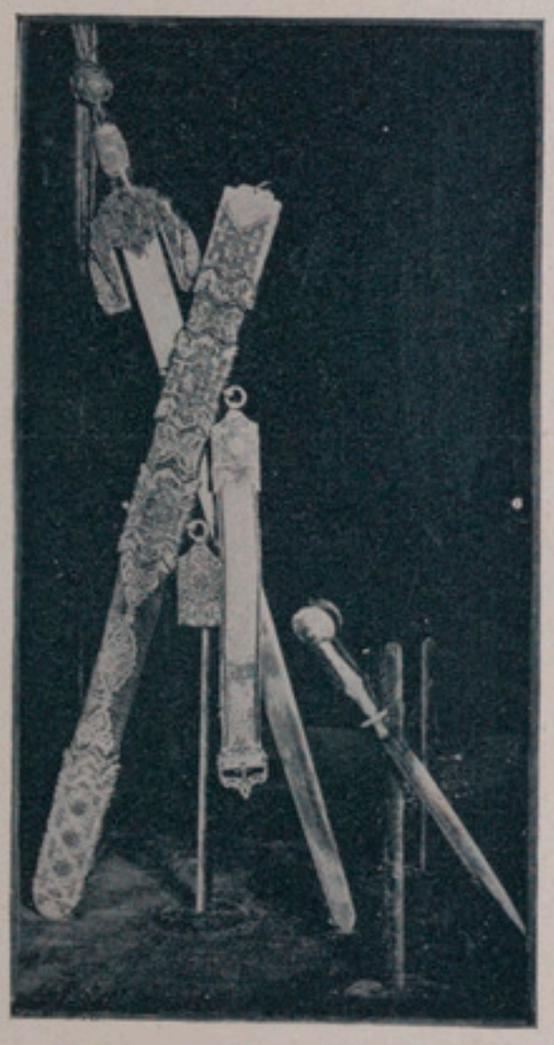
LA COUR INTÉRIEURE.

La princesse Eulalie, M. le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne; M. Richter, M. le comte Raben-Levetzau, les membres de la légation de Chine en grand costume, les commissaires japonais, le marquis de Novallas, le marquis de Grijalba, le duc de Gor, comte et comtesse de Lambertie, de Leon y Castillo Quinones de Leon, M. de Santarelli, président de la chambre de com-

merce espagnole, ainsi que la plupart des autres membres de la colonie espagnole. Puis M. Alfred Picard, M. Lépine, M. de Selves, M. Crozier, M. Georges Cochery, M. Viger, M. Delaunay-Belleville, etc.

GALERIE SUPÉRIEURE.

Des municipaux en grande tenue gardaient la porte ; à l'intérieur du pavillon, le service était fait par les gardiens en uniforme espagnol. Au pied de l'escalier une *estudiantina* espagnole n'a cessé de se faire entendre pendant toute la cérémonie. Les visiteurs ordinaires ont ensuite afflué et leur nombre, chaque jour, ainsi que leurs attitudes émerveillées ont été pour l'Espagne un témoignage de sympathie assurément précieux.



ÉPÉE DU DERNIER ROI MAURE DE GRENADE, APPARTENANT A Mme LA MARQUISE VIANA.

Ce pavillon d'Espagne n'était pas la seule participation de l'Espagne qui appelait l'attention.

Le gouvernement et les exposants espagnols avaient fait tous leurs efforts pour prouver que ce peuple, si grand jadis, se tourne aujourd'hui vers l'industrie et le commerce, et essaye de prendre une place honorable dans le mouvement commercial humain, qui doit tant à l'Espagne pour ses anciennes conquêtes dans les deux Amériques et en Océanie, pays aujourd'hui en pleine prospérité.

Le royaume exposait dans seize groupes : les groupes I et III (Éducation et Enseignement et Procédés généraux des lettres, sciences et arts) étaient placés dans un des palais du Champ-de-Mars et limités par les sections française, hongroise, suédoise et portugaise.

TAPISSERIE REPRÉSENTANT CHARLES V EMBARQUANT LES TROUPES ESPAGNOLES POUR LA CONQUÊTE DE TUNIS.

Dans le groupe II (Beaux-Arts) les œuvres étaient placées dans quatre salles du palais des Champs-Élysées. Les meilleurs peintres et sculpteurs espagnols exposaient et on pouvait ainsi juger du progrès de l'art en Espagne au cours de ces dix dernières années.

Les exposants des groupes IV et V (Machines, Électricité) étaient classés soit au Champ-de-Mars, soit à Vincennes.

SALLE DU TRÔNE, DAIS DE CHARLES-QUINT.

Pour le groupe VI (Génie civil et Moyens de transport) les exposants espagnols, placés au Champ-de-Mars, étaient nombreux, — mais c'était dans les groupes VII et X (Agriculture et Alimentation) que la supériorité de l'Espagne se montrait surtout ; la surface occupée par les produits de pays atteignait près de 2 000 mètres, dans la galerie du Champ-de-Mars, et l'entrée de cette section était ornée d'une porte gigantesque, reproduisant l'Arc de Grenade, appelée *Porte des Vins*. Les installations de vins et d'huiles étaient tout à fait remarquables.

Les groupes VIII et IX réunis étaient situés dans un des palais du bord de la Seine et contenaient les produits de l'horticulture, arboriculture, monts, chasse, pêche et cueillettes. Là, figuraient les raisins secs de Malaga, les fruits de toute espèce, frais et secs, et les miels, etc., etc. ; d'importantes installations de liège, chanvre, réglisses, camomille et autres produits, ainsi que les articles de pêche et de chasse.

TAPISSERIE REPRÉSENTANT LES VICES ET LES VERTUS.

Dans le groupe XI (Mines et Métallurgie), les exposants étaient peu nombreux, mais leur importance était considérable. En raison de leur petit nombre, le commissariat général français avait réduit de beaucoup l'espace concédé à l'Espagne, et le commissariat royal avait rencontré de grandes difficultés pour obtenir une augmentation rendue nécessaire par la grandeur des installations. Les marbres, fers, charbons, soufres, cuivres et toute la richesse métallurgique de la Péninsule étaient bien représentés là.

Les groupes XII et XV (Décoration et Mobilier et Industries diverses) occupaient une des galeries hautes du palais de l'Esplanade des Invalides. Ils étaient limités par ceux de la Suisse et de la Norvège et occupaient une superficie d'environ 500 mètres carrés.

Dans le groupe XIII (Fils, Tissus et Vêtements), l'Espagne avait environ 1 474 mètres de superficie et c'était également une de ses meilleures installations de l'Exposition. Elle touchait aux sections française, suisse et portugaise et occupait une des principales places de la grande nef centrale du Champ-de-Mars.

En somme, il résultait de toutes ces sections qu'après tout un passé de gloire et de conquête, la nation espagnole donne à son industrie, son agriculture et son commerce, intérieur et extérieur, une vigoureuse impulsion dont on ne peut que la féliciter.

Monaco

PRINCIPAUTÉ DE MONACO

Grâce à un prince aussi ami des lettres, des sciences et des arts que l'est S. A. S. le prince Albert, Monaco ne pouvait que placer son exposition au premier rang même des riches et grandes nations. Son palais, entre la Suède et l'Espagne, avait le plus joli aspect extérieur et présentait, à l'intérieur, le plus vif intérêt. Il avait été construit, sous les auspices de M. Depelley, commissaire général, de M. le comte Balny d'Avricourt, ministre de Monaco, et de M. Camille Blanc, président du comité d'organisation, par M. Tessier, architecte parisien, qui avait exécuté les plans de ses confrères monégasques, MM. Marquet et Médecin. C'était un très élégant édifice entouré des palmiers, aloès et euphorbes qui prospèrent si bien sur les bords de la Méditerranée. Il comprenait deux parties distinctes : un vieux donjon qui se mirait dans la Seine et une villa Renaissance dont l'entrée principale faisait face au pavillon de l'Espagne.

S. A. S. LE PRINCE DE MONACO.

Au rez-de-chaussée, une vaste galerie d'exposition entourait un « patio » qui était une petite merveille fleurie. Au pied de grands palmiers, d'une fraîcheur admirable, une profusion de fleurs, et, tout autour, les produits de la principauté : citrons, cédrats, oranges et mandarines, parfumerie, vins, poteries, pailles tressées, meubles. Parmi ces derniers, il faut mentionner un petit meuble en bois de limon orné d'armes héraldiques et de fleurs qui semblaient peintes, mais qui étaient des incrustations de caroubier, d'olivier, d'arbousier, de houx, de jujubier, de palissandre.

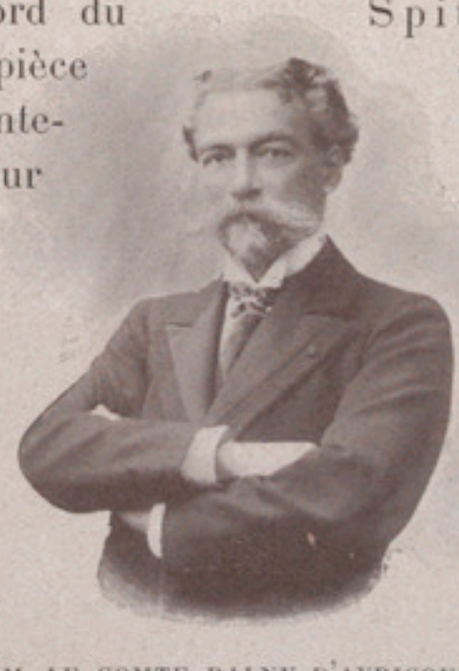
Une vingtaine d'essences rares entraient dans la confection de ce charmant bijou.

Aux murs, étaient appendus des projets d'architectes et d'ingénieurs relatifs aux bâtiments et aux travaux de toutes sortes en cours d'exécution : maisons d'habitation, hôpitaux et notamment un réseau d'égouts dont l'exécution est commencée.

Deux escaliers conduisaient aux galeries du premier étage (décoré de fresques de Mlle Monace et de M. Fissore) qui renfermaient, sans conteste, la partie la plus curieuse de l'exposition monégasque : les précieuses collections recueillies depuis 1885 par le prince Albert, avec la persévérance la plus digne d'éloge, et au prix des plus grands efforts.

Dans la cage de l'escalier de droite figurait la grande carte portant le tracé des itinéraires de l'*Hirondelle* (1885-1888) ainsi que le résultat des expériences poursuivies pendant trois années consécutives sur le Gulf Stream.

Dans l'autre escalier, on voyait, en descendant, la grande carte des voyages exécutés de 1892 à 1899 depuis le voisinage des Canaries jusqu'au nord du Spitsberg. La première pièce qui s'ouvrait ensuite, contenait, étendus dans leur situation normale, les deux principaux modèles de chaluts qui, traînés sur le fond de la mer, servent à en ramener les animaux qui y vivent, mêlés à une quantité plus ou moins grande du sol sous-marin. Plus loin, un spécimen des nasses dont l'emploi a été



M. LE COMTE BALNY D'AVRICOURT, MINISTRE DE MONACO.

inauguré par le prince pour la capture, dans les grands fonds, des animaux agiles, tels que Poissons, Crustacés, etc., qui ne se laissent pas prendre dans les filets traînants, mais qui entrent d'eux-mêmes dans ces pièges garnis d'amorces. Ces différents appareils ont fonctionné jusqu'à la profondeur de 5 310 mètres à bord de la *Princesse Alice* au moyen de treuils et de bobines dont un modèle réduit montrait le mode de fonctionnement. On pouvait voir aussi la « barre à fauberts », barre de fer garnie de houppes de chanvre qu'on traîne sur le fond et qui accroche au moyen de ses fils une foule d'organismes très variés.

M. J. DEPELLEY,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est au moyen de ces divers engins qu'ont été recueillies la plupart des collections zoologiques du prince. Pour la manœuvre de ces appareils sur des fonds de 5 000 mètres, il ne faut pas immerger moins de 7 000 mètres d'un câble dont 12 000 mètres sont enroulés sur une des deux bobines de la *Princesse Alice*.

Dans une galerie qui s'étendait entre les deux escaliers, figurait le sondeur à robinet de l'*Hirondelle*, le tube sondeur et la bouteille à eau Buchanan, des thermomètres à renversement : ces instruments permettent de connaître la profondeur et la nature du sol sous-marin, en même temps que sa température. Ils rapportent aussi des échantillons d'eau d'une profondeur quelconque.

Une grande pièce à laquelle aboutissait cette galerie était consacrée aux animaux des grandes profondeurs étudiés par les nombreux collaborateurs du prince. Ces spécimens étaient contenus dans sept vitrines hautes de $2^{m},50$ et dont une avait 8 mètres de longueur; sept cents bocaux y étaient enfermés. On y apercevait une énorme chimère et une foule de poissons aux formes étranges, remarquables, pour la plupart, par la grosseur de leur tête relativement au reste du corps terminé en pointe effilée ; plusieurs d'entre eux possèdent des organes lumineux ou tactiles spéciaux. Puis venait une importante série de Céphalopodes dont plusieurs, très remarquables, ont été trouvés dans l'estomac d'un cachalot. Ces vitrines contenaient des spécimens des différents groupes d'animaux, depuis les Protozoaires, jusqu'aux Mammifères; les Crustacés, les Étoiles de mer, les Oursins, notamment les Oursins mous et violets des grandes profondeurs, étaient particulièrement bien représentés, ainsi que les Mollusques étudiés et préparés par M. Dautzenberg.

On voyait, en outre, le chalut de surface, immense filet destiné à la capture des animaux pélagiques, le filet bathypélagique de Giesbrecht destiné à prendre ceux qui vivent entre deux eaux et l'électro-thermostat du Dr Regnard pour les études bactériologiques à bord.

Dans d'autres vitrines on pouvait examiner les différents modèles de flotteurs, employés dans les expériences sur le Gulf Stream et divers objets, notamment des flotteurs retrouvés échoués sur les côtes du Spitsberg.

Les échantillons de roche, de vase et de sable du fond de la mer garnissaient encore d'autres vitrines.

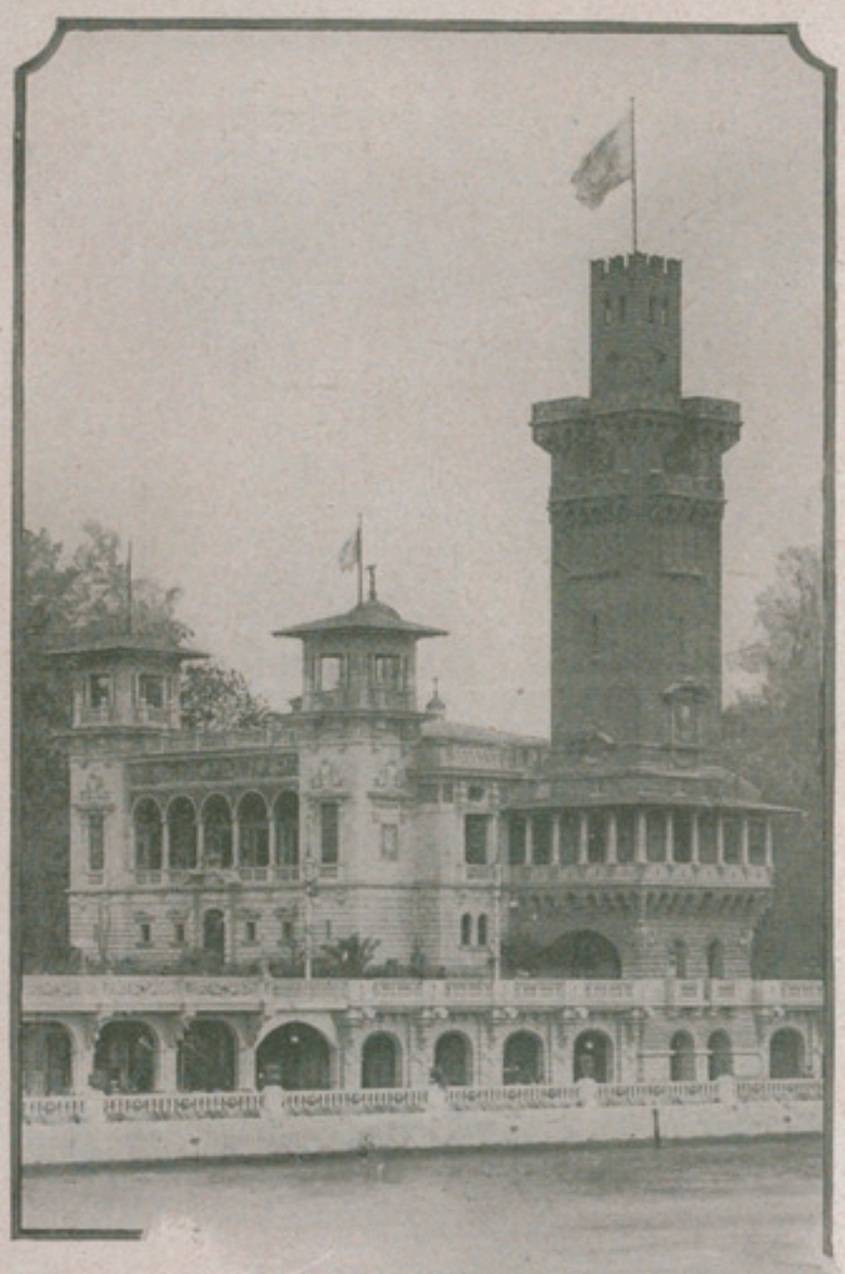
M. CAMILLE BLANC, PRÉSIDENT
DU COMITÉ D'ORGANISATION.

Mentionnons aussi ici l'importante et luxueuse publication des résultats des campagnes scientifiques, imprimé à Monaco, et dont dix-sept fascicules ont déjà paru. C'est dans cet ouvrage que chacun des nombreux collaborateurs du prince consigne le résultat de ses études sur les matériaux qui lui ont été confiés. Les planches de cet ouvrage, encadrées, garnissaient les panneaux du premier étage, avec un grand nombre de photographies prises par le prince et ses col-

laborateurs au cours des diverses campagnes (Maroc, Açores, Spitsberg, etc...).

Signalons encore une série d'aquarelles faites d'après les animaux dès leur arrivée à bord, de façon à pouvoir reproduire leurs véritables couleurs dans les planches de la publication, et divers paysages des contrées visitées et dus à différents artistes.

Avant de redescendre, les visiteurs s'arrêtaient devant les plans qui surmontaient les grandes vitrines et qui représentaient le Muséum océanographique que le prince fait élever sur le rocher de Monaco et dont la construction est déjà assez avancée. Cet édifice servira à abriter toutes les collections recueillies après des recherches poursuivies pendant tant d'années avec la plus grande persévérance ; il permettra leur utilisation par les savants de tous les pays et sera le couronnement de l'œuvre si intéressante entreprise par le prince.



PALAIS DE LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO, RUE DES NATIONS.

Situé à l'extrémité des jardins de Saint-Martin, le musée est bâti presque entièrement sur des piles. Il a 100 mètres de long. Une de ses façades regarde la mer ; l'autre, l'avenue de Saint-Martin. Il sera dirigé par le Dr Jules Richard et tous les savants viendront y puiser des documents de première main.

Ces galeries du premier étage renfermaient aussi l'exposition d'instruments de chirurgie du Dr Doyen, auteur de nombreuses conférences faites à Monaco, et les crânes perforés par toutes les balles connues.

Enfin on ne quittait pas les palais sans admirer les deux salles situées au niveau du quai de la Seine. Dans l'une était un beau panorama d'Olive représentant la Principauté vue de la mer ; l'autre était une salle dans laquelle étaient projetées les épreuves cinématographiques primées l'an dernier au concours de Monaco.

Un exquis discernement artistique avait présidé aux moindres détails de tout cet édifice, dont l'ensemble réalisait une de ces habitations de campagne, lieux de plaisance et d'étude, telles que les affectionnaient les princes de la Renaissance.

Et Son Altesse Royale le prince Albert semble bien un de ceux-là, car il a réuni autour de lui une véritable cour de gens de science, de gens de lettres et d'artistes qui travaillent, chacun de son côté, à la glorification de la maison régnante. On peut dresser une bibliographie des œuvres qu'un tel patronage a fait éclore. C'est ainsi que nous pouvons donner le titre des fascicules se rapportant aux campagnes du prince, fascicules où sont résumés les travaux retracés plus haut, où est donnée la description des appareils conservés et des curiosités recueillies. Ce sont :

I. Dautzenberg (Philippe), *Contribution à la faune malacologique des îles Açores*, avec 4 planches dont 3 tirées en couleurs. — 1889.

II. Topsent (E.), *Contribution à l'étude des Spongiaires de l'Atlantique nord (Golfe de Gas-*

cogne, Açores, Terre-Neuve), avec 11 planches. — 1892.

III. Fischer et Oehlert (D.-P.), *Brachiopodes de l'Atlantique nord*, avec 2 planches. — 1892.

IV. Bergh (R.), *Opisthobranches provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle »*, avec 4 planches. — 1893.

V. Bedot (M.), *Bathyphysa Grimaldii (nova species), Siphonophore bathypélagique de l'Atlantique nord*, avec 1 planche. — 1893.

VI. Marenzeller (Dr E. von), *Contribution à l'étude des Holothuries de l'Atlantique nord*, avec 2 planches. — 1893.

VII. Milne-Edwards (A.) et Bouvier (E.-L.), *Crustacés décapodes provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle » (1886, 1887, 1888)*, avec 11 planches et 8 figures. — 1894.

VIII. Jourdan (Et.), *Zoanthaires provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle » (Golfe de Gascogne, Açores, Terre-Neuve)*, avec 2 planches. — 1895.

VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

IX. Joubin (Louis), *Contribution à l'étude des Céphalopodes de l'Atlantique nord*, avec 6 planches. — 1895.

X. Collett (Robert), *Poissons provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle » (1885-1888)*, avec 6 planches. — 1896.

XI. Perrier (Edmond), *Contribution à l'étude des Stellérides de l'Atlantique nord (Golfe de Gascogne, Açores, Terre-Neuve)*, avec 4 planches. — 1896.

XII. Koehler (R.), *Echinides et Ophiures provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle » (Golfe de Gascogne, Açores, Terre-Neuve)*, avec 10 planches. — 1898.

XIII. Milne-Edwards (A.) et Bouvier (E.-L.), *Crustacés décapodes provenant des campagnes de l'« Hirondelle » (supplément) et de la « Princesse Alice » (1891-1897)*, avec 4 planches. — 1899.

XIV. Bergh (R.), *Nudibranches et Marsenia provenant des campagnes de la « Princesse Alice »*, avec 2 planches. — 1899.

XV. Sluiter (C.-P.), *Géphyriens (Sipunculides et Echiurides) provenant des campagnes de l'« Hirondelle » et de la « Princesse Alice »*, avec 3 planches. — 1900.

XVI. Chevreux (Édouard), *Amphipodes provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle »*, avec 18 planches. — 1900.

XVII. Joubin (Louis), *Céphalopodes provenant des campagnes de la « Princesse-Alice » (1891-1897)*, avec 15 planches. — 1900.

XVIII. Pictet (C.) et Bedot (M.), *Hydraires provenant des campagnes du yacht « l'Hirondelle » (1886-1888)*, avec 10 planches. — 1900.

Voilà pour les Sciences. Pour les Lettres, Son Altesse le prince Albert a fait publier une collection de mémoires et documents consacrés à l'histoire de sa maison et qui sont :

Documents historiques relatifs à Monaco et à la maison de Grimaldi antérieurement au XVe *siècle*, avec introduction historique, par Gustave Saige.

1 vol. de 572 pages in-4°. — 1900.

Documents historiques relatifs à la Principauté de Monaco depuis le XVe *siècle*, avec introduction historique, par Gustave Saige.

3 vol. in-4°. — 1888-1891.

Tome I, de 1412 à 1494. (CCLXXX + 716 = 996 pages.)
Tome II, de 1494 à 1540. (CCXLVIII + 906 = 1154 pages.)
Tome III, de 1540 à 1641. (CCXVI + 724 = 940 pages.)

Notices et Documents relatifs à Honoré II et à la Maison de Grimaldi, par Girolamo Rossi.

Fascicule de 72 pages in-4°. — 1891.

Cartulaire de la Seigneurie de Fontenay le Marmion, avec introduction par Gustave Saige.

1 vol. in-4°. (xl + 232 = 272 pages.) — 1895.

Documents historiques relatifs à la Vicomté de Carlat, accompagnés d'une étude historique, avec cartes et plans, par Gustave Saige et le C^te^ de Dienne.

2 vol. in-4°. — 1900.

Tome I, Documents. (viii + 792 = 800 pages.)
Tome II, Étude historique, Supplément, Tables. (cccxcii + 368 = 760 pages.)

Chartrier de l'Abbaye de Saint-Pons de Nice, par le C^te^ E. Cais de Pierlas.

1 vol. de 400 pages in-4°. — 1900.

Prodrome de la Flore bryologique de Madagascar, des Mascareignes et des Comores, par F. Renaud, d'après un mémoire couronné par l'Académie des sciences.

1 vol. in-4°. (viii + 300 = 308 pages.) — 1895.

La Grotte des Spélugues à Monte-Carlo, par Émile Rivière.

Fascicule in-4° de 18 pages et 2 planches. — 1897.

Abrégé de l'Histoire de Monaco, à l'usage des écoles de la Principauté.

1 vol. in-8° de 94 pages. — 1894.

UNE TOURELLE DU PAVILLON.

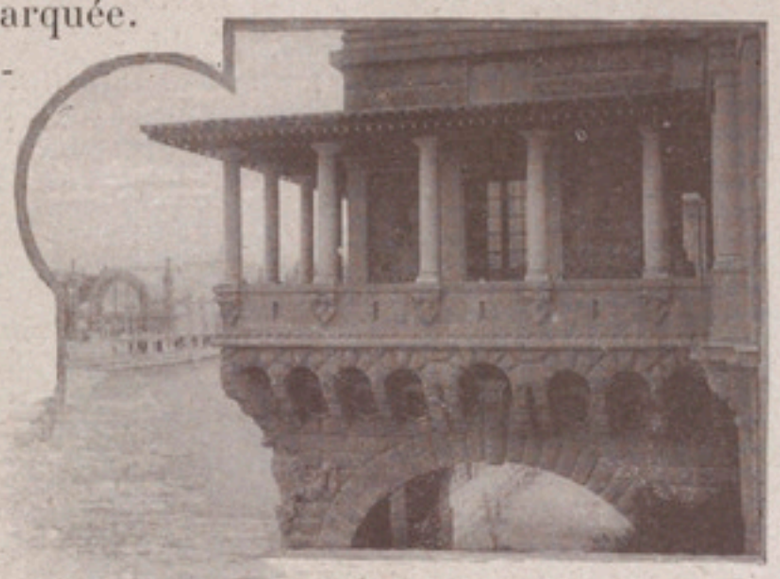
Monaco, ses origines et son histoire, par Gustave Saige.

1 vol. in-8°. (xiv + 528 = 542 pages.) — 1897.

(Imp. de Monaco. — L. Hachette et C^ie^, éditeurs à Paris.)

On remarquait aussi, dans le Palais de Monaco, que l'Instruction publique est fort en honneur dans la principauté. Son Altesse le prince Albert a, lui-même, l'esprit trop cultivé pour négliger l'éducation élémentaire de ses sujets.

L'École communale de Monte-Carlo avait envoyé des travaux d'élèves fort remarquables et des spécimens d'une méthode d'enseignement par la confection des cartes qui était fort remarquée. Elle comprenait les cartes suivantes :



UN COIN DU PAVILLON.

1° Afrique politique, d'après les derniers traités (1900), renfermant celle de Madagascar et de toutes les colonies françaises ;

2° Grande carte, Algérie et Tunisie ;

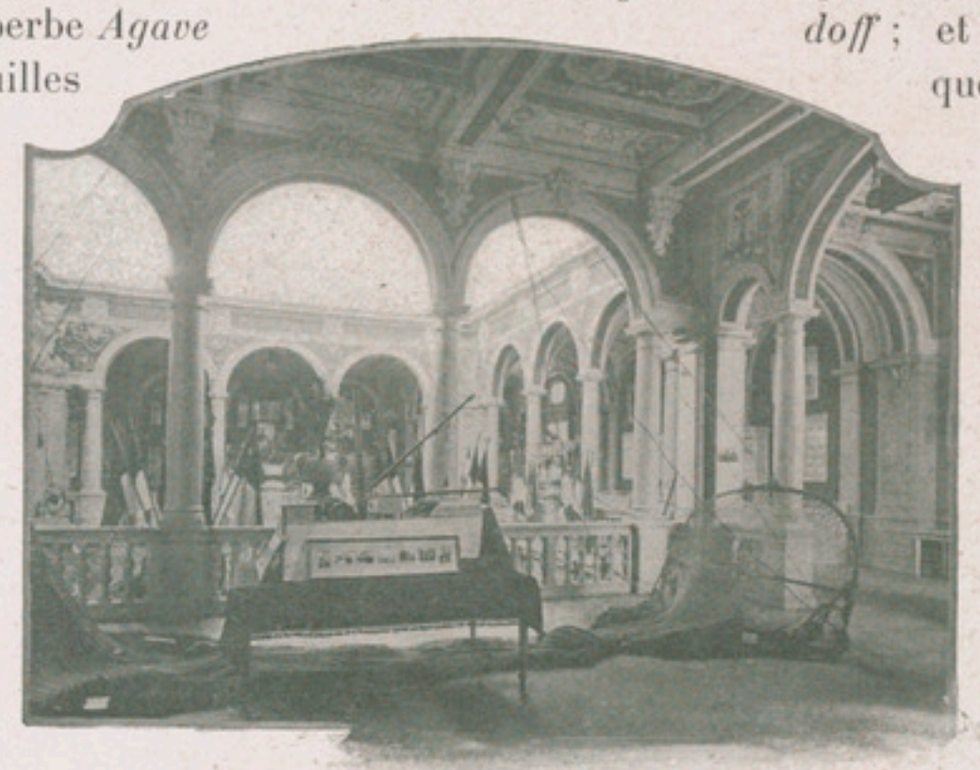
3° La Côte d'Azur, de Toulon à Saint-Raphaël.

Enfin, on admirait d'autres travaux d'élèves auxquels, filles et garçons, est donné un excellent enseignement technique : des devoirs journaliers, ouvrages à l'aiguille, aquarelles, palets, broderies, dessins de têtes, calligraphie, etc. Tout cela disait le soin extrême que Son Altesse le prince Albert prend de toutes les questions qui ont trait à la prospérité matérielle et morale de ses États. Ceux-ci n'apparaissaient pas seulement comme les voient des milliers d'hôtes, l'hiver, et comme les montraient de belles aquarelles et de beaux tableaux, c'est-à-dire comme l'Éden méditerranéen, mais aussi comme un petit pays qui, pour l'état de culture des esprits, peut être donné en modèle.

Pour que la vision de cet Éden fût complète, il fallait avoir admiré — et personne n'y a manqué — l'exposition de plantes et de fleurs qui formaient, à proprement parler, une des merveilles des expositions de la rue des Nations.

Voici quelques noms des plantes qui ornaient les plates-bandes disposées autour du palais. C'étaient :

De chaque côté de l'entrée principale, deux splendides spécimens de *Dasylirium seratifolium* et également deux exemplaires géants du *Cereus robustus*; ensuite, au hasard, toute la série des *Agaves* : l'*Agave destingeana*, à piques noires; l'*Agave americana picta*, jaune et vert; un superbe *Agave* vert tendre aux feuilles robustes et vigoureuses (le public avait même profité de la circonstance pour y graver des inscriptions); l'*Agave Franciozinii*; un *Yuca*; l'*Aloe fructicosa* à feuilles en dents de scie; de superbes *Phœnix canariensis* (3 mètres de haut); de très artistiques spécimens de *Cereus grandiflora*, plantes flexibles se plaisant à épouser les formes les plus variées; de superbes et nombreux *Melocatus communis*; en bordure les *Colyladon orbiculata*; l'épineux *Opunita tasiacantha*; le *Cereus Zeometrizan*, plante à larges tiges; l'*Euphorbia cladestina*, tortueuse et granulée; la *Dikia mexicana*; un petit *Kleinia ficoides*.



AU PREMIER ÉTAGE,
EXPOSITION SCIENTIFIQUE DU PRINCE DE MONACO.

Si maintenant on pénétrait à l'intérieur, c'est un véritable émerveillement de fleurs qui nous ravissait et, bien plus encore, nous surprenait; on apercevait là certains spécimens que l'on n'avait jamais rencontrés nulle part ailleurs; le centre du hall vitré, qui formait serre, était occupé par un exemplaire splendidement développé de palmier dit *Cocas bouetti*; ensuite, à droite, ce qui frappait le plus est un *Anthurium Warocqueanum*, dont les feuilles atteignaient 1 mètre de haut sur 40 centimètres de large; plus loin, le *Pandanus baptisti* aux feuilles minces et longues d'un très beau jaune vert; le *Platycerium grande*; une création de la maison, un *Anthurium Leodiense* aux fleurs énormes, produit par un *Anthurium Vetchii* et un *Anthurium Leodiense*; un très joli spécimen, mais moins grand, d'*Anthurium ferrierense* aux larges feuilles et aux fleurs rouges avec cône; une plante unique dite : *Zamia prince Demidoff*; et pour terminer quelques noms, sans nous arrêter : *Hentia forestiana*; *Croton Costerzei*; *Croton, souvenir de M. Antonin Curti*; *Vanilla aromatica*; *Asplenium nidus avis*; *Dieffenbachia marmorea*; *Croton Lord Rendel*; *Schismu Hoglotis robelini*; *Anthurium acaule*; *Psyloton triquetrum*; *Curmeria Walisii*; *Aelsmea Weilbachi*; *Nidularia inocentii*; *Croton Georges Bornier*.

Il est bien évident que, dans un pays où l'on récolte tant de fleurs, l'industrie de la parfumerie doit se développer facilement; c'est ce qui a lieu pour Monaco; les produits exposés se divisaient en deux catégories : les matières premières pour la parfumerie; la parfumerie confectionnée ensuite. Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de ces produits qui sont connus et appréciés du monde entier.

En résumé, quoique réduite aux dimensions de son pavillon, l'exposition de la principauté de Monaco n'en présentait pas moins un intérêt considérable; les documents que l'on y rencontrait étaient pour ainsi dire uniques, et certaines industries d'art y ont atteint un degré de perfection qui n'a été dépassé ni à Paris, ni dans les grandes villes d'Allemagne.

Suède

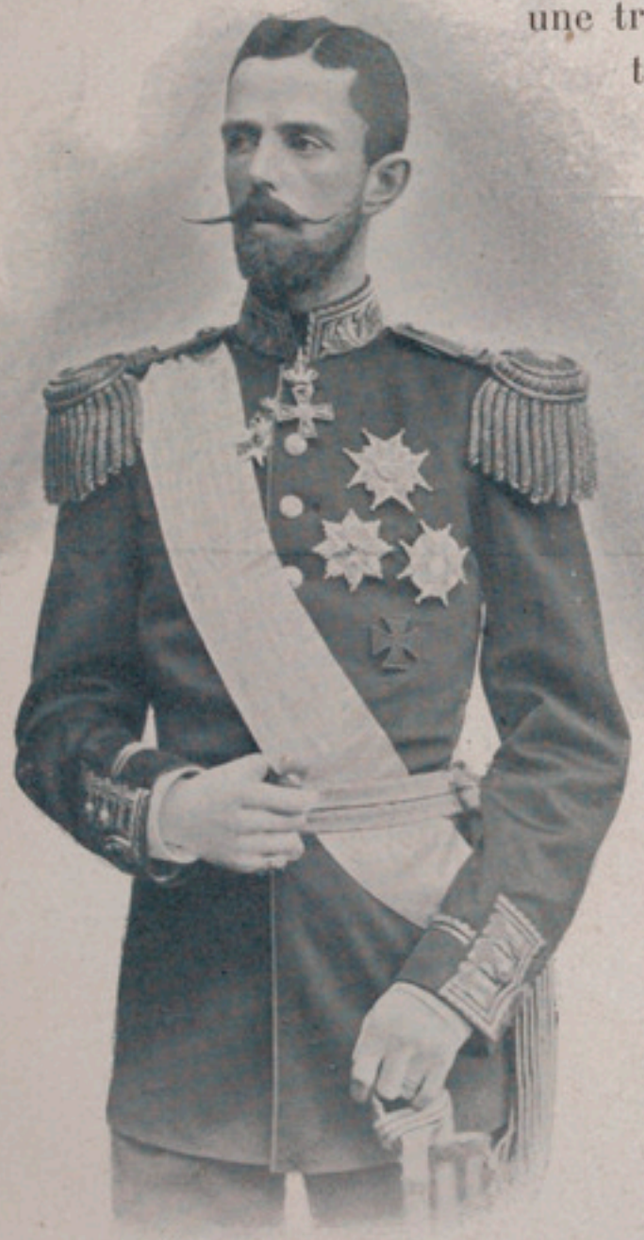
SUÈDE

Sa Majesté Oscar II, roi de Suède et de Norvège, n'a pas manqué, pendant les visites officielles qu'il a faites à Paris, de donner à ses sujets y résidant, la satisfaction de constater combien leurs efforts, pour organiser une exposition digne de leur pays, avaient été suivis de succès.

Arrivée le 8 juin, Sa Majesté s'est rendue dès le lendemain matin à la rue des Nations, et Elle est entrée au palais de Norvège, puis au palais de Suède.

SA MAJESTÉ OSCAR II, ROI DE SUÈDE.

C'était tout à côté du pont de l'Alma, une très vaste construction en bois, peint et naturel. Il paraît qu'en Suède ces constructions sont nombreuses; mais l'architecte, M. Ferdinand Boberg, avait apporté dans l'édification du pavillon suédois une coquetterie plus grande encore. Le palais avait été édifié en Suède, puis apporté tout démonté et mis en place par les ouvriers du pays. Il était d'architecture fort originale, sans style défini, formé de tourelles à clochetons arrondis, reliés au corps central par des passerelles aériennes d'un amusant effet.



SON ALTESSE LE PRINCE HÉRITIER.

Avec ses piliers élancés, ses hautes toitures recouvertes d'ardoises (en bois), avec son clocher et ses contreforts, le pavillon donnait assez l'impression de la mâture d'un cuirassé surchargé de lourdes hunes. Il faisait grand honneur et à l'architecte et à M. Thiel, commissaire général qui avait fait connaître ses rares qualités d'administrateur et d'organisateur en 1897, lorsqu'il présida aux destinées de l'Exposition organisée à Stockholm, en commémoration du vingt-cinquième anniversaire du roi Oscar, et à laquelle les pays scandinaves seuls avaient été invités. Cette exposition, installée dans un cadre merveilleux, remporta un succès retentissant, grâce aux efforts et à l'ingéniosité de M. Thiel.

Cette fois, M. Thiel a aussi bien réussi.

L'intérieur du palais ne le cédait pas à l'extérieur, l'aménagement était très bien entendu; au centre, une grande salle octogonale sur laquelle s'ouvraient d'autres salles plus petites où étaient exposés les trésors du pays.

M. AKERMAN, MINISTRE DE SUÈDE ET DE NORVÈGE EN FRANCE.

La Suède figurait dans toutes les classes de l'Exposition, et ce qu'on avait voulu montrer dans le pavillon suédois c'était un petit coin artistique du pays. On avait donc réuni quantité de spécimens du travail national : ustensiles en bois, en os, en cuir; étoffes tissées ou brodées, dentelles, produits du slojd ou *sloyd*. Ce nom

désigne la petite industrie pratiquée dans l'intérieur de la famille, par opposition à la production manufacturière. Le sloyd comprend également les arts d'amateur dont l'exercice est plus généralisé en Suède qu'il ne l'est chez nous. Nous n'avons rien de semblable en France; dans quelques provinces lointaines, nos paysans ont conservé quelques vieilles traditions, de

M. A. THIEL,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

vieux modèles, et reproduisent, par des procédés périmés, des travaux à la mode aux siècles passés, mais l'industrie moderne s'est immiscée dans leur façon d'agir. On leur a fourni des dessins, des machines expéditives, des matériaux à bon marché; et des anciennes renommées, seuls les noms subsistent, couvrant, d'un faux air d'honorabilité, la pure et simple camelote, dont la seule excuse est le prix réduit, obtenu aux dépens de la matière première et du travail hâtivement conduit.

La Suède a conservé notamment les vieilles traditions du tissage à la main et de la lente et patiente broderie à l'aiguille.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Dans le hall, s'ouvraient deux larges loges où, dans un intérieur reconstitué, tendu et décoré par des étoffes aux dessins simples et naïfs, travaillaient des paysannes; à droite, pour les visiteurs pénétrant par la porte du quai, c'étaient des originaires de la Dalécarlie, province du nord où les mœurs du vieux temps ont conservé toutes leurs particularités; la langue elle-même n'a pas subi les variations modernes, et diffère surtout par l'accent du suédois que l'on parle dans les grands centres.

En face, les femmes occupées à des travaux similaires, une jeune fille et une personne plus âgée, originaires de la Scanie dont elles portaient le costume national que caractérise un bonnet ou coiffe en tissu transparent; robes, corsages et tabliers sont bordés et brodés de dessins aux couleurs vives qui tranchent sur le ton foncé de l'étoffe.

A gauche également, et dans un angle, s'ouvrait un réduit où se précipitait la foule, très intéressée par le travail de deux Lapons orfèvres, actionnés la journée entière sur la table échancrée, où ils s'escrimaient avec leurs outils minuscules, sur des bijoux en filigrane d'or ou d'argent; ils étaient coiffés du haut bonnet de drap pointu, la coiffure nationale que portent également les femmes, et qui ressemble quelque peu aux bonnets de police des soldats du premier Empire. L'atelier où travaillaient les Lapons était tendu de bandes de toile décorées de compositions très amusantes,

qui pour la plupart, d'après les costumes des personnages représentés et les inscriptions qui servent de légende, remontaient au siècle dernier. Une jeune Laponne, dans ses plus beaux atours, vendait au public les bijoux fabriqués par ses compatriotes.

Une vitrine, entre les Lapons et les paysannes de la Scanie, contenait des dentelles aux dessins archaïques pleins de caractère : c'étaient les dentelles de Wadstena.

Au centre, dans une grande vitrine, on pouvait admirer les grands travaux d'orfèvrerie. C'étaient des pièces superbes, des cadeaux offerts au roi Oscar de Suède.

Parmi les pièces les plus remarquables, citons un écrin offert en 1895 par l'armée et la marine suédoises ; une coupe *Nautilus*, offerte en 1897 par l'état-major du roi, la cour et les gens de service ; une adresse de la ville de Stockholm et autre adresse de la franc-maçonnerie, dont le roi est membre depuis plus de cinquante ans.

Les adresses étaient gravées sur des plaques en argent délicatement ciselées.

LES TOURELLES DU PAVILLON.

INTÉRIEUR D'UN ATELIER EN LAPONIE.

Dans le fond du hall central se trouvait le salon de réception ; l'ameublement, de style moderne, était fort élégant. Au panneau du centre était accroché un tableau dans une tonalité douce : c'était une vue du château de Stockholm peinte par le prince Eugène.

Plus loin s'ouvrait la salle de lecture, très élégante aussi et tapissée de photographies. C'étaient les monuments, les paysages, les bois, les forêts, les cascades de la Suède.

Mais la grande attraction du pavillon était la visite aux deux dioramas, deux merveilles...

Le premier représentait une nuit d'hiver en Laponie, aux environs des mines de Kirunavara, à 100 kilomètres au nord du cercle polaire. La campagne est couverte de neige ; au premier plan un troupeau de rennes domestiques, les animaux sont étendus dans la neige ; à gauche, le petit berger, la tête enfouie dans son bonnet, dort la tête appuyée sur le ventre d'une de ces bonnes bêtes ; plus loin le chien, un chien-loup aux yeux flamboyants, surveille le troupeau.

Au fond, un ciel bleu avec des étoiles qui scintillent et brillent avec la lueur rouge de l'aurore boréale qui monte à l'horizon. C'était d'une intensité d'impression extraordinaire.

L'autre diorama exprimait la nuit d'été. Un bassin d'eau naturelle, de l'eau qui frissonne sous un souffle léger ; les navires à l'ancre, de vrais navires, mais tout petits, se ba-

lancent doucement. Au fond, une ceinture de maisons, de clochers, de tonnelles qui se détachent sur un fond de ciel bleu orné du croissant lunaire.

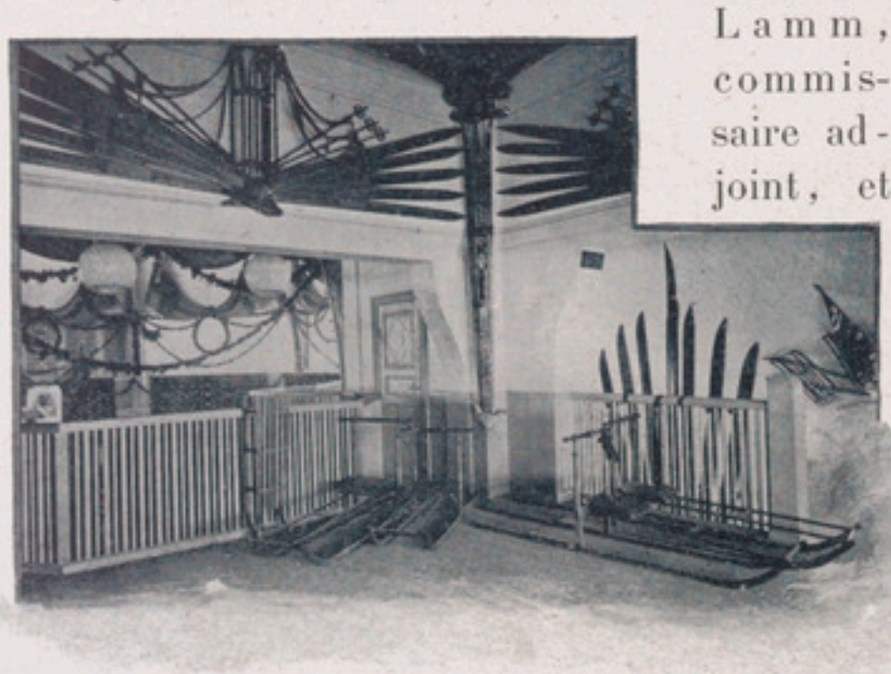
C'est la rade de Stockholm, éclairée par cette lueur rougeâtre et bizarre qui marque la transition entre le jour et la nuit sous ces latitudes qui ne connaissent ni l'aube ni le crépuscule.

L'auteur de ces admirables dioramas était le peintre Tiren.

Le premier étage du pavillon était occupé par deux salles de réception ; c'est là que S. M. Oscar II a été reçu par M. Thiel, commissaire général, qui lui a présenté les principaux exposants de sa section. Il leur a fait part de la joie que lui a donnée sa première visite à l'Exposition, et les a félicités d'y avoir pris part.

L'INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Il y avait là, outre Mme Thiel, M. Per Lamm, commissaire adjoint, et



LES MOYENS DE LOCOMOTION DU PAYS.

Mme Per Lamm ; MM. Frogren, secrétaire du commissariat ; Hultgren, délégué, etc...

Le Roi a retrouvé avec plaisir, en ce coin de son pays, les précieux objets qui lui avaient été offerts à l'occasion de son jubilé et qu'il avait prêtés à l'Exposition. Il a semblé revoir aussi avec plaisir le tableau représentant le château de Stockholm et peint par son fils le prince Eugène. Il s'est déclaré enchanté des deux dioramas. Il est monté ensuite au premier étage d'où il a joui, sur le balcon, du magnifique tableau que lui offrait l'Exposition sur la Seine ; puis, après quelques instants de repos, il a apposé sa signature sur le Livre d'or du pavillon. A midi, il remontait en voiture et, très acclamé, sortait de l'Exposition par le pont de l'Alma. Avant de quitter Paris il a de nouveau exprimé toute sa satisfaction à M. Thiel et aux représentants de l'Administration de l'Exposition, qui l'ont guidé pendant de nombreuses visites où il a été très acclamé.

Une des fêtes parisiennes qui ont mieux mis le public parisien en contact avec Sa Majesté, a été le Grand Prix de Paris, le 10 juin.

S. M. Oscar II avait quitté à trois heures précises l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Le cortège du roi de Suède, encadré de deux pelotons de la garde à cheval, se composait de trois voitures, dont on admirait beaucoup la tenue et les chevaux.

Dans la voiture du souverain, attelée à la daumont, conduite par deux postillons et précédée d'un piqueur, se trouvaient avec S. M. Oscar II le grand maréchal de la Cour, duc de Printzkold, et le vice-amiral de Maigret, tous, comme le souverain, en redingote noire.

Les deuxième et troisième voitures étaient occupées par le baron Akerman, ministre de Suède, le commandant Chabaud et les personnes de la suite du Roi.

La foule, qui attendait le passage du Roi, l'a accueilli avec les cris mille fois répétés de : « Vive le Roi ! Vive la Suède ! »

A L'EXPOSITION : SA MAJESTÉ LE ROI OSCAR ET LE MINISTRE DU COMMERCE.

A trois heures un quart, S. M. Oscar II, après avoir salué Mme Loubet, prenait place à côté du Président de la République, dans la tribune d'honneur.

Dès lors, pendant la troisième course et pendant tout l'entr'acte qui précédait le Grand Prix, cette tribune était, on peut le dire sans exagération, le point de mire de tout le pesage et de toute la pelouse.

Le corps diplomatique et tous les ministres entouraient le chef de l'État et le souverain.

Le Roi s'est longuement entretenu avec Mme Loubet et avec Mme Waldeck-Rousseau. Il était particulièrement heureux des acclamations qui l'avaient accueilli sur tout son passage, acclamations qui ont fait un plaisir encore plus grand à M. Loubet qui voyait en quelle communauté d'idées et de sentiments le public tout entier fêtait l'hôte royal de la France.

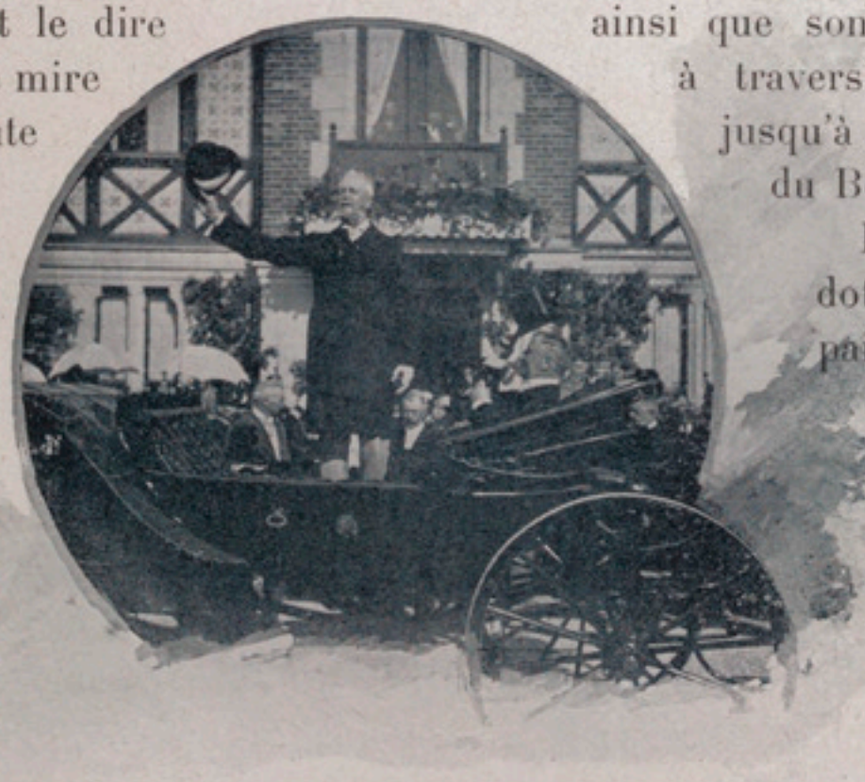
Le départ a commencé quelques minutes après le Grand Prix, aussitôt que le Président de la République eut adressé ses félicitations au baron de Schickler, l'heureux propriétaire de Semendria.

S. M. Oscar II est parti d'abord, avec le même cérémonial qu'à l'arrivée et les mêmes cris unanimes de : « Vive le Roi ! »

Le souverain, debout dans la voiture, dominant la foule de toute sa superbe prestance, a salué maintefois jusqu'au sortir du pesage.

SA MAJESTÉ LE ROI OSCAR, RUE DES NATIONS.

Les mêmes ovations ont encore redoublé quand la daumont royale a passé derrière le moulin, puis devant le château tout fleuri de M. Chauchard, et le Roi debout encore à ce moment, a salué de nouveau longuement. C'est ainsi que son escorte l'a conduit, à travers l'allée des Acacias, jusqu'à son palais de l'avenue du Bois.



SA MAJESTÉ LE ROI OSCAR AU GRAND-PRIX DE PARIS.

Le petit-fils de Bernadotte a reçu décidément partout, suivant son mot si affectueux, l'accueil « d'un petit-fils de la France ».

Les réceptions officielles qui ont été faites à Oscar II ont été aussi brillantes que les démonstrations populaires. Le caractère de la première entrevue de Sa Majesté et de M. Loubet, à l'Élysée, doit être

notée. C'était le lendemain même de son arrivée.

A deux heures arrivaient au palais des Souverains un escadron de cuirassiers, qui devait servir d'escorte au souverain et quatre voitures de la Présidence. La splendide calèche attelée à la daumont, avec quatre superbes bai brun, les postillons en tenue de gala, était précédée du piqueur Montjarret en habit à la française galonné d'or.

Ces équipages entrent dans la cour du palais, et un quart d'heure plus tard le Roi monte dans la daumont avec son ministre, M. Akerman et le vice-amiral de Maigret.

Le souverain, en uniforme d'amiral, porte le grand cordon de la Légion d'honneur. Sa haute taille est grandie par le panache de plumes jaunes qui retombent sur le bicorne.

LE VALET DE PIED DU ROI OSCAR ET CELUI DU PRÉSIDENT LOUBET.

Les personnes de la suite française et scandinave prennent place dans les autres voitures, et le cortège défile par l'avenue du Bois-de-Boulogne, l'avenue des Champs-Élysées, l'avenue de Marigny et le faubourg Saint-Honoré, au milieu des cris retentissants de « Vive le Roi ! »

A deux heures et demie, la voiture royale entre dans la cour de l'Élysée. Les honneurs militaires ont été rendus par un bataillon du 74e régiment d'infanterie, commandé par le colonel, avec musique et drapeau. On joue l'Hymne royal. Le Roi, debout dans la voiture, s'incline devant le drapeau. Puis il descend et est reçu par M. Crozier, le capitaine de frégate Huguet, officier de semaine, et M. Bouchez, commandant du palais de l'Élysée. En haut du perron se tient le général Bailloud. Le Roi monte au milieu d'une double haie de gardes républicains et rencontre le Président de la République sur le seuil de l'antichambre.

M. Loubet, portant le grand cordon de l'ordre des Séraphins, a auprès de lui M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, les membres de son cabinet civil et les officiers de sa maison militaire. Il serre fortement la main du souverain et se retire avec lui dans le grand salon des ambassadeurs, d'où, après un entretien d'un quart d'heure, le Roi et le Président passent dans le salon des aides de camp. C'est là qu'ont lieu les présentations officielles des personnes des suites du Président et du Roi.

Le souverain ayant demandé à saluer Mme Loubet, le Président le conduit auprès d'elle dans le salon du premier étage.

A trois heures et quart, Sa Majesté, accompagnée jusqu'à l'antichambre par le Président de la République, prend congé de lui. Avant de monter en voiture, le Roi passe en revue les troupes qui forment le cercle d'honneur.

Le cortège royal retourne ensuite au palais des Souverains, où, à trois heures et demie, arrive, en cortège de gala, le Président de la République, accompagné du général Bailloud, de M. Combarieu et des officiers de sa maison militaire.

Reçu par le premier maréchal de la Cour et les aides de camp de Sa Majesté, le Président de la République rencontre le Roi à l'entrée du grand salon. Cette visite a eu la même durée que la première, et M. Loubet rentre à quatre heures et quart à l'Élysée.

Grèce

GRÈCE

Athènes aura, en cette année 1901, le plus élégant et le plus classique Palais des Beaux-Arts que l'on puisse rêver, même en Attique toute pleine du souvenir des grands chefs-d'œuvre : ce sera le palais de la Grèce qui figurait dans la rue des Nations et que son architecte, M. Lucien Magne, a fait digne des plus belles productions antiques. Il a été construit de façon à être transporté dans la capitale du royaume Hellénique.

SA MAJESTÉ LE ROI DE GRÈCE.

Une première originalité de cet édifice fut qu'il a été achevé le premier : il était prêt et inauguré le 30 mars, quinze jours à l'avance! Son auteur reçut, alors, de la presse parisienne les plus vifs éloges et il les méritait, à tous égards.

M. Lucien Magne avait obtenu la commande officielle de ce palais dans les conditions suivantes : de retour, en 1897, d'une mission en Grèce que lui avait confiée le gouvernement français, il exposa une très belle série de documents, aquarelles, dessins, photographies, rapportés de ce voyage. Ces documents furent si remarqués, que M. Delyanni, ministre de Grèce à Paris, qui l'avait connu à Athènes au moment où il étudiait la question de la restauration du Parthénon, lui demanda d'étudier le projet du pavillon hellénique du quai d'Orsay. Ce faisant, le ministre fut heureusement inspiré. M. Lucien Magne jeta les plans d'une charmante construction, très grecque par la sobriété et l'harmonie de sa couleur, et par la grâce de ses lignes, très moderne, pourtant, par l'usage judicieux qui y a été fait des matériaux nouveaux de construction, le fer et les céramiques. Au milieu de tant de palais truqués, de tant d'architectures maquillées et fausse pierre, faux marbres, cette interprétation d'une petite église byzantine par des procédés récemment mis à la disposition des constructeurs, cette transposition, pour ainsi dire, d'un style classique en un mode nouveau apparaissait comme chef-d'œuvre de sincérité et de raison.

S. EXC. M. P. DELYANNI,
MINISTRE A PARIS.

Le pavillon hellénique était inspiré d'un des types de ces églises de Mistra, églises grecques des XI^e^ et XII^e^ siècles dont la coupole centrale est portée sur un tambour polygonal par des trompes qui reportent les charges sur huit points d'appui intermédiaires. Mais l'artiste n'avait emprunté à ces temples que leur principe, et l'avait merveilleusement approprié à la destination, aux conditions d'édification et de

M. ALEXANDRE ROMA, PRÉSIDENT
DE LA COMMISSION.

vie du monument qu'il avait à construire.

L'ossature de son pavillon, on l'a vu, était en fer : douze arcs de métal, quatre grands supportant le dôme par l'intermédiaire de trompes et de nervures, pareillement métalliques, retombant à la base sur des consoles faites d'une acanthe recroquevillée ; huit autres arcs plus petits donnant le squelette des nefs, disposées en croix grecque autour de cette coupole et du quadrilatère où elle s'appuie. Les murailles, de grosses poteries creuses, pareilles à celles qu'utilisa, jadis, M. Formigé, dans ses deux palais du Champ-de-Mars, n'étaient que des clôtures. La partie essentielle de cette élégante construction, la matière nécessaire à son existence, c'étaient les douze arcs de fer. Et M. Magne avait établi son armature avec un art consommé et fait concourir à la décoration de son œuvre les matériaux de construction eux-mêmes, ces fers peints d'un vert pâle, ces arbalétriers et ces chevrons de sapin ou de chêne verni qui, notamment dans les avant-corps, prolongeant les bras de la croix, s'appuyaient crânement sur des consoles saillantes sur la face apparente d'une poutre de fer, et ces voliges du toit, alternativement dorées et vernies.

M. NICOLAS DE SACILLY,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ce pavillon, par un soleil radieux, était exquis et on ne pouvait pas ne pas être séduit dès l'abord par ces toits de tuiles roses, par ces murs de briques roses, coupés d'assises de briques émaillées, bleu turquoise, par ces plaques vernissées qui miroitaient aux frontons, par ces loggias accueillantes et légères, que soutiennent de grêles colonnettes de marbre blanc ; à l'intérieur, par l'accord de ces mêmes briques rosées et de ces piliers vert d'eau, non point de ces piliers brutaux, ouvrage grossier des rudes cyclopes d'à présent, avec leurs boulons ou leurs rivets apparents, mais des piliers où ce barbare et nécessaire appareil s'enveloppait et se parait d'une gaine de métal ajouré, découpé, martelé ; d'une parure de feuilles lancéolées d'olivier et de lourdes têtes de pavots faisant plier leurs tiges ; des piliers ceints, à la place du chapiteau, d'une couronne des mêmes feuilles effilées d'olivier, dorées d'un or discret.

Cinq cents exposants environ avaient reçu l'hospitalité dans ce délicat palais, grâce au zèle du commissaire général hellénique, M. de Sacilly. On trouvait là les produits nationaux de la Grèce : des matières premières, des types de minerais, et ses marbres tant vantés ; des échantillons de ses bois industriels et des produits du sol ; les céréales, les raisins secs de Corinthe. On

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

pouvait y déguster des liqueurs et des vins gris. Les huiles comestibles y tenaient une place importante. Enfin, il y avait place pour l'ethnographie, et l'on y admirait les morceaux les plus intéressants extraits des récentes fouilles de Delphes et d'Olympie. A cet égard, on sait combien riche est la Grèce et combien elle gère avec intelligence les trésors que les années accumulées de la civilisation antique la plus raffinée ont déposés dans son sol. Des lois fort libérales pour les savants étrangers protègent contre les pillards ce précieux *sous-sol* grec qui est fouillé, petit à petit, par des mains pieuses seulement et dont aucune parcelle ne se perd.

VISITE AU PAVILLON PAR LE PRÉSIDENT LOUBET.

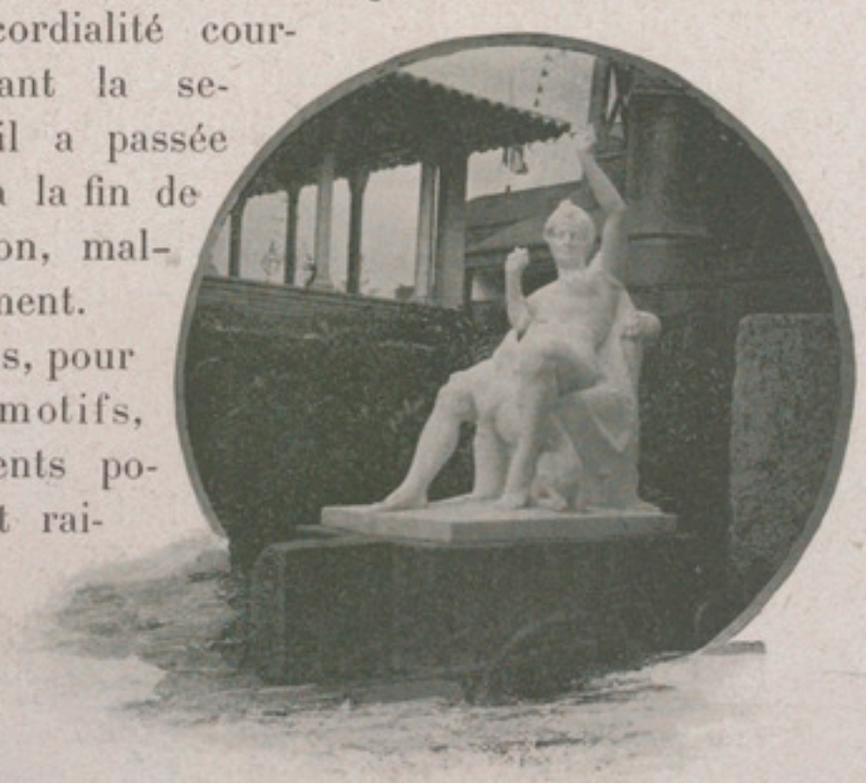
Nous n'avons pas besoin d'indiquer longuement l'influence, l'importance de notre école archéologique d'Athènes, le rôle que

DEVANT LE PAVILLON.

ses élèves tiennent dans le monde entier et qu'ils peuvent tenir en raison de l'hospitalité éclairée et bienveillante qui leur est accordée.

Grâce doit en être rendue à l'influence si bienfaisante, si intelligemment inspirée du roi Georges. Ce souverain, encore, est presque un Parisien. Nous sommes habitués à le voir demeurer plus d'un mois au milieu de nous, dans nos musées, nos villes d'eau, nos théâtres de toute espèce et son incognito est toujours respecté par la foule qui fait grand cas de la simplicité et de la dignité de son attitude. Sa Majesté est venue, naturellement, visiter l'Exposition. Elle y a consacré plusieurs journées où Elle s'est vivement intéressée à tout ce qu'Elle a vu, et rien de ce qui concerne les Arts, les Lettres, les Sciences n'échappa à cet esprit très orné et très fin.

Du reste, les sympathies de la population parisienne s'étendent un peu à toute la famille du souverain hellénique, dont les membres sont également, très fréquemment, nos hôtes. C'est ainsi qu'après son père — qui a rendu visite officielle au Président de la République — le second fils du roi Georges, commissaire général en Crète, a été salué très respectueusement, avec une cordialité courtoise, pendant la semaine qu'il a passée à Paris, à la fin de l'Exposition, malheureusement.



A L'ENTRÉE DU PAVILLON.

Au surplus, pour d'autres motifs, ces sentiments populaires ont raison d'être : nul n'ignore en France que le roi Georges n'a jamais désespéré du sort du pays sur lequel il règne, pendant la période d'épreuves que lui

a infligée la récente guerre. Il a défendu avec tout son courage son royaume et il n'a pas tenu à lui que la victoire restât à ses armes. La paix faite, le Roi s'est efforcé de réparer le dommage accompli et de restaurer, dans l'Hellade, l'autorité, l'ordre, la prospérité. Il a donné l'exemple de la fermeté, de l'économie, de la saine raison et du patriotisme nécessaires à la régénération de la nation et, devant l'Histoire, son règne demeurera comme un de ceux qui, traversés par de terribles événements, auront laissé pourtant la Patrie hellénique digne de l'estime et de la confiance de toute l'Europe.

AU PAVILLON, SALON DU COMMISSARIAT.

Et c'est, en effet, un admirable pays. La mer y met en contact les éléments les plus divers, hommes et marchandises; les échanges de denrées et les échanges d'idées sont également avantageux; ils entretiennent perpétuellement l'activité physique et intellectuelle.

La Grèce d'Europe, plus pauvre que la Grèce d'Asie avec ses beaux fleuves et ses plaines fertiles, a stimulé l'énergie de ses habitants. La lutte incessante contre la sécheresse, contre les marais, contre les obstacles naturels de toutes sortes les a fait plus robustes et plus rudes, l'esprit plus libre. Le privilège spécial de la Grèce consiste dans la juste mesure de ses avantages naturels. Le Grec jouit pleinement de toutes les faveurs du Midi; il a pour le réjouir et le ranimer l'éclat d'un ciel méridional, des jours sereins, des nuits tièdes qui délassent et reposent. Il obtient aisément de son sol ou de la mer ce qui est nécessaire à sa subsistance; la nature et le climat le forment à la tempérance. Il habite un pays de montagnes, mais ces montagnes ne sont point des rochers dénudés; couvertes de terres labourables et de pâturages, elles ne font qu'assurer sa liberté. Il habite une île dotée de tous les privilèges des rivages méridionaux, et cette île a en même temps l'avantage de former un vaste ensemble de surfaces continues. Matière ici figée, là fluide, montagnes et bas-fonds, sécheresse et humidité, tourmente de neige en Thrace, ailleurs soleil tropical, tous les contrastes, toutes les formes que peut revêtir la vie de la nature, se réunissent pour éveiller et aiguillonner de mille manières l'esprit de l'homme. Mais, de même que ces contrastes disparaissent dans une harmonie supérieure qui embrasse les côtes et les groupes d'îles de l'Archipel, de même l'homme s'est senti porté par l'instinct et l'harmonie à observer une mesure entre les contrastes qui sont les moteurs de la vie consciente, entre la jouissance et le travail, entre les plaisirs des sens et les joies de l'esprit, entre la pensée et le sentiment.

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Cet équilibre moral est le trait fondamental de la psychologie hellénique.

Serbie

SERBIE

Le palais de la Serbie se dressait à l'angle du pont de l'Alma et du quai d'Orsay, bien en vue, et il formait, avec ses cinq dômes, une majestueuse entrée, dans cette extrémité de la rue des Nations. M. Milan Kapetanovitch, professeur à l'école polytechnique de Belgrade, aidé, ici, par l'architecte bien connu M. Ambroise Baudry, en avait composé les plans, de telle sorte que, du fleuve, un spectateur apercevait le sol des salles d'exposition. C'était un palais d'une superficie de

SA MAJESTÉ ALEXANDRE Ier, ROI DE SERBIE.

550 mètres, ce qui, pour la Serbie, qui ne compte que 2 millions d'habitants, représentait un emplacement très considérable.

Comme style, il appartenait à l'architecture serbo-byzantine. Le pur byzantin, né à Constantinople, rayonnait dans tous les milieux que traversait la domination turque ; mais ce style était forcément modifié par des particularités locales. C'est ainsi que le Palais serbe, quoique visiblement byzantin d'inspiration, s'éloignait du pur byzantin pour caractériser l'art national serbe. Les murs étaient en pierres de petit appareil, alternant avec des assises de briques. Les coupoles étaient en métal, imitant le bronze ou peintes.

L'intérieur du palais était extrêmement intéressant.

Lorsque les organisateurs de l'exposition serbe eurent demandé et obtenu du commissariat français une concession d'un espace aussi important que celui des premières puissances, ils s'effrayèrent quelque peu, en se demandant avec quoi ils garniraient leurs salles d'exposition; mais dès que les comités locaux eurent été institués, les demandes affluèrent, et les adhésions produites révélèrent un mou-

SA MAJESTÉ LA REINE DRAGA DE SERBIE.

vement industriel que l'on ne soupçonnait pas. Les organisations manufacturières qui, dans les pays à grosses populations, s'affirment par d'énormes usines, avec des bataillons d'ouvriers, sont, en Serbie, en proportion avec le marché ouvert à leur production, le plus souvent sous la forme de syndicats ouvriers, qui deviennent sociétés de production (tisserands, forgerons, etc.).

La Serbie compte surtout par les productions agronomiques, et c'est sur ce point que le comte de Camondo, commissaire général, avait désiré attirer l'attention du commerce français.

COMTE M. DE CAMONDO, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Sauf le marché autrichien, la Serbie ne dispose pas encore d'un autre marché, et le souci de ses intérêts lui commande de se ménager d'autres débouchés. Ainsi, elle produit en abondance des vins, auxquels on

PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

a reconnu toutes les qualités que les négociants réclament des vins de coupage. La France, tant pour sa consommation intérieure que pour son exportation, utilise des quantités considérables de ces sortes de vins, dont elle achète une bonne partie à des producteurs étrangers; de même, pour les cocons de vers à soie, la Serbie produit beaucoup plus que ne consomme son industrie locale, tandis qu'en France les besoins industriels dépassent de beaucoup la production de la matière première. Le comité d'organisation de l'exposition serbe s'était ingénié à donner une idée exacte de ces productions diverses du pays et il y a réussi.

M. MILAN KAPETANOVITCH,
COMMISSAIRE ADJOINT.

Dans la grande salle du palais, toutes dispositions avaient été prises en vue d'une installation, rationnelle et pittoresque en même temps, des produits ou objets, préparés ou réunis par le Comité préparatoire de Belgrade : céréales, tabacs, bois ou métaux, produits mécaniques et travaux de l'École militaire de Kragouievatz; orfèvrerie, cartographie, meubles de style et mobilier rustique, tapis et broderies variées attiraient l'attention du public qui, toujours plus nombreux, visitait l'exposition serbe.

M. LÉONCE TÉDESCHI,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

On avait en outre rassemblé à Belgrade les plus beaux costumes nationaux qu'on avait pu trouver dans la vieille Serbie, et rien n'était plus riche que ces vêtements aux couleurs vives et tranchées, que surchargeaient des broderies, et surtout d'innombrables bijoux, admirablement travaillés. Ces

costumes habillaient des mannequins artistement disposés, et constituaient un musée ethnographique d'une splendeur difficilement égalée.

La Serbie apparaissait ainsi, sous le double aspect utilitaire et pittoresque, comme un pays qui n'a rien ou peu de chose à envier aux autres habitants de l'Europe.

Le récent mariage de son roi, Alexandre, avec la princesse Draga, a donné au pays une tranquillité politique qui lui permettra de prendre un développement économique de plus en plus remarquable. La situation de la Serbie est, géographiquement, merveilleuse; elle forme pour ainsi dire le centre des petits États qui se sont créé une individualité en utilisant les lambeaux épars de l'empire turc; d'un côté, par le nord, on peut la considérer comme faisant partie des États du centre, puisqu'elle touche à la Hongrie; à l'est, elle voisine amicalement avec la Bulgarie, et tout le sud méditerranéen est occupé par la Turquie.

LE PAVILLON OFFICIEL; VUE SUR LA SEINE.

Les 48 589 kilomètres carrés superficiels qui forment le territoire de la Serbie sont occupés actuellement par plus de deux millions d'individus, n'étant pas tous de la même race, formant cependant un tout assez compact et assez uni pour constituer une véritable nation.

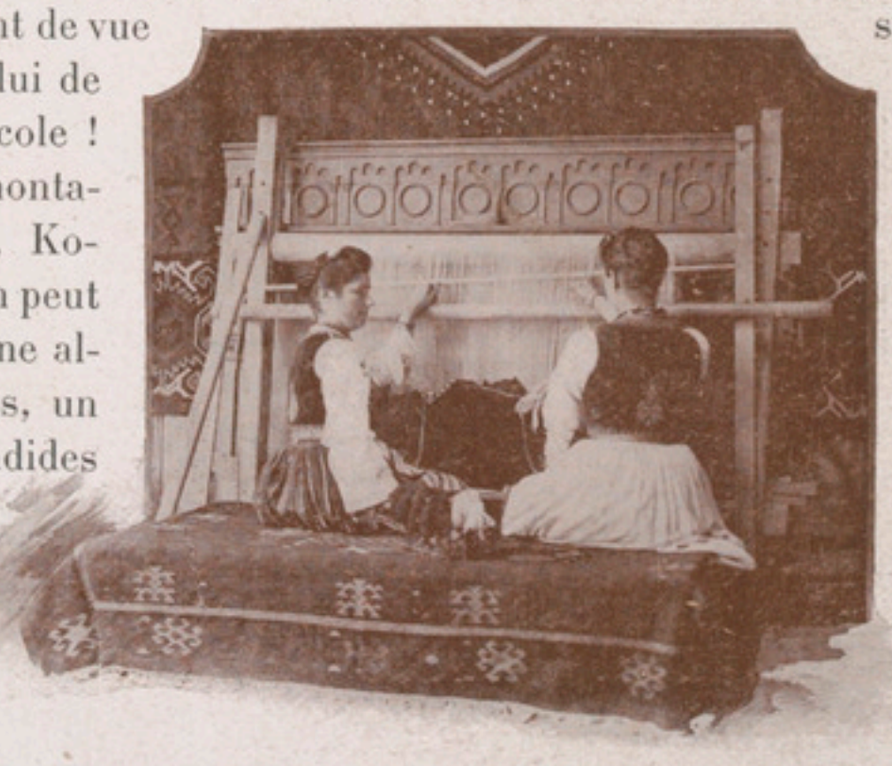
Il est souvent question de la rapidité avec laquelle des villes entières se forment en Amérique sur des points où peu auparavant il n'existait qu'une plaine inhabitée; ce phénomène social et économique peut aussi bien être observé chez les nations de l'Europe orientale; Belgrade, la capitale de la Serbie, en est un exemple assez frappant : c'était autrefois, il n'y a même pas encore bien longtemps, Belgrade la « Turque »; de petites cabanes gisaient fumeuses à travers la plaine, la mosquée seule avait figure d'édifice et le long des chemins les maisons closes et barricadées indiquaient le peu de sécurité de vie dont jouissaient les habitants.

Les temps sont heureusement changés : Belgrade est maintenant une ville à la mode des pays d'Allemagne et d'Autriche; on trouve là une université, des palais, un musée, des boulevards, des parcs, des plantations parfaitement entretenues; l'éclairage électrique, des tramways à traction mécanique et animale; tout, en un

mot, démontre l'existence d'une civilisation dont le noyau vivace ne tardera pas à étendre ses rayons jusqu'aux plus extrêmes limites du royaume.

Sur la Save, la jolie ville de Chabatz s'est développée entièrement sur le modèle occidental; sur le Danube, la ville de Pojarevatz, autrefois Passarovitz, a complètement changé d'aspect; de larges rues laissent au loin entrevoir une campagne verdoyante, des entreprises de transport en commun établissent entre les habitants des relations faciles et profitables et un peu partout de hautes maisons abritent une population de travailleurs, dont l'initiative intelligente arrivera dans peu d'années à doter le pays d'une véritable richesse.

Que de villes, inconnues il y a encore quelques années, possèdent actuellement une notoriété qui parvient jusqu'à nous : Nich, Leskovatz, Kragouiévatz, Vrania, Pojarevatz déjà citée, Semendrie, Pirot où se fabriquent les tapis si remarqués dans le palais de Serbie. Quelle diversité dans les différentes régions de ce charmant pays qui semble posséder, avec tous les climats, les multiples ressources que la terre peut offrir tant au point de vue de la géologie qu'à celui de la production agricole ! Dans les massifs montagneux de Golubinsk, Kopaonick, Jastrevatz, on peut rencontrer, jusqu'à une altitude de 2 000 mètres, un peu partout, de splendides forêts qui ne sont pas près de s'éclaircir : des minerais de fer, de cuivre, antimoine, zinc, de l'or, et dans toutes les directions de splendides cours d'eau, tels que la Morava de l'Ouest, la Morava du Sud, l'Ibar, la Koloubara, etc., arrosant les vallées dont elles fertilisent le sol.



TISSEUSES DE TAPIS.

Et cependant on peut parcourir des milliers de kilomètres sans rencontrer de cultures, de fermes habitées, de terrains susceptibles de démontrer la présence de l'homme et de son action civilisatrice. Le pays porte encore les traces des guerres, des invasions, ainsi que de la route suivie par ces armées barbares qui détruisent tout sur leur passage et ne laissent derrière elles que désolation et ruine.

LA VISITE DU PAVILLON PAR LE PRÉSIDENT LOUBET ET LE MINISTRE DU COMMERCE.

Tout cela est en train de se modifier, grâce aux grandes voies de communication qui traversent la Serbie et dont on connaît les principales : les lignes de Paris-Belgrade-Salonique et Paris-Belgrade-Constantinople. Il suffit du passage d'une semblable ligne dans un État pour changer en très peu de temps ses conditions d'existence, et c'est à ce point vrai qu'en quelques années le commerce de la Serbie, presque nul auparavant, a vu monter son chiffre d'affaires à la somme de plus de deux cents millions de francs, dont près de 60 p. 100 pour les exportations.

Ce que l'on vend à la Serbie? de tout bien entendu : des produits textiles, des produits métallurgiques, machines, quincailleries, articles de luxe pour les villes, des peaux ouvrées,

des boissons spiritueuses pour plus de 4 millions ; chacun sait que le premier produit accepté avec empressement par une nation qui a la prétention de se mettre dans le mouvement de la civilisation moderne est l'alcool et ses dérivés sous leurs manifestations nombreuses et variées.

La France lui fournit peu de chose, pour près de 5 millions; elle est trop loin, et c'est naturellement l'Autriche-Hongrie qui fait le plus gros chiffre d'affaires et, ensuite, la Grande-Bretagne pour 42 millions.

Ce sont déjà des chiffres très respectables, qui ne feront que grossir, car l'exposition de la Serbie dans la rue des Nations l'a révélée, en quelque sorte, active et prospère, à l'Univers entier.

On sentait très bien qu'elle a pris rang en Europe et qu'elle en est digne. Elle présente, à divers égards, l'aspect d'une nation très policée. L'instruction s'y répand; si l'on songe qu'au commencement de ce siècle elle n'était l'apanage que d'un nombre très restreint d'individus et que le prince Miloch, notamment, ne savait pas lire, on doit reconnaître qu'elle a fait des progrès marqués. Un fait à noter, c'est que l'instruction primaire est gratuite et qu'elle tend de plus en plus à devenir obligatoire. Belgrade possède une Académie comprenant des Facultés de droit, de sciences et de philosophie. En 1871, on comptait en Serbie 18 établissements d'instruction secondaire et 484 écoles communales. Le nombre des élèves de toute catégorie était à cette époque de 27761. Ces chiffres ont triplé!

L'AGRICULTURE.

La liberté des cultes est entière en Serbie. La religion grecque orthodoxe est celle qui domine et que doit professer le souverain. A la tête de l'Église serbe, qui est indépendante du patriarche de Constantinople, se trouve l'archevêque de Belgrade, métropolitain de Serbie, qui est nommé par le roi. Ce métropolitain et les trois évêques diocésains de Chabatz, de Négotine et d'Usicza forment un synode national, qui a la haute main sur l'Église.

MONOPOLE DES TABACS.

La législation, de même que le système administratif, est en grande partie empruntée aux idées françaises. Une cour de cassation et une haute cour d'appel siègent à Belgrade ; les chefs-lieux des départements ont des tribunaux de 1re instance, et les communes des justices de paix. Depuis 1871, le jury fonctionne pour certains cas déterminés. Les traits saillants de la législation serbe sont : l'abolition de la peine de mort en matière politique, l'application de la peine de mort dans les crimes de droit commun seulement lorsque l'assassinat a

été prémédité, et la limitation extrême de la peine à vingt ans, soit qu'il s'agisse de détention ou de travaux forcés. Un décret de décembre 1873 a aboli les punitions corporelles dans l'armée.

Enfin il y a une littérature, une musique serbes, qui sont tout à fait remarquables.

La victoire remportée, en 1389, par Amurat Ier sur les Serbes orientaux dans les plaines d'Amsel ou de Kossovo (*Kossovo Bolie*) porta un coup mortel à la littérature serbe et en arrêta pour longtemps l'essor dans les provinces soumises à la domination turque. Mais, pendant qu'un joug de fer pesait sur cette partie de la Serbie, la vie littéraire se développait sur les côtes de l'Adriatique. Vers la fin du XVe siècle, la ville de Raguse (en slave *Dubrovnik*), grâce à sa prospérité matérielle, à sa liberté politique et à ses relations incessantes avec la Grèce et l'Italie, était devenue l'Athènes des Slaves méridionaux, et elle conserva cette réputation jusqu'au moment où elle cessa d'être la capitale d'un État indépendant.

FILIGRANES BRODERIES D'ART.

A cette époque, on vit briller du même éclat, tant dans cette ville que dans plusieurs autres et dans les îles de la Dalmatie, les lettres, les arts et les sciences, quoique l'on ne se servît, pour l'enseignement et l'étude de ces dernières, que des langues latine et italienne. Mais la langue nationale produisit dans cette période des poèmes épiques et lyriques, ainsi que des œuvres dramatiques vraiment remarquables.

On peut citer, parmi les poètes, au XVe siècle, Marolitsch, Mentschetitz, Dozitz; au XVIe, Loutschitz, Vetranitz, Gutschetitz, Tschoubranovitch, Hektorevitz, Ranüna, Zlatavitz ; au XVIIe, Gondoulitsch, Palmotitz, Bunitz, etc. Leur souvenir ni leurs œuvres ne sont perdus. En effet ce qui caractérise le début de la dernière période de l'histoire de la littérature serbe, c'est la tendance à séparer le slave ecclésiastique de l'idiome national et à élever ce dernier au rang de langue littéraire. Un des hommes qui contribuèrent le plus à amener cette transformation fut l'archimandrite Jean Raitsch (1726-1801), auteur d'une *Histoire des Slaves et en particulier des Croates, des Bulgares et des Serbes* (Vienne, 1792-1795, 4 vol.). Cependant son livre est écrit en slave ecclésiastique, mélangé de ruthène et de serbe. Le premier qui osa employer l'idiome populaire comme langue littéraire fut Dosithée Obradovitch (1739-1811). Il parcourut pendant vingt-cinq ans la Turquie, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre et mourut sénateur et gouverneur des enfants de Georges Czerny à Belgrade. Mais tous les littérateurs serbes n'adoptèrent pas les nouvelles formes qu'il avait introduites, et il régna alors dans la littérature serbe un tel désordre, que, de quatre cents livres serbes imprimés depuis 1750 jusqu'à la fin du siècle, un petit nombre seulement est écrit en slave ecclésiastique, et les autres flottent entre le vieux slave et la langue nationale et suivent différentes orthographes.

Aujourd'hui, l'unification s'établit de plus en plus et la Serbie, même à ce point de vue de linguistique, a pris son caractère propre.

Danemark

DANEMARK

Quelle charmante maison de « campagnard » riche du Jutland était le pavillon du Danemark construit, dans le pays même, en une quinzaine de jours, par l'architecte Koch et apporté, au quai d'Orsay, à l'abri des vieux ormes. Elle était de plâtre très blanc, avec des colombages fortement teintés, de solides poutres de chêne, qui avaient l'air de soutenir, depuis trois cents ans, ces robustes murailles. Elle avait des fenêtres basses, mais si rapprochées, de chaque côté des piliers de bois, qu'elles avaient l'air de former, sur la longueur des façades, des baies continues ; elle avait encore, au premier étage, une terrasse couverte qui était le lieu le plus séduisant qui soit pour contempler, en bas, la fuite lente des promeneurs ; elle avait, enfin, de hauts combles d'un profil très cavalier ; de la grande salle centrale, au plafond à solives enfumées que surplombait, au premier étage, une balustrade verte et brune, au petit salon d'entrée, à un autre salon, encore, tout au fond, c'était une construction exquise, avec son ameublement « modern style », délicieux anachronisme dans cette maison du dix-septième siècle. On s'y extasiait sur tout, sur les porcelaines au décor discret, appendues aux murs, sur quelques aquarelles brillantes, types, paysages de là-bas, du pays d'Hamlet ; sur le mobilier, d'acajou incrusté, de bois teints et d'essences rares, sur la sobriété, sur l'harmonie de tout cela. On escaladait un moment, auprès des fenêtres, garnies de petits vitraux maillés de plomb, très hautes d'appui afin qu'on soit bien chez soi, une fois rentré, les estrades élevées pour permettre de regarder dans la rue les passants. On se sentait dans une atmosphère de bien-être et de sympathie qui est un des dominants du caractère danois.

SA MAJESTÉ
LE ROI DE DANEMARK.

M. LE COMTE RABEN-LEVETZAU, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

M. DE HEGERMANN-LINDERCRONE, MINISTRE DE DANEMARK A PARIS.

Les Danois aiment, en effet, la France comme celle-ci aime leur pays quand elle le connaît, comme la lui révélait discrètement, en partie, cette jolie maison du quai d'Orsay. Peut-il en être autrement ? Le Danemark a tant de points de contact avec la France. Ses citoyens ont, comme les autres, lutté pour l'intégrité de leur territoire contre le géant allemand ; beaucoup d'entre eux parlent notre langue sans grand accent ou, du moins, sans vilains défauts de prononciation ; ils rappellent volontiers que leur nation est, en Europe, la seule que le hasard des batailles n'a jamais mise en présence de nos soldats, et, pour ces motifs, ils reçoivent

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

les Français comme leurs frères du « Midi », dont le libéralisme, la verve,—l'exubérance parfois,—les étonnent et les attirent. On appelle encore à

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Copenhague « semaine française » une huitaine de jours que des journalistes français y passèrent à une époque si troublée et pour des causes si graves que le souvenir en est resté profondément gravé dans toutes les mémoires : c'était vers 1867, au moment où s'agitait cette terrible question de la possession du Sleswig. Quelques journaux français plaidèrent la cause du Danemark, et, à Copenhague, un comité composé de députés, de journalistes, de négociants, se forma pour inviter les Français à venir serrer les mains de ceux qu'ils avaient vaillamment défendus. Une douzaine de gens de lettres s'embarquèrent pour Copenhague, et ils y firent une sorte d'entrée triomphale, au milieu d'ovations qui se reproduisirent partout pendant tout leur séjour. L'hospitalité danoise — pour nos compatriotes surtout — est de tradition.

Et quelle belle ville, la capitale du Danemark, Copenhague, cette Athènes du Nord! Le souvenir si artistique s'en présentait à toutes les mémoires, à l'Exposition. On la voyait, en des photographies et des tableaux lumineux, si propice, ayant à cet égard l'aspect d'une cité hollandaise, avec des maisons pittoresques dans de petites rues. Elle est fort riche en monuments historiques ; le roi Christian IV, qui a bâti Frederiksborg, a laissé partout des traces manifestes de la passion architecturale qui le dévorait. Entre autres constructions curieuses, il a édifié la tour Ronde, au haut de laquelle on accède par une pente douce tournante et tellement large que Pierre le Grand la gravit en voiture.

Du haut de cette tour Ronde on a, d'un seul coup d'œil, une vue générale de Copenhague... Ce sont les musées : le *Thorwaldsen*, le *Princens Palais* qui contient des collections archéologiques uniques, où l'histoire du Danemark est racontée, d'année en année, par les modifications que subissent les armes et les objets de ménage exposés. Une loi sévère favorise singulièrement le développement de ce musée : tout habitant qui n'offre pas immédiatement de vendre à l'État la hache ou le couteau antique qu'il a trouvés dans la terre est puni d'amende. Puis c'est Rosenborg, où se trouve une éblouissante collection de pièces d'orfèvrerie : nos artisans modernes n'osent plus en concevoir ni en exécuter de pareilles; et pourtant, entre tous les exposants danois, les bijoutiers de Copenhague nous ont montré des merveilles.

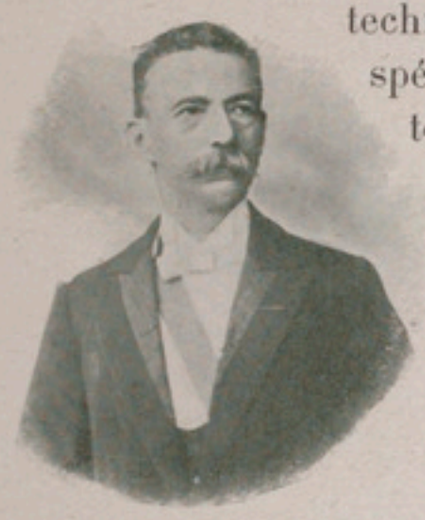
ENTRÉE DU PAVILLON.

Pérou

PÉROU

Le Pavillon du Pérou avait été construit très élégamment par M. Ferdinand Gaillard, architecte français, sous la direction du commissaire général M. Toribio Sanz, dont la personne est très sympathique à tous les Parisiens.

Le Commissariat général était composé de MM. Pedro Juan Sanz, commissaire adjoint, Francisco Paz Soldan, commissaire technique; les commissaires spéciaux étaient MM. Autero Aspillaga, Manuel Mana del Valle, Daniel Hernandez et José Augusto de Izeuc, et les délégués MM. Carlos von der Heyde, colonel Augusto de Althaus et Pedro E. Paulet.

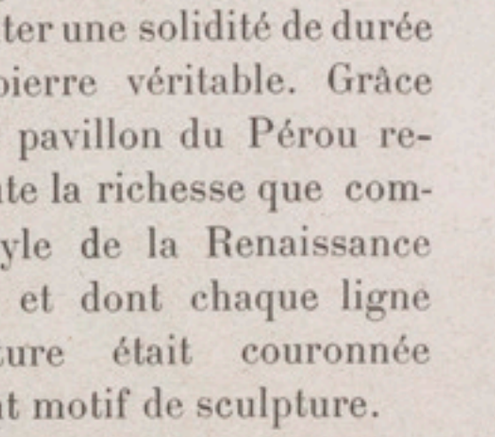


M. EDUARDO LOPEZ DE ROMANA, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

La surface réservée au Pérou par l'administration était d'environ 320 mètres et se trouvait située sur le quai d'Orsay, entre le pont des Invalides et le pont de l'Alma. Le Pérou avait comme voisin le Portugal d'un côté et de l'autre la Perse; un square de 25 mètres le séparait de cette dernière.

Sur cet emplacement s'élevaient deux constructions bien distinctes. Le Pavillon principal, couvrant 250 mètres, était construit dans le style du pays, qui tient à la Renaissance espagnole, et de telle sorte que l'on pût le démonter afin de le transporter et le réédifier à Lima après l'Exposition. A cet effet, il était composé d'une carcasse tout en fer épousant toutes les saillies et formes de la façade.

Toutes ces différentes pièces principales étaient reliées entre elles par des fers servant de contreventements, mais aussi destinées à recevoir l'habillage du vêtement.



M. TORIBIO SANZ, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Sur cette carcasse en fer venaient s'agrafer des blocs en pierre factice, en sorte que le démontage et le remontage de la construction se trouvaient énormément facilités. L'emploi de la pierre factice donne l'avantage, sur des produits analogues, d'avoir des matériaux capables de présenter une solidité de durée aussi grande que la pierre véritable. Grâce à ce procédé, le pavillon du Pérou reproduisait toute la richesse que comporte le style de la Renaissance espagnole et dont chaque ligne d'architecture était couronnée d'un brillant motif de sculpture.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Ce pavillon, élevé de deux étages, était flanqué de deux minarets avec un revêtement de faïence, auxquels on accédait à l'aide d'escaliers dissimulés dans des tourelles donnant lieu à un motif de loggia soutenu par deux grandes consoles. Une coupole vitrée surmontait la partie centrale de l'édifice.

Dans ce bâtiment tous les produits du pays étaient représentés.

C'étaient d'abord, au rez-de-chaussée, des laines de vigogne, de lama et d'alpaca, des cafés et des maïs des différentes

espèces, des cacaos, des grains, des résines, des gommes, des bois de quinquina, des feuilles de coca, des tabacs, des chapeaux, des bougies, des savons, des vins, des eaux-de-vie, des bières, des tissus, des dentelles, etc.

Les collections minéralogiques étaient au premier étage.

Elles comprenaient une quantité d'importants minéraux d'or, d'argent, de cuivre et de plomb. On y trouvait aussi du marbre et des beaux échantillons de sel.

Le travail des mines avait jadis, au Pérou, été un peu délaissé en raison du manque de voies de communications et remplacé par l'exploitation des dépôts de guanos ; on revient aux mines d'or et d'argent, si réputées de tout temps.

Au XVII[e] siècle, l'argent importé du Pérou était devenu tellement abondant en Espagne qu'on l'employait aux usages les plus vulgaires. Ainsi le comte d'Albuquerque faisait construire des meubles en argent, et, à sa mort, on inventoria quatorze cents douzaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits, tous en argent!... Aussi dans une vitrine on pouvait voir quantité d'objets anciens en argent : garnitures de toilette avec tous les accessoires, vaisselle, ciseaux, mouchettes, couverts, candélabres, etc.

ENTRÉE PRINCIPALE DU PAVILLON.

Il y avait aussi toute une série de curiosités d'avant la conquête espagnole. C'étaient des petites statuettes en bronze, images grossières des dieux qu'adoraient les Incas ; des poteries, rappelant par leurs formes et leurs dessins rouges et noirs les vases étrusques et pompéiens.

Les figurines en albâtre de Huamanga, les meubles en bois de fer et les autres incrustés d'écaille et de nacre, appartenaient à l'époque coloniale du Pérou.

INTÉRIEUR DU PAVILLON, AU PREMIER ÉTAGE.

Des objets très curieux avaient été envoyés par un collectionneur du département de Loreto. Ils représentaient la vie indigène aux rivages du Maranon (l'Amazone péruvien) et des innombrables affluents.

La deuxième construction, beaucoup moins importante, ne constituait qu'un kiosque construit comme la plupart des pavillons environnants, c'est-à-dire d'une façon provisoire.

Ce kiosque était spécialement destiné à la dégustation des boissons, vins, cafés, liqueurs, fruits, tabacs, ainsi qu'à la vente des menus objets de fabrication péruvienne.

Cette exposition si complète faisait le plus grand honneur à ce pays où l'industrie et le commerce sont en pleine floraison grâce à M. Eduardo Lopez de Romana, actuellement président de la République, qui a pris les rênes du gouvernement et, comme habile ingénieur et ancien fonctionnaire, se dévoue de tout cœur au bien-être de son pays, n'omettant aucun effort pour le maintenir dans la voie du progrès.

Perse

PERSE

Le Palais de la Perse était situé dans l'avenue attenante à la rue des Nations, derrière la Hongrie, mais il a reçu d'innombrables visiteurs, qui étaient attirés par son aspect très amusant et très artistique à la fois. Nul ne passait devant sans y entrer et il a eu cette bonne fortune, trop rare, d'être visité par le souverain en personne, Sa Majesté Mouzaffer-ed-Din qui a daigné féliciter l'aimable ministre de Perse à Paris, général Nazar-Aga, le commissaire général, général Kitabji-Khan, M. Eugène Henry, consul de Perse, et leurs collaborateurs. Sa Majesté le Schah a également témoigné son bienveillant contentement aux exposants. Cette visite royale a eu lieu le 31 juillet, dans les premiers jours de ce séjour à Paris que Sa Majesté le Schah a paru goûter beaucoup et durant lequel il a conquis les sympathies de la population parisienne par sa simplicité, son désir de tout connaître, sa générosité affable.

SA MAJESTÉ
LE SCHAH DE PERSE.

Le 31 juillet, Sa Majesté le Schah faisait sa première visite à l'Exposition, dans la matinée : il était accompagné, notamment, de son grand vizir, qui l'a suivi dans tous ses voyages et que le souverain tient en la plus haute estime, pour les services éminents qu'il lui rend avec autant d'intelligence que de dévouement.

SADRAZAM OU GRAND VIZIR
DE PERSE.

A l'entrée de l'avenue Nicolas II, les hauts fonctionnaires de l'Exposition, les membres du commissariat général, ainsi que le ministre et le personnel du commissariat général de Perse, s'étaient groupés pour attendre le cortège.

Bientôt venaient les rejoindre le ministre du Commerce et le ministre de l'Instruction publique, MM. Millerand et Leygues, accompagnés de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, et de leurs chefs de cabinet.

A peine la voiture du Schah était-elle arrêtée devant le grand Palais que M. Picard et ses collaborateurs s'avançaient et présentaient au souverain leurs souhaits de bienvenue, auxquels il répondait par d'aimables assurances aussitôt traduites par M. Roqueferrier, consul de France à Erzeroum.

Tout le monde descendait de voiture après le souverain que le ministre des Beaux-Arts conduisait, tout d'abord, dans le grand Palais. Mouzaffer-ed-Din exprima son admiration pour la nef de la sculpture, les salons de peinture française et étrangère, et il regretta que le temps lui manquât pour pouvoir tout apprécier, et il demanda à visiter le petit Palais.

Dans les superbes galeries où étaient entassées tant de merveilles, dans les salles d'exposition rétrospective, devant les vitrines somptueuses, Sa Majesté le Schah s'est arrêté un peu plus longuement. Il a écouté avec attention, durant dix minutes, l'explication qu'on lui donnait des descriptions faites à son intention par MM. Georges Leygues et Roujon.

M. LE GÉNÉRAL NAZAR-AGA,
MINISTRE.

Au bas du perron monumental du petit Palais attendaient les landaus où le Schah et sa suite ont repris place. MM. Millerand et Leygues ont fait joindre leur

voiture au cortège et, sur la prière du souverain, l'on s'est dirigé, sans nouvel arrêt, vers la rue des Nations et le pavillon officiel de la Perse.

GÉNÉRAL KITABGI-KHAN, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Chemin faisant, Mouzaffer-ed-Din s'exclamait à plusieurs reprises sur la beauté du coup d'œil réellement splendide que présentaient, à cette heure de la matinée, sous le soleil radieux, le pont Alexandre III et ses pylônes d'or et les édifices de l'esplanade des Invalides.

Les voitures sont arrêtées bientôt devant le Palais persan. Un orchestre de flûtes a joué l'hymne royal, pendant que les délégués du gouvernement de Téhéran à l'Exposition s'avançaient vers leur souverain et s'inclinaient.

LA GRANDE PORTE DU PAVILLON, RUE DES NATIONS.

Appuyé sur sa canne à pomme d'or, la main gauche glissée dans les revers de sa longue redingote plissée, le Schah, répondant aux hommages par des révérences courtoises, est entré dans le salon d'honneur, où un trône lui avait été préparé.

Il a refusé de s'y asseoir et a écouté, debout, le compliment en langue persane que lui a adressé le général Kitabgi-Khan. Ensuite il a parcouru lentement les autres salles, remerciant les exposants qui lui ont offert un kandjar incrusté de pierreries et une panoplie d'armes. Il a fait choix d'un guide illustré et de quelques bibelots dans une vitrine.

Ce Palais de Perse, œuvre d'un architecte français, M. P. Mériat, reproduisait un édifice célèbre à Ispahan, le *Collège de la mère du sultan Husseïn* : une porte monumentale donnait accès dans un grand vestibule, débouchant dans une cour ; au-dessus, des minarets et un dôme.

M. EUGÈNE HENRY, CONSUL DE PERSE.

Le collège d'Ispahan fut construit en 1710, ainsi qu'un caravansérail, qui lui est adjacent, immense établissement consacré au logement gratuit des voyageurs et de leurs montures. Ces deux fondations charitables étaient entretenues par la mère du sultan, qui prenait soin, en personne, de leur administration, et l'on raconte que, dans son zèle charitable, elle veillait au blanchissage du linge des étudiants pauvres.

Ces monuments ont une grande unité de plan et d'exécution soignée dans les détails. L'harmonie heureuse d'énormes superficies couvertes de faïence, dont la fraîcheur de tons brave l'injure des années, la souplesse et la richesse des colorations avaient été exécutées aussi exactement que possible dans le Palais de la rue des Nations.

DEVANT LA PORTE DU PAVILLON ; LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL ATTENDANT LE PRÉSIDENT LOUBET.

La porte d'entrée principale se composait d'un grand arc en ogive lancéolée, entourée d'une large frise formant tableau. Derrière l'arc se creusait une voûte en cul-de-four, formée par

une série de stalactites superposées. Le tout était entièrement habillé de carreaux de faïence, offrant les teintes que l'on retrouve dans la décoration persane : bleu d'outremer, bleu turquoise et rehauts de vert et d'orange.

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Les autres façades du pavillon étaient construites dans le même style; les baies, très nombreuses, étaient closes de verres peints et émaillés. L'architecture orientale donne une place considérable, dans la décoration intérieure et extérieure, aux inscriptions; les caractères persans, avec leurs inflexions et leurs courbes gracieuses, semblent, déjà par eux-mêmes, être des ornements. Les vitraux du pavillon étaient surtout couverts d'inscriptions et, par une attention pleine de délicatesse, ces inscriptions versifiées étaient composées en l'honneur de la France, par un littérateur renommé en Perse et, par surcroît, calligraphe, car on ajoute en Orient la plus grande importance à ce talent.

Le pavillon était recouvert d'une terrasse que l'on avait songé à utiliser pour y placer un second spécimen de l'art persan. Deux édicules à colonnades y étaient installés, et le motif reproduit est celui du *tchepel soutoun* ou pavillon des quarante colonnes. Cette construction, incendiée une première fois, fut rétablie au siècle dernier par le sultan Hosseïn. Les colonnes étaient octogonales, en bois de cyprès, recouvertes de glaces et posant sur des embasements de marbre blanc; elles soutenaient un plafond à caissons sculptés et refouillés avec un soin minutieux, peints et dorés par surcroît.

A l'intérieur, le pavillon contenait un grand salon de réception de 110 mètres superficiels, et de plus un bazar où étaient installés les produits du sol, de l'industrie et des arts persans.

LA VISITE DES MONUMENTS DE PARIS.

A sa sortie du palais, le Schah a manifesté un vif désir de voir la tour Eiffel. Le cortège s'est reformé aussitôt et s'est dirigé, par le quai d'Orsay, vers le Champ-de-Mars.

A L'EXPOSITION.

Mouzaffer-ed-Din est descendu de voiture près d'un pilier. On lui a montré le mécanisme de l'ascenseur, les fondations de granit sur lesquelles reposent les poutres métalliques, l'escalier réservé aux ascensionnistes.

Le royal visiteur a refusé de gagner la première plate-forme, préférant remettre cette distraction à une prochaine promenade, et il a prié le préfet de police

et M. Millerand de vouloir bien le conduire sur la plate-forme mobile.

Le cortège s'est transporté rapidement vers une station proche du trottoir roulant, près du pavillon de la chambre de commerce. Le Schah a gravi l'étroit escalier où l'ont suivi les ministres et ses fonctionnaires. Il s'est trouvé d'abord hésitant devant les deux surfaces mouvantes et bruissantes. Puis, tout à coup, désobéissant aux conseils compétents dont on l'assiégeait, il a sauté délibérément sur la première, puis sur la seconde plate-forme, où toute l'escorte s'est placée derrière lui.

LES PROMENADES DE SA MAJESTÉ LE SCHAH DE PERSE DANS PARIS.

On a apporté un fauteuil à Mouzaffer-ed-Din qui a entamé, sur le mécanisme de l'attraction, une conversation fort animée avec M. Millerand, par l'intermédiaire de M. Roqueferrier. Ainsi s'est effectué un trajet complet du trottoir. A 11 heures, le cortège arrivait à nouveau devant la station de départ. Aussi intrépide à la descente qu'à la montée, le Schah se trouvait le premier sur le trottoir fixe.

LA SUITE DE SA MAJESTÉ LE SCHAH DE PERSE.

MM. Leygues et Millerand ont pris alors congé du souverain qui leur a fait promettre leur présence lors d'autres visites; celles-ci ont été très nombreuses et ont toujours soulevé, autour du souverain, les acclamations de la foule qu'intéressaient les moindres détails de son histoire, de sa vie.

S. M. le Schah Mouzaffer-ed-Din Mirza Valiahd est né à Téhéran le 25 mars 1853; il a succédé le 18 mai 1896 à son père, assassiné, comme on le sait, par un fanatique. Il se trouve être le cinquième souverain de la dynastie des Kadjars, et possède une connaissance très approfondie des lettres et des sciences. Il parle le français avec facilité et se tient au courant des découvertes les plus récentes.

L'esprit libéral et largement ouvert aux idées nouvelles que possède le Schah de Perse l'avait incité à envoyer en Europe et à Paris, où il est resté quelque temps, son fils aîné, le prince Malek-Mansour, au mois de février de 1899; il était reparti dans son pays enthousiasmé de notre capitale; son père a pu vérifier l'authenticité des dires de son fils et lui aussi a su apprécier comme il convient le côté « utile et agréable » de notre civilisation.

YOUSSOUF KHAN, FILS DU MINISTRE, A LA REVUE DU 14 JUILLET.

Luxembourg

LUXEMBOURG

En seconde ligne, dans la rue des Nations, près de la Perse, s'élevait le palais, très sobre, du Luxembourg, construit par l'architecte français M. Vaudoyer, qui y avait reproduit l'une des parties du palais grand-ducal du Luxembourg.

GRAND-DUC ADOLPHE DE LUXEMBOURG, DUC DE NASSAU.

Ce palais grand-ducal est l'ancien Hôtel de Ville de la capitale du duché. Il est de style espagnol et sa construction remonte à la fin du XVI[e] siècle. On a dû successivement l'agrandir, et la partie reconstruite au quai d'Orsay était l'une des plus modernes, mais non des moins curieuses. A Luxembourg, le premier étage seul de l'ancien Hôtel de Ville sert de lieu de séjour et de réception au roi grand-duc; le deuxième étage se trouve affecté à des services publics et spécialement aux institutions artistiques et scientifiques, qui se sont développées dans cette principauté pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle.

Le pavillon du quai d'Orsay comportait une grande galerie au rez-de-chaussée et un premier étage, auquel les visiteurs accédaient par un escalier partant du vestibule de l'entrée. Le premier étage était affecté en partie aux services administratifs, et il avait reçu en outre des collections historiques et scientifiques.

Au rez-de-chaussée se trouvait l'exposition industrielle embrassant plus spécialement l'industrie minière, les tanneries, les filatures, la céramique, la fabrication de la bière, exposition très considérable.

Le grand-duché de Luxembourg n'est plus, en effet, aujourd'hui une région exclusivement agricole, merveilleux jardin qui entourait sa ville capitale d'une ceinture verdoyante de jardins et de prairies fécondes.

A Luxembourg même, dont la population s'est considérablement augmentée d'un afflux d'émigrants belges, suisses et allemands, une industrie prospère a pris naissance. De puissantes fonderies, des exploitations métallurgiques de premier ordre font aujourd'hui la prospérité du grand-duché.

Dans la campagne environnante, on ne trouve plus que « sanatoria » de toutes sortes, parcs d'élevage perfectionné et fermes modèles.

Resserré entre les frontières des grandes puissances voisines, ce pays de Luxembourg est devenu, par les soins de son régent actuel, le prince Guillaume, un champ d'expériences constamment offert à la science et aux essais de vulgarisation scientifique.

Le palais de la rue des Nations, construit par l'architecte Alfred Vaudoyer, a été inauguré sans grand apparat. Les commissaires généraux, MM. Tony et Auguste Ducreux, ont fait visiter à de nombreux invités, avant de les livrer au public, les intéressantes galeries de leur monument.

De leur visite, toutes les personnes présentes ont retiré cette impression que, sans viser à des résultats généraux impossibles à atteindre, les nationaux luxembourgeois sont arrivés, à force de travail, à se créer une « marque » distinctive sur les marchés internationaux.

M. BARTIN, CONSUL DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG, EN FRANCE.

Les bois découpés, les meubles curieux, les fers contournés sortis de leurs usines, les produits alimentaires et pharmaceutiques de leurs exploitations,

les régimes et les installations hygiéniques de leurs maisons de santé et de convalescence témoignent d'un effort sérieux et des plus méritoires.

Le Luxembourg est resté, en grande partie, pays de langue française. L'élégance parfaite des objets manufacturés et le souci constant de l'harmonie des choses qui s'attachent à tous les produits présentés n'ont donc étonné que médiocrement les visiteurs du pavillon. De belles toiles, dues à des artistes du grand-duché, décoraient une salle d'honneur et de réception. Elles reproduisent des paysages paisibles situés aux environs de la cité des grands-ducs, quelques effigies de monarques anciens et, enfin, les principaux monuments dont s'enorgueillit l'amour-propre local des Luxembourgeois.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Le Luxembourg a une histoire très ancienne, très mouvementée. Il doit son nom à sa capitale *Lucilunburch*, *Lützelburg*. Il correspond à une partie de l'ancien domaine des *Trévires*, compris à l'époque romaine dans la *Belgica prima*. C'est une principauté constituée dans l'Ardenne à l'époque féodale. L'origine en remonte au comte Siegfried ou Sigefroy, descendant du marquis Eberhard de Frioul qui avait de grands biens en Lotharingie. Il acquit par échange ou achat, de Wiker, abbé de Saint-Maximin de Trèves, le château de Luxembourg. Il laissa en mourant ses États à son second fils *Frédéric*, dont la descendance masculine les conserva jusqu'au milieu du XII^e^ siècle et s'éteignit en 1136. Il fut érigé en duché en 1354, passa aux Habsbourg d'Autriche (1477), à l'Espagne (1555). Le traité des Pyrénées consacra un premier démembrement qui donna à la France Thionville et Montmédy avec leurs dépendances.

En 1795, après l'annexion de la Belgique à la République française, la plus grande partie du Luxembourg forma le département des Forêts ; une parcelle du territoire fut réunie au département de l'Ourthe, une autre au département de Sambre-et-Meuse. Le congrès de Vienne donna le Luxembourg (érigé en grand-duché) au roi Guillaume des Pays-Bas, pour le dédommager de la perte de ses domaines allemands (de Nassau) ; il y joignit le duché de Bouillon que la principauté de Liége avait longtemps possédé et que Louis XIV avait fait attribuer par le traité de Nimègue en 1678 à Maurice de La Tour d'Auvergne. Il stipula que ce grand-duché ferait partie de la Confédération germanique et que la place du Luxembourg serait forteresse fédérale. Quelques villages de l'Est furent cédés à la Prusse.

La constitution du royaume de Belgique désagrégea encore une fois le Luxembourg qui s'insurgea, mais ne put chasser les Hollandais de la capitale. Le traité du 16 novembre 1831, dit *traité des vingt-quatre articles*, ratifié le 19 avril 1839, en détacha les villes de Luxembourg, Diekirch, Wiltz, Vianden, Echternach, Grevenmacher et Remich, qui, avec leurs dépendances, constituent le grand-duché de Luxembourg ; celui-ci est neutralisé depuis 1867.

L'extinction de la descendance masculine des Orange-Nassau en la personne du roi Guillaume III (23 novembre 1890) a eu pour résultat la fin de l'union personnelle du Luxembourg et du royaume des Pays-Bas. C'est Adolphe de Nassau qui, le 23 novembre 1890, devint grand-duc de Luxembourg.

Bulgarie

BULGARIE

Un vrai pavillon « parisien », ce pavillon de Bulgarie, construit entre ceux de Roumanie et de Finlande, par MM. H. Saladin et de Sevelinges. Très gai avec les couleurs vertes, blanches et rouges de ses oriflammes, avec son balcon ouvragé surmontant la porte, son clocheton mirant, c'était le pavillon qui convenait pour nous faire aimer un peuple jeune, gouverné par un prince qui aime beaucoup

SON ALTESSE ROYALE FERDINAND Ier, PRINCE DE BULGARIE.

Paris, le prince Ferdinand Ier, qui est fréquemment notre hôte.

A l'inauguration, qui a eu lieu à la fin de mai, une réception de la colonie bulgare et d'un certain nombre de notabilités parisiennes et étrangères a précédé la remise solennelle du palais à M. Alfred Picard et à la Ville de Paris, par le commissaire général, M. Pètre Dimitroff et le comte Maurice de la Fargue, M. Vassil Athanassoff, commissaires généraux adjoints assistés de M. Zaphir Zaphiroff, adjoint au commissariat général.

Dans le salon d'honneur où il avait groupé ses hôtes, M. Dimitroff a remercié chaleureusement de l'aimable concours qu'il a constamment trouvé auprès des membres du commissariat général français :

« La Bulgarie se félicite hautement, a dit M. Dimitroff, d'avoir pu figurer, après vingt-deux ans seulement d'existence politique, parmi les grandes nations qui ont leur pavillon particulier à l'Exposition.

Dr LUBOMIR ZOLOTOVITZ, MINISTRE DE BULGARIE EN FRANCE.

« La France est une noble nation parmi les plus grandes. Elle nous a accordé une hospitalité admirable. Nous en sommes infiniment reconnaissants au chef respecté de l'État français, au ministre français du Commerce et de l'Industrie, aux autres membres du gouvernement.

« Nous tenons à remercier également les hommes d'intelligence qui ont présidé à l'organisation du grand œuvre : le commissaire général de l'Exposition, les fonctionnaires chargés des sections étrangères et tous leurs actifs et dévoués collaborateurs. »

MM. Alfred Picard, Delaunay-Belleville et François Arago, ainsi que tous les membres présents de l'administration supérieure, ont remercié, à leur tour, le commissaire bulgare des sentiments exprimés par lui. La visite en détail du pavillon a commencé ensuite.

M. PÈTRE DIMITROFF, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Tout le premier étage, vaste et bien compris, était occupé par une exposition commerciale et industrielle des plus intéressantes. A l'étage supérieur se trouvait le salon du prince Ferdinand et de la feue

princesse Marie-Louise, sa femme. Les meubles les plus précieux et les orfèvreries les plus somptueuses du palais de Sofia en composaient l'aménagement luxueux.

COMTE M. DE LA FARGUE, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

Au milieu de ce salon, dans une vitrine, était exposée une collection d'objets artistiques envoyés par le prince Ferdinand, notamment un sceptre copié exactement sur celui des anciens rois de Bulgarie. Ce sceptre est celui qui a été offert au prince par la ville de Tirnovo, lors de son avènement au trône.

A signaler également un triptyque byzantin en or orné d'émaux translucides, de rubis et de saphirs, représentant les portraits de saint Boris et de saint Cyrille, qui sont les saints patronymiques de la Bulgarie et des deux fils du prince.

Aux draperies murales étaient accrochés les portraits des vieux rois bulgares du moyen âge. Leurs dynasties, fort nombreuses, ont leur place marquée dans les anciens recueils de légendes balkaniques ; c'est en demi-dieux que les rêvèrent plusieurs poèmes païens du temps. Deux toiles modernes reproduisaient, parmi ces effigies farouches, les traits du prince et de la défunte princesse.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Dans deux galeries consacrées à l'art ancien et aux fouilles opérées en Thrace étaient groupées d'innombrables statuettes d'une beauté incomparable. Des bronzes plus massifs, aux contours plus grossiers, mais également précieux à l'histoire et à l'archéologie, étaient rangés côte à côte, sur de simples étagères. La terre macédonienne, la Chersonèse ont restitué aux chercheurs, en ces dix dernières années, tous ces trésors véritables après les avoir sauvés des vandales durant des siècles et des siècles.

Le pavillon renfermait également, avec une intéressante exposition de tapis fabriqués en Bulgarie, l'exposition des travaux des écoles. Des tableaux graphiques montraient les progrès réalisés depuis soixante-cinq ans. Ils indiquaient notamment qu'en 1832 il n'y avait que 300 écoles en Bulgarie, tandis qu'il y en a 3 000 aujourd'hui. L'état économique de la principauté de Bulgarie n'apparaissait pas comme moins florissant, à d'autres égards, d'après d'autres tableaux de statistique.

Peuplée de 3 310 000 habitants, la Bulgarie est, comme on sait, une monarchie constitutionnelle avec pouvoir représentatif. Le souverain est S. A. R. Ferdinand Ier, élu le 7 juin 1887. Le prince héritier est S. A. R. Boris, filleul de l'empereur de Russie.

Le sol de la Bulgarie est généralement très fertile ; sur les 9927600 hectares, plus de 2 311 000 sont cultivés en champs, vignes et jardins potagers. Les prés et pâturages absorbent près de 6 millions d'hectares et les forêts 1 332 429 hectares.

Sofia, la capitale de la Bulgarie, compte aujourd'hui 60 000 habitants. Comme villes, dont l'importance croît chaque jour, il convient de citer Philippopoli, Roustchouck, Varna, Bourgas, Tirnovo, Viddin, Sistow, Sliven, Choumen, etc.

On compte huit ministères. La dette publique est de 220 millions de francs et le budget annuel de 84 millions en recettes et en dépenses.

Créé le 19 novembre 1893, le ministère du Commerce et de l'Agriculture de Bulgarie est composé de diverses sections : agriculture, commerce et industrie, mines, forêts, art vétérinaire, assurances contre la grêle, comptabilité. Du même ministère, dépendent encore la direction de la statistique, l'administration centrale des caisses agricoles, les chambres de commerce, le musée commercial et industriel bulgare à Sofia, l'imprimerie d'État, les mines d'État, les écoles d'agriculture, les écoles de métiers et enfin l'école commerciale de Sistow.

La France, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Grande-Bretagne, la Russie, la Roumanie et la Serbie ont conclu avec la Bulgarie des traités de commerce donnant à leurs nationaux une entière liberté d'action dans le territoire de la Principauté. Et, dans tous les actes du gouvernement, on voit réapparaître la même préoccupation de relèvement commercial. Ainsi

LA COUPOLE DU PAVILLON.

il y a deux ans s'est ouvert, à Sofia, un musée commercial et industriel destiné à créer de nouveaux débouchés aux produits bulgares. Les négociants et les particuliers du monde entier peuvent y adresser directement leurs demandes de renseignements et d'échantillons. Toutes informations utiles leur sont données avec la plus grande exactitude, et le musée se charge même de transmettre, dans les meilleures conditions de fabrication et de prix, les commandes qui lui sont adressées. C'est ainsi que l'on peut connaître à fond les ressources commerciales et industrielles d'un pays dont la culture intellectuelle et économique est le constant souci du gouvernement.

LE SALON D'HONNEUR DE SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE DE BULGARIE.

Au moment où le gouvernement de la République Française a invité la Bulgarie à prendre part à l'Exposition universelle de 1900, à Paris, le titulaire du ministère de l'Agriculture et du Commerce, à Sofia, était M. Velitchkoff. Cette flatteuse ouverture fut acceptée avec d'autant plus d'empressement que, pour la première fois, depuis la proclamation de son indépendance politique, la Bulgarie se voyait appelée à exposer d'une manière absolument personnelle dans un pavillon qui lui était particulier.

La participation de la Bulgarie fut préparée, à Sofia, par une commission supérieure nommée par S. A. R. le prince et présidée par M. G.-D Natchovits, successeur de M. Velitchkoff. Cet homme d'État, élève du lycée Louis-le-Grand, est un des meilleurs amis de notre pays. Il a été remplacé depuis peu au ministère de l'Agriculture et du Commerce par M. I. Titoroff qui a, lui aussi, apporté un soin tout particulier à la participation de la Bulgarie à notre grandiose manifestation internationale.

UNE GALERIE DU PAVILLON.

Ajoutons que le ministre de Bulgarie en France, M. le Dr Lubomir Zolotovitz, a fait toutes ses études à Montpellier. Lauréat du Concours général, ce distingué diplomate jouit ici des plus vives sympathies et contribue grandement à nous faire considérer la Bulgarie comme un pays ami, où la littérature est en grand honneur. Les écrivains bulgares sont, en effet, très nombreux et remarquables. C'est en 1829, que le Russe Veneline édita à Moscou un ouvrage sur les anciens et les nouveaux Bulgares qui, bien qu'écrit en langue russe, eut sur les Bulgares une influence considérable. Désormais ils s'efforcèrent avant tout de s'émanciper de l'hellénisme. La première école secondaire bulgare fut ouverte à Gabrovo en 1835. Les premiers livres d'éducation furent écrits par le moine Néophyte ; ils furent imprimés en Serbie. Des imprimeries bulgares se fondèrent successivement à Salonique (1839), Smyrne (1840), Constantinople (1848). Les écoles se multiplièrent; on en comptait cinquante-trois, dix ans après la fondation de celle de Gabrovo. Le premier recueil périodique fut créé en 1844. A dater de cette époque, on peut considérer la littérature bulgare comme complètement émancipée; les écrivains se multiplient; à leur tête figure Rakovski, tour à tour poète, historien, ethnographe, linguiste, agitateur politique et religieux; Slavéïkov, poète et publiciste; les historiens Krestovitch et Drinov; Naïden Gerov et Momtchilov, philologues, les poètes Jinsifov, Botev, Ivan Vazov, Liouben Karavelov, publiciste et romancier; les frères Miladinov, éditeurs de chants populaires, etc.; MM. Guechov et Schopov, publicistes; Zlatarski, géologue; le métropolitain Clément, nouvelliste et dramaturge sous le nom de Droumov, etc.

Depuis l'affranchissement de la Bulgarie, la politique a beaucoup absorbé les écrivains les plus distingués. Cependant une société scientifique a été fondée à Sofia et publie un recueil qui renferme de bons travaux; des troupes théâtrales parcourent le pays. Le goût de la littérature se répand de plus en plus.

En dehors de la littérature savante, la Bulgarie possède une littérature populaire assez considérable; elle a, comme la Serbie, des chants épiques et des chansons. Il en a été publié un certain nombre de recueils (ceux de Miladinovitch, Bezsonov, Verkovitch, Tcholakov, Dozon, Katchanovsky, etc.).

Roumanie

ROUMANIE

Les Roumains, — qui ont cette bonne fortune d'avoir une reine artiste, S. M. Carmen Sylva, — ont eu de grands éléments de succès parisiens; leurs deux pavillons de la rue des Nations, construits par M. Formigé, étaient charmants, — le pavillon officiel et le restaurant.

SA MAJESTÉ CAROL Ier, ROI DE ROUMANIE.

Désireux de conserver à son œuvre le caractère, le style, l'ornementation des constructions roumaines qui avaient fixé son attention, et de mêler aussi à ces éléments quelques formes plus nouvelles, inspirées de l'évolution toute naturelle qu'aurait accomplie l'art roumain s'il avait pu suivre sa marche et son développement réguliers à travers les âges, M. Formigé s'était appliqué à se montrer novateur original en même temps que gardien respectueux des traditions du passé.

Les types d'architecture roumaine des XVe et XVIe siècles, qui ont le plus contribué à inspirer M. Formigé dans la construction du Pavillon Royal, étaient les églises d'Argesh, des Trois-Hiérarques de Iassi, d'Horezu, toutes trois fleurs tardives, mais originales de l'art byzantin.

M. DÉMIETRE C. OLLANESCO, MINISTRE EN FRANCE, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est ainsi que le hall central reproduisait le *pronaos* du monastère d'Horezu. Surmonté d'une vaste coupole mesurant 30 mètres de hauteur, ce hall était occupé par un grand escalier à double rampe conduisant aux galeries du premier étage, lesquelles se terminaient par deux élégants pavillons couronnés de quatre clochetons, dont la forme était empruntée à la cathédrale d'Argesh, restaurée, il y a quelques années, par un autre architecte français, M. Lecomte du Noüy.

LE PAVILLON OFFICIEL, RUE DES NATIONS.

Sur les façades étaient reproduits divers motifs inspirés par l'architecture et la décoration des monuments religieux roumains. La porte principale n'était autre que le porche de l'église d'Horezu; les fenêtres latérales imitaient celles de l'église de Stavropoleos (Bucarest), tout en étant de plus grande dimension; les colonnades des extrémités tenaient à la fois du *pronaos* d'Horezu et de celui d'Argesh; enfin, sur la façade principale, l'arc de grand tympan avait été emprunté à l'église d'Argesh, mais s'était enrichi en même temps de la corniche à consoles de l'église des Trois-Hiérarques de Iassi. C'est également cette dernière église qui avait fourni le dessin de la frise qui formait une riche ceinture à tout le monument. Comme à Argesh, les coupoles étaient ornées de rinceaux et de cabochons dorés du plus heureux effet décoratif. Quant à l'appareil des murs de façade, il comportait des assises de briques émaillées, en même temps que des motifs de sculpture dont la variété constituait un ensemble des plus harmonieux.

Le second pavillon que M. Formigé construisit pour la Roumanie au quai d'Orsay reproduisait un type de l'antique maison des champs roumaine, dont le modèle, avec quelques variétés, est très en vogue dans les nouvelles bâtisses de Bucarest.

ENSEMBLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE ET DU PREMIER ÉTAGE DU PAVILLON.

On y avait installé, par les soins et sous la haute surveillance du commissariat général, un restaurant roumain, où l'on dégustait les plats, les liqueurs et les boissons nationales. C'est là que les prestigieux *lautars* ont été les triomphateurs artistiques de l'Exposition en tournant tant de têtes et en faisant pâmer d'aise les *friands* de musique sentimentale.

Un pavillon tout en majolique était annexé au restaurant et servait au débit des tabacs de la manufacture royale de Bucarest, tabacs aussi connus et aussi appréciés du public que ceux de Turquie et d'Égypte.

Une visite détaillée du pavillon officiel était très intéressante. Les salles d'exposition, tendues au plafond de vélum crème, où courait un décor de feuillages bleus et vieil or, s'étendaient de chaque côté, au rez-de-chaussée et à l'étage.

Le bas était occupé, à droite, par des expositions industrielles et minières, houille, marbres, granit, minerais divers, émaillerie, céramique, où on remarquait de très curieuses poteries, communes sans doute, mais se rattachant lointainement à des poteries anciennes, et classées : poteries de Sicile, poteries étrusques, majoliques à reflets métalliques. A gauche, expositions de lutherie, — au milieu de laquelle trônait la fameuse flûte de Pan, dont les *lautars* tirent un si étonnant parti, — de sellerie, de corroierie, de carrosserie, et une série très intéressante envoyée par la Société des fournitures pour l'armée, où l'on pouvait voir les types divers de l'armée roumaine, le fantassin et le chasseur à pied, le chasseur à cheval et l'artilleur, la jambe emprisonnée dans une guêtre de cuir fauve, qui double la botte et qui fait songer aux défuntes bottes-chaudron des postillons. Et, enfin, au fond, l'exposition des mines de sel.

AU PREMIER ÉTAGE.

Au premier étage, à gauche, à la suite d'une exposition très complète du ministère de la Guerre, les archéologues pouvaient faire de longues stations devant les vitrines où étaient amoncelés les chefs-d'œuvre de l'art roumain.

L'extrémité opposée de la galerie renfermait surtout une exposition, aussi variée qu'intéressante, des domaines de la Couronne.

Enfin l'exposition roumaine s'étendait aussi dans les sections du palais du Champ-de-Mars, de la Galerie des machines, et des Beaux-Arts.

Russie

RUSSIE

Il y eut peu d'expositions plus justement chères, à tous égards, au cœur des Français que l'exposition de la Russie : elle se composait d'une section très variée, très intéressante, aux Invalides et au Champ-de-Mars, d'une section dite d'Asie Russe au Trocadéro et du Pavillon de la Finlande.

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NICOLAS II.

Grâce à cette participation si large, la France n'a plus eu rien à ignorer des trésors de sa grande amie.

Les dispositions pour l'organisation d'une section russe avaient été concentrées comme dans les précédentes occasions au département du Commerce et des Manufactures, sous la direction immédiate du ministre des Finances, le secrétaire d'État Serge de Witte. L'exécution des mesures à prendre fut confiée à une commission présidée par le directeur du Département, M. le conseiller privé Kovalevsky (actuellement ministre adjoint des Finances), et composée de délégués des différentes administrations compétentes et de fonctionnaires du ministère des Finances. Les deux vice-présidents de cette commission étaient le prince Tenicheff, commissaire général de la section russe à l'Exposition universelle, et M. Arthur Raffalovich, membre du conseil du ministre; M. Basile de Wouytch était le commissaire général adjoint et suppléant; le professeur Konovaloff, chef des groupes du ministère des Finances, avait été chargé d'organiser le fonctionnement du jury, en ce qui concernait la Russie. L'agent pour la Finlande était M. Robert Runeberg.

La Russie a été prête une des premières et l'inauguration de son pavillon russo-asiatique au Trocadéro, édifié par l'architecte russe M. Meltzer, a vivement frappé les foules par sa solennité et son caractère de cordialité. C'est M. le Président de la République qui a présidé cette cérémonie qu'il convient de retracer à grands traits.

SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA-FÉODOROVNA.

Le palais avait été construit dans le style vieux russe, en forme de kremlin entouré de tourelles rehaussées d'or et de nuances vives. Dans le donjon, au-dessous duquel se trouvaient le restaurant russe et l'amusant restaurant-wagon du Transsibé-

rien — tintaient les cloches d'un carillon.

M. le Président de la République a consacré à la visite de ce palais toute une matinée de mai. Nous en rappellerons les traits principaux.

S. EXC. LE PRINCE W.-N. TENICHEFF, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Le général Bailloud, en uniforme, M. Combarieu, M. Poulet et un officier de sa maison militaire accompagnaient le Président.

Des barrières de bois entouraient le pavillon de la Russie. Derrière ces barrières étaient massés tous les ouvriers russes, qui avaient si bien travaillé que tout était prêt, qu'il ne restait pas une blanc à place. Sur ches attenbassadeur le personbassade et nistration sariat général Russie et invités de

S. EXC. A. RAFFALOVICH, VICE-PRÉSIDENT DE LA COMMISSION IMPÉRIALE.

peau d'ours mettre en les mardaient l'amde Russie, nel de l'amde l'admidu commisnéral de quelques marque.

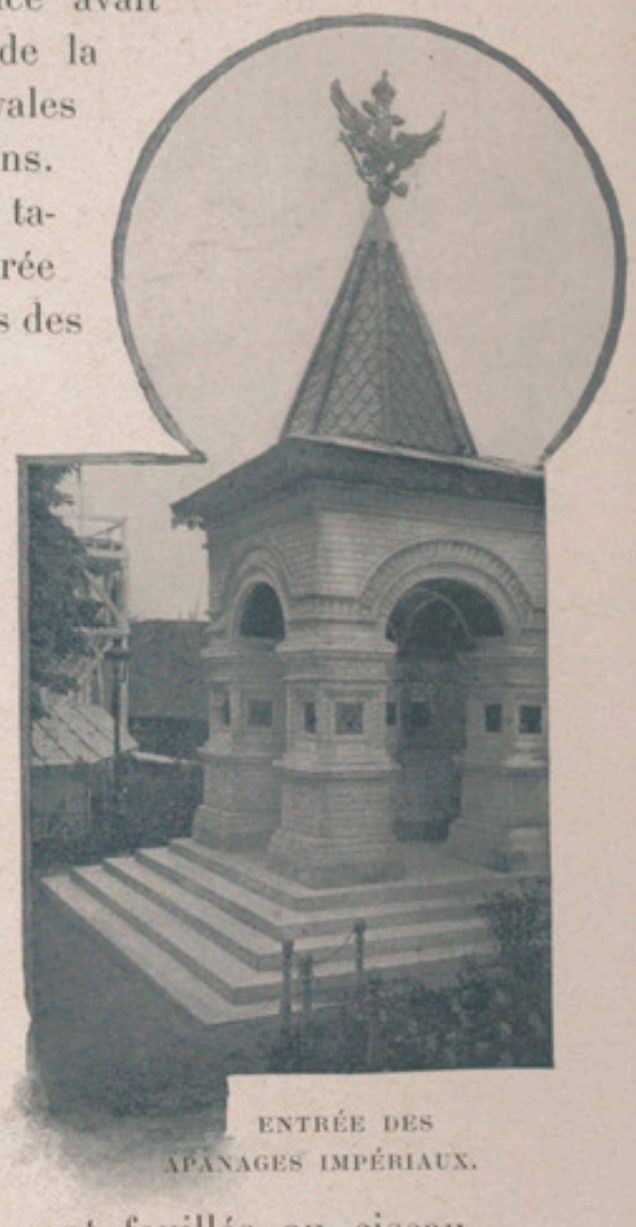
Au-devant de M. Loubet sont allés pour le recevoir le commissaire général russe, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, M. Millerand, M. Picard, etc.

Le prince Ouroussouf s'avance et s'incline devant le Président de la République à qui il souhaite la bienvenue. Le Président passe entre deux haies de gardes russes et de matelots en uniforme qui font le salut militaire. Il est aussitôt conduit par un escalier qui s'amorce à gauche du vestibule, dans une salle

S. EXC. M. DE WOUYTCH, CONSEILLER D'ÉTAT ACTUEL, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

du premier étage, où est exposée la carte de France en pierres précieuses, cadeau du Tzar (elle a été par la suite transportée dans la section des Invalides).

La carte de France avait été placée au fond de la salle aux voûtes ogivales enluminées de dessins. Elle reposait sur un tapis d'hermine, entourée de drapeaux tricolores des deux pays. Cette carte est faite de morceaux de marbre de toutes couleurs et de pierres précieuses. Le marbre détermine les départements. Les noms des villes, les rivières sont tracés avec des pierres précieuses. Un cadre, sobre d'ornements pour laisser toute sa valeur au bijou qu'il protège, n'a que ses coins légèrement fouillés au ciseau.



ENTRÉE DES APANAGES IMPÉRIAUX.

Cette salle ne contenait pas autre chose que le cadeau de l'Empereur, des plantes et des fleurs. De riches tapis étaient jetés sur le parquet.

Le Président s'arrête devant la carte et l'admire. L'ambassadeur lui dit, ayant à ses côtés le conseiller d'État actuel M. de Mostovenhoff, qui a été envoyé par Sa Majesté l'Empereur spécialement de Russie, pour apporter cette carte :

« Monsieur le Président, j'ai l'honneur d'offrir au nom de l'Empereur cette carte au gouvernement de la République et à la France. L'Empereur a eu la pensée de donner un souvenir à votre pays comme un gage nouveau des relations d'amitié qui unissent nos deux gouvernements et nos deux peuples. »

Le Président de la République a répondu avec émotion :

« Je vous prie, monsieur l'ambassadeur, de transmettre à Sa Majesté mes remerciements pour le superbe cadeau qu'il fait au gouvernement de la République et à la France. Je suis très touché, le pays sera, lui aussi, très touché de la pensée qu'a eue l'Empereur de nous donner ce nouveau gage d'amitié. Et je suis sûr que ce gage contribuera à établir entre les deux peuples des relations plus cordiales et plus fructueuses encore.

FAÇADE PRINCIPALE
DU PALAIS DE L'ASIE RUSSE AU TROCADÉRO.

« Cette carte de France est un véritable objet d'art. La place qu'il occupera est toute désignée. C'est au Louvre, au milieu de nos chefs-d'œuvre qu'elle figurera, car il faut qu'on la voie, que tout le monde l'admire. »

Ces paroles aimables furent échangées sur un ton de grande simplicité. Le commissaire général expliqua ensuite au Président qu'une équipe d'ouvriers habiles avait travaillé pendant deux années à exécuter cette carte dont la commande avait été faite par l'Empereur.

Après cette visite, le Président est descendu au rez-de-chaussée du palais. Le péristyle, la cour, toutes les salles étaient remplies d'invités. La colonie russe était là au complet, et aussi nombre de commissaires généraux étrangers. Sur une estrade dressée dans la cour, des musiciens russes, en uniforme, jouaient la *Marseillaise* qu'on a écoutée tête nue.

Le Président de la République a parcouru alors toutes les salles de la section, puis il s'est arrêté dans la cour intérieure, pour écouter, dans un grand silence, l'Hymne national russe, joué par la musique.

Les cloches carillonnaient joyeusement pour saluer la sortie du chef de l'État.

Il restait à voir ce qu'on a appelé le village russe, qui était une création de la grande-duchesse Serge, femme du gouverneur général de Moscou, et où étaient exposés les menus objets de l'industrie populaire, près de l'escalier du Trocadéro, à droite en montant la colline.

A la porte, le Président de la République a été reçu par M. et Mme Jakountchikof qui avaient organisé cette annexe sur l'ordre de la grande-duchesse.

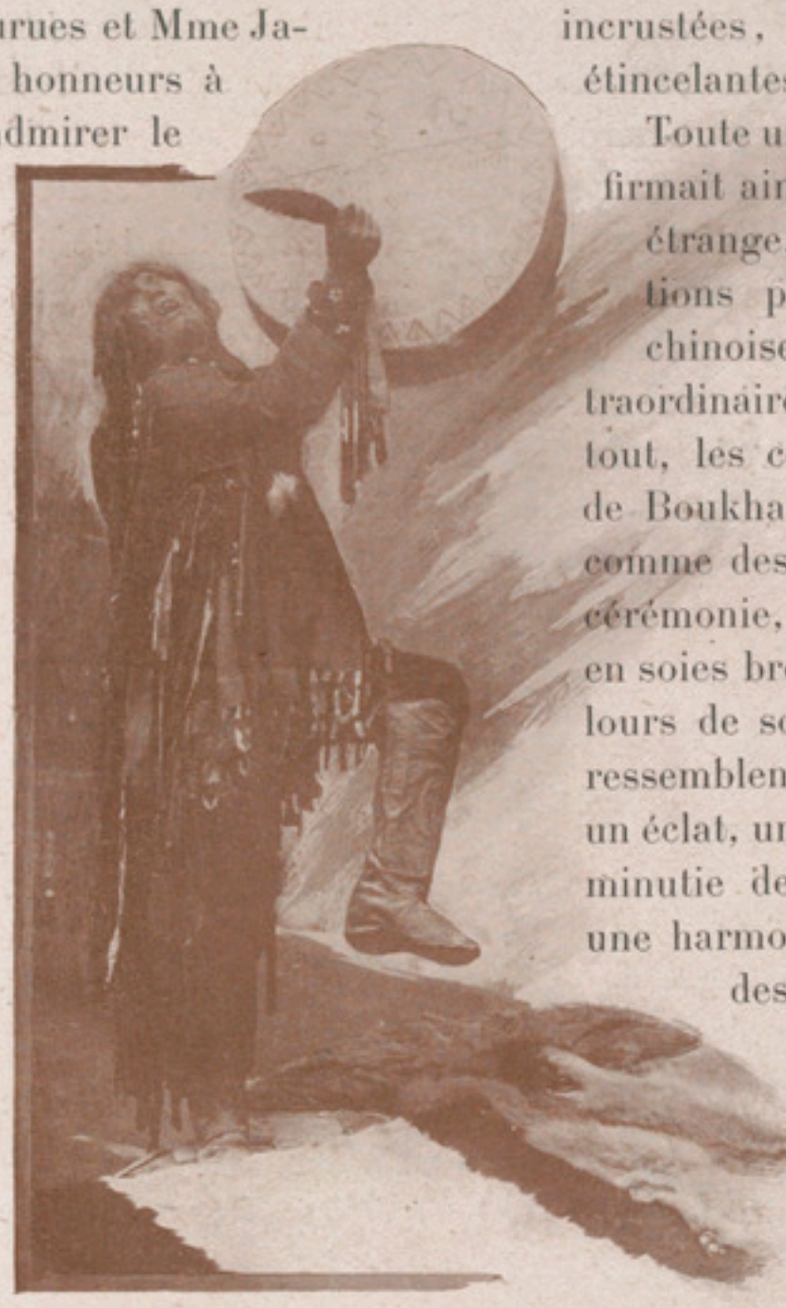
Mme Jakountchikof offre au Président le pain et le sel à l'entrée du village. Le pain est un gâteau rond qui ressemble à nos gâteaux des rois. Il est placé dans une serviette blanche sur un plateau d'argent. Le sel est contenu dans une salière de cristal incrustée d'or. L'offrande est accompagnée d'un petit discours de bienvenue que dit Mme Jakountchikof.

M. Loubet, quand elle eut fini de parler, prit le plateau et le passa à un valet de pied qui le porta dans la voiture. Le Président a remercié ensuite Mme Jakountchikof et l'a priée de présenter à la grande-duchesse ses hommages et ses compliments pour la part que Son Altesse Impériale a prise dans le succès de l'exposition russe.

Les petites salles, après cette cérémonie traditionnelle, ont été parcourues et Mme Jakountchikof en a fait les honneurs à son hôte, en lui faïsant admirer le travail des paysannes russes.

Le Président s'est retiré au milieu de nouvelles marques de sympathie. Il a été accompagné jusqu'à sa voiture par l'ambassadeur, le commissaire général, son adjoint, les membres de l'ambassade, les ministres et M. Picard. Il a serré la main de chacun et félicité l'ambassadeur de Russie en lui disant que l'exposition de son pays était admirable.

Cet éloge formulé par M. Loubet était très mérité : le palais de l'Asie Russe était, par la diversité de ses salles, un amusement exquis, un enchantement des yeux.



CHAMANE BOURIATE
DANS LA SALLE DE LA RÉGION BORÉALE.

Dans la grande salle qui s'ouvrait derrière la façade, des amoncellements de tapis et d'étoffes, aux tons puissants, s'appliquaient sur les murs, garnis de grands panneaux exécutés par le peintre M. Korvine, et là-dessus étaient accrochés des armes brillantes, des broderies multicolores, des costumes, des harnais de chevaux, des instruments de musique, tandis qu'au bas de ces trophées étaient disposés des coffrets, des vases, des aiguières, mille objets précieux, plus encore par l'intérêt artistique que par la valeur intrinsèque des matières qui ont servi à les confectionner. L'œil s'arrêtait étonné sur ces richesses qui semblaient jetées au hasard. Et le jour tamisé, qui filtrait au travers des tissus diaphanes qui servaient de stores, s'accrochait aux vives arêtes de l'or ciselé, et aux gemmes incrustées, formant des mosaïques étincelantes.

Toute une civilisation inconnue s'affirmait ainsi en un art d'un exotisme étrange, où se mêlaient les traditions persanes et les inspirations chinoises, dans une originalité extraordinaire. On admirait, par-dessus tout, les collections privées de l'émir de Boukhara, avec des armes ciselées comme des bijoux, et ces vêtements de cérémonie, ces khalats, en drap d'or, en soies brochées et brodées, et ces velours de soie, aux dessins fondus, qui ressemblent à nos moquettes, mais avec un éclat, une profondeur de teintes, une minutie de détails, une délicatesse et une harmonie de couleurs qui en font des étoffes de rêve.

Et c'était encore les plats en cuivre de Karchi, les tchilem, ces pipes faites d'une courge toute constellée de turquoises, et ces singulières parures que portent les femmes tékés, et qui se composent de pierres précieuses, de monnaies de toute provenance, d'ornements en or et en argent, si bien que la tête de la femme, revêtue de cette carapace, apparaît comme si elle était encadrée dans une châsse d'orfèvrerie.

OURS BLANC, SALLE DE LA SIBÉRIE.

Vers le fond de la salle, rafraîchissant l'air, s'élevait un mince jet d'eau, qui retombait dans

une vasque en faïence qu'encombraient des plantes fleuries. C'était un décor d'une grâce sans pareille, et qui formait un premier plan à la grande vue de la *médressé* de Bibi Khangin, une des femmes de Tamerlan (1388) qui occupait le fond de la salle.

Plus loin, dans d'autres salles, c'étaient des objets domestiques, des armes de chasse, des produits de Sibérie, — un traîneau de Samoyèdes, avec son attelage de chiens, et la poste en traîneau conduit par des chevaux.

INTÉRIEUR DE LA SALLE DE LA RÉGION BORÉALE.

Puis s'ouvrait la salle où toute l'industrie du pétrole s'exprimait par des tableaux qui nous montraient l'aspect de la presqu'île d'Apcheron, près de Bakou, la ville du feu, et les terrains pétrolifères, leurs fontaines jaillissantes et les derriks élévatoires à perte de vue. Et encore des modèles de wagons et de bateaux-citernes pour le transport du naphte et de ses dérivés.

Cette contrée russo-asiatique est extraordinairement abondante en trésors naturels. Les richesses minérales de l'Oural comprennent des gisements d'or en veines et en sables, la platine et les métaux rares qui l'accompagnent, tels que l'iridium, le rodium, l'osmium; de riches mines de cuivre et les meilleurs malachites du monde, du chrome, du manganèse, du nickel. Les minerais de fer de l'Oural sont renommés par leur richesse et leurs qualités (le mont de Blagodatt). Enfin, dans l'Oural, il existe de riches gisements de pierres précieuses, parmi lesquels les plus connus sont: les gisements du Mourzinsk, de Chaïtansk et ceux de la rivière Tokova. Les pierres précieuses que l'on trouve dans l'Oural sont les béryls (aigue-marine et émeraude), les topazes véritables, les zirkonses (hyacinthes), les rubis, saphirs et les rares rubis-saphirs, les meilleures améthystes du monde, ainsi que des pierres particulières à l'Oural, comme les phénaquites, les chrysobéryls, les tourmalines roses, les grenats verts.

La Russie d'Asie possède beaucoup d'autres richesses encore. Sans parler des filons aurifères qui sont encore peu exploités, les sables aurifères couvrent de vastes régions de la Sibérie, les versants septentrionaux des ramifications de l'Altaï, les revers des monts Kouznietzky-Alataou et de la chaîne de Salaïr; les gisements aurifères du gouvernement d'Ienisseisk sont dans les bassins de l'Angara et de la Podkammennaïa Tougoutska; les gisements de la Beroussa dans le cercle de Nijni Oudinsk et de Kansk, le riche groupe d'Olekminsk.

Tout cela nous était montré çà et là, dans le palais, et disait quelle confiance nous pouvons mettre en ce pays dont, au surplus, les finances reflètent la prospérité.

Depuis 1889, en effet, à l'exception de la seule année 1891, marquée par une récolte insuffisante et une véritable disette, le budget ordinaire de l'Empire russe s'est toujours réglé avec un

excédent sur les dépenses ; cet excédent, qui était de 18 millions en 1892, a été de 237 millions en 1898. Durant cette période la Russie a procédé à toute une série de grandes conversions qui ont allégé le fardeau de sa dette publique ; elle a mené à bonne fin la réforme monétaire (loi monétaire du 7 juin 1899). La politique financière d'un grand pays doit tendre à conserver sa stabilité à l'instrument des échanges : la stabilité est essentielle pour le développement normal de l'état économique et financier. De 1892 à 1899, le stock d'or russe a augmenté de 660 millions de roubles, en même temps qu'il était retiré près de 500 millions de billets de crédit.

Actuellement la situation financière de ce grand pays ressort très bien du dernier rapport sur le budget de 1901, que vient de publier M. Serge de Witte.

PALAIS DE L'ASIE RUSSE,
INTÉRIEUR DE LA SALLE DE LA RÉGION BORÉALE.

C'est la neuvième fois que M. S. Witte a soumis à l'empereur de Russie le budget de l'Empire, en l'accompagnant d'un rapport qui est plus qu'un simple commentaire des chiffres annuels. Dans le rapport consacré à l'exercice qui s'ouvre avec le 1er janvier 1901, comme dans ceux qui l'ont précédé, on trouve des indications nettes et précises sur les vues qui guident le ministre des Finances dans les questions économiques, financières et fiscales ; mais on y rencontre aussi des indications d'une portée plus générale et plus haute sur la politique russe.

Les rapports annuels du ministre des Finances ont contenu souvent l'affirmation des sentiments pacifiques qui ont animé les empereurs de Russie, aussi bien l'empereur Alexandre III que son successeur l'empereur Nicolas II. Cette année, c'est en parlant des sacrifices en hommes et en argent, imposés par les troubles de Chine, que M. Witte trouve l'occasion d'insister : « Ces événements, dit-il, ont fait ressortir avec une éclatante évidence toute la sincérité des sentiments pacifiques du souverain. Son auguste parole, appelant tous et chacun à la paix et proclamant les intentions pacifiques de la Russie, a été une grande œuvre, une œuvre chrétienne. Dans la situation difficile qu'ont créée les troubles de Chine, toutes les pensées du chef suprême de la nation russe ont tendu au maintien de la paix. » Mais ce n'est pas au prix d'un isolement volontaire ni d'une abdication de son influence que la Russie travaille au maintien de la paix. « Le rôle de l'État n'est pas limité à administrer les intérêts du pays à l'intérieur. Les destinées politiques d'une puissance de premier ordre comme la Russie lient étroitement sa vie à celle des autres nations. » Les événements graves, quels que soient les pays dont ils affectent les intérêts immédiats, ont presque toujours leur contre-coup en Russie. « Parfois ils dépendent directement de l'attitude que nous adoptons ; dans d'autres cas, ils nous amènent à prendre de certaines mesures pour assurer à notre patrie le maintien de la position qui lui appartient dans le monde. »

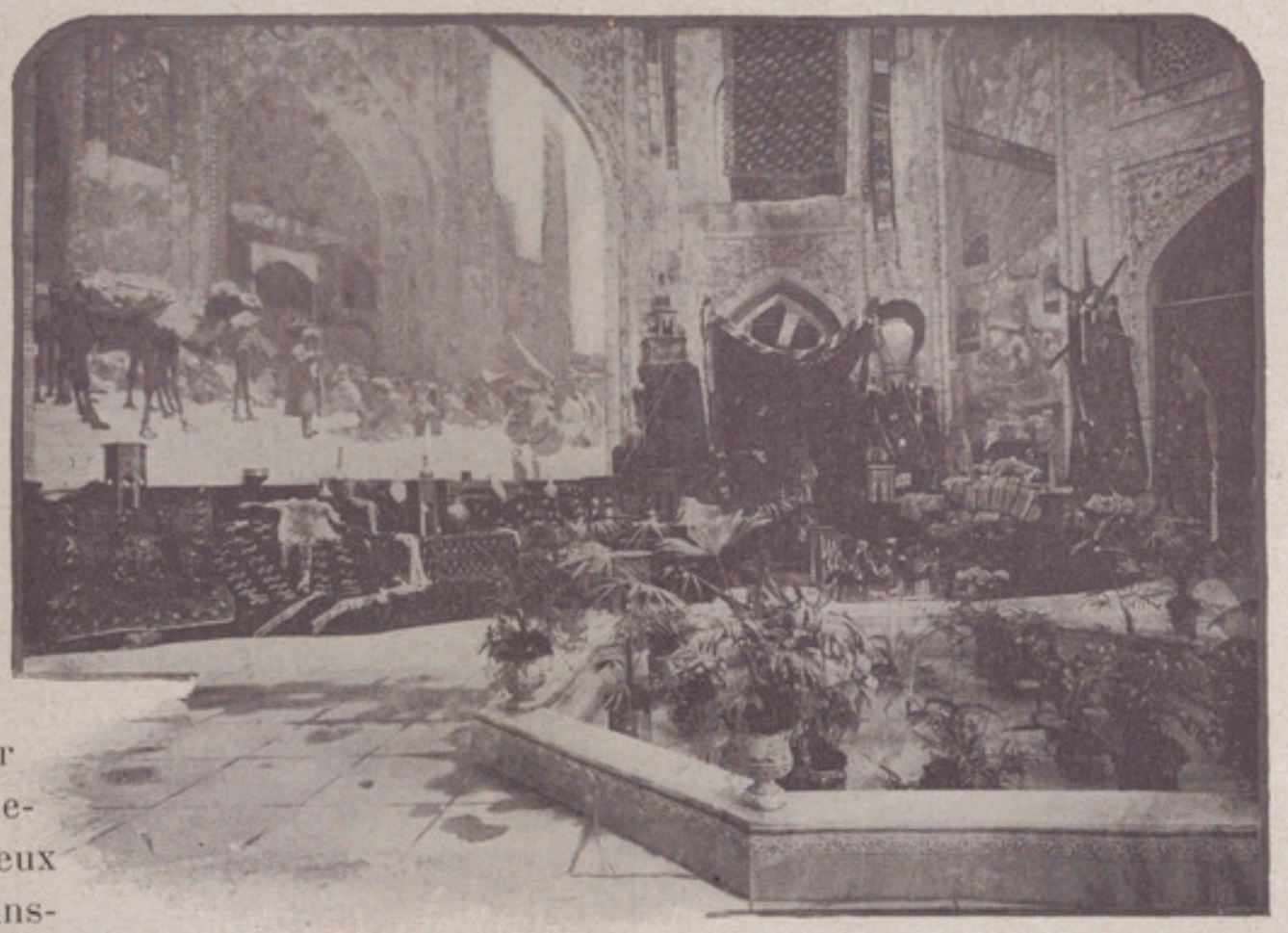
Dans ces conditions, à moins d'être à la merci des événements imprévus, d'être obligé de sacrifier des intérêts politiques ou d'être conduit à emprunter sans tenir compte des conditions du marché, le ministre des Finances de Russie est dans la nécessité de constituer

des réserves pécuniaires, de veiller soigneusement sur la conservation de ressources disponibles. Ces réserves pécuniaires, constituées en majeure partie avec les excédents des budgets ordinaires, ont permis d'achever presque entièrement la grande voie ferrée transsibérienne ; grâce à elles, la marine voit augmenter le nombre de ses vaisseaux de guerre et les troupes ont été dotées du nouvel armement; c'est grâce à elles qu'à deux reprises, pendant la dernière période décennale, la population rurale a pu être secourue pendant des disettes ; ces mêmes épargnes ont fourni les moyens de rembourser à la Banque de Russie la dette non productive d'intérêt et de réorganiser le régime monétaire.

Les dépenses très importantes et absolument imprévues qu'ont exigées les événements de Chine, 62 millions de roubles nécessaires pour mettre sur le pied de guerre en Extrême-Orient une armée de deux cent mille hommes et en transporter une partie considérable à d'immenses distances, ont été imputées sur ces mêmes ressources. Faute de ces ressources, un emprunt eût été inévitable et, dans l'état de faiblesse du marché financier, il est probable que les conditions en eussent été assez onéreuses.

Au 1er janvier 1901, ces disponibilités du Trésor s'élèvent à 123 millions. Le budget de 1901 prévoit un prélèvement de 57 millions pour les dépenses extraordinaires : il reste un solde disponible de 66 millions, largement suffisant pour faire face aux dépenses militaires que la situation troublée de l'Extrême-Orient peut encore exiger.

Le ministre des Finances, avec l'approbation de l'Empereur, a pu faire face en 1900 sur les revenus courants aux dépenses de la campagne de Chine, sans avoir recours au crédit, sans faire d'emprunt à l'étranger. On voit aujourd'hui pourquoi il a pu le démentir avec tant de vigueur et en si bonne conscience. En 1901, de nouveau, à moins de circonstances tout à fait imprévues, la Russie n'a pas à faire appel au crédit pour les besoins budgétaires.



INTÉRIEUR DE LA SALLE DU TURKESTAN.

A l'Exposition russe de 1900 encore, n'oublions pas de mentionner, dans le domaine fiscal, la grande réforme de l'impôt des boissons, dont un des principaux objets a été de diminuer l'abus des boissons alcooliques et de lutter contre l'ivrognerie. La Régie des alcools avait un pavillon spécial au Champ-de-Mars, près de la Tour Eiffel.

PAVILLON DE LA FINLANDE

Le pavillon de la Finlande s'élevait sur la ligne des palais qui se trouvaient en second rang sur le quai d'Orsay, entre le palais du grand-duché de Luxembourg et celui de la Bulgarie.

L'aspect extérieur de l'édifice était celui d'une modeste église de village. Il se composait d'un long vaisseau qui se terminait en abside avec un clocher élevé sur le chœur. Ce clocher octogonal était surmonté d'un pittoresque motif d'architecture reproduisant sur ses différentes faces un soleil. Sa base inférieure reposait sur quatre ours gris, qui montraient leur mâchoire menaçante. Sur la façade du palais, s'ouvrait une grande porte en plein cintre, qui se répétait à droite et à gauche de l'abside sous le clocher. L'archivolte de ces deux porches était orné d'un cordon circulaire formé de têtes de loups arctiques.

PAVILLON DE LA FINLANDE.

Entre les consoles qui supportaient l'avancée du toit apparaissaient des grenouilles assoupies et aux angles se détachaient d'énormes pommes de pin renversées. Cette décoration symbolisait la configuration géographique de la Finlande, qui est caractérisée par ses lacs et ses immenses forêts.

Lorsqu'on pénétrait à l'intérieur du palais, l'impression de monument religieux donnée par son aspect extérieur s'accentuait encore. La disposition adoptée était tout à fait celle que présentent nos églises de campagne : au milieu, la nef; à chacune des deux extrémités, le chœur et le jubé. Les bas-côtés étaient divisés en petites travées, très coquettement décorées, qui abritaient l'exposition des diverses sections.

ENTRÉE PRINCIPALE DU PAVILLON.

Le visiteur pouvait y admirer une curieuse collection de modèles de bateaux voiliers, exposée par la direction générale du pilotage et des phares de Finlande, puis l'exposition du musée ichtyologique, figurée par toutes sortes d'instruments et d'engins de pêche pour le saumon. Plus loin, on voyait les tapis exposés par l'École des arts et métiers de la Société impériale d'économie rurale de Finlande; puis les curieuses poteries de la Société des arts industriels.

Sous la coupole centrale, au milieu du palais, dans un petit pavillon vitré élevé sur un soubassement de granit, était exposée une énorme météorite tombée en Finlande, à Bjürbœle, le 12 mai 1899. Plus loin, dans des vitrines, se trouvaient des modèles de navires, dont l'un, le *Sampo*, nous montrait un spécimen de navire brise-glace.

L'exposition finlandaise se complétait par une exhibition des ouvrages exécutés par les élèves des écoles manuelles et ceux des écoles d'arts industriels qui permettaient ainsi au visiteur de s'initier aux mœurs et à l'industrie du pays.

Portugal

PORTUGAL

Le Portugal avait deux pavillons à l'Exposition : l'un, rue des Nations, auprès du Pérou, l'autre au Trocadéro. Le premier, sorte d'élégant chalet, orné de balcons, était consacré aux produits de chasse, de pêche, aux cueillettes des forêts ; l'autre, plus étendu, abritait une collection de produits coloniaux qui redisaient admirablement la gloire antique d'un vaste domaine d'outre-mer, encore aujourd'hui très prospère.

SA MAJESTÉ LE ROI DU PORTUGAL.

Ce pavillon, d'une ornementation sobre, était décoré de faisceaux de drapeaux bleus et blancs, couleurs du royaume portugais, écussonnés au centre d'un blason féodal, tour d'or sur champ de pourpre.

M. LE VICOMTE DE FARIA, CONSEILLER CHARGÉ D'AFFAIRES, COMMISSAIRE.

Au milieu de la salle était placée une fidèle reproduction de la colonne de pierre dressée au cap Sainte-Marie, au Congo, par le navigateur Diogo Cão, qui y débarqua en 1460. C'était un monolithe qui portait à son sommet l'écusson portuguais et sur les trois faces une inscription latine par laquelle le conquérant plaçait sa découverte sous l'égide du roi dom Manuel.

L'exposition se composait d'armes indigènes envoyées de Mozambique, d'Angola, de San Thômé, de la Guyane portugaise ; les Indes exposaient de merveilleux bijoux en filigrane d'or et d'argent, des nacres gravées et sculptées, des bois précieux, des graines oléagineuses; les colonies asiatiques avaient envoyé des vases de porcelaine, des bronzes, des soies brodées, de beaux vieux meubles d'ébène et de citronnier, de matze et d'apeck, objets d'art d'une inestimable valeur.

M. ANTOINE DE FARIA, SECRÉTAIRE DU COMMISSARIAT.

Tout cela avait été classé et mis en bonne place par un artiste portugais, M. Ventura Terra, auquel on devait l'originale décoration du pavillon, sous le contrôle de M. le vicomte de Faria, chargé d'affaires, commissaire, et de M. Antoine de Faria, secrétaire général du commissariat.

LE PAVILLON, RUE DES NATIONS.

La direction de l'installation avait été confiée à M. A. Lobo d'Almada, Negreiros, sous-préfet à l'île Saint-Thomas, qui a parfaitement réussi dans sa tâche. Il eut pour auxiliaires les membres de la sous-section commerciale et coloniale, MM. A. de Souza Carneiro Lara, vice-président de l'association commerciale de Lisbonne, et L. Diégo

da Silva, président de la Banque nationale d'outre-mer.

Les autres parties de l'exposition du Portugal, sous la même direction du vicomte de Faria et de son fils, étaient également intéressantes. Dans le pavillon du quai d'Orsay, on trouvait deux salons. Dans le plus petit, les colonnes qui se dressaient aux angles étaient revêtues d'arabesques artistiquement faites avec des tresses et des nœuds en cordes alternativement, goudronnées ou non, qui produisaient l'effet le plus pittoresque. Ce travail avait été exécuté par des marins de l'État. Les murs étaient également décorés de grands cadres dont les moulures, faites de la même façon, offraient les dessins les plus variés.

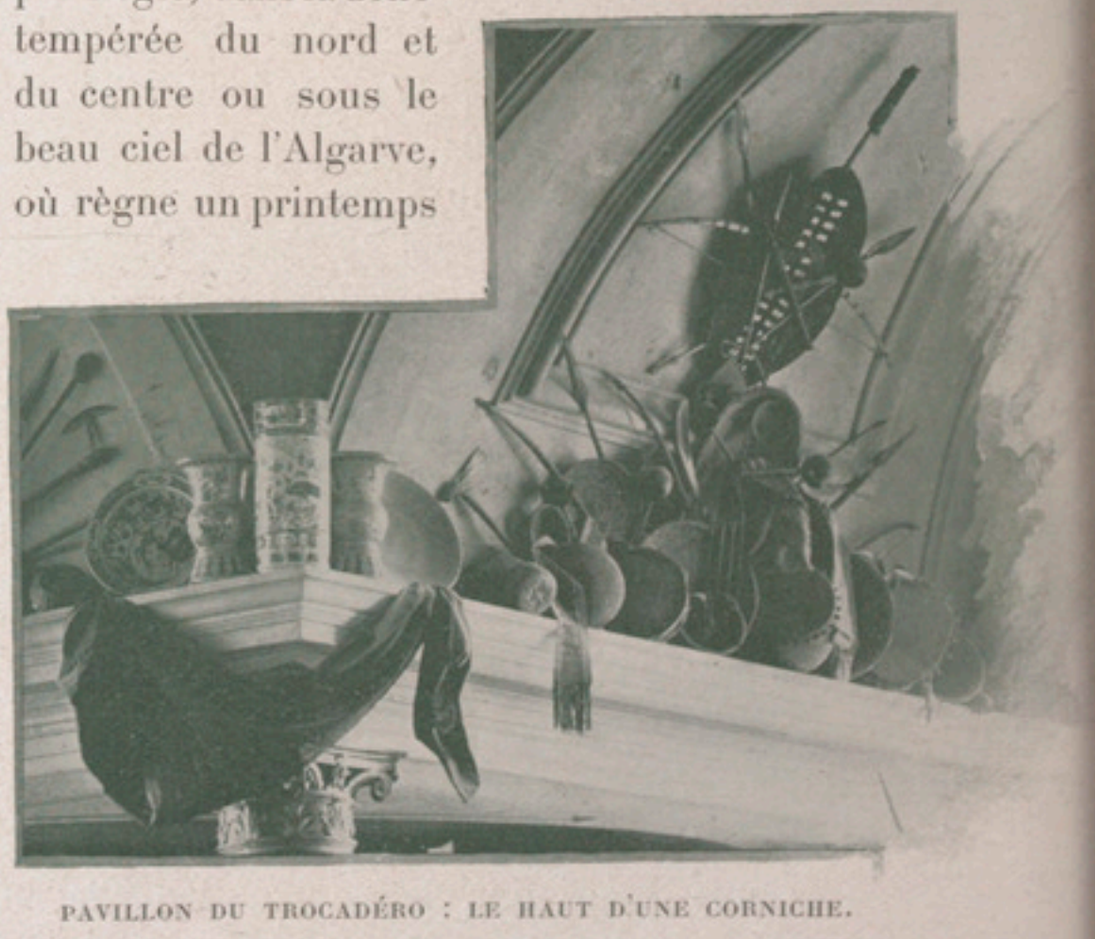
LE PAVILLON DU TROCADÉRO.

Ce salon était spécialement affecté aux produits et aux engins de la pêche, et l'on y remarquait une collection de modèles des bateaux de pêcheurs des côtes du royaume et de ses colonies. L'installation était l'œuvre de M. Baldaque da Silva, officier supérieur de la marine de guerre et ingénieur hydrographe très distingué.

Quoique plus sobre, la décoration du grand salon ne méritait pas moins d'attirer l'attention. Elle consistait principalement en vélums aux peintures allégoriques, suspendus au centre, et dans l'agencement artistique des produits forestiers et de la chasse. Cette partie de l'exposition comprenait les lièges, si renommés, dont l'exploitation, qui est considérable, alimente la fabrication nationale de bouchons et autres articles, et constitue un article très important d'exportation.

Il ne faut pas oublier de citer l'importante exposition des vins et spiritueux, que le Portugal avait faite au Champ-de-Mars, et ses produits alimentaires d'origine végétale, abondamment représentés par une grande variété de céréales, de plantes légumineuses et autres; les huiles, dont la production est considérable, détenaient le premier rang. A remarquer les huiles de la région du Douro, des environs de Santarem et de la province d'Alemtejo aux alentours de Serpa, qui sont excellentes. Les fabriques d'Alvito et d'Alferrarede, les plus importantes du pays, exposaient de beaux échantillons de ce produit de l'industrie agricole.

Une grande variété de fruits, d'une saveur exquise, éclos sur un sol exceptionnellement privilégié, dans la zone tempérée du nord et du centre ou sous le beau ciel de l'Algarve, où règne un printemps continuel, complétait cette belle exposition des produits agricoles.



PAVILLON DU TROCADÉRO : LE HAUT D'UNE CORNICHE.

Au nombre des industries alimentées par l'agriculture, il faut mentionner les fromages si

AU PAVILLON DU TROCADÉRO : LES PRODUITS.

estimés de la *Serra d'Estrella* et de l'*Alemtejo*, les eaux-de-vie de fruits, les tabacs, et les conserves alimentaires dont la consommation et l'exportation ont pris, depuis quelques années, un très grand développement justifié par l'excellence de la fabrication.

Enfin, dans les galeries qui leur étaient réservées, les sections des mines, des meubles, de la céramique, de l'industrie cotonnière, du papier, chauffage, etc., étaient richement approvisionnées pour permettre d'apprécier l'excellente situation industrielle du pays.

A côté des grands chefs-d'œuvre de l'art contemporain, groupés dans le grand Palais des Champs-Élysées, le Portugal exposait quelques travaux d'artistes de talent, affirmant ainsi que le goût pour les Beaux-Arts n'a pas cessé de se développer dans ce pays, qui possède tant et de si précieux spécimens séculaires de peinture, de sculpture et d'architecture. S. M. le roi dom Charles, illustre rejeton d'une race de rois artistes, exposait un beau pastel représentant *le Lever des filets d'une madrague* et qui affirme les hautes qualités artistiques de son auteur.

Et, en terminant, nous citons, comme un indice de l'état social très policé, très cultivé du Portugal, les monographies du Palais de l'enseignement qui prouvaient qu'en Portugal l'instruction primaire est très répandue au moyen d'un grand nombre d'écoles entretenues par l'État, et que l'instruction secondaire ou supérieure, dégagée des entraves de l'internat, est accessible à toutes les classes de la société.

LES TABACS.

On y voyait que le régime des écoles publiques, depuis les primaires jusqu'à l'Université de Coïmbre, et les programmes des études, sont parfaitement d'accord avec les préceptes de la pédagogie moderne, et que le pays possède toutes les écoles spéciales qui complètent le cycle de l'enseignement, parmi lesquelles il est juste de citer, pour le niveau élevé des études, l'École de l'armée, pépinière d'officiers de toutes les armes, l'École navale, les Écoles polytechniques

et les Écoles de médecine de Lisbonne et de

PAVILLON DU TROCADÉRO : AU PREMIER ÉTAGE.

Porto, le Collège militaire, l'Institut d'agronomie, l'Institut industriel, l'Académie des beaux-arts, le Conservatoire de musique, etc.

L'enseignement industriel, cette branche si utile de l'instruction publique, loin d'être négligé, a été fécond en résultats pratiques. Il est en ce moment l'objet d'une transformation profonde, due à l'introduction dans le pays des idées qui déterminèrent en France l'enquête décrétée en 1881 par Antonin Proust et publiée en 1884. Les travaux de cordonnerie, de fleurs, de cartonnages, de vannerie, de menuiserie, de serrurerie, exposés par les élèves de ces écoles disséminées en assez grand nombre dans le pays, révélaient la forte impulsion donnée à cet enseignement.

De nombreux ouvrages sur l'enseignement en général, de belles cartes dressées par la Commission géodésique et par le Bureau hydrographique, ainsi que tant d'autres travaux analogues de grand mérite, étaient comme le corollaire de cette affirmation concernant le haut degré du développement de l'instruction publique en Portugal.

Ce pays, où foisonnent les institutions de prévoyance et de secours mutuels, et dont la charité s'émeut aux appels de toutes les misères pour faire éclore, comme par enchantement, des asiles pour l'enfance ou pour la vieillesse et des établissements charitables de toute espèce ; qui possède un corps complet de législation civile et criminelle calquée sur celle des nations les plus avancées et empreinte d'un caractère de douceur qui s'allie parfaitement avec les mœurs si douces du peuple, et qui s'honore d'être, entre tous les autres, le premier qui ait inscrit dans les traités internationaux la clause de n'accorder jamais l'extradition qu'à la condition que la peine capitale, depuis longtemps bannie de son code, ne sera pas appliquée à l'extradé ; qui, par de persévérants et tenaces efforts, s'applique à faire valoir les immenses ressources naturelles de son sol privilégié et à développer son industrie dans la brillante mesure démontrée par la présente Exposition : ce pays est bien loin d'être arriéré et esclave de la routine.

PAVILLON DU TROCADÉRO : EXPOSITION D'OBJETS INDIGÈNES.

Pays-Bas

PAYS-BAS

Les Pays-Bas, dont la gracieuse petite Reine est si populaire en France, avaient concentré tout l'effort de leur participation à l'Exposition dans un choix de leurs productions coloniales, réunies dans un des palais les plus originaux du Trocadéro. (La section hollandaise continentale était aux Invalides et au Champ-de-Mars, à côté d'autres nations ; elle comprenait 500 exposants.)

SA MAJESTÉ
LA REINE WILHELMINE.

Une exposition coloniale avait, pour les Pays-Bas, la plus haute importance : leur domaine d'outre-mer est admirablement administré. Il fallait en donner une idée très étendue, historique et actuelle. On y avait réussi : sur la terrasse du Trocadéro s'élevaient trois constructions : un monastère bouddhique, du plus pur style hindou-javanais, entièrement reconstitué au moyen de moulages rapportés du vihâra de Sari, s'encadrait entre deux constructions bariolées, couvertes en fibres de palmiers, et qui reproduisaient avec une exactitude rigoureuse les types d'habitations actuels de l'ouest de Sumatra.

M. LE CHEVALIER DE STUERS,
MINISTRE EN FRANCE.

L'édification seule de ces trois reproductions pouvait constituer un attrait incomparable, et dont on ne trouvait que difficilement l'équivalent au point de vue artistique ou ethnographique dans l'ensemble de l'Exposition. Elle représentait d'ailleurs plusieurs années d'un travail délicat et minutieux, entrecoupé de recherches, de fouilles, de voyages d'exploration qui, par leurs résultats, avaient contribué à fournir aux archéologues, aux artistes et aux savants une réunion de documents dont la réalisation n'a pas de précédents en Europe.

Les trois constructions étaient reliées entre elles par une terrasse spacieuse, où l'on accédait par un perron. Une rangée de dhyâni bouddha's, du Bôrô-Boudour, également moulés sur les originaux, s'étendait devant cette terrasse et sur toute sa longueur, donnant ainsi à l'ensemble un caractère d'unité des plus heureux.

Les bas-reliefs du monastère, à l'extérieur comme à l'intérieur, provenaient en grande partie du Bôrô-Boudour et retraçaient ainsi quelques passages de la vie de Bouddha d'après des documents sculpturaux qui remontent à plus de dix siècles, et qui, malgré cela, sont dans un état de conservation qui étonne. Les artistes trouvaient dans cette reconstitution une richesse d'inspiration et une souplesse, un génie, même, d'interprétation, qui les étonnaient; il y avait là, notamment, pour l'art décoratif, un enseignement admirable, entièrement basé sur la simplicité des lignes, et qui se révélait en une infinité de motifs admirables de richesse et de variété. Les colonnes et les autres sculptures qui ornaient l'intérieur du bâtiment étaient dans un état de conservation non moins étonnant. Nous signalerons notamment la statue de la déesse Prajnjaparamita, pure merveille de sculpture bouddhique, comparable, par la

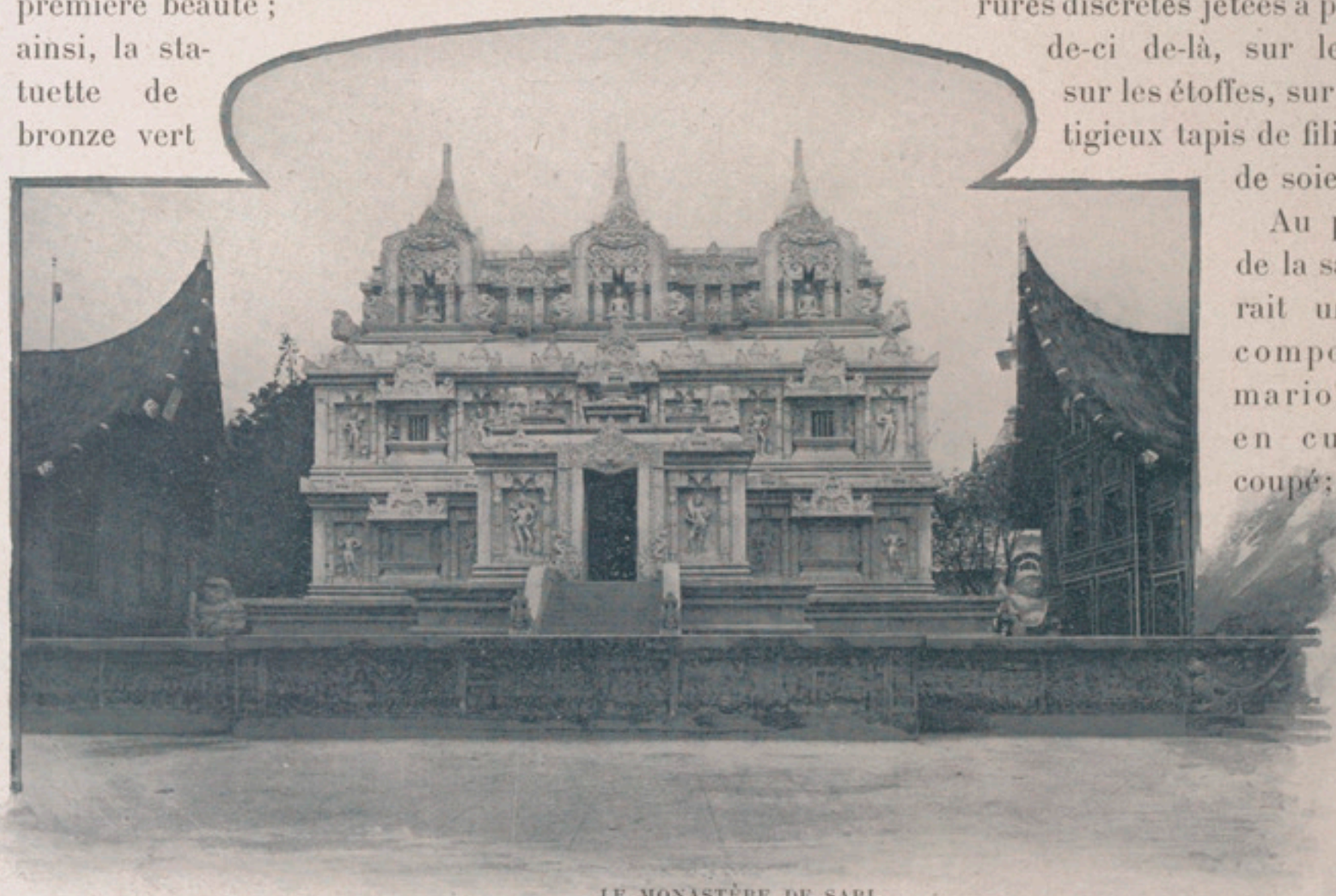
M. LE BARON MICHIELS VAN VERDUYNEN, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

noblesse des lignes et par la puissance de l'expression, aux meilleures productions de l'art grec.

C'est M. le lieutenant-colonel G.-B. Hooyer qui avait mené à bien la reconstitution de ce monastère, qui était incontestablement l'un des joyaux de l'Exposition. L'intérieur, ombragé d'un vélum mauve, recélait des morceaux qu'on aimait davantage à mesure qu'on les connaissait mieux.

M. LE BARON VAN ASBECK,
COMMISSAIRE DÉLÉGUÉ.

Outre la triomphale statuette de Prajnja-paramita, la déesse suprême, il y avait là vingt pièces de toute première beauté ; ainsi, la statuette de bronze vert de Çiva, ainsi deux petites femmes prosternées et présentant leurs hommages à leur supérieur et maître ; ainsi un buste de la lune, ou Tjandra, haut tiarée, souriante du sourire énigmatique de la Joconde, et tant d'autres encore.



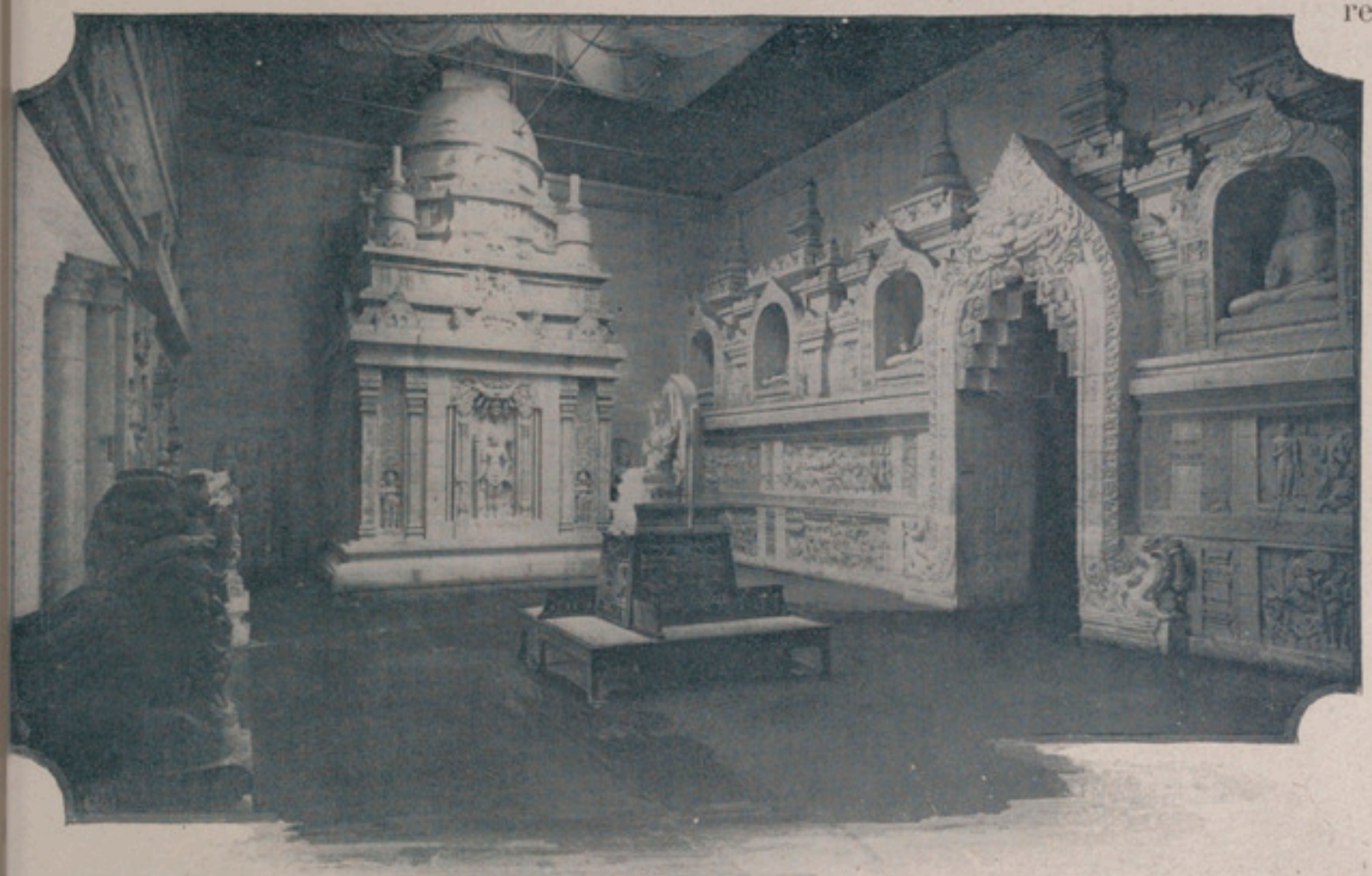
LE MONASTÈRE DE SARI.

Le pavillon du Nord abritait, sous une légère armature de charpente, des matières graves : de la géographie, de la topographie, de la géologie, de l'ethnologie ; sa tonalité, même, était presque austère, du rouge violacé, rehaussé, sur les piliers de bois, sur les fins arbalétriers, de sculptures dorées. Par contre, les curieux s'amusaient beaucoup dans le pavillon Sud, dont le contenu est extrêmement varié.

Et d'abord, l'harmonie colorée qu'on y savourait, dès le seuil, était un enchantement ; charpentes rouge vif, vélum rosé, tamisant comme des lueurs d'aurore, et, sous les combles, panneaux de soie d'un jaune éteint, encadrés de bandes lilas pâle, bannières de chrome décoloré toutes brodées tombant des poutrelles, dorures discrètes jetées à profusion de-ci de-là, sur les bois, sur les étoffes, sur de prestigieux tapis de filigrane et de soie.

Au pourtour de la salle courait une frise composée de marionnettes en cuir découpé ; c'étaient les acteurs du théâtre ou *Wayang* du Sousouhounan de Sourakarta, obligeamment prêtés par lui, marionnettes délicieuses, innombrables, variées à l'infini et alertement découpées.

Plus loin, on voyait des statuettes, rarissimes, de divinités : tout le panthéon du hin-



INTÉRIEUR DU MONASTÈRE.

duisme, des déesses altières comme Junon, sages comme Minerve, des dieux grimaçants, monstrueux, véritables apparitions de cauchemar. En face, la chaise, découpée, ciselée comme une châsse, toute dorée, dans laquelle, aux jours de solennité, on promène leurs effigies augustes. C'étaient les éléments du culte Çivaïtique de l'île de Bali.

Ils faisaient la joie des érudits. M. C.-M. Pleyte s'était rendu spécialement à l'île de Bali et à celle de Lombok où subsiste encore dans une certaine originalité la religion hindoue. Avec l'aide des fonctionnaires du gouvernement, des prêtres brahmanes et de quelques chefs de district, il avait fait copier toute la série des dieux hindous préalablement déterminée avec la plus rigoureuse attention.

GROUPE BALINOIS.

On remarquait encore, çà et là, et dans un savant pêle-mêle, des étoffes imprimées, fort curieuses, à divers états de leur travail, des broderies. Ici, tout au fond, un étrange étalage de caisses, de sacs, de paillassons, d'emballages variés sur lesquels se promenaient empaillés des carnassiers aux dents aiguës, près d'oiseaux de nous inconnus. Et l'un de ces oiseaux était effrayant, large, voilé, pourvu de serres démesurées, disproportionnées à sa taille, hérissé partout d'éperons, à la tête, aux ailes, formidablement armé pour la bataille, le guerrier type même.

Toute cette partie coloniale avait été organisée sous la direction de M. J. Yzerman, ancien ingénieur en chef du chemin de fer des Indes néerlandaises, et de M. le lieutenant-colonel G.-B. Hooyer; les constructions avaient été édifiées sous la direction du capitaine-ingénieur J.-Z. Stuten, et les curieux moulages dont l'intérieur et l'extérieur de ces édifices étaient revêtus avaient été exécutés par M. von Saher sur des originaux se trouvant à Java et à Sumatra.

En examinant ces merveilles si bien classées, on se sentait en présence d'une race douée de toutes les qualités colonisatrices, exceptionnellement forte, merveilleusement douée pour l'étude, pour l'art et pour le travail, d'une race constamment penchée sur le côté sérieux des choses, et dirigée, encouragée, soutenue dans cette voie par la sollicitude admirable d'un gouvernement auquel des liens indissolubles, parce qu'ils sont faits de sympathie et de patriotisme, la rattachent pour toujours.

Les Hollandais ont, en effet, cet avantage admirable sur les autres peuples que, chez eux, l'amour de la patrie a trouvé une personnification et en quelque sorte une réalisation tangible dans l'amour de la Reine. La Reine! Les Hollandais disent cela comme nous disons : la France! et peut-être avec une foi encore plus vibrante et plus émue, parce qu'elle s'adresse à un idéal qui est plus près d'eux, qui se mêle à leur vie, qui s'occupe de leurs intérêts et de leur grandeur et qui préside réellement à leurs destinées. Le culte de ce peuple pour sa charmante Souveraine, culte si mérité et si juste, auquel la nation doit une grande partie de sa force et devra le plus beau de son avenir, est aussi un hommage de gratitude donné à la Reine-mère.

PRODUITS COLONIAUX.

Si l'on établissait un parallèle entre ce que la Hollande nous montra lors de l'Exposition de 1878, ces vingt ans apparaîtraient comme la plus merveilleuse période de progrès qu'un peuple puisse inscrire dans son histoire.

L'Exposition des Pays-Bas et de leurs colonies avait été organisée sous la direction de M. le baron Michiels de Verduynen, vice-président de la seconde Chambre des États généraux, président de la Commission royale et commissaire général du gouvernement. Le commissaire délégué était M. le baron Van Asbeck. En outre, comme il était difficile de donner seulement au moyen d'objets visibles, une idée de la vie populaire si variée des millions d'habitants des possessions néerlandaises, surtout quand il s'agissait de faire voir les progrès réalisés, quelquefois aussi les lacunes à combler, on avait élu parmi les membres de la commission royale un comité spécialement chargé de la composition d'un Guide à travers l'Exposition et de l'installation de la salle de lecture.

PANTHÉON BALINOIS.

Le catalogue publié par les soins de ce comité était fort intéressant; il contenait, à côté de la description des objets exposés, des notices ayant une portée générale très instructive, permettant d'apprécier tous les progrès de la colonisation néerlandaise depuis 1889.

Mexique

MEXIQUE

C'est dans le palais du Mexique, féeriquement embrasé le soir, qu'ont été données quelques-unes des plus belles fêtes de l'Exposition. Ce palais occupait une situation admirable, en

GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

prolongement de la rue des Nations, sur le bord de la Seine, que dominait sa terrasse aux baies immenses. Il a été le rendez-vous favori de toutes les élégances princières et internationales.

Le président de la République mexicaine, le général Porfirio Diaz, dont l'administration est si profitable à son pays, prodigieusement enrichi par lui, avait choisi pour le représenter en qualité de commissaire général à l'Exposition, M. Sebastian B. de Mier, ministre du Mexique à Londres. Le commissaire général adjoint était M. A. M. Anza, qui était en même temps l'architecte du Palais mexicain. Adjoints au commissaire général : MM. Ramon Fernandez, consul du Mexique à Marseille, Garcia Torrès, attaché d'ambassade, et Albert Hans, ancien officier d'artillerie.

Le commissaire général, M. Sebastian B. de Mier, diplomate brillant, très répandu dans la société parisienne, à laquelle il est mêlé depuis de longues années, a su, pendant ces six mois écoulés, attirer et retenir attachées à son pays toutes les sympathies.

M. BLAS ESCONTRIA, GOUVERNEUR DE L'ÉTAT DE SAN LUIS POTOSI.

Aussi bien, le Palais mexicain avait le plus bel aspect ; il a été conçu, non pas dans le style aztèque, comme en 1889, mais dans ce style néo-grec qui, dans l'esprit de la commission d'organisation, devait marquer, au lieu de la glorification du passé, les tendances modernistes du présent. L'édifice était construit en bois et staff, selon des lignes très pures : du côté du fleuve, une loggia étendait ses colonnades et ses balcons sur une longueur de près de 100 mètres.

M. SEBASTIAN B. DE MIER, MINISTRE A LONDRES, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

La façade opposée présente un ma-gnifique portique orné de marbres et par lequel on accédait à l'intérieur. Admirablement compris en vue de son application spéciale, le palais offrait intérieurement l'aspect d'un immense rectangle terminé par deux hexaèdres, dont l'un abritait un escalier monumental,

l'autre étant affecté au salon des Beaux-Arts. L'escalier conduisait à une large galerie établie en porte-à-faux sur tout le pourtour de l'intérieur, et dont l'extrémité opposée à l'escalier se terminait par un balcon spacieux qui dominait le salon des Beaux-Arts déjà cité.

M. GUSTAVE BAZ, CHARGÉ D'AFFAIRES.

Des niches cintrées, garnies de belles vitrines, se succédaient sans interruption sur toute l'étendue de la galerie. De même, au rez-de-chaussée, des emplacements analogues, mais plus spacieux, étaient encore occupés par des vitrines.

L'architecte avait ici à lutter contre une double difficulté : la place rigoureusement mesurée et l'accumulation des objets divers faisant de l'intérieur du palais une véritable exposition encyclopédique réunissant toutes les branches de l'activité humaine, et par conséquent susceptible d'effrayer par ses proportions.

M. RAMON FERNANDEZ, COMMISSAIRE ADJOINT.

M. A. M. Anza avait réussi à satisfaire aux nécessités pratiques de l'exposition, tout en donnant à celle-ci une physionomie parfaitement harmonieuse et même attirante.

M. MANUEL GARCIA TORRÈS, COMMISSAIRE ADJOINT.

A peine, en effet, avait-on franchi les portes, qu'on se trouvait au milieu d'un hall immense (60 mètres de long sur 23 mètres de large) d'où l'on pouvait, en regardant simplement autour de soi, embrasser en quelques instants l'ensemble de l'exposition mexicaine.

D'un côté, le salon en hémicycle sollicitait le visiteur par sa décoration somptueuse; de l'autre, l'escalier majestueux l'entraînait vers les trésors variés de la science et de l'industrie. Le jour distribué à profusion par le vitrage du hall assurait à l'éclairage diurne une régularité parfaite.

M. ALBERT HANS, COMMISSAIRE ADJOINT.

Ce résultat faisait le plus grand honneur à l'éminent architecte et commissaire général adjoint, dont l'œuvre se classait incontestablement parmi les meilleurs travaux de l'Exposition.

Tel était le cadre. Jetons maintenant un coup d'œil méthodique sur ce qu'il renfermait. Nous avons noté les vastes dimensions du palais, plus vaste que ceux d'autres puissances continentales. C'est qu'en effet, alors que les grands États n'avaient affecté leur pavillon qu'à des reconstitutions historiques, à des installations spéciales, dispersant leurs exposants dans tous les groupes et toutes les classes, le Mexique, au contraire, avait tenu à ce que, conformément à une sorte de tradition, les trois mille exposants, qui ont montré leurs produits en 1900, restassent groupés dans un commun édifice et dans une même section.

M. A. D'ARGENCE, DÉLÉGUÉ DE L'ÉTAT DE SAN LUIS POTOSI.

La place d'honneur du pavillon, le point central du hall, par conséquent, face au vestibule de l'entrée principale, était réservée à l'industrie

du tabac, et plus spécialement à la fabrication des cigarettes. On y voyait de jolies Mexicaines guider de leurs mains alertes les ma-

LE PAVILLON OFFICIEL BORDANT LA SEINE.

chines dont chacune produit trois millions de cigarettes par semaine, c'est-à-dire un chiffre bien supérieur à celui atteint dans nos manufactures françaises. A droite et à gauche de cette partie centrale consacrée au tabac, de grandes vitrines montraient les produits manufacturés du Mexique, spécialement les tissus provenant des usines d'Orizaba, qui disposent des derniers perfectionnements industriels, et sont mues par l'électricité ; puis venaient les différentes expositions, ou sections, correspondant à toutes les branches de l'activité humaine.

Très attrayante, tout d'abord, l'exposition qui montrait par des documents, statistiques et photographies, les grands sacrifices consentis par le Gouvernement en faveur de l'instruction primaire et supérieure. Comme en France, l'instruction primaire est obligatoire et gratuite au Mexique, et la loi se montre rigoureuse envers les parents ou chefs d'industrie qui négligent d'envoyer aux écoles les enfants âgés de six à douze ans.

Le Gouvernement accordait encore récemment un crédit d'un million de piastres pour l'édification de nouveaux bâtiments scolaires.

On n'appréciait pas moins la section rétrospective, les expositions des Beaux-Arts, de la Presse et de la Librairie, des Travaux publics, toutes sections qui ont le plus grand rôle dans le pays. Les travaux publics, notamment, se sont étonnamment étendus :

Depuis 1889, en effet, les chemins de fer mexicains ont vu leur importance augmentée par la création de nombreux réseaux nouveaux, qui, au total, dépassent 14 500 kilomètres. Même une ligne interocéanique est entrée en exploitation.

Cette ligne relie Coatzacoalcos et Santa-Cruz, offrant ainsi aux transports internationaux des facilités remarquables et destinées à développer, dans une large mesure, les relations

LOGGIA DONNANT SUR LA SEINE.

commerciales avec le Japon et la Chine.

La création du port de Mazatlan, qui donnera

toute sa valeur à une autre ligne interocéanique, pourra être considérée comme une des plus grandes entreprises de ce temps, par les difficultés à vaincre autant que par les services qu'on en attend. Actuellement les plans sont dressés et les travaux sont commencés depuis quelques mois.

Le port de Vera-Cruz, qui compte aujourd'hui parmi les meilleurs et les plus importants au Mexique, est l'œuvre du Gouvernement, qui l'a amené à son état actuel en moins de dix ans. Le port de Tampico, pour lequel on a dû établir deux immenses jetées parallèles s'avançant jusqu'à 4 kilomètres dans la mer, et qui a coûté plus de 2 millions de dollars, est un autre exemple du développement dont nous parlions plus haut.

Le Gouvernement a également fixé son attention d'une façon spéciale sur l'éclairage des côtes, qui dépend, au point de vue administratif, du Ministère des Communications et Travaux publics. On a vu à l'Exposition les appareils

SALON DES BEAUX-ARTS.

de deux phares en construction sur le littoral du Pacifique.

Dans le Palais mexicain, l'agriculture, l'horticulture, etc., tenaient aussi une place proportionnée à leur nature, qui est très grande : toutes les céréales en effet sont cultivées aux terres du Mexique, et aussi le riz, le cacao,

GALERIES SUPÉRIEURES.

le café et une grande quantité de fruits. La vanille y est l'objet d'une culture rationnelle et très favorisée par le climat. Il en est de même de la canne à sucre. Les vignes n'ont eu que peu à souffrir du phylloxera, et les vins de certaines régions, notamment ceux de Parras, Coahuila, commencent à jouir d'une certaine réputation.

A côté de ces vins et du *pulque*, boisson nationale, fabriquée avec le suc de l'agave, et dont on ne consomme pas moins de 311 000 hectolitres par an, la bière tend à entrer de plus en plus dans la consommation.

Plusieurs brasseries se sont établies pendant ces dernières années, en différents points du Mexique, et se sont développées rapidement. Le principe adopté pour la fabrication est celui dénommé « à fermentation basse ».

Les distilleries d'alcools, déjà nombreuses, ont amélioré leur production dans des conditions remarquables, grâce à l'introduction de nouveaux procédés et d'un matériel perfectionné. Un grand avenir est ouvert à la distil-

lerie et à la fabrication des liqueurs en général, grâce à l'abondance des fruits de toutes sortes et des végétaux alcooligènes.

L'exposition alimentaire réunissait des pâtes de fruits, des confitures, conserves, du chocolat, etc.

Il ressortait clairement de ces expositions que d'importantes ressources sont offertes en ce pays, non seulement aux bras mais aux capitaux, qui trouveront là-bas d'excellents et fructueux emplois.

Nous n'aurons garde de passer sous silence la section des *mines*, qui a été si remarquée. Dans le total annuel de l'extraction (1898-1899), le cuivre entre pour 16 000 tonnes, le plomb pour 81 000 tonnes, l'argent pour 1 780 000 kilos et l'or pour 16 600 kilos.

CAVALIER MEXICAIN.

La baisse de l'argent, qui aurait pu se traduire par de graves inconvénients économiques, n'a fait que donner un grand développement aux autres branches de l'industrie minière et notamment à l'exploitation des mines d'or, de cuivre, d'antimoine, de charbon minéral, etc.

De nombreux échantillons exposés donnaient une idée de la variété des produits extraits du sol mexicain. Parmi les minéraux non métalliques, notons les onyx, nouvellement découverts et qui seront sans doute l'objet d'une exploitation considérable. Afin de donner une idée

SECTION RÉTROSPECTIVE.

des applications innombrables de cette nouvelle pierre délicatement colorée, dont les tons ne sont ni moins riches ni moins variés que ceux de l'agate, M. Sellerier exposait des objets de différentes catégories fabriqués avec les onyx mexicains : vases, colonnes, pièces décoratives, etc. On remarquait également un énorme bloc mesurant 3 mètres de long, la plus grosse pièce d'onyx extraite du sol mexicain.

L'exploitation des mines de charbon de terre, qu'on a longtemps refusé de prendre au sérieux dans ce pays, fournit maintenant une production qui semble appelée à se développer encore et à répondre, du moins pour une notable partie, aux besoins de l'industrie locale.

Notons enfin l'exposition chimique et pharmaceutique, celle des forêts, d'une richesse d'échantillons inouïe, celle encore des armées de terre et de mer ; bref, sur tous les points, le Mexique rajeuni apparaissait comme capable de rivaliser prochainement avec les nations les

plus industrielles et les plus commerçantes de la vieille Europe.

Les Mexicains ont reçu, comme récompenses :

30 grands prix;
112 médailles d'or;
244 médailles d'argent;
341 médailles de bronze;
352 mentions honorables.

Parmi ces grands prix, la Société *El Buen Tono* et la *Compagnie industrielle d'Orizaba*, ont particulièrement brillé.

Les compagnies minières telles que *El Boléo*, *Real del Monte* et *Pachuca* ont également obtenu cette haute distinction.

En somme, les récompenses accordées au Mexique constituent, pour ce pays, un véritable triomphe.

Il correspond bien aux sacrifices que le Gouvernement s'est toujours imposés pour répandre l'instruction publique, laquelle est gratuite et obligatoire sur toute l'étendue de la République.

MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES SOLDATS MEXICAINS ET FRANÇAIS MORTS DURANT LA GUERRE DU MEXIQUE.

L'exposition nous prouvait que l'instruction a pénétré à flots dans les grandes villes et également dans les moindres villages. Les travaux, les méthodes et les programmes des écoles, les bibliothèques, les musées et quantité de publications spéciales propagent, dans le public, toutes les connaissances utiles.

MONUMENT AU POÈTE MEXICAIN OCUNÁ, PAR CONTRERAS.

Il existe, au Mexique, 12 000 écoles peuplées, en moyenne, par 900 000 élèves. D'après les dernières statistiques, Mexico et sa banlieue possèdent 341 écoles dont les classes primaires et secondaires sont suivies par 65 000 enfants et les classes de l'enseignement supérieur par 6 200 étudiants de toutes catégories.

Récemment, le Gouvernement a consacré une somme de 1 million de piastres pour la construction, dans la capitale, d'édifices modernes destinés à l'enseignement primaire. L'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont aussi très développés.

En ce qui concerne l'école préparatoire, l'internat, défendu par les lois, n'existe pas dans l'établissement de l'État. Les cours de cette école durent cinq ans et conduisent aux écoles supérieures. Les études qu'on y fait correspondent au baccalauréat français. Il est à remarquer, en passant, que le système d'études et examens établi est analogue à celui proposé par l'honorable M. Ribot, président de la Commission d'enquête sur l'enseignement, dans son rapport à la Chambre française.

Les écoles de droit, des beaux-arts, des ingénieurs, de médecine, de pharmacie, de commerce et l'École normale sont parfaitement organisées. Toutes exposaient des travaux intéressants.

L'exposition des journaux du Mexique nous montrait enfin que la presse de ce pays a des organes bien rédigés, des revues, des publications illustrées, etc., qui sont très lues.

Japon

JAPON

Passé artistique glorieux, présent étonnamment prospère. Ainsi peut se résumer la double exposition que le Japon a faite et qui a été l'objet d'une admiration, d'un enthousiasme général.

Le Japon aurait pu, paraît-il, exposer plus encore qu'il n'a fait.

Du côté des exposants, en effet, l'empressement fut tellement grand, que plus de trois mille demandes d'admission étaient arrivées. Il fallut procéder à une première élimination et deux mille cinq cents noms furent gardés.

SON EXC. M. KURINO, MINISTRE A PARIS.

Les emplacements dans les classes furent demandés à l'administration française en proportion des demandes, mais quand ils furent distribués, leur surface était loin de ce que le Japon avait attendu. Il ne fallait pas songer à les augmenter. Tout était distribué.

On se décida alors à diminuer de nouveau le nombre d'exposants. On fit grouper les produits de même nature en associations d'exposants. On arriva au nombre de dix-huit cents exposants. De plus on réduisit la quantité de produits destinés à être exposés. On n'admit, dans plusieurs classes, que des échantillons ou des spécimens des produits. C'est cette sélection si bien dirigée par le commissaire général, M. Hayashi, qui a donné à l'exposition japonaise son immense valeur.

M. A. SONE, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION IMPÉRIALE.

L'exposition japonaise se divisait en deux catégories bien distinctes. L'exposition principale était celle des produits modernes qui était faite d'après la classification officielle, dans les Palais du Champ-de-Mars, des Champs-Élysées et de l'Esplanade des Invalides. La seconde, complémentaire, était l'exposition des arts rétrospectifs, organisée sur la demande expresse du gouvernement français désireux de voir, à Paris même, des trésors artistiques qui, sans cette occasion, auraient pu rester longtemps encore inconnus.

M. HAYASHI, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Dans ce but, on avait construit, dans le jardin du Trocadéro, un bâtiment spécial du style des temples bouddhiques. On l'avait baptisé le « Palais japonais ».

Les œuvres que renfermait ce palais étaient tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'histoire de l'art. Elles provenaient des collections de la Maison impériale, des musées, des temples et des grandes familles. Il avait fallu une autorisation exceptionnelle pour les laisser sortir du pays.

LE PAVILLON OFFICIEL AU TROCADÉRO.

En ce qui regardait l'exposition moderne, le but poursuivi était de montrer le Japon tel qu'il était en 1900, au point de vue des sciences, des arts, des industries, de l'agriculture et du commerce. On avait écarté toute idée de prétention et de faux éclat. Nous en indiquerons les principaux traits, rapidement.

Au groupe I, Éducation et Enseignement, l'exposition du ministère de l'Instruction publique et des Institutions scientifiques pouvait donner nettement une idée générale de l'état actuel de l'instruction au Japon.

ENSEMBLE DU JARDIN DES PAVILLONS AU TROCADÉRO.

Dans le Palais des Beaux-Arts, aux Champs-Élysées, Groupe II, en dehors de la peinture sur soie de l'école proprement japonaise, était exposée la peinture à l'huile de l'école européenne au Japon. Celle-ci n'est qu'un embryon d'une nouvelle école qui se formera par la force du mouvement. Il était utile de signaler son existence en 1900 et d'avoir les avis des maîtres européens.

Au Groupe III, la Direction du Commerce avait fait un rapport sur l'état de l'industrie et du commerce, la Société de la science géographique avait fait dresser les cartes, et des exposants avaient envoyé les livres, les impressions, les photographies, des instruments de précision, etc.

Le Japon s'était abstenu sagement de se montrer dans les Groupes IV, V et VI, Mécanique, Électricité et Génie civil, qui font la gloire de l'Europe et de l'Amérique. Toutefois le ministère des Communications avait cru intéressant d'envoyer des documents sur ses travaux.

Dans le Groupe VII, Agriculture, se trouvaient les principaux produits, accompagnés des statistiques et des cartes afin qu'on pût se rendre compte des ressources du pays.

Au Groupe VIII, les plantes et les fleurs étaient exposées dans le palais de l'Horticulture et dans le Jardin japonais du Trocadéro, les unes en permanence et les autres à l'époque de leur floraison. L'exposition d'horticulture s'est terminée brillamment par l'exposition de chrysanthèmes, dont une variété ayant des centaines de boutons sur un seul pied. On se rappelle de la fête du 3 novembre, admirée par tout Paris.

Au Groupe IX, Forêts et Pêche, la Direction des Forêts, en dehors des collections de bois et des cartes topographiques, avait envoyé un ouvrage de 88 planches en couleurs, reproduisant d'après nature les arbres originaires du Japon avec leurs feuilles, fruits, écorces et sections. Les collections des bambous avec leurs fleurs et des oiseaux empaillés, furent très remarquées. La Direction des Produits aquatiques avait fait une illustration des procédés de la pêche au Japon, avec engins, instruments, produits et dessins, à côté des huiles, des colles, des fanons de baleines envoyés par les exposants.

Le Groupe X, Aliments, était abondant en produits farineux, conserves de poissons et de légumes. On y voyait aussi le Saké (vin de riz) et Shôyu (sauce japonaise) qui commencent à

être goûtés en Europe. Le syndicat général des producteurs des thés avaient envoyé dans les superbes pots de grès les thés verts et les thés rouges. Le gouvernement de Formose y avait exposé le thé de Woolong.

Dans le Groupe XI, Mines et Métallurgie, le Japon avait montré le cuivre, l'argent, le charbon qui sont en grande exploitation. En dehors des échantillons de métaux envoyés par les exposants, la Direction des Mines et la Station géologique avaient formé les collections complètes de minerais, roches et pierres, appuyées par les statistiques, les cartes géologiques et un ouvrage sur les mines.

Dans le Groupe XII, Mobilier, qui renfermait la céramique, se trouvaient près de 250 exposants; dans la belle galerie de l'Esplanade des Invalides, on voyait une grande section de porcelaines et une autre des meubles de fantaisie et des tapis, nattes, stores.

STATUE EN BOIS ET EN LAQUE; X^e SIÈCLE.

Faute d'emplacement dans la section du Palais des Invalides où se trouvait ce groupe, on avait transféré dans la section de Tissus au Champ-de-Mars, les tentures, les rideaux, et les paravents en soie et en broderie, classés dans le Groupe XII. De cette façon le Japon a su concentrer avantageusement au Palais de tissus toutes ses richesses en soieries.

STATUE BOUDDHIQUE, BOIS SCULPTÉ; XIV^e SIÈCLE.

Dans le Groupe XIII, Fils et Tissus, étaient groupées toutes les branches de l'industrie textile au Japon, depuis le chanvre, la ramie, le coton et les soies grèges jusqu'aux brocarts et tapisseries.

C'est là qu'on a tant admiré les broderies si riches de couleurs. Il faut insister sur la beauté de cette section où les vitrines constituaient une série de salons en perspective, richement tapissés.

Le Groupe XIV, Industries chimiques, était dominé principalement par le papier japonais de toutes sortes, mais les cuirs, le camphre, la cire, les huiles y avaient autant d'intérêt.

Au Groupe XV, Industries diverses, 530 exposants se serraient étroitement dans cette belle section des Invalides. Il y avait là, la papeterie, l'orfèvrerie, les émaux, les cloisonnés, les bronzes, les incrustations, les ivoires et les laques qui sont la caractéristique de l'industrie japonaise et qui présentaient un aspect des plus variés et intéressants.

On a fort admiré tout cela, mais les visiteurs se sont pressés surtout, au Trocadéro, dans le Palais japonais, dont l'enceinte proprement dite était formée par un vaste jardin de style japonais pur. Un petit parc rappelait les plus magnifiques jardins de Tokio. On y rencontrait des kiosques, des passerelles jetées sur des ruisselets, des allées de cèdres, de mû-

DIVINITÉ BOUDDHIQUE, BOIS SCULPTÉ; XIII^e SIÈCLE.

riers, de lauriers-camphre, de mimosas, de *Kadsi* ou arbre à papier, d'*Urusi* ou arbre à vernis, etc.

Le principal bâtiment était une grande pagode, à côté du pont d'Iéna. C'était la reproduction d'un des plus curieux spécimens du style japonais, le temple Kondo. La toiture était en tuiles vernissées et la décoration intérieure fort riche. C'est à l'intérieur de cet édifice que se trouvait l'exposition rétrospective de l'art japonais. A côté, au bord du parc, on remarquait une maison de thé, où l'on pouvait savourer entre autres variétés, le fameux *thé impérial*. A l'angle du quai Debilly, on se trouvait en présence d'un bazar japonais.

AU TROCADÉRO, CAFÉ JAPONAIS.

Dès que l'on pénétrait dans le pavillon impérial ou temple de Kondo, on s'apercevait au premier coup d'œil, rien qu'à la tenue générale des objets exposés, qu'il s'agissait d'autre chose que de bibelots simplement curieux ou singuliers, d'étranges magots ou de japonneries de bazar. Au contraire, la vaste et haute salle avec son jour tamisé éclairant sobrement les vitrines, la bonne disposition des œuvres d'art, bien présentées, peu nombreuses et que l'on devinait de premier choix, enfin la *couleur* locale de l'ensemble impressionnaient favorablement et indiquaient même au plus profane l'excellence de la collection, la rareté et le précieux des numéros qui la composent.

Certains de ces objets, par leur caractère d'art élevé, par la pureté de leur style, se comparaient aisément, s'assimilaient de suite aux créations les plus pures de notre moyen âge français : même recherche d'élégance, même mesure dans l'expression ; comme nous étions loin de ces articles courants qui ont donné naissance à tant d'idées fausses sur l'art du Japon !

La note ici dominante n'était pas non plus celle de ce XVIII[e] siècle japonais qui dut sa vogue à Paris, en ces dernières années, à ses qualités de charme et d'esprit, et surtout à ce côté de maniérisme, de délicatesse un peu maladive, trop exquise, empreint à un si haut degré dans les estampes colorées d'Outamaro, de Toyo-Koûni, de Kouni-Sada, et de tant d'autres, dont les noms sont devenus rapidement familiers. Au contraire, et peut-être à dessein, les œuvres réunies se rattachaient plutôt à la tradition sévère et religieuse, ou s'il s'agissait d'objets usuels décorés, ils s'imposaient surtout par la pureté de formes, la beauté de la matière, la qualité du travail, non par l'imprévu, le curieux ou l'agrément des sujets.

Avant de quitter ce pavillon, on jetait encore un coup d'œil sur ces spécimens délicats et typiques de l'ancienne céramique japonaise ; porcelaines bleues et blanches d'une finesse extrême, faïences de Kenzan, certaines décorées par Korin, et faïences de Kioto aux fines craquelures, porcelaines polychromes d'Imari, et enfin grès, notamment ceux de Bizen, dont la matière imite le fer ou le bronze. Enfin, pour clore sa merveilleuse participation, le Japon a publié un ouvrage : *Histoire de l'Art du Japon*, qu'il a distribué en souvenir de l'Exposition de 1900.

Chine

CHINE

La Chine, qui ne figurait pas à l'Exposition de 1889, tenait dans celle de 1900 une place intéressante.

Ses pavillons occupaient le haut des jardins du Trocadéro, côté Est. Dissimulés derrière les constructions du Transvaal et de l'Asie russe, ils étaient reliés à celle-ci par le diorama du Transsibérien qui avait pour point de départ le pavillon asiatique-russe et dont l'exposition chinoise marquait le point terminus, — la station d'arrivée.

Cette disposition avait été ingénieusement combinée par les commissaires généraux des deux pays, le prince Tenicheff pour la Russie et M. Vapereau pour la Chine.

S. EXC. YU-HENG, MINISTRE EN FRANCE.

Pour faire grand et beau, on avait reproduit ce qu'il y a de plus imposant et de plus poétique aux yeux de tout habitant de l'empire du Milieu : la résidence impériale, ce palais céleste dont on aperçoit sur les itinéraires les toits chargés de chimères émerger d'une masse de nuages. Le temps et l'argent dépensés à cette reproduction prouvaient la bonne volonté de ceux qui l'avaient exécutée : la majestueuse porte qui servait d'entrée à la section chinoise avait demandé plus d'un an de travail ; elle était une imitation scrupuleuse de la fameuse porte de Confucius, quoique l'on n'eût pu faire perdre aux revêtements de faïence jaune de sa partie supérieure et aux encadrements blancs à rinceaux des soubassements leur éclat trop neuf. C'eût été plus parfait encore si, entre les tuiles des clochetons, on avait pu faire pousser les arbustes sauvages qui mettaient à l'édifice original une légère frange de verdure.

M. CHARLES VAPEREAU, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Après avoir franchi cette porte triomphale en passant sous le portique du milieu, — celui dont l'usage, en Chine, n'est réservé qu'à l'Empereur et au candidat classé premier dans les examens, — on trouvait à droite un pavillon à double toit de tuiles vertes supporté par un rouge péristyle formant galerie. Entre les piliers, étaient suspendues de grosses lanternes rondes, en papier huilé bariolé de vermillon, et de curieuses petites lampes en verres de couleur à monture de cuivre, imitant d'énormes insectes, des sauterelles, des libellules et des poissons volants. Le bâtiment central, carré, était entouré de verrières enchâssées dans des panneaux laqués de vert et de rouge. Au milieu de l'unique salle du pavillon, derrière une balustrade et sous un portique rouge, noir et or, aux ciselures scintillantes, on avait groupé des mannequins, représentant des types des différentes classes sociales. D'un côté, on voyait une famille : le père, à barbiche blanche et à lunettes rondes, vêtu d'une tunique matelassée de soie grenat ; une pipe à opium

HOUCI TCHIENNE, ATTACHÉ AU COMMISSARIAT GÉNÉRAL.

était pendue à sa boutonnière. Sa femme était une vieille mégère édentée qu'on s'imaginait fort désagréable pour les jeunes femmes — ses filles et ses belles-filles, sans doute — qui se pressaient autour d'elle en costumes de fête, de couleur tendre, brodés d'or. De l'autre côté étaient rassemblés des femmes de diverses provinces, une princesse, une mariée et des mandarins en grande et petite tenue.

Dans le bâtiment principal, dénommé le Grand Palais et qui était la reconstitution de la porte de Pékin surmontée d'un kiosque connu sous le nom de Pavillon des tambours, on voyait, dans une sorte de sous-sol, où l'on avait conservé des rochers qui ornaient en cet endroit le jardin du Trocadéro, des objets assez divers, très curieux pour la plupart. Les objets usuels y dominaient et évoquaient aussi des images de la vie chinoise dans tous ses détails journaliers. On y voyait des vêtements grossiers de paysans, des filets et instruments de pêche, des sièges, des nattes, des outils de toute nature, brosses, peignes et objets de toilette, pinceaux : puis des chapeaux, puis des parasols, des ferrures, des cadenas, des poteries. Sur les rochers, on avait placé des modèles de jonques de pêche et de petites réductions de maisons.

Dans la même salle on avait groupé les multiples produits de l'agriculture chinoise. De tous, c'est le riz qui est le plus important. Le riz subvient à l'alimentation presque exclusive de tous les habitants, et on évalue la superficie des rizières à un huitième au moins de l'espace cultivé. Après le riz, viennent le froment, le sorgho, l'arachide, le cotonnier, la patate, le miel. Enfin, il faut citer le thé qui constitue pour la Chine une richesse considérable, et le pavot qui fournit l'opium dont les ravages sont effroyables dans tout l'Extrême-Orient.

On ne laissait pas cette salle sans regarder un curieux lit et, près de là, un sujet plus lugubre. C'était un corps étendu dans un cercueil, avec toute sa parure de mort, c'est-à-dire revêtu de ses plus beaux habits ; cette exhibition était intéressante en ce qu'elle nous montrait un des traits caractéristiques de la race jaune, qui

ENSEMBLE DU JARDIN DES PAVILLONS AU TROCADÉRO.

est le grand respect dont elle entoure les morts, conséquence du culte qu'elle professe pour la famille.

Au premier étage, une petite salle qui, du côté de la galerie du Trocadéro, se trouvait en rez-de-chaussée, continuait à nous faire pénétrer dans la vie intime et journalière des Chinois et à nous initier à leurs mœurs. Des statuettes nombreuses nous montraient en effet des scènes de tout genre de la vie courante, des types de marchands, des cérémonies religieuses, des processions comme celles du Grand-Dragon. Là encore, on regardait les jouets des petits enfants jaunes, les coussins sur lesquels les élégantes posent leur tête sans déranger leur artistique

coiffure, et les petits ciseaux avec lesquels elles coupent la soie, et les jolies petites fleurs en papier, et les instruments de musique,

PORTE DE PÉKIN AU TROCADÉRO.

d'autant plus beaux qu'ils font plus de bruit.

Une salle voisine était consacrée aux meubles de luxe; en bois noir très ciselé, incrusté de nacre, où dominent comme motifs les racines tortueuses et les dragons démesurément allongés : lits, bahuts, étagères en pagode, sièges, tout cela procède des mêmes idées traditionnelles. Le travail de la soie, lorsqu'il se mêle à la boiserie, apporte une note plus gaie et moins monotone, et, à ce titre, un splendide paravent méritait d'être admiré au passage.

INTÉRIEUR DU PAVILLON DES COSTUMES.

Si l'on montait plus haut dans ce palais, on arrivait à un restaurant, dit chinois, où biches de mer et nids de salangane se dégustaient conjointement avec le bifteck aux pommes; puis on trouvait un théâtre chinois.

Il n'y avait pas, à proprement parler, de collections de vrais bibelots chinois à l'exposition chinoise; la plupart des vitrines renfermaient ces objets que les marchands de Canton ou de Shanghaï fabriquent pour les touristes dans le voisinage des concessions européennes : nappes à thé en *china grass*, broderies pour coussins de boudoir, encriers, broches et porte-menu en argent, boîtes à cigares en laque rouge et ronds de serviette en ivoire. Cependant deux pavillons étaient réservés aux objets d'art : l'un, à toiture en terrasse, et en forme de serre, avec trois parois vitrées adossées à une muraille, et une exposition d'objets de vente où l'on ne trouvait pas assez de ces vieilles laques de Pékin qui semblent ciselées dans une rouge cire à cacheter ou un vase de cet ancien « bleu de chine » devenu si rare aujourd'hui. Pourtant il y avait de belles pièces, dignes d'une étude attentive dans le dernier pavillon. Quelques hauts personnages, dont le taotaï de Kui-Kiang, avaient envoyé des merveilles de céramique. Et avec de la patience on trouvait successivement, dans le fouillis des étagères, les types des « familles » classiques : les porcelaines feuille morte, bleues ou

blanches du XIV[e] siècle, les porcelaines vertes de Ming, les porcelaines rouges et roses des Grands Lettrés, le *boccaro* du Kiang-nan et toutes les variétés de *craquelés* qui sont si recherchées des collectionneurs européens. C'était bien là que la Chine se montrait à nous comme le « pays charmant » de l'opérette, — qui n'a pas menti...

En somme, l'exposition chinoise n'était pas tout ce qu'on eût désiré; M. Vapereau avait bien été chargé par le gouvernement chinois d'organiser la participation de cette puissance à l'Exposition de Paris, mais il avait rencontré des difficultés sans nombre.

RUE EXTÉRIEURE AU TROCADÉRO.

Tout d'abord, les Chinois ne se rendent pas compte de ce que c'est qu'une exposition, on n'en fait pas chez eux; ensuite, ils ne conçoivent pas l'utilité d'expédier en France, à Paris, dans un pays lointain, dont ils ne comprennent pas le mode de civilisation, des objets quelconques destinés à faire connaître leurs industries.

Il avait donc fallu charger quelques honorables habitants du pays, de parfaite bonne foi et animés de très bonnes intentions, mais incapables de comprendre la mission dont ils étaient investis, de rechercher les objets intéressants, de solliciter des adhésions, et en cas de refus, d'acheter purement et simplement les spécimens des industries diverses qui seraient jugés dignes de faire le grand voyage.

Mal comprise, la consigne devait être mal exécutée, et c'est naturellement ce qui eut lieu : les délégués ne trouvèrent rien de mieux que d'acheter un peu n'importe où, n'importe quoi à tort et à travers.

Aussi, ce qu'il est arrivé de caisses contenant des bibelots inutiles, extraordinaires et véritablement incroyables! On avait envoyé de tout, jusqu'à des paquets de bougies qui sont arrivées fondues.

Un seul, un brave homme nommé Kon-Yong Pao, avait consenti à se déplacer et avait apporté avec lui, à Paris, une cargaison de porcelaines anciennes pour une valeur de 1 042 000 francs.

Une fois à Paris, voyant que les affaires ne marchaient pas dans le commencement de l'Exposition, il a été pris de la nostalgie du pays; ce pauvre homme se laissa aller à la tristesse et broya tant et si bien du noir qu'il perdit presque la raison; on dut faire le nécessaire pour le rapatrier et, le jour même qui suivit son arrivée à Hong-Kong, il mourut fou.

Tous les sujets que l'on pouvait voir étaient toutefois des Chinois authentiques, mais ils n'avaient pas été préparés en vue d'exécuter un travail quelconque pendant l'Exposition. C'étaient de très honnêtes gens comme en général le fond de la population chinoise, qui n'est ni barbare ni cruelle comme on pourrait le supposer; il y a naturellement des énergumènes, comme il y en a dans toutes les nations, mais on a pu juger, d'après les Célestes du Trocadéro, que leur pays est loin d'une barbarie fruste et grossière.

Corée

CORÉE

L'exposition coréenne avait été organisée par un Français, M. le comte Mimerel, commissaire général, avec l'aide de M. E. Ferret, architecte. Son pavillon était un peu perdu sur les frontières ultimes du Champ-de-Mars, adossé à l'avenue de Suffren, il semblait que, par timidité ou modestie, la Corée eût voulu retrouver en ce coin écarté l'image de l'isolement où elle s'est longtemps complue. Son exposition valait cependant la peine, et pour plus d'une raison, d'être visitée. Depuis la guerre sino-japonaise et la déclaration d'indépendance, tout a changé en Corée. On copie de plus ou moins près le Japon moderne, on réorganise l'armée et les finances, on donne des concessions de mines, on met en circulation des tramways électriques, des trains de chemin de fer, les étrangers sont partout comme conseillers, professeurs, ingénieurs; la religion chrétienne est ouvertement pratiquée. L'assimilation avec les États européens est-elle un fait accompli? non, sans doute, pas encore et fort heureusement. Pour entrer dans le « concert européen », il a fallu vingt-cinq ans au Japon, à partir du jour où il en a conçu le projet, et le Japon, qui y était préparé par deux siècles de fréquentations européennes à Nagasaki, a su garder bien des traits de son génie national. La Corée nouvelle date de cinq ans à peine, il faudra encore quelques années pour qu'une évolution analogue soit réalisée: du moins est-elle entamée de manière, semble-t-il, à ne pas s'arrêter; ce seul point déjà est important pour qui, ayant vu la Corée tout asiatique de 1890, a vu le Tai-Han d'aujourd'hui à l'Exposition universelle.

SA MAJESTÉ RI HYENG.

Ce ne sont donc pas des machines perfectionnées, des produits industriels modernes qu'il fallait aller chercher au pavillon coréen; le développement économique du pays n'en est pas encore là. La Corée est avant tout agricole, elle a de riches et vastes forêts très giboyeuses, elle produit des chevaux, une superbe race de bœufs, ses côtes abondent en poissons, en algues comestibles; elle possède du charbon, de l'or. De tout cela, le visiteur peut prendre une vue rapide, grâce aux échantillons rangés et étiquetés dans des bocaux; ces produits éminemment utiles seront abondants, dépasseront les besoins de la population, le jour où une administration régulière et juste n'entravera plus le travail de l'homme du peuple et où des routes et des chemins de fer permettront le transport des marchandises autrement qu'à dos d'homme ou de bête de somme.

SON ALT. IMPÉRIALE LE PRINCE HÉRITIER RI-SYEK.

Ces importantes réformes s'accompliront certainement sous les auspices du souverain actuel.

S. M. Ri Hyeng, empereur de Corée (premier nom Tjoi-hoang), né en 1852, est le second fils

de Ri Ha-eung, lui-même petit-fils du prince de Eun-Sin et arrière petit-fils du prince héritier Tjane-hog, mort en 1762; sa mère était la dame Min, fille de Min Tchi-kou, noble originaire de Rye-heunh. Le prince de Eun-sin, par l'effet d'une adoption, était devenu chef d'une branche plus éloignée de la famille royale et ses descendants ne paraissaient pas devoir être appelés au trône.

S. EXC. LE PRINCE MIN YOUNG CHAN, PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA SECTION IMPÉRIALE.

Les rois Hen-tjong et Tchyel-tjong étant morts sans enfants (1894 et 1863) la dame Tjyo, reine-mère, veuve de Ik-tjong, investie selon la coutume d'une grande autorité dans la famille royale, choisit le second fils de Ri Ha-eung comme fils adoptif de son époux décédé et d'elle-même, et le mit sur le trône (1863); Tjai-myen, fils aîné de Ri Ha-eung, fut écarté afin de continuer les sacrifices de sa ligne paternelle. Le jeune roi, à son avènement, dut changer en Hyeng son postnom primitif; il épousa, en 1866, la dame Min née en 1851 de Min Thi-rok, proche parent de Min Tchi-kou. De cette union naquirent plusieurs enfants; les trois fils aînés du roi moururent en bas âge, le quatrième, Ri-Syek, né en 1874, est le prince héritier; il a épousé, en 1882, la dame Min, née en 1872, parente de la reine et fille de Min Htai-ho.

S. EXC. YI POMM TCHINE, MINISTRE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

M. CHARLES ROULINA, CONSUL GÉNÉRAL A PARIS, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION IMPÉRIALE.

A l'avènement du jeune roi, son père reçut le titre de prince de Heung-saen (Heung-syen tai ouen koun) et exerça les pouvoirs d'un régent sans en avoir le titre. C'est à cette époque qu'eut lieu le massacre des missionnaires français et des chrétiens (1866). Dix ans plus tard, la Corée traita avec le Japon (1876), puis avec les États-Unis et les puissances européennes (1882 à 1886) et ouvrit plusieurs ports au commerce international. Des dissensions intestines accompagnées de troubles sanglants (1882, 1884, 1894), la politique de la Chine qui voulait maintenir sa suzeraineté consacrée en dernier lieu par le traité de 1637, amenèrent l'intervention armée du Japon et la guerre sino-japonaise (1894-1895) à la suite de laquelle la reine fut assassinée. La Corée se proclama indépendante (1896), changea son nom de Tjyo-syen en Han et prit le titre d'Empire. Dès lors elle cherchait à se modeler sur les grandes puissances.

M. LE COMTE MIMEREL, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ce que l'on trouvait au pavillon coréen, c'était un résumé de la civilisation du pays, et c'est là-dessus qu'il faut s'arrêter un instant. Voici des soieries diverses, de légères comme des gazes, d'autres épaisses, unies ou brochées; beaucoup sont de teintes vives et heurtées, quelques-unes d'une harmonie très douce; on sait quel travail patient et délicat il faut pour préparer la soie, la teindre, la tisser;

M. E. FERRET, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT, ARCHITECTE DU PAVILLON.

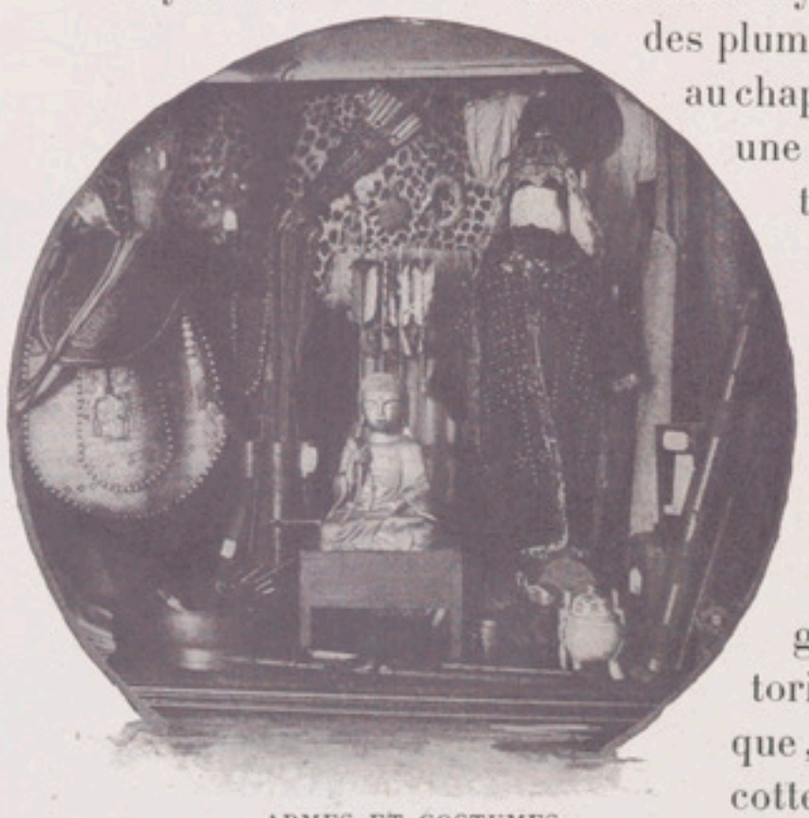
l'existence de la soie dans un pays, c'est une promesse pour l'avenir, c'est aussi le signe d'une civilisation déjà singulièrement raffinée et délicate; les Coréens utilisent la soie de diverses espèces de chenilles, cette industrie leur est venue de la Chine, et ils y étaient déjà maîtres dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. La métallurgie en cuivre est très avancée; la vaisselle des riches Coréens est tout entière en un laiton d'une couleur et d'une sonorité parfaites; les bols à couvercle, les coupes, les vasques, de tailles et de formes diverses, sont d'un galbe très simple et très pur, d'une régularité géométrique. D'autre part, à Hpyeng-yang, on a longtemps ouvragé le fer pour en orner des coffres avec une délicatesse qui rappelle le travail de certaines gardes de sabre japonaises; un joli spécimen de ces meubles de Hpyeng-yang était placé à droite de la salle. Les incrustations d'or et d'argent sur fer sont d'un art souvent gracieux, toujours très achevé. La porcelaine moderne est relativement grossière; mais on trouve fréquemment des fragments, parfois des vases entiers dont la fabrication remonte à quatre ou cinq cents ans, et dont la terre est revêtue d'un bel émail gris avec dessins sous couverte. La céramique coréenne présente encore d'autres types moins connus, et dont l'origine est mal établie; elle a depuis plusieurs siècles ses amateurs fanatiques au Japon : M. Collin de Plancy, ministre de France en Corée, dont les collections ornaient l'exposition coréenne, par un don fait au musée de Sèvres avait permis aux amateurs français de se faire une idée de ces produits céramiques nouveaux pour eux. L'ébénisterie produit des coffrets de bois incrustés de nacre, des meubles en bois divers à ornements de cuivre, des cabinets d'écaille qui, par leur élégance et leur bon goût, ne seraient déplacés dans aucune demeure. Faut-il citer pour l'ameublement ces nattes ornées de caractères ou d'animaux d'un dessin large un peu schématique? Suivant leur nature, elles servent de jalousies devant les fenêtres, de

LE PAVILLON OFFICIEL AU CHAMP-DE-MARS.

ENSEMBLE
INTÉRIEUR DU PAVILLON.

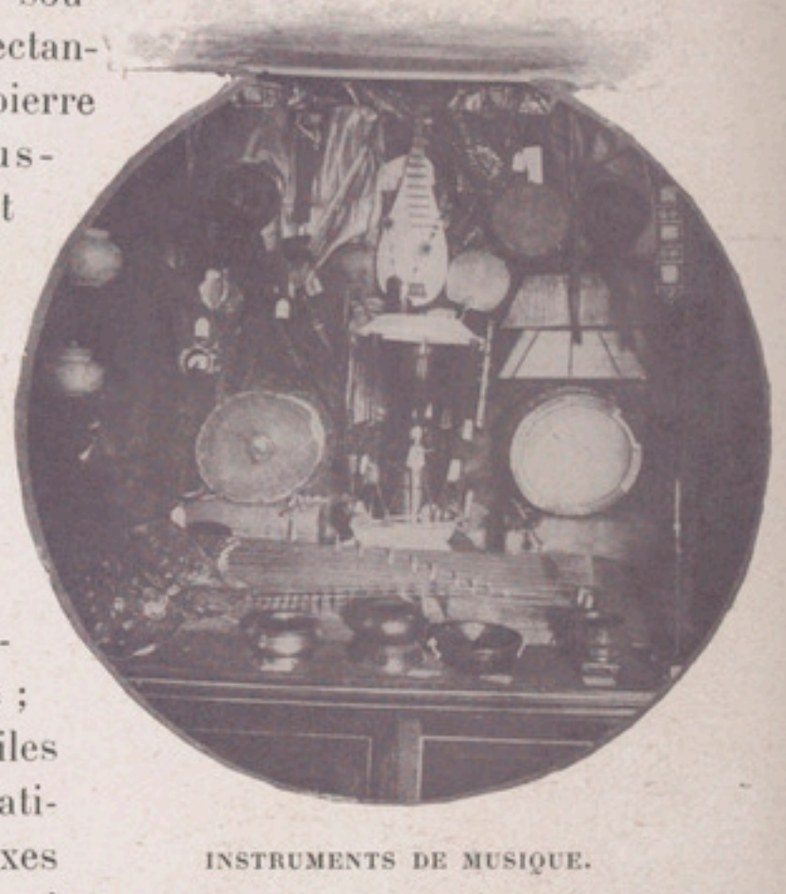
DRAGON
EN MÉTAL CISELÉ.

divans ou matelas pour une population qui vit accroupie et qui laisse toujours ses chaussures à la porte extérieure de la maison. L'exposition nous présentait toute une curieuse collection de chaussures, depuis les sabots montés sur deux planches de 10 centimètres de haut, taillés dans un seul bloc et qui, ressemblant aux *geta* japonaises, servent comme elles pour les temps de pluie, jusqu'aux mignons souliers brodés des femmes de la noblesse (les femmes coréennes, sans aucun artifice, ont le pied fort petit). On voyait aussi d'intéressants bijoux, des épingles, des cassolettes en filigrane d'or, des couteaux de luxe à manche et gaine en bois, jade, métal sculpté, ciselé, incrusté, orné de mille manières. Et un peu plus loin, pour compléter l'histoire du costume, des mannequins : l'homme en deuil avec son costume écru et son énorme chapeau de paille, en forme de tronc de cône, d'un mètre de diamètre à la base; le mandarin en uniforme ordinaire, puis en costume de cour; le garde royal vêtu de couleurs voyantes avec des plumes de paon au chapeau; dans une autre vitrine, un costume de commandant en chef, ayant, dit-on, une origine historique, casque, longue cotte d'étoffe vermillon, doublée, ouatée, ornée de métal. On pouvait déplorer l'absence d'une collection complète des chapeaux, elle eût été curieuse, car le peuple coréen a inventé et porté quelques-unes des coiffures les moins pratiques et les plus étranges qu'on puisse imaginer.



ARMES ET COSTUMES.

Un mot maintenant sur les arts en Corée. Le pavillon même était la copie, exécutée par l'architecte de la Commission, d'une de ces salles royales qui sont les appartements d'apparat des palais, les chapelles du culte des anciens souverains. Un soubassement rectangulaire en pierre avec balustrades et degrés d'accès; au centre, ménageant un large promenoir tout autour, le bâtiment rectangulaire; un toit en tuiles grises alternativement convexes et concaves, qui assurent l'écoulement de l'eau, et dont les jours et les ombres rompent la teinte uniforme.



INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Il faut aussi parler des livres coréens : plusieurs vitrines leur étaient consacrées, à bon droit : beauté du papier, épais, résistant, de trame cotonneuse, parfois mat, parfois poli, et d'un ton d'ivoire; grandeur des formats; tracé élégant, sobre et plein des caractères qui flattent l'œil, et sont véritablement parlants; illustrations encore un peu raides et hiératiques, mais souvent bien simples et gracieuses.

Devant toutes ces collections, on sentait combien le pays coréen se transforme et on s'en apercevait mieux encore quand on regardait les très jolies photographies exposées qui nous révélaient, dans les rues où marchaient des Coréens habillés de soieries, — des fils électriques de téléphone, des tramways à vapeur, — hier et aujourd'hui étrangement mélangés.

Siam

SIAM

Le Siam, déjà très bien représenté en 1867, en 1878, en 1889, avait cette fois encore une jolie exposition ; celle-ci était située au Champ-de-Mars. Elle était abritée sous une pagode jaune et rouge, que le commissaire général, Son Excellence Phya Suriya Niwatr, ministre à Paris, avait fait construire et orner avec un grand respect de l'architecture nationale. C'était, en effet, un édifice très curieux, évoquant fort bien la grande pagode de Watchang, à Bangkok, avec sa forêt de tours, de clochetons, de flèches en bronze doré, s'élançant au-dessus de toitures à cinq étages, couvertes de tuiles en porcelaine, vertes, rouges ou bleues, et reposant sur des charpentes, fouillées à l'infini, enluminées de tous les tons possibles, plaquées de nacre, ou de fragments de miroirs.

SA MAJESTÉ LE ROI DE SIAM.

S. A. LE PRINCE HÉRITIER.

A l'intérieur on admirait des collections superbes d'objets d'art et surtout des échantillons de bois de *teck* qui sont une des richesses du pays et dont l'exploitation nous a été révélée de la façon la plus curieuse. On y voit se résumer, en quelque sorte, la vie d'une partie de la population et un mélange intéressant d'éléments de commerce birman et européen qui vaut la peine d'être cité pour montrer combien le Siam est encore à la fois bien siamois — et civilisé.

Généralement, en effet, le concessionnaire, ou plutôt le locataire birman, dispose de très faibles ressources ; il emploie tous les moyens pour obtenir du propriétaire de la forêt et des autorités locales, la concession à bail d'une forêt. Une fois celle-ci obtenue, il s'adresse, pour les fonds nécessaires à l'exploitation, à une maison de commerce de Bangkok, qui lui avance le capital moyennant de très gros intérêts. La moitié, au moins, de la somme avancée est employée dans l'achat des éléphants, le reste sert aux avances aux coolies et a disparu d'ordinaire avant que le moindre tronc d'arbre ait pu être vendu sur le marché.

Les délais entre l'exploitation proprement dite de la forêt et le moment de la vente sont très longs : la première opération pour la coupe des bois consiste à faire une incision circulaire sur le tronc des arbres à abattre. Large de $0^{m},20$ environ et profonde de $0^{m},10$, cette entaille est pratiquée à environ $1^{m},20$ du sol, et de préférence lorsque l'arbre est en fleur. A ce moment en effet, la sève est des plus abondantes et le teck meurt plus aisément. A toute autre époque de l'année, l'écoulement de la sève serait beaucoup plus lent et l'on a calculé qu'il faudrait attendre environ *trois ans* avant que le bois fût suffisamment sec pour être vendu. Quelques jours après l'incision dont

M. PHYA SURIYA,
MINISTRE EN FRANCE,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

nous venons de parler, on en fait jusqu'au cœur de l'arbre et au bout de *six* mois ou d'un an on peut l'abattre. Il est

LE PAVILLON ; VUE PAR DERRIÈRE.

alors suffisamment sec. Une fois le tronc débarrassé de ses branches, les éléphants le transportent à proximité des rivières pour en former des tas.

L'acquéreur appose alors sa marque. Cette question des marques réclame une explication succincte. On en distingue plusieurs : celle du propriétaire de la forêt, celle qui est appliquée sur les bois vendus, et, enfin, celle de l'acquéreur.

L'administration royale y ajoute également son timbre. On ne peut attribuer cet excès de marques qu'à la crainte de vols possibles, voire fréquents, de billes de bois, une fois le teck réuni en trains ou radeaux dans la rivière.

L'achat des éléphants constitue une des grosses charges des exploitations forestières ; ils deviennent, en effet, de plus en plus rares et leur prix varie entre 4 000 et 5 000 francs. Quelques concessions en ont jusqu'à cinquante, représentant un capital dont l'amortissement grève lourdement les bénéfices réalisables. Ces animaux sont les seuls capables d'exploiter les forêts et s'acquittent de cette besogne avec la plus grande adresse. A l'époque du commencement des hautes eaux, vers le mois de mai, ils transportent les pièces de teck de la forêt au lieu de formation des trains de bois sur les rivières. Ceux-ci sont composés en juxtaposant les billes et en les réunissant les unes aux autres à l'aide de solides rotins passés dans les trous pratiqués à chaque extrémité des pièces. Sur le Me-Ping, ces trains comprennent environ 150 troncs, alors que sur le Sawankaloke ils n'en ont pas plus de 130.

Des bateliers, au nombre généralement de trois, se chargent de leur descente en s'aidant de longues perches de bambou. Il faut de dix à quinze jours pour franchir l'espace qui sépare Rahenh sur le Me-Ping, où se réunissent les trains de teck de la région de Xieng-Mai, de Pak-nam-Po, au confluent du Me-Ping et du Me-Yom ; trois ou quatre jours pour atteindre Cheinat, station où le bois acquitte les droits de flottage et où les conducteurs de trains venant des hautes rivières s'arrêtent pour regagner les régions forestières.

De cette localité on arrive

LE PAVILLON ; VUE DU CHAMP-DE-MARS.

à Bangkok au bout de huit ou dix jours. La saison de flottage commence en juin et

continue pendant les mois de juillet et d'août. Après cette date, le courant est trop violent, et les eaux trop hautes empêchent parfois de distinguer exactement les lits des rivières. Il y aurait à craindre, alors, de laisser échouer les bois dans des champs avoisinant les cours d'eau. En octobre, novembre et décembre, ces dangers ont disparu et on peut recommencer le flottage. Ces différentes périodes, pendant lesquelles le teck est descendu, par eau, sur le marché de Bangkok, produisent parfois, à certains points, des amoncellements de billes qui pèsent lourdement sur les prix possibles de vente. Indépendamment de ces fluctuations de prix, l'encombrement causé par les trains de teck sur telle ou telle rivière donne lieu à de nombreux vols de pièces de bois. On évalue à 3 ou 5 p. 100 la quantité de bois ainsi volé malgré toutes les précautions prises. Les employés des propriétaires du bois sont ceux qui commettent généralement ces vols.

En dehors de la question des éléphants et du flottage, la *main-d'œuvre* est un facteur très important dans le commerce du teck au Siam.

On estime à une journée de travail, le temps nécessaire pour la simple opération d'abattre un teck et le dépouiller de ses branches pour pouvoir le porter à la rivière. La quantité de madriers arrivés à Bangkok, en 1899, ayant été, d'autre part, d'après les rapports auxquels nous avons emprunté les renseignements contenus dans cette étude, d'environ 70 000, on peut se rendre compte des préoccupations que donne aux exploitants des forêts de teck le recrutement de leurs ouvriers.

Ces derniers sont, ou plutôt étaient surtout des Khas Mus (population originaire du Laos). Avant l'occupation française, en 1893, ils étaient recrutés en grand nombre pour le Siam par des chefs de leur propre tribu, avec lesquels les propriétaires des forêts traitaient à des prix variant entre 30 et 50 roupies, soit de 50 à 85 francs environ par an, et par ouvrier en plus de la nourriture (riz), du tabac, etc., le tout pour une durée de un à deux ans. La nourriture coûtant de 8 francs à 8 fr. 50 par mois, la dépense totale annuelle ne s'élevait guère à plus de 150 à 190 francs. Certains employeurs peu scrupuleux ne réglaient qu'une partie des gages de leurs ouvriers et arrivaient pourtant à les retenir sur leurs concessions forestières par

LE PAVILLON ; ENTRÉE PRINCIPALE.

de petits cadeaux ou de belles promesses.

Après l'annexion du Laos par la France, cet état de choses cessa et les autorités françaises exigèrent le paiement des gages en retard.

Certains bûcherons Khas Mus, se voyant, du jour au lendemain, en possession d'une somme quelque peu rondelette, s'empressèrent de retourner chez eux, et la majorité abandonnèrent les exploitations. C'est là la raison donnée par M. J. Stewart Black, consul d'Angleterre à Xieng-Mai, dans son rapport officiel annuel de l'année dernière, de la diminution de la main-d'œuvre constatée.

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Il est un fait certain, c'est que cette diminution a poussé les exploitants à recourir, de plus en plus, au travail des éléphants, ce qui augmente sensiblement leurs frais généraux. — En 1899, paraît-il, les bûcherons ne pouvaient être engagés qu'à des prix voisins de 200 francs par an (au lieu de 50 ou 85 francs), de plus, la nourriture a surenchéri elle-même de 50 p. 100. Un bon cornac réclame plus de 400 francs par an pour la conduite d'un éléphant. Ces prix sont loin, comme on le voit, de ceux pratiqués pour la main-d'œuvre d'il y a sept ou huit ans. Il faut compter actuellement 350 à 360 francs par an et par bûcheron; tandis que 150 à 190 francs suffisaient il y a quelques années. Les maisons birmanes et anglaises ont recours à la main-d'œuvre laotienne locale, mais le Laotien est très paresseux et capricieux, et rend de mauvais services. D'après le rapport annuel du consul d'Angleterre à Xieng-Mai, le commerce du bois de teck au Siam, en 1899, était entre les mains de sept maisons de commerce, dont quatre anglaises, une danoise, une française et une siamoise, représentant, pour les maisons anglaises seules, d'après la même source, plus de *50 millions de francs* de capital.

Nous avons choisi ce sujet d'étude commerciale très spécial parce qu'il réunit tous les facteurs entrant en jeu dans la vie industrielle du Siam; on y voit l'existence des habitants; leur gain, celui des marchands, celui des Européens; on y voit apparaître les éléphants qui y sont légendaires et qui tiennent là, comme dans beaucoup d'autres choses, le rôle le plus important. Enfin, des coutumes indigènes s'y mêlent aux codes européens, aux questions de douane, etc... Tout le Siam est ainsi et se montrait tel au Champ-de-Mars : antique et moderne à la fois. Nés de la rencontre de deux courants de populations venant de l'Occident et de l'Orient, les Siamois ont conservé intactes les superstitions des Hindous et des Chinois, en dépit des prescriptions du bouddhisme, et ils y ont joint certaines croyances d'Europe, dont le nombre ira en croissant. Il y a beaucoup à tirer, dans l'avenir, de ce pays où la population est aussi docile et sage et cependant conservatrice de sa propre physionomie, de son propre caractère, qui est très doux, très accessible aux nouveautés, appliquées dans une sage mesure.

République Sud-Africaine

RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

Elle fut pour Paris, pour la France, pour tous les visiteurs, presque comme un lieu de pèlerinage, cette exposition de la République Sud-Africaine, qui, très modeste, pourtant, était installée au Trocadéro, derrière les Indes Hollandaises. Chacun tenait à la visiter, non point surtout pour elle-même, quoiqu'elle fût intéressante, mais pour y porter un hommage aux vaillantes populations qui luttent pour la cause de la Justice et du Droit, pour l'indépendance de leur pays. Le buste du Président Krüger, dont la visite, en novembre, a été si touchante, recevait presque chaque jour des fleurs nouvelles et c'est par centaines de mille que l'on a recueilli, avec des inscriptions d'une sympathie émouvante, les signatures sur un registre apposé à cet effet. Ainsi s'est affirmée la révolte de la conscience publique contre l'oppression. Au surplus, l'exposition elle-même, organisée par M. Pierson, consul général de la République Sud-Africaine à Paris, méritait qu'on l'examinât, qu'on l'étudiât en détail. Elle comprenait, construits par M. Heubès, architecte, trois édifices et une ferme boër.

M. KRÜGER, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE.

Le pavillon principal, de genre français moderne, avec une pointe de style hollandais, comprenait un rez-de-chaussée et un étage formant galerie. Il contenait les expositions des services de l'État, une collection ethnographique montrant les progrès de la République Sud-Africaine, des minéraux du pays, des peaux, etc.

La ferme boër primitive, comprenant cinq pièces meublées et garnies d'objets de provenance sud-africaine, était située derrière. Elle donnait une idée de la simplicité des mœurs et de la vie des Hollandais et des huguenots français du XVII[e] siècle.

LE PAVILLON OFFICIEL AU TROCADÉRO.

Les deux pavillons du fond étaient consacrés à l'industrie minière; dans l'un de ces édifices se trouvait une usine de boccardage où était broyé le minerai d'or; dans l'autre, on appliquait le traitement ultérieur de l'or amalgamé.

Dans les sous-sols du Trocadéro on voyait enfin une galerie de mine avec puits d'extraction, galerie de prospection, dépôt de dynamite perforatrice, etc. En y ajoutant cette très curieuse pyramide représentant le volume d'or fin produit de 1884 à 1889, soit 2 141 709 418 francs, on avait là sous les yeux le tableau complet de l'existence privée et de la vie industrielle et commerciale du Transvaal. On ne pouvait que la juger étonnamment intense, de même que les sujets de la République Sud-Africaine apparaissaient comme extrêmement policés et soucieux de tous les progrès.

On a pu lire fréquemment dans les journaux hostiles au Transvaal que le pays est très arriéré, sous la domination des Boërs, et que la conquête en améliorera la condition sociale. Or il résultait, à l'évidence, de l'examen de tous les documents exposés que le gouvernement transvaalien ne néglige rien pour le bien-être matériel et moral des populations placées sous son autorité. C'est ainsi que des graphiques montraient, avec des photographies, des travaux publics magnifiques, de toute nature, comparables aux plus hardis d'Europe. C'est ainsi encore que les rapports publiés sur l'enseignement public prouvaient qu'à cet égard encore le Transvaal n'a rien à attendre de l'envahisseur, et a fait tout son devoir d'éducation du peuple.

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Avant la guerre, en effet, l'État donnait une subvention de six à huit livres sterling par an pour chaque enfant au-dessus de six ans qui, pendant un minimum de jours par mois, avait fréquenté une école approuvée par le Département de l'Instruction; il allait, de plus, jusqu'à accorder :

Une subvention extraordinaire pour chaque élève de parents ou tuteurs reconnus indigents; une subvention extraordinaire aux écoles à nombre d'élèves restreint, d'après un tarif descendant; une subvention extraordinaire en faveur d'un élève-instituteur dans les écoles de vingt à trente élèves, de trois ou plusieurs classes; une subvention extraordinaire pour les cours professionnels, joints aux écoles subventionnées; une subvention pour frais de pension des élèves indigents dont les parents ou tuteurs demeuraient à plus de trois lieues d'une école subventionnée; le prix de la pension s'élevait jusqu'à deux livres sterling par mois, etc.

FERME BOER AU TROCADÉRO.

Il faut ajouter qu'en 1896, l'État transvaalien a créé partout à ses frais des *écoles minières* très fréquentées et bien tenues, qu'il s'est préoccupé de leur inspection d'une façon permanente, et qu'enfin il a fondé des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices qui ne laissent rien à désirer. L'œuvre d'instruction populaire entreprise par le gouvernement de la République sud-africaine, est donc aussi étendue que possible.

En l'examinant, on voit s'effondrer une des principales accusations, celle d'ignorance volontaire, portée contre un peuple qui a toutes les sympathies du monde entier et qui les mérite par la vigueur de sa résistance, autant que par l'élévation de ses sentiments patriotiques et religieux.

Maroc

MAROC

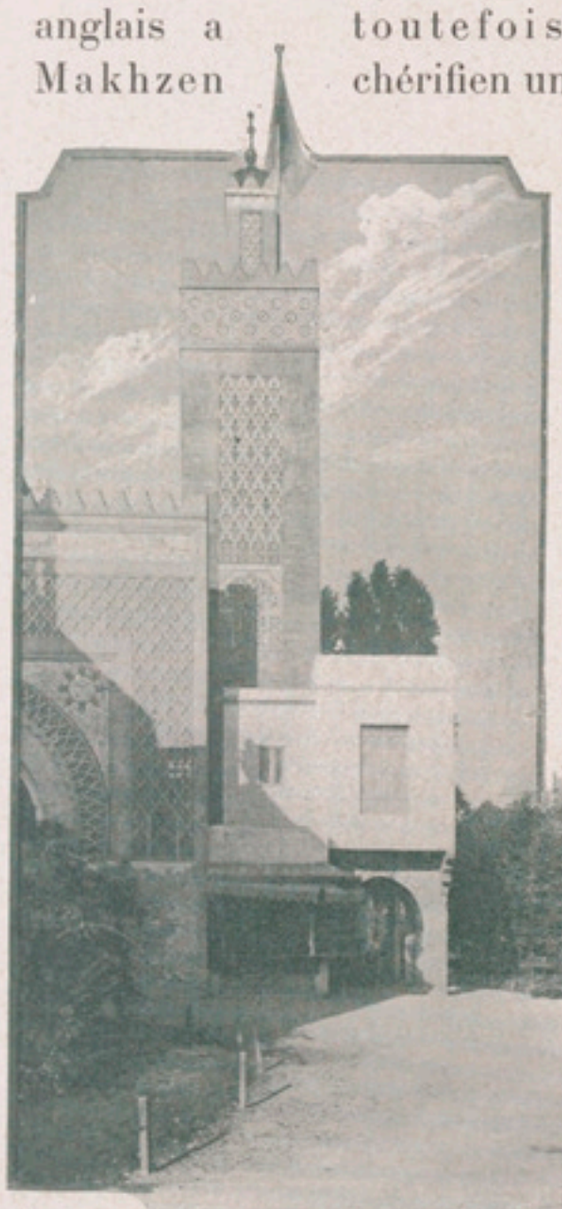
Non loin d'un des piliers de la tour Eiffel, auprès du Palais de l'optique, on entendait le joyeux ronflement de tambourins, les sons aigus de la flûte arabe, les *you you* prolongés des danseurs et les cris « Bono bono, madame », des marchands de nougats, de verroteries, de cuirs et de cuivres ciselés. Tout autour, une foule considérable, très animée, flânant, s'arrêtant pour acheter, pour déguster. C'était le pavillon du Maroc qui l'attirait et la retenait. Il avait pour architecte M. Saladin. Le corps principal reproduisait l'aspect d'une mosquée, autour de laquelle était un bazar où l'on circulait par d'étroites ruelles. L'exposition proprement dite était à l'intérieur de la mosquée. M. Muzet. député, commissaire général de la section, y avait groupé une belle collection d'objets d'art et des produits naturels du pays; celui-ci est trop peu connu et l'on avait d'autant plus de raisons de s'initier à ses besoins et à ses ressources qu'il est en butte, comme on le sait, aux visées ambitieuses de plusieurs nations européennes, lesquelles, heureusement, n'arrivent pas même à en entamer la vieille civilisation aristocratique. Il reste lui-même... La France y est représentée de la façon la plus intelligente par un ministre très aimable, M. Revoil, qui a pour principal collaborateur, le consul général chargé d'affaires, M. H.-P. de la Martinière, un des hommes les plus versés dans les choses et les êtres d'Orient et qui apporte dans l'accomplissement de sa tâche délicate tact et activité féconde. Entre ces mains, l'influence française ne peut que progresser, autant qu'il est possible dans cet empire très jaloux de son indépendance et attaché à ses mœurs. Le fait seul d'avoir déterminé Sa Majesté Chérifienne à exposer et à avoir son pavillon, d'une telle importance, suffisait à mesurer notre crédit, en même temps qu'il nous apportait de très précieuses notions du Maroc même, se révélant particulièrement à nous.

M. MUZET,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

PORTE PRINCIPALE DU PAVILLON OFFICIEL.

Le système d'isolement, qui a prévalu depuis longtemps déjà dans la politique des sultans du Maroc, a empêché le développement de l'industrie et de l'agriculture, et a conservé avec une singulière efficacité le caractère d'une industrie encore réduite de nos jours aux procédés antiques de fabrication. Les tapis, tissus, cuirs ouvragés, armes, faïences vernissées de Merrakech, de Fez, du Tafilalet sont encore les mêmes qu'aux siècles passés. On observe cependant et depuis peu d'années de grands efforts, en Allemagne notamment, pour imiter l'industrie marocaine et apporter dans ce pays des objets manufacturés économiquement et mécaniquement. Les laines du Maroc sont renommées ; elles sont en grande partie exportées en France,

où, dans le Nord, elles sont employées dans les filatures. Les droits de douane à l'exportation tendent à maintenir fermée la barrière qui empêche le développement économique de ce pays. C'est ainsi que les grains sont de même frappés, soit d'un droit relativement élevé, soit même d'une prohibition absolue. Si à ces conditions défavorables on ajoute l'absence de moyens de communications, le peu de sécurité de la contrée, l'impossibilité des étrangers de se rendre dans certains districts, souvent les plus riches, on comprend pourquoi l'exportation est très insignifiante par rapport à la masse des produits du sol. Il est également interdit d'exporter du Maroc, à moins de permission spéciale, les animaux domestiques vivants. Le gouvernement anglais a toutefois conclu avec le Makhzen chérifien une sorte de convention pour l'approvisionnement, à Tanger, en viande sur pied, de la garnison de Gibraltar. La marine marocaine ayant été anéantie, la navigation côtière est entièrement aux mains de compagnies européennes ou faite par de petits voiliers espagnols et portugais. En 1896, il existait trois compagnies allemandes desservant les ports marocains, une anglaise, une espagnole et deux françaises.



UN COIN DU PAVILLON.

Ces deux dernières sont la Compagnie Touache dont un bateau dessert Tanger tous les quinze jours par Oran, et la Compagnie Paquet de Marseille, dont les bâtiments font escale sur toute la côte jusqu'aux îles Canaries. Il n'existe pas de ports au Maroc ; ce ne sont que rades foraines ou mouillages, et les conditions où se font les opérations d'embarquement et de débarquement sont fort précaires. A cela si on ajoute l'absence de phares (sauf celui du cap Spartel) et les difficultés de la navigation sur cette côte, il ne faut par s'étonner de l'état misérable où demeure le négoce marocain. En ce qui concerne le commerce français au Maroc, on constate qu'il y devient de plus en plus difficile. La concurrence allemande et belge à nos produits y est très vive. La France importe au Maroc les sucres, quelques draps, des tissus de soie de Lyon, des guinées ou toiles de coton bleues, destinées aux régions méridionales et provenant de Pondichéry ; elle exporte des laines, des grains ; l'Angleterre importe les thés, les bougies, les cotonnades, de la quincaillerie ; il en est de même de l'Allemagne et de la Belgique. Les efforts de nos représentants arriveront à nous faire une place de plus en plus grande dans ce riche empire qui nous est sympathique.

ENSEMBLE INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Saint-Marin

SAINT-MARIN

Pour être un petit pays, Saint-Marin, qui est une République administrée le plus sagement du monde, a su tenir un bon rang au Champ-de-Mars où elle avait élevé son pavillon, non loin de la tour Eiffel. Elle doit son succès à l'activité, au goût, au zèle de ses représentants officiels, M. le baron Jean de Bellet, commissaire général, et M. Maurice Bucquet, commissaire général adjoint. M. de Bellet ne pouvait avoir d'aide plus compétent et plus utile que M. Bucquet qui, comme président du Photo-Club de Paris, a fait ses preuves de discernement artistique et qui est très aimé dans le monde des lettres et des arts. A ces commissaires étaient adjoints le duc Amédée Astraudo; Audoynaud aîné, Alfred Bellard, ingénieur, René Fouquier d'Hérouël, membres du commissariat; P. Bourgeois, L. Dalsème, membres adjoints; Marius Toudoire, architecte.

M. LE BARON DE BELLET, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

L'exposition entière de Saint-Marin attestait la vitalité de ce petit État qui a su traverser victorieusement les périodes les plus mouvementées de l'histoire de l'Italie. Son territoire, enclavé dans ce royaume, comprend 62 kilomètres carrés, et est situé entre la province de Forli au nord, à l'est et au sud, et celle de Dessaro à l'ouest. On cultive beaucoup, dans les campagnes du territoire de Saint-Marin, — il n'y a pas de doute à cet égard, et cette industrie de la première heure a conservé tout le charme que lui prête la nature; — en outre, les machines agricoles et les systèmes de culture à l'engrais, découvertes de nos savants en quête de redonner aux entrailles de la terre un peu de la vitalité perdue, y sont très en honneur; aussi, avec l'aide du merveilleux ciel d'Italie, toujours bleu, et sous les rayons d'un soleil éternellement régénérateur, tout pousse à souhait, l'on pourrait dire tout seul, et les échantillons montraient, à l'Exposition, qu'on ne peut trouver ailleurs plus beaux blé, riz, orge, avoine, maïs, etc.

M. MAURICE BUCQUET, COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

LE PAVILLON OFFICIEL AU CHAMP-DE-MARS.

L'art de la broderie était largement représenté, notamment par quelques très beaux spécimens provenant du monastère de Santa-Chiara, ainsi que par un certain nombre de travaux à l'aiguille délicatement ouvrés : plus

loin, tout un lot de fleurs artificielles, dont la perfection de l'imitation atteignait presque le naturel.

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

Si ensuite on jetait un coup d'œil sur les productions artistiques: sculptures, bas-reliefs, céramiques, peintures, tapisseries, etc., on constatait qu'il suffisait de très peu d'œuvres pour affirmer l'existence de l'art à Saint-Marin et surtout de son élévation; c'était d'abord un Bacchus en pied, par Reffi et un buste en marbre représentant *la Paix*, par Pochini; tout à côté, grandeur nature, un buste en bronze de M. Émile Réaux, ancien consul général de Saint-Marin, à Paris; plus loin, un fort joli bas-relief en plâtre: *M. Antonio Onofri, ambassadeur de la République auprès du général Bonaparte*; le futur empereur des Français offre à la République de Saint-Marin une extension de territoire, celle-ci ne demande que la vie sauve. Au-dessus de tout cela, un très beau portrait à l'huile de San Marino, par Lefranco (1581-1647), s'imposait à l'admiration par son austérité et l'élévation de son style.

Les localités les plus importantes, après la capitale, San-Marino, sont: Serravalle, Faetano et Montegiardino.

Le gouvernement est entre les mains de-deux régents choisis dans un conseil souverain de soixante membres élus à vie; l'un des régents administre les villes, l'autre la campagne; et ce petit peuple de près de 10000 habitants peut fournir une milice de 2000 soldats parfaitement entretenus et équipés.

Le pavillon de Saint-Marin, très élégant d'aspect, un vrai bijou architectural, ne comprenait qu'une seule salle presque carrée, mais dans laquelle les objets avaient été rangés avec infiniment d'habileté et un goût artistique très affirmé.

On remarquait d'abord une très jolie reproduction, maquette en bois, en réduction, du palais du Conseil souverain, œuvre de M. le commandeur Azzuri, puis, au centre de la pièce, dans un grand cadre en bois doré, se trouvait un panneau de satin blanc brodé or et rehaussé de pierreries avec motif religieux au milieu représentant la vierge Marie et saint Joseph adorant l'enfant Jésus.

Un peu à gauche, le long du mur, quelques spécimens intéressants de pierre et de grès provenant du territoire de Saint-Marin.

En continuant la visite sur la droite, on rencontrait une vitrine installée perpendiculairement le long du mur et contenant les photographies des principaux quartiers de la ville de Saint-Marin. Cette collection présentait d'autant plus d'intérêt que les habitants et les fonctionnaires ont gardé les costumes et les usages du XVII[e] siècle, et que cette vaillante petite cité, flottant comme une épave au milieu des flots bouillonnants de la civilisation moderne, se pose devant nous comme un témoin vivant des âges disparus.

Équateur et Nicaragua

ÉQUATEUR

Les Républiques Sud-Américaines se sont véritablement révélées au monde, dans cette Exposition de 1900. Elles ont attesté une vitalité, une avidité de progrès, une activité d'esprit, couronnées de succès tangibles, qui ont très heureusement surpris chacun. L'Équateur nous a permis d'admirer tout ce qu'on peut attendre d'un peuple jeune, ardent, et justement fier de sa prospérité croissante.

SON EXC. LE GÉNÉRAL ÉLOY ALFARO, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR.

Le pavillon de l'Équateur, dressé au pied de la tour Eiffel et destiné à être transporté à Guayaquil pour y servir de bibliothèque municipale, occupait une superficie de 150 mètres carrés. C'était une jolie construction Louis XV, à deux étages, œuvre d'un architecte chilien, ornée, en façade, d'un superbe vitrail de M. T.-H. Laumonnerie et de décorations en faïence bleue formant le fond de 2 mètres où on remarquait les bustes du poète Olmedo et du prosateur Montalvo, exécutés par M. F. Michelet, ainsi que celui du général Alfaro, président de la République de l'Équateur.

S. M. M. HOMERO MORLA, MINISTRE EN FRANCE.

La construction était en fer, avec balcons en fer forgé. Les murs de l'édifice étaient en staff imitant le marbre et décorés de sculptures et de faïences. La hauteur de l'édifice était de 12 mètres. La tour qui en mesurait 20 présentait dans son centre l'écusson d'armes de l'Équateur surmonté d'un grand condor les ailes déployées. — Les six grands écussons du rez-de-chaussée portaient en lettres dorées les noms des principales villes de l'Équateur, tandis que sur deux tableaux étaient inscrits à la façade postérieure les noms des seize provinces et de l'archipel de *Galapagos*.

La lumière pénétrait à flots dans le pavillon par sept larges baies et un plafond vitré. Il y avait une galerie centrale. Les murs intérieurs étaient tapissés d'étoffe vieux rouge et garnis de vitrines Louis XV rappelant le style extérieur. Le meuble central contenait un rocher avec des arbustes où un naturaliste, M. Petit aîné, avait placé avec art et beaucoup de goût les jolis spécimens envoyés des hôtes ailés des forêts équatoriennes.

Sur une colonne se trouvait dressé le buste en marbre de M. Clémente Ballén, le très regretté consul général de l'Équateur à Paris, où il est décédé en 1893, et son commissaire général à l'Exposition de 1889. Ce buste, qui lui avait été offert par ses compatriotes reconnaissants, avait été complaisamment prêté par Mme de Nahmias, sa fille, sur la demande du commissaire général actuel.

M. LE Dr V.-M. RENDON, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Autour des colonnes en fer du hall, dont le plafond était revêtu d'étoffes aux couleurs nationales, s'épanouissaient les feuilles, fleurs et fruits de quatre belles plantes exotiques qui rappellent la végétation tropicale de l'Équateur : un cacaoyer, un palmier, un bananier et un caoutchouc ayant à leur pied d'autres spécimens de sa luxuriante flore, canne à sucre,

vanille, etc. Les principaux produits du riche sol de l'Équateur et les échantillons de ses industries étaient exposés à leur ombre. Parmi les premiers il faut citer : le cacao, le café, le caoutchouc, les céréales des fécondes vallées des sierras, les plantes, écorces et racines médicinales : quinquinas de Loja, salsepareilles, coca, ratanhia, etc.; — le tabac d'Esmeraldas, le corozo ou ivoire végétal, les collections de minéraux de toutes sortes, les merveilleux bois de construction et d'ébénisterie dont la variété est incalculable et la qualité inappréciable, etc. Parmi les seconds, figuraient les tissus de fil, laine et coton, les tissus de fibres végétales, de fibres de palmier surtout, tels que les fameux chapeaux de Jipijapa, — injustement appelés chapeaux de Panama, — finement tressés avec la fibre du palmier *toquilla*, et les commodes hamacs en fibres de palmier *mocora*, les confections, dentelles et broderies renommées des laborieuses femmes équatoriennes, les jolis tapis, les harnachements et selles, les cuirs tannés, les ravissants petits oiseaux naturalisés : oiseaux-mouches, colibris, oiseaux-lyre, etc.; les poteries, vanneries, bois sculptés, bijoux, meubles incrustés, mandoles; les cigares et cigarettes aussi appréciés que ceux de la Havane; les fécules, farines, amidons; dans les classes de l'alimentation : les pâtes, élixirs et apéritifs, l'alcool, l'eau-de-vie de canne, anisée ou non, la bière, le sucre des grandes sucreries du littoral, etc., etc. Nous mentionnerons encore dans la section rétrospective très admirée au premier étage, les antiquités en or, argent, pierre, écorce, terre et bois; les objets appartenant à la race aborigène; les peintures à l'huile, les aquarelles, lithographies, typographies, impressions, reliures; les préparations pharmaceutiques, les photographies et vues de l'Équateur, etc., etc.

M. JULIAN ASPIAZU, COMMISSAIRE SUPPLÉANT

LE PAVILLON OFFICIEL AU CHAMP-DE-MARS.

M. ENRIQUE DORN Y DE ALSUA, SECRÉTAIRE DU COMMISSARIAT.

La concession d'un bar avait été accordée pour qu'on pût y déguster le renommé cacao de l'Équateur sous forme de chocolat et son excellent café.

Le commissaire général de l'Équateur avait fait tout le possible pour que la fertile République de l'Équateur pût loger dignement ses exposants et figurât honorablement parmi les nations amies de la France. Cette tâche a été admirablement remplie par le commissaire général, M. le docteur Victor-M. Rendon, ancien secrétaire de légation et ancien consul général de la même République à Paris qu'il

habite depuis plus de vingt-cinq ans. — M. Julian Aspiazu était nommé commissaire suppléant. Le secrétaire général du commissariat était M. Enrique Dorn y de Alsua, ancien consul de l'Équateur à Paris et secrétaire de sa légation en France, chevalier de la Légion d'honneur. M. Miguel A. Carbo, consul général actuel de l'Équateur à Paris, remplissait les fonctions d'attaché rapporteur.

Ces hauts fonctionnaires ont su faire connaître et aimer leur pays dont l'histoire, aussi bien que l'organisation politique et la richesse économique ne nous étaient pas assez familières.

L'Équateur, au point de vue politique, comprend seize provinces et un archipel, et l'on estime que la population de ce pays, n'étant pas inférieure à un million cinq cent mille habitants, possède à peu près deux habitants par kilomètre carré, tandis que la France en compte soixante et onze ; au point de vue climatologique, cette région équinoxiale ne comprend que deux saisons : la saison des pluies et la saison sèche, mais il est assez difficile de qualifier l'une d'hiver et l'autre d'été, la température étant sensiblement la même.

INTÉRIEUR DU PAVILLON.

On y pratique, comme dans nos pays, la navigation intérieure sur des fleuves et sur des rivières, et le Guayas est un des plus beaux fleuves navigables que l'on puisse rencontrer, il mesure par endroit plus de 2 kilomètres de largeur, et en face des villes, comme Guayaquil, par exemple, il est sillonné par des barques et des yachts qui lui donnent un aspect des plus pittoresques.

Ce n'est qu'en 1830, après la dissolution de la Grande Colombie, formée par Bolivar, que l'Équateur fut définitivement constitué en État indépendant ; c'est maintenant le général Éloy, d'abord chef suprême, ensuite légalement élu en 1887, qui détient la présidence ; son mandat expire le 31 août 1901.

Comme en France, la République de l'Équateur possède un Sénat et une Chambre des députés, et les lois sont l'œuvre des deux Chambres réunies en congrès ; elles siègent régulièrement tous les deux ans à Quito, pendant soixante jours, qui ne peuvent être prorogés.

Quant à ce qui concerne l'élection du président et du vice-président de la République, la loi indique que seuls les citoyens nés sur le territoire de la République et âgés au moins de trente-cinq ans peuvent être élus ; cette élection se fait par vote direct du peuple et la durée du mandat est de quatre ans.

Il existe seulement quatre ministères : Intérieur et Police, Travaux publics, — Affaires étrangères, Instruction publique, Justice, etc., — Finances, — et enfin Guerre et Marine.

Les rentes annuelles dépassent la somme de 7 millions de sucres ; le *sucre*, piastre forte de 900 millésimes d'argent fin, est l'unité monétaire

du pays dont le système est basé sur le système décimal, et le principal revenu du gouvernement est assuré par la douane de Guayaquil, c'est-à-dire, à proprement parler, par l'importation.

L'Équateur est encore un des pays du monde qui paye le moins d'impôts, mais la peu équitable répartition des contributions pèse d'une façon excessive sur la plus intéressante des productions du sol, le cacao, et il y aurait lieu, à cet égard, de procéder à de sérieuses réformes.

Les finances générales du pays sont dans un état très satisfaisant; les gouvernements n'ont pas fait d'emprunt depuis 1830, et il est utile de se rendre compte que les capitalistes étrangers peuvent en toute sécurité placer leurs fonds dans les entreprises en voie d'exécution, étant certains d'y trouver un bénéfice garanti par les immenses ressources du pays; tout, du reste, est en voie de développement: les routes, les chemins de fer, les canaux; il y a de plus un câble qui met l'Équateur en relation avec l'ancien continent et le téléphone fonctionne dans les principales villes.

INTÉRIEUR DU PAVILLON AU PREMIER ÉTAGE.

Le commerce de l'Équateur est incontestablement un des plus actifs de l'Amérique du Sud, et il est aussi un de ceux qui jouissent de la plus grande réputation par l'importance, la fréquence des transactions et la probité des négociants ; le commerce avec l'Europe est très étendu, la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Espagne, l'Autriche, etc., envoient fréquemment des navires à Guayaquil.

NICARAGUA

Le Nicaragua avait son exposition dans une grande vitrine au rez-de-chaussée du pavillon de l'Équateur.

Les exposants étaient représentés par M. Crisanto Medina, le sympathique ministre plénipotentiaire de Nicaragua et son commissaire général.

En premier lieu, des échantillons de caoutchouc y figuraient et, grâce à l'importance que ce produit a acquise dans l'industrie moderne, ils attiraient l'attention des spécialistes européens qui ont déjà reconnu ses grandes qualités de souplesse et de résistance.

Quelques spécimens de tabacs, qui sont fort appréciés et dont la culture croît de jour en jour, remplissaient une partie de la vitrine dans laquelle on admirait également des minéraux dont le seul aspect extérieur fait déjà voir leur richesse.

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU NICARAGUA.

On égalerait également des sucres, un peu inférieurs, il est vrai, à ceux de Nicaragua, mais très meilleurs de tous points que ceux de San Antonio et du Polvon, plantations immenses et raffineries splendides montées avec les perfectionnements les plus modernes. Et enfin, mais surtout, le café, qui constitue la richesse principale du pays et qui est excellent.

C'était, en somme, un aperçu trop modeste mais intéressant d'un pays que son président J. Santos Zelaya a su faire aimer et respecter, ce qui n'est pas un de ses moindres titres de gloire.

M. CRISANTO MEDINA, MINISTRE A PARIS, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Parmi les cinq nations qui furent autrefois la république de Morazan et qui, maintenant, quoique séparées politiquement, sont encore, par leurs sentiments fraternels et par la communauté de leurs intérêts, une véritable fédération, le Nicaragua est une des plus grandes et des plus peuplées, et si le Guatemala et le Honduras lui sont équivalents en importance territoriale, et si le Salvador le dépasse en densité de population, il n'est cependant pas exagéré de dire que le Nicaragua est la république qui a fait les plus rapides progrès dans ces dernières années. Il suffit, en effet, de comparer l'état dans lequel se trouvait le pays naguère, avec son état actuel, pour se rendre compte de sa marche rapide et sûre vers le progrès.

M. TEOFILO MANZANO, COMMISSAIRE.

M. ALBERTO MAHMIAS, COMMISSAIRE.

S'il est vrai que la grandeur des peuples se mesure à la longueur de ses voies ferrées, il faut croire que, dans l'Amérique centrale, le Nicaragua est à la tête de la civilisation, car ses chemins de fer, construits avec les ressources nationales et sans l'appui de capitaux étrangers, couvrent

un plus vaste réseau que ceux des pays voisins. Mais cet axiome n'est pas rigoureusement exact, car le Nicaragua ne vaut ni plus ni moins que ses quatre sœurs.

Les réformes y vont évidemment plus vite aujourd'hui que chez ses voisines, mais c'est qu'au Nicaragua on ne fait que rattraper le temps perdu.

Comme la Suisse, et dans des proportions plus grandioses peut-être, le Nicaragua est couvert de montagnes et de lacs. Deux Cordillères le traversent du nord au sud, érigeant leurs sommets neigeux, leurs contreforts de basaltes et leurs pics volcaniques dont les plus modestes ne mesurent pas moins de 1 000 mètres. Parmi ces cratères, tous éteints maintenant, il faut citer le Cosigüina qui, en 1835, fit éruption pendant deux jours, vomissant plus de 50 millions de myriamètres cubes de roches qui formèrent en plein Pacifique de véritables îles.

Il convient de citer aussi le Momotombo, dont Victor Hugo a parlé dans la *Légende des Siècles* comme d'un superbe hérésiarque de la nature.

Ces Cordillères renferment un grand nombre de grottes préhistoriques au fond desquelles les savants ont découvert les traces de toutes les antiques civilisations indigènes. Le minéralogiste Crawford, surtout, y a fait des trouvailles du plus grand intérêt en déterrant, par exemple, les squelettes énormes d'une tribu d'Indiens géants.

L'EXPOSITION DU NICARAGUA DANS LE PAVILLON DE L'ÉQUATEUR.

Quant aux lacs, il suffit de regarder la carte du pays pour se rendre compte de leur importance ; aussi ne citerons-nous, parmi les plus grands et les plus beaux, que ceux de Nicaragua et de Managa.

Au point de vue pratique, les lacs du Nicaragua sont d'une grande utilité ; tous sont déjà sillonnés de bateaux à vapeur faisant le service entre leurs différents ports et développant toujours de plus en plus le trafic commercial.

Le Nicaragua, comme tous les pays de l'Amérique centrale, exporte du café, du cacao, du caoutchouc, de l'indigo, des bois de teinture, exposés en partie comme on l'a vu plus haut. Ses marchés les plus considérables sont : l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, les États-Unis, l'Espagne, la Belgique, le Chili, le Pérou, etc.

Pour se rendre compte de l'importance européenne au Nicaragua, il suffit de consulter, dans les chancelleries de ses consulats, les statistiques établies au moyen des factures consulaires et dans lesquelles on peut voir qu'aucune république de l'Amérique centrale n'a atteint, pendant l'année 1899, le même chiffre d'affaires que le Nicaragua.

L'industrie, encore au berceau, commence cependant, et malgré les tâtonnements du début, à donner des preuves de ce qu'elle pourra un jour produire. Comme dans tous les pays de l'Amérique espagnole, l'ouvrier aime son travail en artiste et lui donne un fini charmant auquel nous ne sommes plus assez habitués.

Guatémala

GUATÉMALA

Le gouvernement du Guatémala, en raison de la crise économique qui affectait le pays, avait décidé, d'abord, de ne pas figurer à l'Exposition.

Néanmoins, les agriculteurs guatémaliens, dont les cafés étaient jusqu'alors expédiés à Hambourg où ils se vendaient sous une autre désignation, résolurent de prouver de naître leurs excellents produits en les exposant et en y établissant une dégustation.

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU GUATÉMALA.

Chargé de recueillir les échantillons nécessaires, M. Mangel constitua un syndicat d'agriculteurs présidé par M. Salvador Herrera et qui obtint l'appui du gouvernement.

Le ministère, en présence de la faveur avec laquelle le public et la presse avaient accueilli ce projet, résolut de le compléter en y ajoutant une exposition de tous les produits agricoles et miniers qui constituent la richesse du Guatémala.

M. René Guérin, chimiste, directeur du laboratoire central du Guatémala depuis de longues années, fut chargé par M. le ministre des travaux publics de réunir et de classer tous les produits intéressants au point de vue commercial et industriel et reçut le titre de délégué du gouvernement à l'Exposition et de président de la commission d'organisation, dont faisaient partie MM. Dario Gonzalès, professeur à la Faculté, et Georges Garcia Salas, ingénieur agronome à la direction de l'agriculture. En moins de deux mois et demi, il parvint à réunir, à classer et à emballer toutes les collections.

M. FERNANDO CRUZ, MINISTRE A PARIS.

En même temps, M. Mangel, après avoir assemblé les principaux échantillons des cafés et des cacaos du pays, partait pour Paris.

M. RENÉ GUÉRIN, DÉLÉGUÉ.

Dans les nouvelles conditions qui se présentaient, il devenait indispensable d'obtenir, de la France, l'admission officielle. Les délais, cependant, étaient passés, les terrains occupés. Il fallut tous les efforts de M. Fernando Cruz, ministre du Guatémala à Paris, et toute la gracieuseté du commissariat général français, pour que le Guatémala pût obtenir l'autorisation officielle et l'emplacement nécessaire.

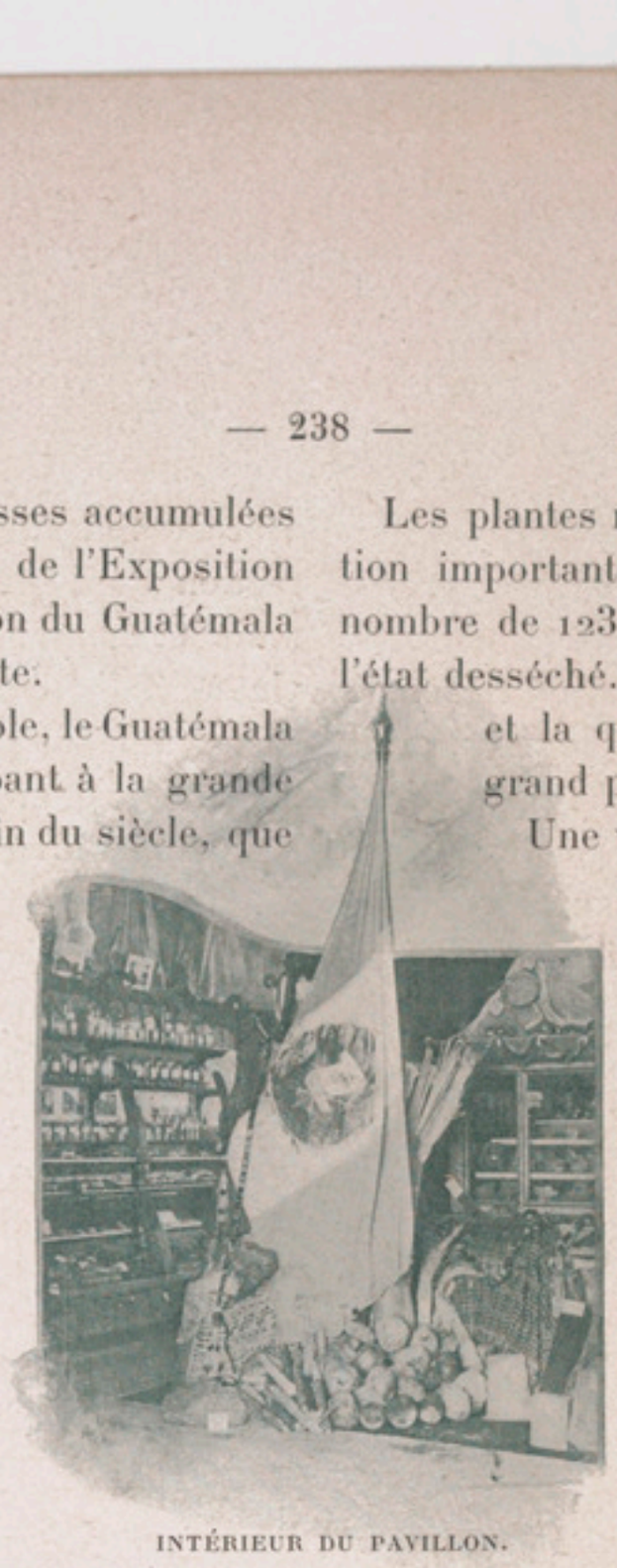
LE PAVILLON OFFICIEL AU CHAMP-DE-MARS.

Un pavillon s'éleva rapidement au Champ-de-Mars, avenue de Suffren. M. René Guérin, en sa qualité de commissaire général, procéda sans délai à l'installation des produits.

Le catalogue scientifique, dans lequel M. Guérin a écrit une étude botanique, agricole et industrielle des produits exposés, s'exprimait de la manière suivante au sujet du but poursuivi :

« Au milieu de tant de richesses accumulées de toutes parts dans les palais de l'Exposition universelle de Paris, l'exhibition du Guatémala paraîtra sans doute bien modeste.

« Pays essentiellement agricole, le Guatémala n'a eu d'autre désir, en participant à la grande manifestation du travail de la fin du siècle, que de montrer ce qu'il produit en l'actualité et surtout ce qu'il pourra produire dans l'avenir, ainsi que les transformations industrielles dont ses produits sont susceptibles. C'est dans ce but qu'à côté des collections de produits agricoles cultivés ou sylvestres et des substances minérales extraites de son sol, on trouvera tous les renseignements et documents concernant le pays.



INTÉRIEUR DU PAVILLON.

« Par le nombre des produits exposés, nombre relativement grand, comparé à l'extension du territoire de la République et à sa population, le gouvernement du Guatémala voudrait convaincre le visiteur qu'il n'est pas douteux qu'en raison des conditions géographiques et climatologiques essentiellement favorables, le pays offre un champ immense, ouvert à tous ceux qui, animés du désir du travail, y voudront décupler les richesses existantes ou en créer de nouvelles. »

M. Guérin a pu voir son initiative récompensée, car le pavillon du Guatémala a été très visité. Il en était digne à tous égards.

Les produits organisés nous présentaient d'abord 240 échantillons de bois d'ébénisterie et de construction. Il y avait là des essences admirables par la beauté et la variété des nuances, depuis le bois très léger jusqu'aux bois durs et lourds. Beaucoup, complètement inconnus, n'ont pas même de nom scientifique. Propres à tous les usages, ces produits ont été justement récompensés par un grand prix.

Les plantes médicinales offraient une collection importante : toutes étaient classées, au nombre de 123, en herbier, en aquarelle, ou à l'état desséché. Très intéressante par le nombre et la qualité, cette section a reçu un grand prix et une médaille d'or.

Une vitrine renfermait des collections d'anciennes poteries très originales. Plus loin, c'étaient des échantillons de bière — le Guatémala en produit déjà, — des céréales, parmi lesquelles une collection de haricots de toutes les couleurs et de toutes les formes. Les sacs de café et de cacao abondaient ; ici, gommes, baumes, résines, farines, huiles, graisses, cires végétales, avec les plantes qui les produisent ; là, un fruit du cacaoyer qui présente une conformation singulière : l'enveloppe a pris la dureté du bois ; ce n'est plus une gousse, mais une grosse noix, qui renferme les fèves de cacao. Aux murs s'étalaient des plantes ornementales, les fibres textiles ; mais le sucre apparaissait, très varié avec les plantes qui le fournissent. Les produits de l'industrie des Indiens étaient d'une grande originalité.

Le café, article principal de cette exposition, se distinguait par le nombre de ses variétés et la finesse de ses baies. La production est en augmentation régulière dans le pays : de 552 000 sacs en 1889, elle a passé, en 1899, à plus de 750 000 sacs. Ces fortes quantités d'un café de première qualité — les visiteurs de la dégustation, chaque jour plus nombreux, l'ont bien apprécié — étaient, jusqu'ici, absorbées par l'Allemagne.

La riche collection géologique et minéralogique n'était pas moins intéressante : elle avait été constituée par M. René Guérin, qui avait mis huit ans pour réunir les divers échantillons.

Tunisie

TUNISIE

La Tunisie a obtenu, cette fois, tout le succès de pittoresque qu'avait eu, en 1889, la fameuse rue du Caire et ce pittoresque était de bon goût, sans ces disparates un peu violentes que jetèrent dans la fameuse rue les cavalcades trop folles, les cris et les gestes sounaturalistes des

SON ALTESSE ALI, BEY DE TUNIS.

âniers. En plus, l'exposition de Tunisie, en 1900, a bien rempli l'autre but qui doit être celui de toute exposition d'une possession lointaine : par une sélection judicieuse des produits locaux artistement présentés, elle nous a fait connaître sous le jour le plus favorable une région que notre protectorat a portée à un degré de prospérité presque inespéré.

C'est aux efforts patients et courageux de notre résident général, M. René Millet, dirigeant habilement l'administration beylicale, que l'on doit cet état florissant d'une terre sur laquelle, en 1889, il y avait encore tant et tant à faire. L'exposition d'alors nous montrait seulement des idées, un embryon de progrès. Notre protectorat s'orientait, il mesurait, il devinait le champ si étendu qui s'offrait à lui ; mais il n'avait encore planté que des jalons, et plutôt sur le papier que sur le terrain même. Il était question surtout de grands travaux publics, de ports, de routes, de phares qui manquaient et dont on reconnaissait toute l'importance ; des plans nous les indiquaient ; mais qui pouvait assurer qu'on les exécuterait ? Cela dépendait de l'intelligence, de l'activité et de l'énergique volonté du résident général de France auquel ressortissent toutes ces questions. Fort heureusement pour notre protectorat, M. Millet s'est montré l'homme qui convenait pour accomplir une telle tâche ; il l'a menée à bien avec une sûreté de vue, une largeur d'idées et une science d'administrateur qui ont transformé la Tunisie. Aujourd'hui ce protectorat français qui n'avait, en 1889, qu'un programme de travaux publics, possède quatre ports supérieurement outillés : Tunis, Sousse, Sfax et Bizerte, ce dernier devenu une place de guerre de premier ordre, où les escadres françaises trouveraient un sûr refuge. D'autre part, l'éclairage des côtes est en bonne voie d'exécution ; des phares ont été construits, notamment au Bas-Tina et au Bas-Tugëness, dans l'île de Djerba ; ils donnent la sécurité au rivage, à des navires de commerce dont le nombre devient de plus en plus grand.

M. RENÉ MILLET, RÉSIDENT GÉNÉRAL.

A l'intérieur, la Tunisie compte 2 000 kilomètres de route en parfait état, dont l'immense ruban ne fait que s'allonger chaque année. Le réseau des chemins de fer tunisiens s'est développé d'une manière étonnante, poussé jusqu'à Gafsa. Enfin des travaux d'hydraulique agricole ont été entrepris un peu partout et assurent au pays une fécondité croissante du sol.

DOCTEUR A. LOIR,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Voilà, dans les grandes lignes, les fruits de la sollicitude constante de M. Millet; voilà l'œuvre qu'il laisse derrière lui. Il en a été récompensé par un afflux considérable de colons et de capitaux français; bon nombre de Parisiens n'hésitent pas maintenant, non seulement à visiter en touristes la Tunisie dont la beauté les émerveille, mais encore à s'installer comme industriels, comme agriculteurs dans des propriétés qu'ils achètent et souvent qu'ils gèrent eux-mêmes. Les étrangers, les Italiens surtout, imitent ce bienfaisant exode et le chiffre des immigrants de nationalité italienne s'accroît sans cesse. Ils ne demandent pas mieux que de se plier à nos mœurs, et même à la longue d'adopter notre langue et de se mêler intimement à nos familles de colons. Il faut, pour les y aider, préparer toute une série de mesures administratives, leur facilitant le séjour; il faut créer partout des écoles françaises, où viendront s'asseoir et les enfants des indigènes et ceux des immigrants. M. Millet a reconnu très judicieusement cette nécessité et il a jeté les bases d'une vaste organisation administrative, judiciaire et scolaire qui est de nature à modifier complètement avant peu le pays, à l'unifier et à en faire une terre vraiment française.

On avait la perception complète de cette transformation de la Tunisie quand on visitait, comme l'ont fait des millions de personnes, la partie officielle des palais tunisiens, situés au Trocadéro. Ceux-ci — car il y en avait plusieurs — occupaient, du côté de Passy, la partie inférieure des jardins comprise entre les deux lignes parallèles du boulevard Delessert et du quai. Une rue les séparait de l'Algérie.

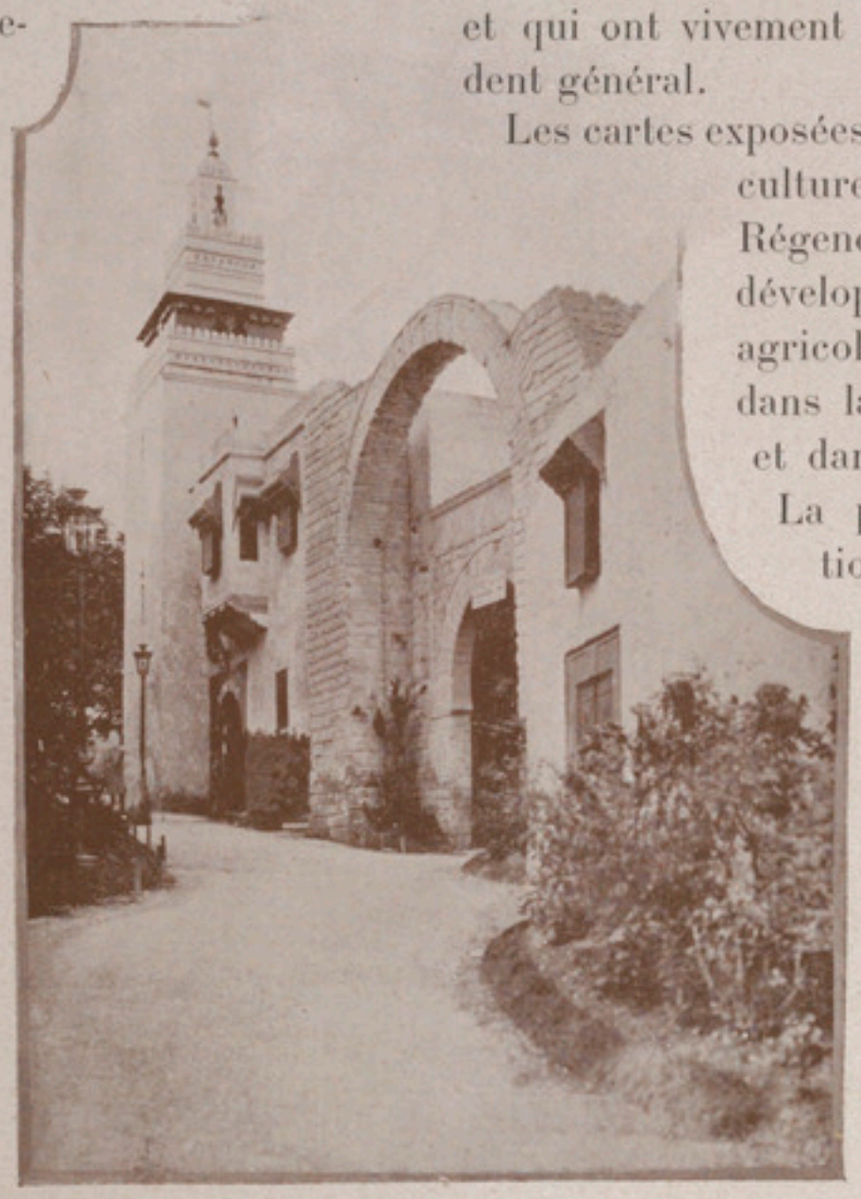
Au coin de cette rue, face au débouché près

PORTE DE ZAOUIA DU KEF, AU TROCADÉRO.

du pont d'Iéna, l'habile architecte, M. Saladin, un des hommes qui connaissent le mieux l'art oriental, avait édifié la porte et le minaret de la mosquée du Barbier, de Kairouan. C'était là l'entrée de la section tunisienne, dont le commissaire était M. le docteur Loir.

Les *africanisants* avaient la joie de retrouver, en face de la porte du Barbier, une autre mos-

quée, cette dernière à l'usage des indigènes. Son minaret était une restitution de celui de la mosquée de Sidi-Makhlouf, au Kef. Plus loin, à l'entrée ouverte sur l'avenue Delessert, apparaissait un troisième minaret, celui de la grande mosquée de Sfax. Sur cet alignement, le visiteur trouvait encore une copie de la mosquée de Sidi-Mahrès, de Tunis. Elle renfermait l'exposition des services publics de la Régence : commerce, industrie, finances, agriculture, etc. D'autres pavillons étaient réservés aux travaux publics, aux transports, à l'archéologie. Le mur de la section était une copie des murs d'enceinte de Kairouan et de Gafsa. L'entrée du restaurant tunisien était copiée sur un porche du Sidi-bou-Saïd. Le Pavillon des conférences reproduisait celui de la Manouba, — un véritable bijou.



PORTE BAD-DJEDED A TUNIS.

BOUTIQUE DU LANTERNIER ISRAÉLITE.

Tel était le cadre architectural où étaient réunies des collections résumant cet état de prospérité de la Tunisie que nous avons indiqué à grands traits plus haut. Nous n'avons fait connaître sommairement que l'avancement des grands travaux publics. Certains autres services valaient la peine d'être détaillés, ceux qui ont trait à l'exploitation de la terre, par exemple, et qui ont vivement préoccupé l'éminent résident général.

Les cartes exposées par la direction de l'agriculture et du commerce de la Régence faisaient ressortir le développement des exploitations agricoles dans la région nord, dans la vallée de la Medjerdah et dans les environs de Tunis.

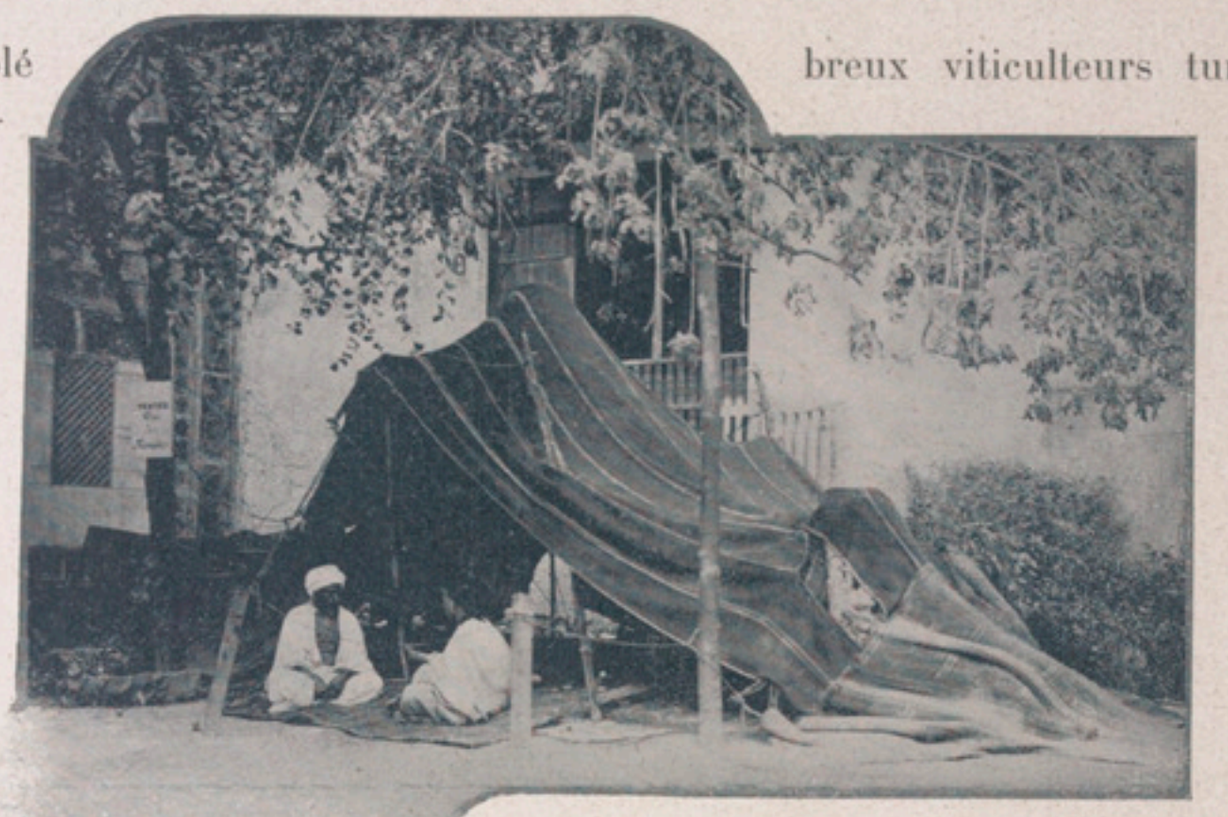
La plupart de ces exploitations possèdent un outillage des plus perfectionnés et sont soumises à une culture rationnelle qui, sur bien des points, ne le cède en rien à celle des grandes fermes de la métropole.

Les plans d'un grand nombre de ces domaines (Bir-Kassa, Bou-Arada, Chaouat, Crétéville, M'Rira, Saint-Cyprien, etc...) pouvaient être consultés à la section tunisienne et suffisaient pour donner une idée de la répartition moyenne des diverses cultures dans le nord de la Régence.

CAFÉ MAURE.

Les céréales, la vigne et l'olivier sont les cultures essentielles en Tunisie. Les superficies emblavées en céréales ont été, en 1899, de 370 000 hec-

tares pour le blé et 405 000 hectares pour l'orge. Les blés durs sont les plus cultivés; leur grain est recherché pour la fabrication des semoules et des pâtes alimentaires. Leur rendement moyen est de 8 à 12 quintaux à l'hectare chez les Européens. Les charrues françaises commencent à être employées par les indigènes qui y sont d'ailleurs incités par des dégrèvements d'impôt.



TENTE DES NOMADES DU SUD (DE GAFSA).

Bien qu'elle ne date que d'une vingtaine d'années, la culture de la vigne a pris une importance capitale dans le nord de la Régence. La superficie du vignoble a doublé depuis dix ans; elle est actuellement de plus de 8 000 hectares, produisant 220 000 hectolitres environ. Jusqu'à ce jour, ce vignoble est resté indemne de phylloxera et de black-rot.

Soixante-trois exposants représentaient la viticulture tunisienne à l'Exposition universelle. Les vins tunisiens sont, en effet, de plus en plus recherchés. La vinification, qui est l'objet de soins tout particuliers, est faite chez de nombreux viticulteurs tunisiens avec un matériel vinicole pourvu des perfectionnements les plus récents. La fabrication des vins de liqueur et celle des eaux-de-vie a pris un grand développement pendant ces dernières années.

La culture de l'olivier s'étend sur plus de 200 000 hectares, et la production de l'huile s'est élevée pendant la campagne 1898-1899, qui a été particulièrement bonne, à 45 millions de litres. Les principaux centres de cette culture sont Bizerte, Tunis, Zaghouan, Sousse et Sfax. Dans les environs de cette dernière ville, la culture de l'olivier tend de plus en plus à y devenir exclusive.

BOUTIQUE DU CONFISEUR INDIGÈNE.

Les oranges, les citrons, les amandes, les dattes, les figues, les abricots, les nèfles, les grenades, les bananes, les goyaves, etc., sont l'objet d'un commerce important; la culture maraîchère s'est rapidement développée aux environs des villes.

Le bétail constitue une des principales richesses de la Tunisie; il s'améliore rapidement chez les colons, à mesure que ses moyens d'existence se transforment et que les progrès cultu-

raux augmentent les ressources fourragères mises à sa disposition. Bref, la terre, de toutes façons, est mise en valeur.

PETITE PLACE DES SOUKS.

Le commerce a également suivi une marche ascendante étonnante : pendant les cinq premières années qui ont précédé le traité du protectorat (traité de Bardo), le commerce total de la Régence atteignait annuellement (chiffre le plus élevé) 27 millions et il est aujourd'hui de 100 millions de francs (1899) ! Depuis 1890, les exportations de Tunisie en France ont atteint de 5 à 30 millions et les importations de France en Tunisie se sont élevées à plus de 27 millions, au lieu de 16.

Quant à l'industrie, elle progresse de même : il y a, à côté de l'antique industrie tunisienne « à la main », des fabriques mécaniques de toutes sortes, des distilleries, huileries, des exploitations minières, des exploitations de phosphates, etc.

A ce développement économique correspond une situation financière excellente.

LE CAFÉ INDIGÈNE.

Les dépenses publiques tunisiennes, qui ne peuvent subir en cours d'exercice aucun accroissement en dehors des prévisions budgétaires, ont toujours été rigoureusement maintenues au-dessous des prévisions de recettes. Aussi, tous les budgets depuis 1889 se sont réglés par des excédents dont le total représente à ce jour plus de 33 millions de francs, malgré un budget de dépenses diverses s'élevant à 70 millions.

Cette gestion, en donnant un excellent renom à la Tunisie, a développé son crédit et lui a fourni à deux reprises différentes l'occasion d'alléger le poids de sa dette : une première conversion, en 1889, a substitué une dette amortissable 3 1/2 p. 100 à l'ancienne dette perpétuelle 4 p. 100 ; une seconde conversion, en 1892, a réduit à 3 p. 100 le taux de l'intérêt. Non seulement ces deux opérations ont eu lieu sans aggravation de charges pour la Tunisie, mais encore elles ont procuré au Trésor tunisien 16 millions de bénéfice.

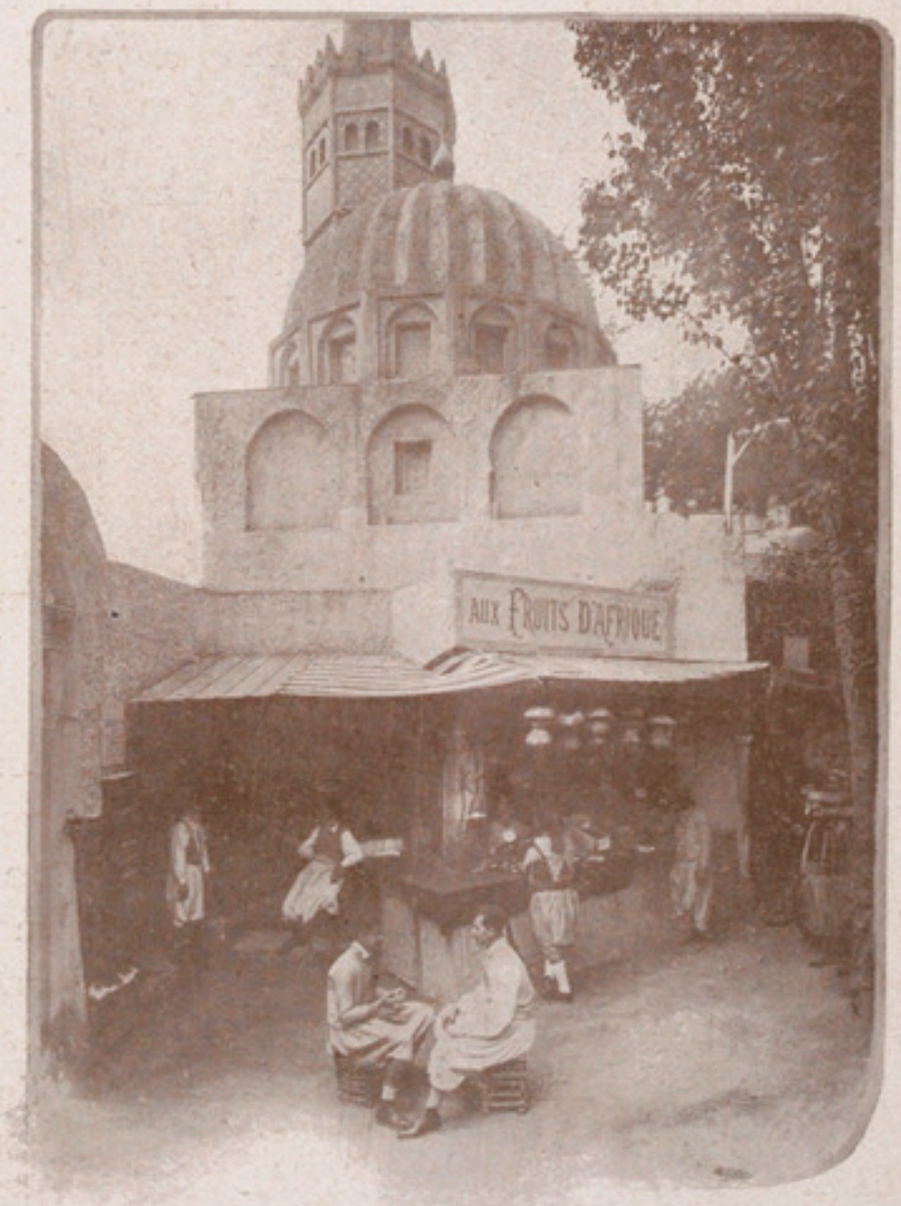
La nomenclature budgétaire tunisienne a été

réformée à partir de 1900 : elle ne diffère plus maintenant de celle en usage dans la métropole. Le budget de la Régence est d'ailleurs publié depuis la même date avec les mêmes développements que le budget français. Il sera désormais réglé dans les mêmes formes. Cette réforme capitale permet de suivre, avec la plus grande facilité, les opérations financières de l'administration du protectorat.

ENTRÉE DU PAVILLON DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Tout l'honneur de cet état si florissant revient, nous l'avons dit, au résident général. Nous devons indiquer encore que les préoccupations de M. Millet se sont portées vers d'autres sujets où devait se complaire son esprit de fin lettré et d'artiste. Il s'est notamment beaucoup intéressé à l'archéologie tunisienne qui a tenu dans les palais du Trocadéro une place très importante. La mission qu'a reçue la direction des antiquités à la tête de laquelle est M. Gauckler, est d'étudier ce pays au point de vue pratique et scientifique.

Comment la direction s'en est-elle acquittée depuis dix ans? C'est ce que l'Exposition avait pour but de faire ressortir, en résumant à grands traits les résultats acquis dans le domaine où elle s'exerce.



MOSQUÉE ET MINARET DE KAIROUAN, AU TROCADÉRO.

La direction avait entrepris l'inventaire méthodique des monuments historiques de la Tunisie depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours et présentait, avec de superbes albums, les maquettes en relief de quelques édifices particulièrement importants : le Capitole, le temple de Cœlestis, le théâtre de Dougga, la villa romaine d'Oudna, la basilique byzantine de Carthage, des types variés de monuments funéraires constituant une histoire complète de la tombe africaine.

L'étude des ruines apparentes à la surface du sol se complète par la recherche des richesses archéologiques encore ignorées du sous-sol. Les fouilles entreprises dans ces dernières années ont amené à peu de frais des trouvailles remarquées, dont

un choix était exposé au Trocadéro : le portrait de Virgile, les mosaïques d'Oudna, de Medéïna ; les lois agraires d'Hen-

EXPOSITION
DE LA DIRECTION DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

chir-Mettich et d'Aïn-Ouassel, le *cursus honorum* de Salvius Julianus, les statues de Carthage, les masques, les bijoux d'or et les précieuses amulettes des contemporains de Didon.

Toutes ces acquisitions nouvelles enrichissent les collections de l'État : le musée central du Bardo, sans rival aujourd'hui pour sa série de mosaïques, le musée des Pères Blancs à Carthage, le musée de Sousse inauguré en 1899, la salle d'honneur du 4e tirailleurs. Ces collections étaient représentées à l'Exposition, notamment par une curieuse série résumant en cent numéros l'histoire complète de la lampe d'argile, par des photographies et par des catalogues imprimés, accompagnés de figures et de planches.

L'œuvre archéologique entreprise en Tunisie se distingue donc par ses résultats positifs et son caractère pratique : pratique aussi est la mission que s'est donnée le protectorat de restaurer les industries d'art indigènes qui semblaient à jamais condamnées par la concurrence européenne, notamment la faïence, les poteries, les tapis, le damasquinage, l'orfèvrerie, les bois sculptés et les stucs ouvragés.

La direction des antiquités a constitué dans le musée arabe du Bardo des séries de modèles anciens qui servent à réformer le goût des artistes indigènes, abâtardi par l'influence italienne, et les ramènent aux traditions purement arabes. Elle photographie les spécimens typiques qu'elle ne peut acquérir. Elle a sauvé l'art agonisant des *noukch-hadida*, ou stucs découpés au fer, en recueillant le dernier des maîtres nakach qui vécût encore à Tunis et en lui faisant former des apprentis. L'atelier de noukch-hadida du Bardo, fondé il y a trois ans seulement, est aujourd'hui en pleine prospérité, comme en témoignaient le pavillon central de la section tunisienne, la coupole de la mosquée

PÉRISTYLE
DE LA MOSQUÉE DE SIDI-MAHRÈS A TUNIS.

du Souk, les panneaux ouvragés qui ornaient les différentes salles.

L'œuvre entreprise n'a rien de chimérique et peut être accomplie à peu de frais; mais il fallait démontrer qu'elle offre un réel intérêt pour l'avenir économique de la Tunisie et que les ouvriers capables d'exécuter ces œuvres d'art trouveront une clientèle pour les leur acheter. C'est ce que montrait l'*exposition rétrospective d'art arabe*, où étaient accumulées tant de richesses.

LES SOUKS DE TUNIS ET L'ANCIEN MARCHÉ AUX ESCLAVES OU A ÉTÉ VENDU SAINT VINCENT DE PAUL.

Il nous reste à noter, comme le souvenir vivant de cette exposition, la si originale partie appelée le *Souk* ou bazar tunisien qui a fait la joie des visiteurs et à laquelle, en lui laissant tout son caractère, on avait su conserver, — mieux qu'à la rue du Caire déjà nommée, — un aspect d'orientalisme de bon aloi. C'était le coin gai du Trocadéro, avec ses marchands de bijoux, de poteries, de tapis, de cuivres, de bois sculptés, de bibelots anciens et modernes, à tout prix, — avec ses vendeurs de bonbons, de nougat, d'eau de rose, aguichant le public, l'interpellant joyeusement sans le fâcher, avec son café, ses pâtisseries indigènes, — avec, dans une cour, la tente des tisseuses de tapis où est né un petit « Parisien de Tunis » au mois d'août. On passait là des heures délicieuses, à s'instruire, à flâner, à se divertir, en apprenant à aimer une contrée que l'habileté du chef de son administration française a rendue à la vie.

Algérie

ALGÉRIE

L'Algérie était représentée, au Trocadéro, d'une façon officieuse et officielle, toutes deux de nature à nous bien initier à la vie, aux mœurs et à l'état économique de cette grande terre française qu'en soixante-dix ans nous avons si profondément transformée. C'était, d'un côté de l'allée centrale, une entreprise particulière, la rue d'Alger qui rendait aussi exactement que possible l'aspect à la fois si plein d'entrain et de mystère des rues de la Kasbah, qu'il faut se hâter d'aller voir ou que l'on est heureux d'avoir vues là, parce que la pioche des démolisseurs y frappe de grands coups ; une rue garnie de boutiques encombrées d'étoffes, de poteries kabyles, de babouches en cuir jaune, de flacons d'essence de roses, de tapis, de cuivres étincelants ; une rue où, toute la journée et le soir, retentissaient les tambourins et les appels gutturaux des femmes qui, dans des petits cafés-concerts, dansaient la danse du ventre. On s'y est beaucoup amusé et il n'y avait pas autre chose à en attendre.

M. JONNART, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

D'un autre côté, tout auprès du palais de l'Inde anglaise, le pavillon officiel de l'Algérie avait un caractère sérieux et instructif qui tranchait utilement sur le précédent. Il avait été bâti sur les plans de M. Ballu, architecte du gouvernement, sous la surveillance de M. Monteil, qui depuis de longues années est chargé de l'organisation des sections algériennes dans toutes les expositions, et qui s'acquitte de ces fonctions avec autant d'activité que de goût. M. Ballu avait emprunté les grandes lignes de sa construction aux édifices mauresques que l'on retrouve surtout aux environs d'Oran. C'était, par devant, une façade toute blanche, d'un ordonnancement simple et majestueux, rehaussée d'un escalier monumental conduisant à un palier très élevé au-dessus du sol. La toiture plate, selon la mode arabe, était surmontée de dômes d'une dimension considérable et la tonalité aveuglante de cet ensemble de plâtre était coupée par des frises et des carrelages en faïence du plus heureux effet.

M. MONTEIL, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

PAVILLON OFFICIEL AU TROCADÉRO.

A l'intérieur, le palais algérien n'était pas moins séduisant ; il était baigné d'une lumière point trop vive, suffisamment abondante pour permettre d'apprécier le détail des objets exposés ; il offrait, en sous-sols, une cour très large entourée d'arcades ornées d'arabesques dentellées ; des massifs de plantes y étaient disposés çà et là et on s'y serait cru vraiment, la chaleur d'août aidant, dans la délicieuse demi-fraîcheur d'une somptueuse habitation de grand chef.

Autant que peut l'être une exposition officielle, celle-ci était variée et amusante parce qu'elle renfermait un peu de tout et parce que presque tout est digne de notre attention et de notre curiosité en Algérie : beaux-arts, produits agricoles, produits forestiers, produits industriels, antiquités, etc., etc.

On commençait généralement la visite par le sous-sol ; dans la cour carrée, on trouvait d'abord une collection des vins d'Algérie, reposant en une sorte de cave très pittoresquement aménagée. L'éloge de ces vins et des services que, par

leur qualité et la quantité et leur bas prix, ils peuvent rendre aux consommateurs, cet éloge n'est plus à faire ; il est trop connu ; cependant on était surpris de la variété de ces crus et on en mesurait bien la concurrence de plus en plus importante qu'ils doivent faire aux vins français, probablement pour le grand bien du public qui échappera d'autant mieux aux sophistications.

ESCORTE DE CAVALIERS INDIGÈNES.

Auprès des vins, on trouvait la section archéologique : fûts de colonnes, fragments de statues, frises de monuments qui redisaient les gloires de l'architecture antique, mais principalement on s'arrêtait devant un plan en relief qui, au milieu de la cour, ne pouvait passer à aucun égard inaperçu : c'était le plan de cette importante ville romaine Timgad qui, découverte dans la province de Constantine, à quelques lieues de Batna, est en voie de revenir presque entièrement au jour et que nous pouvons considérer comme notre Pompéi. On y voit déjà, déblayées des sables, les ruines les plus considérables et les mieux conservées de maisons particulières, de théâtres, de fontaines, etc. Dans un coin de la cour, encore une petite salle spéciale contenant des dessins et des aquarelles de M. Montenard, qui, avec des moulages de statues, achevait de nous faire saisir toute l'imposante grandeur de la cité disparue, et bientôt sans doute totalement retrouvée.

M. LOUBET, A LA SORTIE DE LA SECTION ALGÉRIENNE.

Au premier étage, auquel conduisait un escalier décoré de riches tapis, de marbres polychromes, de drapeaux arabes aux couleurs flamboyantes, on apercevait des groupes, d'une grandeur naturelle, de cavaliers indigènes avec leur caïd à cheval, qui semblaient garder les trésors accumulés là. Et ces trésors étaient, avec ces échantillons de marbres et d'onyx, toute la série des minerais que l'Algérie possède et qui pourraient être les plus productifs du monde, minerais de zinc, de cuivre, d'antimoine, de plomb ; plus loin, apparaissaient les fameux phosphates dont la possession a été la cause de si vifs débats politiques et judiciaires.

Toute une série de salles, à côté d'un salon de la presse où on lisait les publications algériennes et des documents administratifs, nous renseignait sur l'état intellectuel de l'Algérie actuelle. On ne pouvait qu'admirer, d'après les graphiques et d'après les travaux mêmes des enfants l'effort si puissant et si bien avisé qui a été accompli par un des gouverneurs dont l'œuvre a été la plus bienfaisante, M. Jules Cambon, pour le développement de l'instruction publique. Les modèles d'école kabyle, les plans d'écoles arabes offraient le plus haut intérêt. A côté, on apercevait un assez grand nombre de tableaux exécutés par les peintres qui constituent ce qu'on peut appeler véritablement maintenant « l'école algérienne », MM. Dinet, Taupin, Landelle, Bompard, etc., etc., paysagistes, peintres de figures et d'intérieurs aux coloris puissants et variés.

Venait ensuite une très belle collection de cartes officielles et de plans en relief, notamment un plan de l'Algérie entière qui s'étendait jusque dans l'extrême-sud, à El-Goléah et au-dessus duquel on avait suspendu les étendards rapportés par la mission Flament, à la suite de son expédition en 1899.

Le hall voisin était réservé à l'exposition forestière. Il fallait s'y arrêter longuement et on n'y manquait pas. Les échantillons de bois offraient des diversités surprenantes : c'était du liège, — une des ressources algériennes, — du peuplier, de l'eucalyptus, du cèdre qui occupe en Algérie une superficie de 43 000 hectares. C'est un arbre de première grandeur dont la longévité peut atteindre plusieurs siècles et qui acquiert des dimensions considérables. On voyait dans la salle une rondelle de ce bois, de 5 m. 20 de circonférence, prise à 1 mètre du sol, sur un arbre de trois cent dix ans. Cet arbre est répandu dans le département de Constantine où il forme des futaies à une altitude qui varie entre 1 300 et 1 900 mètres. Dans la province d'Alger, on le rencontre sur les deux versants de la ligne de faîte du Djurjura, dans les montagnes de Blida et dans l'Ouarsenis ; il forme un superbe massif sur la lisière du Tell et des hauts plateaux. Le bois de cèdre a une durée presque indéfinie, pourvu qu'il soit à l'abri du contact de l'air. On a découvert en Tunisie, parmi les tombeaux carthaginois, une portion de tige de cèdre que le Père Delattre attribue à l'époque punique. Les indigènes tirent eux-mêmes un excellent parti de ces bois et on avait exposé bon nombre

LA COUR MAURESQUE.

LES ANTIQUITÉS ROMAINES.

d'objets de ménage, de leur fabrication, qui révélaient leur habileté manuelle.

Enfin apparaissait, dans une salle voûtée qui reproduisait une partie d'une mosquée de Mascara, l'Algérie agricole et combien prospère! Ce n'était, dans une série de *loggie* ornées de peintures qui représentaient des scènes de la vie du colon, ce n'étaient que sacs de blé, d'avoine, d'olives, de pois chiches, d'orge, de seigle, etc. Et encore, avant de quitter le palais, on traversait une très attrayante exposition de laines, de vêtements, de tissus de toute sorte qui portaient au plus haut degré l'admiration pour cette colonie si industrieuse, si féconde et qui devrait être si prospère. Que lui faut-il pour cela? La paix des esprits. Depuis que M. Jules Cambon l'a quittée, elle ne l'a plus, mais il semble qu'elle la retrouvera sous le gouvernement de M. Jonnart qui, à peine installé, à la fin même de l'Exposition, a donné déjà les preuves les plus remarquables de sagesse et d'autorité ferme et clairvoyante. M. Jonnart connaît et aime l'Algérie ; il en parle savamment. On peut caractériser sa politique d'après certains passages d'un discours qu'il a prononcé avant de quitter Paris et que nous citerons comme de nobles et réconfortantes paroles :

LA COUR DES PALMIERS.

... « Le malaise dont souffre l'Algérie remonte à des causes lointaines. Avec Jules Ferry et Burdeau, nous avons montré les erreurs et les dangers de la politique d'assimilation et d'excessive centralisation. Il est évident que l'Algérie n'est que le prolongement de la France si l'on considère simplement les sentiments patriotiques qui animent les Algériens et leur attachement à la mère patrie. Mais l'Algérie a une physionomie originale, distincte, une personnalité propre, trop longtemps méconnue, étouffée sous le niveau d'institutions importées de toutes pièces de notre vieille France, adéquates à d'autres besoins et à d'autres mœurs. Cette personnalité, le moment est venu de la dégager ; nous voulons qu'elle s'affirme et s'épanouisse !

« Il faut reconnaître que nous avons devant nous un peuple jeune, ardent, passionné, entreprenant et hardi. Contraint, engourdi, énervé, ce peuple risque de s'épuiser en maintes disputes, en agitations mortelles. Mais, si vous lui accordez confiance, si vous donnez un aliment à son activité, l'essor à son esprit d'initiative ; si vous ouvrez devant lui les vastes horizons du travail libérateur, si vous élargissez et si vous élevez son idéal, vous lui constituez en quelque sorte une mentalité nouvelle, et vous pouvez tout espérer de l'évolution de ses idées, de l'élan et de la puissance de ses facultés créatrices. Alors, vous ne parlerez pas en vain à son cœur et à sa raison! »

C'est tout un programme et un beau programme de gouvernement que M. Jonnart a exposé là et qu'il est homme à exécuter. L'Algérie lui devra sans doute son très prochain relèvement.

Indo-Chine

INDO-CHINE

C'était presque une petite ville indo-chinoise qui avait été construite au Trocadéro, sur l'inspiration du gouverneur général, M. Paul Doumer, dont l'administration est si féconde, si pleine d'heureux résultats pour la colonie à laquelle il consacre, sans compter, toute son intelligence, toute son énergie, son incroyable puissance de travail.

M. CHARLES-ROUX.

L'idée générale qu'avait eue le gouverneur était de donner exactement la sensation de l'unité administrative, économique et morale de notre grand territoire asiatique qui lui doit aujourd'hui sa forme définitive. M. Paul Doumer a été secondé dans l'exécution de ce beau plan par ses délégués, MM. Pierre Nicolas, commissaire, et Jean Suricaud, commissaire adjoint, aidés d'une commission composée d'architectes distingués comme MM. du Houx de Brossard, Alexandre Marcel, Decron, Maréchal, architectes, Louis Dumoulin, Paul Merwart, peintres de la Marine et des Colonies, Lesuire, résident honoraire, Blanchet, directeur des messageries fluviales de la Cochinchine, Denis Guinaut et Henri Armand, secrétaires de l'exposition indo-chinoise.

M. PAUL DOUMER, GOUVERNEUR DE L'INDO-CHINE.

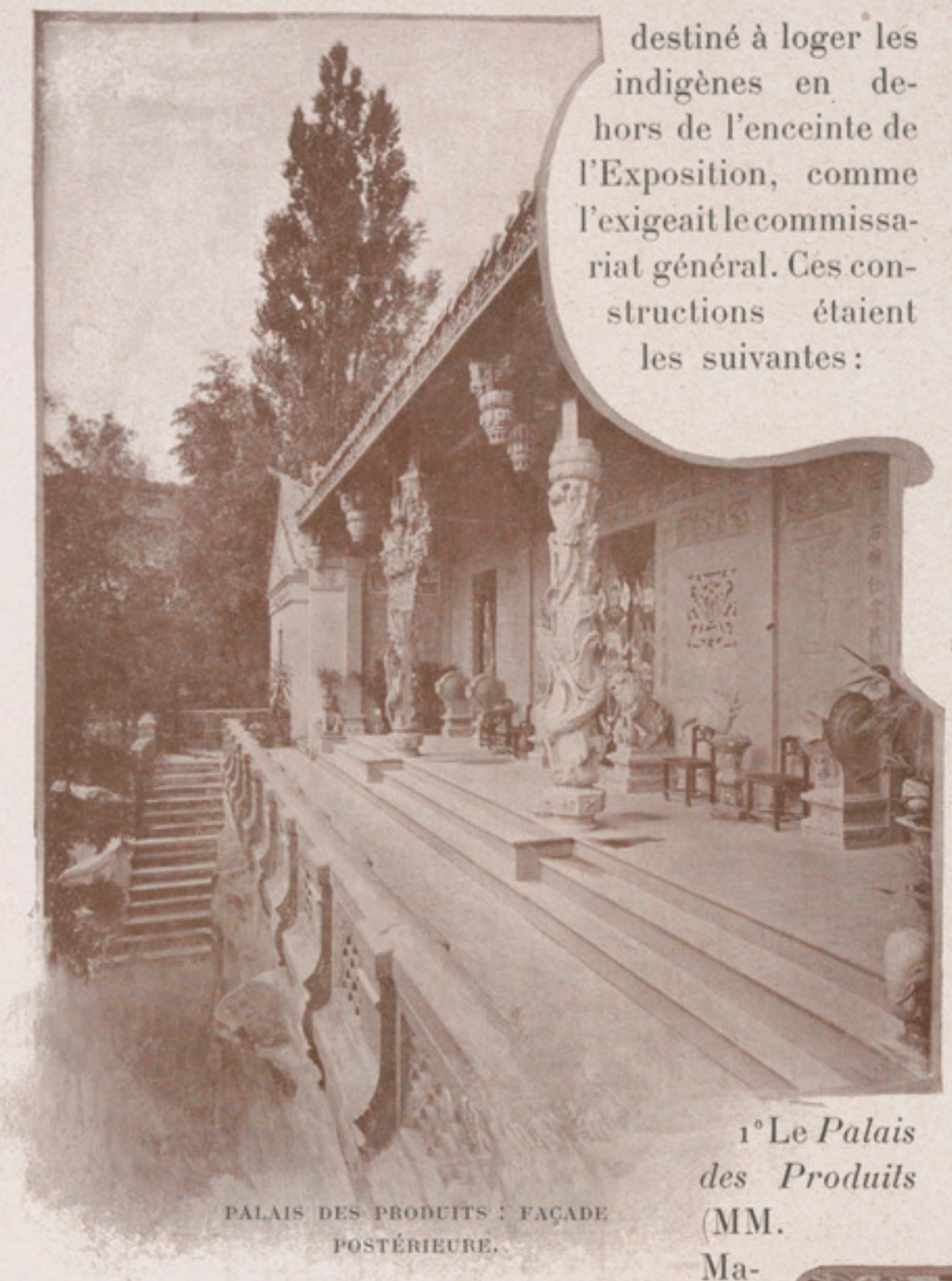
Cette commission, qui était placée sous la haute direction de M. Jules Charles-Roux, délégué des ministères des Affaires étrangères et des Colonies et de M. Saint-Germain, sénateur, directeur adjoint à l'exposition coloniale, à fait preuve d'une activité et d'un goût très appréciés.

Pour satisfaire au vœu de M. Doumer, on n'avait pas fait, à proprement parler, d'exposition ou de bâtiments spéciaux de la Cochinchine, du Cambodge, du Tonkin, etc. Il n'y avait qu'une exposition *Indo-Chinoise*, répartie par nature de produits ou d'objets, dans des palais ou pavillons qui étaient la représentation fidèle des plus curieux spécimens de l'architecture d'Extrême-Orient, relevés dans les différentes provinces dont la réunion forme aujourd'hui la colonie d'Indo-Chine.

M. NICOLAS, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

PALAIS DES PRODUITS : PORTE D'ENTRÉE.

Cette exposition comportait cinq constructions principales ou groupes de constructions, des maisons tonkinoises, cambodgiennes et laotiennes, plus un bâtiment annexe



PALAIS DES PRODUITS : FAÇADE POSTÉRIEURE.

destiné à loger les indigènes en dehors de l'enceinte de l'Exposition, comme l'exigeait le commissariat général. Ces constructions étaient les suivantes :

1° Le *Palais des Produits* (MM. Maréchal et Decron, architectes), reproduction de la grande pagode de Cholon (Cochinchine), destiné à recevoir les produits agricoles et industriels de toute l'Indo-Chine, c'est-à-dire du Tonkin et de l'Annam, de la Cochinchine aussi bien que du Laos, du Cambodge et du territoire chinois de Kouang-Tchéou-Ouan, récemment acquis à la France, et placé depuis le mois de janvier 1900 dans les attributions du gouverneur général de l'Indo-Chine.

Voici une énumération des principaux produits et des objets qui y figuraient :

Variétés de riz, paddy (riz décortiqué), alcool de riz, thés, cafés, cannelle, poivre, badiane, gommes, benjoin, cacao, cire, miel, cannes à sucre, indigo, bois de teinture, objets en rotins et bambous, soie, crépons, coton, huiles d'arachides, ramie, laques, terres cuites, poteries, tabac, nattes, armes, cuivre, étain, instruments de musique, poupées, voitures, photographies, etc.

C'est également dans cette pagode que se trouvaient placés les modèles des grands ponts en fer et ouvrages d'art de l'Indo-Chine commandés en France par le gouverneur général.

Sur les surfaces murales laissées nues, figuraient les plans des monuments en cours d'achèvement. Des plans à grande échelle de M. Paul Merwart, peintre des Colonies, montraient en perspective les quatre plus grandes villes d'Indo-Chine : Saïgon, Hanoï, Hué et Pnôm-Penh, ainsi que deux grandes cartes murales originales représentant, l'une, les progrès faits depuis la conquête dans les reconnaissances de notre empire indo-chinois (itinéraire des explorateurs),

PALAIS DES PRODUITS : LE GRAND HALL.

l'autre, la distribution, sur toute l'étendue du territoire, des produits économiques, les voies de communication, etc..

PALAIS DES ARTS : PORTIQUE D'ENTRÉE.

2° Le *Palais des Arts* (M. du Houx de Brossard, architecte) était la représentation du Palais de Co-loa (Tonkin). Les salles de ce bâtiment renfermaient les produits des arts industriels de l'Indo-Chine. Des vitrines y étaient également réservées aux objets d'art de tous les pays indo-chinois.

Étaient classés dans les

PALAIS DES ARTS : GALERIE DE DROITE.

galeries, des dessins, gravures, livres illustrés, tableaux, peintures, parasols, éventails, écrans, écaille ouvrée, soie ouvrée, broderie, meubles, tabletteries, objets laqués, sculptés et incrustés, plumes ouvrées, faïences et porcelaines décorées, ouvrages en or, argent, étain, bronze, vannerie, costumes, harnachements, ivoires, émaux, armes, etc. C'est dans les cours intérieures de ce palais que s'est tenu, au cours de l'Exposition, le congrès de la Ramie, un des plus importants.

3° Le *Pavillon des Forêts* (M. du Houx de Brossard, architecte) était la copie d'une riche maison annamite de Thudaumot (Haute Cochinchine), avec ses cloisons sculptées. Il renfermait les produits des forêts de toutes les provinces indo-chinoises : bambous, rotins, gô, joncs, dau, sao, cam-laï, cam-xé, trac, teck, boloï, instruments de

PALAIS DES ARTS : FAÇADE PRINCIPALE.

pêche, chasse, pièges divers, cornes, peaux.

4° Le *Pnôm* (qui veut dire colline) et *la Pagode des Bouddhas* (M. Alexandre Marcel, architecte), reconstitution cambodgienne, s'é-

tendaient au Trocadéro, sur une surface de 2 000 mètres carrés.

On avait reproduit sur cette colline artificielle la pagode et les Pyramides (dômes coniques en forme de cloches) qui décorent la colline de Pnôm-Penh (Cambodge).

Dans le sous-sol de ce tertre avait été creusée une vaste grotte en béton armé qui constituait un des travaux les plus remarquables et les plus audacieux de l'Exposition universelle.

Les voûtes de cette grotte semblaient

PALAIS DES ARTS : GALERIE DE GAUCHE.

s'appuyer sur de hauts piliers dont la décoration empruntée aux anciens temples brahmaniques et bouddhiques des Khmers rappelait les fameux temples souterrains d'Ellora dans l'Inde. De l'intérieur on voyait toute une série de dioramas de M. Louis Dumoulin, peintre de la Marine, représentant des vues curieuses prises dans toute l'étendue de l'Indo-Chine, la rue Catinat, à Saïgon; les bords du Mékong, à Mytho; le tombeau de Tu-Duc, à Hué; la baie d'Along et enfin la vue dioramique d'un chantier du Pont-Doumer, à Hanoï, un des plus importants ouvrages d'art entrepris dans la colonie.

Dans cette même salle, un cinématographe perfectionné donnait l'illusion de la vie indo-chinoise, avec son animation et son caractère particulier.

PALAIS DES ARTS : GALERIE CENTRALE.

Le gouverneur général avait voulu que ces attractions fussent absolument accessibles à tous, à titre gracieux, et à ce que, d'ailleurs, aucune rétribution n'eût à être demandée aux visiteurs de l'exposition indo-chinoise.

Les vastes galeries qui conduisaient à cette salle souterraine étaient occupées par l'exposition de la mission Pavie.

ENTRÉE DE LA SALLE SOUTERRAINE DES KHMERS.

M. Pavie, ayant rapporté les costumes de la

UN DES LIONS GARDIENS DE L'ESCALIER DU CAMBODGE.

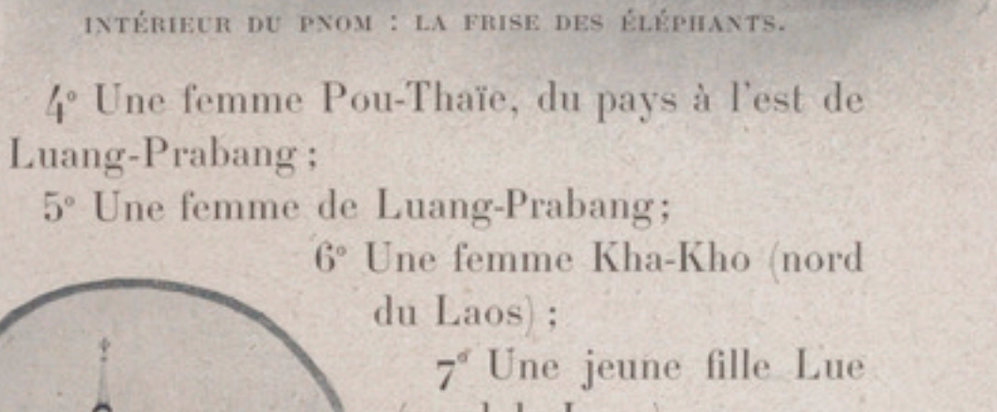
plupart des populations indo-chinoises, avait fait exécuter, d'après des photographies, treize personnages de grandeur naturelle, en cire, et représentant des types, hommes, femmes et enfants, des populations les moins connues des pays qu'il a visités. Il les avait revêtus de leurs vêtements originaux et les avait réunis en un groupe très intéressant. L'emplacement choisi pour cette installation dans la crypte, éclairée à l'électricité, donnait à la scène qu'elle formait un caractère étrange et saisissant.

Les personnages représentés étaient :

1° Un groupe d'habitants de Muong-Sing, petit pays au nord du Laos, où notre frontière confine à la Chine, au Siam et aux possessions anglaises de Birmanie, et dont il avait beaucoup été parlé lorsqu'il avait été question d'en faire une sorte d'État-Tampon ;

2° Une jeune fille Méo (les Méos sont des montagnards nomades établis dans le Haut-Laos, le Yunnan, etc.);

3° Deux femmes Yaos (les Yaos sont également des montagnards des mêmes régions) ;



INTÉRIEUR DU PNOM : LA FRISE DES ÉLÉPHANTS.

4° Une femme Pou-Thaïe, du pays à l'est de Luang-Prabang ;

5° Une femme de Luang-Prabang;

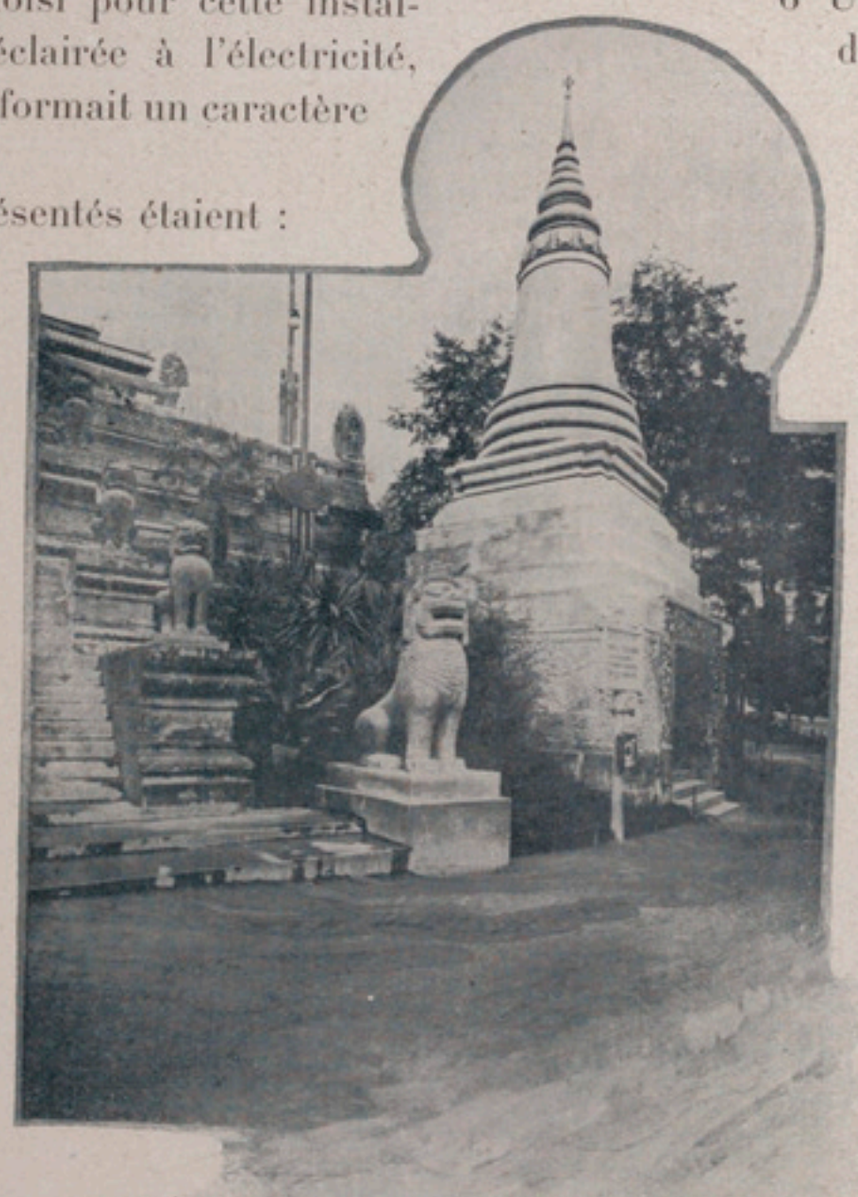
6° Une femme Kha-Kho (nord du Laos) ;

7° Une jeune fille Lue (nord du Laos) ;

8° Une femme laotienne.

Des étoffes variées étaient placées entre les mains des personnages; c'étaient celles tissées par les femmes dans toutes les régions laotiennes et cambodgiennes.

Une panoplie, au-dessus du groupe, montrait enfin des armes, des bijoux, des instruments et objets de ménage de toute sorte. Cette collection a obtenu, à bon droit, un des gros succès de l'Exposition coloniale.



ENTRÉE DU TUNNEL CONDUISANT AU TEMPLE SOUTERRAIN DES KHMERS.

Une immense terrasse, d'où la vue s'étendait sur tout le panorama de l'Exposition, dominait la colline artificielle, le

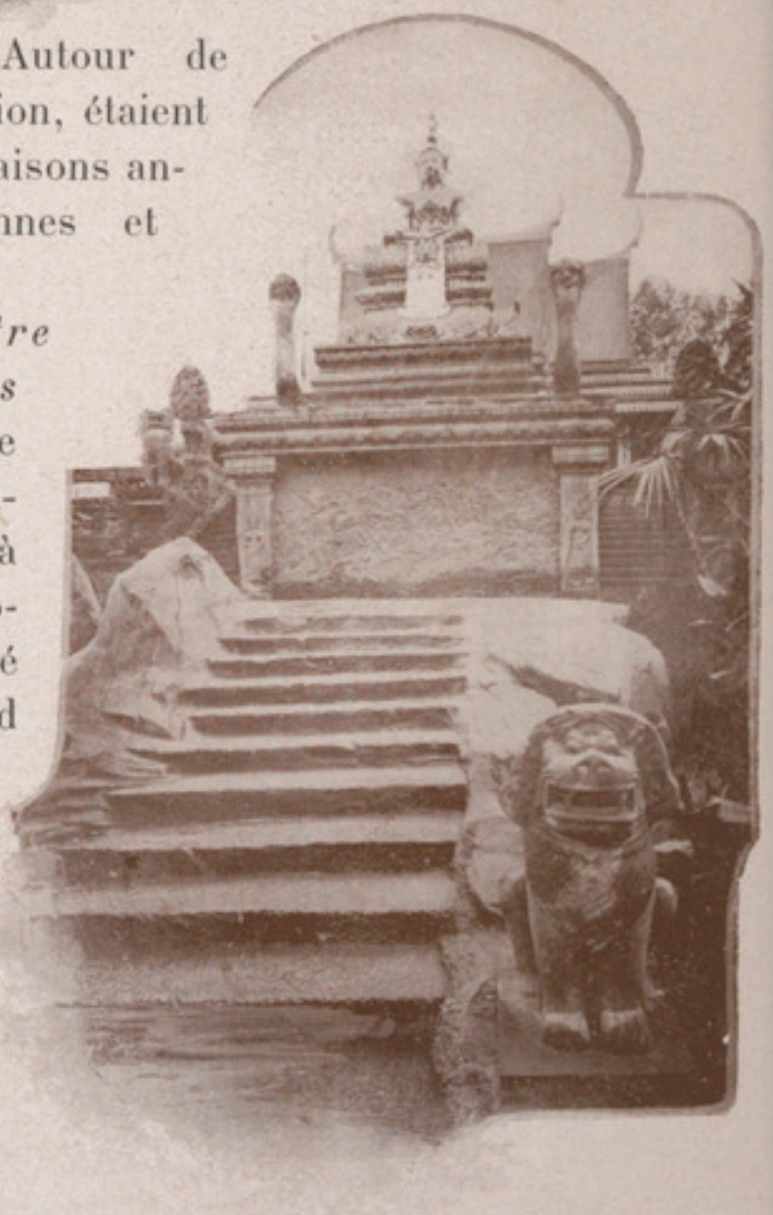
Pnôm ; c'est sur cette terrasse, à laquelle on accédait par un escalier monumental, que s'élevaient la grande pyramide conique dont la flèche dorée s'élança à 47 mètres et la délicieuse pagode royale de Pnôm-Penh qui servait d'exposition spéciale d'objets relatifs à l'art religieux : personnages bouddhiques et brahmaniques, statues, vases à encens, brûle-parfums, tables d'autel, modèles de pagode, bougies décorées et parfumées, pankas, sentences, croix incrustées et tous les objets des différents cultes de l'Indo-Chine.

LA GRANDE SALLE SOUTERRAINE AU TROCADÉRO.

Sur le tertre même de la colline, les visiteurs pouvaient voir, dans une gracieuse case laotienne, le petit éléphant blanc « Chéri », envoyé par M. Doumer au Muséum. Le directeur de cet établissement avait bien voulu consentir à confier au commissariat de l'Indo-Chine, sur la demande du gouverneur général, ce pachyderme considéré comme sacré par les peuples de race thaï. Autour de cette reconstitution, étaient groupées des maisons annamites, laotiennes et cambodgiennes.

LES QUATRE FACES DE BRAHMA.

5° Le *théâtre Indo-Chinois* (M. du Houx de Brossard, architecte), concédé à un colon d'Indo-Chine, était monté avec un grand luxe. L'entrepreneur donnait sur cette scène des représentations de troupes indigènes de la cour de Hué et surtout des ballets exécutés par des dan-



LE BOUDDHA CAMBODGIEN EN BRONZE DORÉ, LES SERPENTS NAGAS ET LES LIONS.

LA PAGODE DES BOUDDHAS.

seuses cambodgiennes de la cour du roi Norodom.

Il faut rappeler, enfin, que l'exposition de l'Indo-Chine avait un prolongement hors de l'enceinte de l'Exposition universelle. En effet, une élégante construction avait été édifiée par les soins de l'infatigable architecte du commissariat de l'Indo-Chine, M. du Houx de Brossard, au milieu des arbres, rue du Docteur-Blanche, à Passy. Cette installation avait déjà été occupée par les Annamites, Cambodgiens, Laotiens et Chinois, ouvriers d'art, venus au nombre d'une centaine travailler à l'édification et à la décoration des différentes constructions, en attendant qu'ils eussent fait place aux indigènes qui sont venus pour figurer à l'exposition d'Indo-Chine. Cette vaste agrégation indo-chinoise pouvait contenir deux à trois cents indigènes, répartis en grandes salles spacieuses et aérées. Les logements, séparés, étaient réservés pour les indigènes accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.

On avait, dans cette enceinte, véritable village indo-chinois, la représentation animée de la vie de ces peuples prise sur le vif. On y voyait s'entremêler toutes les races de l'Indo-Chine. Elles y agissaient en commun et se fondaient ensemble sans se confondre : c'était une image vivante de l'unité de notre domaine dans sa diversité locale si pittoresque.

En résumé, l'exposition indo-chinoise comprenait dans ses palais et pavillons : 1° les produits du sol et du sous-sol ; 2° les productions des arts industriels ; 3° les produits des forêts ; 4° les plus beaux spécimens de l'architecture cambodgienne et annamite, la reproduction des monuments, des grands travaux publics, des villes, temples, habitations, sites et types de la colonie, donnant une synthèse animée de la vie et du progrès dans toutes les parties de l'Union indo-chinoise.

L'art religieux qui tient une si grande place en Extrême-Orient, puisque ses manifestations sont intimement liées par les lois et les traditions à la vie officielle et publique, avait sa représentation spéciale.

Les travaux des explorateurs étaient mis en relief, et les résultats de la grande mission Pavie, si laborieuse et si féconde, faisaient, on l'a vu, l'objet d'une exposition complète.

DIVINITÉ BOUDDHIQUE KOUANG-YU AUX 32 BRAS PORTANT DES ATTRIBUTS BRAHMANIQUES.

LE VILLAGE AU THÉ.

Enfin, la vie des indigènes des diverses races se trouvait naturellement et réellement reproduite dans le centre où ils étaient groupés et réunis à Passy.

On pouvait donc se convaincre que l'exposition indo-chinoise était complète et variée. Elle formait un ensemble unique, comme la colonie elle-même. On apprenait sur place à connaître celle-ci sous toutes ses faces. Ses dômes, dominant la colline, s'élançant vers le ciel, illuminés par le soleil, attiraient tous les regards; il suffisait d'ouvrir les yeux. Au Trocadéro, l'on pouvait dire de notre belle colonie, selon un mot fameux : « L'Indo-Chine est comme le soleil, aveugle qui ne la voit pas! » Il était permis d'ajouter : « Bien sceptique celui qui ne l'admire pas! » Et on n'a guère vu de ces sceptiques. L'œuvre de M. Paul Doumer et de ses collaborateurs a été jugée et louée comme elle en était digne.

AU CAMPEMENT INDO-CHINOIS : LES INDIGÈNES.

L'avenir de l'Indo-Chine, entre les mains d'un administrateur tel que M. Paul Doumer, se présente comme très brillant. Il est intéressant de guider vers un pays les efforts des commerçants et industriels de la métropole. C'est ce qui a été fait à l'Exposition universelle; c'est ce que montreront quelques chiffres qu'il est bon de reproduire ici.

RUE DU DOCTEUR-BLANCHE : LE CAMPEMENT INDO-CHINOIS.

Voici ce que le *commerce* d'importation métropolitaine fait — ou peut faire :

Les principaux articles d'importation sont : les *tissus* 18923821 francs dont 9907591 importés de France et le surplus de l'étranger. Les tissus de coton *teint* occupent la première place, les cotons *écrus* la seconde ; les cotons *imprimés* viennent de l'étranger; les autres articles de coton, bonneterie, confections, etc., presque exclusivement de France.

L'importation de *tissus de lin* et surtout de jute doit être un encouragement à la culture du jute en Indo-Chine. Pas de *tissus de laine*. Les

tissus de soie, comme les sacs de jute, sont tous de provenance asiatique.

AU CAMPEMENT INDO-CHINOIS : CUISINIÈRE TONKINOISE.

Fils de coton écru : 6241 000 francs, provenant presque exclusivement de l'Inde anglaise ; *fils à coudre, de lin, de chanvre*, etc., également.

Pierres, marbres, combustibles minéraux : 9 100 378 francs.

Ouvrages en métaux : 8 897 877 francs.

Métaux : 8 294 600 francs ; sauf l'or battu en feuilles, 3 283 500 francs, qui vient de Hong-Kong, toutes les importations en métaux viennent de la métropole.

Boissons : vin rouge ordinaire en fût, 2 465 913 fr. ; vin rouge ordinaire en bouteille, 211 419 fr. ; vin blanc ordinaire en fût, 34 895 fr. ; vin blanc ordinaire en bouteille, 18 895 fr. champagne, 239 540 fr. ; vermouth, 45 073 fr. ; absinthe, 165 770 fr. ; amer Picon, 33 990 fr. ; autres liqueurs, 88 284 francs.

LES ARTISTES DU THÉATRE INDO-CHINOIS.

Denrées coloniales : le premier rang est occupé par les sucres métropolitains, 2 173 000 fr. Les sucres étrangers sont d'ailleurs prohibés.

En ce qui concerne l'*industrie* en Indo-Chine, il faut constater que l'élément chinois vient sur place concurrencer la main-d'œuvre de nos Annamites.

Cependant, l'Annam et le Tonkin, par exemple, produisent eux-mêmes, avec la main-d'œuvre annamite, la majeure partie des objets employés ou utilisés pour le logement, l'ameublement, le vêtement, l'alimentation, etc., des indigènes de toutes les classes.

Les habitations des personnes aisées sont construites en briques et couvertes en tuiles fabriquées dans le pays. Les sculptures en plein bois sont faites avec une habileté rare ; de même, la pierre et le marbre sont taillés avec adresse. On fabrique avec des coquillages une chaux excellente. L'ameublement est de fabrication locale et porte le cachet de son origine. Les cloches, les clochettes, les gongs, les tam-tams, les parasols, les palanquins, les éventails, les lances, les sabres, les nattes, les stores, les portières, les poteries, les faïences, les porcelaines, les poteries grossières sont presque toujours fabriqués dans le pays. En Cochinchine, il existe plusieurs fabriques de ces grands pots vernis, à couvercle, dans lesquels les indigènes conservent l'eau, l'huile, le nuoc-mam, etc. Le kaolin, les minerais du pays servent souvent aussi à la fabrication de ces ustensiles de ménage.

LES MILICIENS PARTANT POUR L'EXPOSITION.

Bien que les vêtements de coton leur viennent presque tous d'importation française ou étrangère, ils tissent, dans certaines régions, leurs

vêtements sur des métiers très simples et les teignent avec le cunao ou l'indigo. Ils filent et tissent la soie.

Les bracelets, colliers, bagues, boucles d'oreilles sont fabriqués par les bijoutiers indigènes. Les sandales et souliers se font sur place. Des produits alimentaires, les pâtes, le sel en quantités considérables, les poissons salés et le nuoc-mam, les conserves, l'eau-de-vie de riz, les cassonades, les mélasses, les huiles de toutes provenances peuvent même donner lieu à exportation. Les industries de papier sont également familières aux Annamites dans la mesure de leurs moyens intellectuels et financiers.

Quant aux *industries européennes*, l'une des principales, au Tonkin notamment, est celle de la houille.

L'industrie de la soie est, après l'industrie minière, celle qu'il y aurait peut-être lieu de développer le plus, en raison du marché français. Il est certain que les soies du Tonkin, convenablement filées, donnent un produit à peu près égal à celles de Chine, et, par conséquent, peuvent être rémunératrices.

PRINCES CAMBODGIENS.

L'établissement de filatures et de tissages de jute est également à souhaiter, si nous voulons faire concurrence à l'Inde, sur place et en France.

Les fonderies de cuivre, les briqueteries et les tuileries ont pris une grande extension.

En Annam, le décorticage du riz, l'extraction de l'huile, l'égrenage du coton, la préparation du jute, du tabac sont des industries indigènes que pourraient entreprendre avec profit les Européens.

En Cochinchine, le même phénomène se produit. Il ne reste plus aux mains des Européens que deux usines de décorticage sur cinq, une brasserie de bière de riz, une usine à glace, une savonnerie, une déviderie de soie, une blan-

MISSION LAOTIENNE.

chisserie. La ouate et l'abaca devraient donner lieu un peu partout à une industrie rémunératrice.

Cependant ces industries ne sont relativement que peu développées, malgré l'habileté des ouvriers et le bon goût des populations. Le capital fait défaut aux Annamites, la consommation n'est pas assez élevée pour provoquer le développement de la production. Mais tout Européen qui désire perfectionner une industrie locale ou bien en créer une nouvelle est assuré de trouver autant d'ouvriers qu'il en aura besoin et ne doit avoir aucune inquiétude sur les résultats de l'enseignement technique qu'il faudra leur donner.

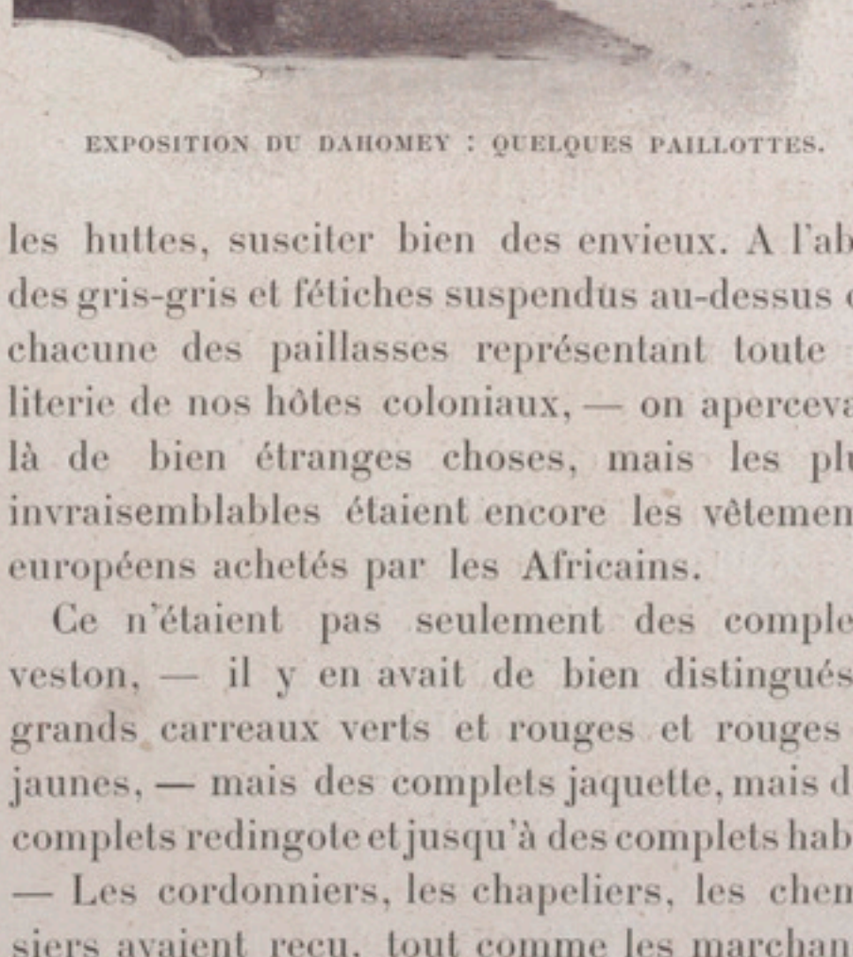
Dahomey

DAHOMEY

Quel curieux rendez-vous de toutes les races, jaunes, noires, brunâtres, etc., — ce jardin du Trocadéro, avec ses paillottes, ses cases, ses *talas*, ses masures en pierres sèches et en boue, ses dômes et ses fétiches grimaçants ! On y rencontrait des Dahoméens, les hommes, de haute stature, point dépourvus d'insolence dans leur attitude, les femmes, Mmes Amabou, Alimatou, Fatoma et Syé, épouses légitimes de braves miliciens, craintives, effarouchées, se cachant le visage dans un coin de leur pagne et ennemies acharnées de la photographie.

M. VICTOR LIOTARD, GOUVERNEUR DU DAHOMEY.

C'étaient aussi les Malgaches, les muscles durs, la démarche élastique; c'étaient les Cinghalais, au chignon d'ébène retenu par des peignes d'écaille, élégants, dédaigneux; c'étaient les Hindous, de grands corps secs, le pas précis, les reins souples, avec leurs femmes, aux yeux de jais, tendres et doux; c'étaient les Japonaises, toute une troupe de mignonnes poupées aux noms poétiques et délicats, pépiant comme des oiseaux et riant comme des enfants; c'étaient des Chinois impassibles et graves, détachés et lointains; c'étaient des Tonkinois, petits et nerveux, des Annamites, des Laotiens, etc. Durant toute l'Exposition, ils ont été fêtés, entourés, comblés de sous, de friandises — quelquefois même de caresses et quand ils sont partis, à la fin, en octobre, du bastion du boulevard Lannes, ils avaient tous une pacotille très respectable. Ce départ fut, plus encore peut-être que le spectacle quotidien de leurs allées et venues dans le Trocadéro, pour quelques Parisiens privilégiés, une bien amusante scène... Des coffres et des coffres remplissaient toutes les pièces et devant chaque coffre des noirs étaient agenouillés, fort occupés à ranger les trésors récemment achetés et qui allaient, là-bas, sous



EXPOSITION DU DAHOMEY : QUELQUES PAILLOTTES.

les huttes, susciter bien des envieux. A l'abri des gris-gris et fétiches suspendus au-dessus de chacune des paillasses représentant toute la literie de nos hôtes coloniaux, — on apercevait là de bien étranges choses, mais les plus invraisemblables étaient encore les vêtements européens achetés par les Africains.

M. BRUNET, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ce n'étaient pas seulement des complets veston, — il y en avait de bien distingués à grands carreaux verts et rouges et rouges et jaunes, — mais des complets jaquette, mais des complets redingote et jusqu'à des complets habit. — Les cordonniers, les chapeliers, les chemisiers avaient reçu, tout comme les marchands

de confection, la visite des noirs, lesquels avaient inséré en des cartons *ad hoc* des huit reflets somptueux, des Thermidor dernier genre et des canotiers

ENSEMBLE DES PAVILLONS.

délicieux ceints de rubans d'un adorable goût! — Puis on voyait des bottes, des ombrelles, des bijoux des bazars à treize sous, des objets de ménage, de la parfumerie, de vieux sabres et des petits couteaux de poche... A la hâte on empilait tout cela, on chargeait les malles sur des omnibus et toute la smala disparaissait, vers la gare, vers la mer, disant un adieu ému à Paris...

Des diverses terres françaises représentées au Trocadéro, le Dahomey était peut-être, avec son village nègre, celui qui donnait l'idée la plus complète. Cette intéressante exposition a été entièrement organisée et installée par M. L. Brunet, commissaire adjoint, délégué de la colonie, avec la collaboration de M. L. Siffert, architecte, et sous le contrôle de M. Béraud, commissaire. Le pays, au surplus, valait la peine d'être étudié; il a une histoire intéressante.

La côte du Dahomey, ou Côte des Esclaves, a été visitée dès le XIII^e^ siècle par les navigateurs dieppois, génois et portugais. Il semble toutefois que la priorité doive appartenir aux Français qui firent les premiers des voyages réguliers. En effet, le Père Labat (voyage du chevalier des Marchais, 1725) cite en faveur des marins dieppois le voyage à la Guinée, en 1635, d'un certain Jean Préault dont une chronique ancienne raconte ainsi l'histoire : « Alors Messire Jean demanda aux gens du pays la permission de prendre terre et de bâtir plusieurs maisons pour y mettre leurs marchandises en sûreté; ce que les chefs lui accordèrent volontiers; et de ce temps commença le commerce entre les navires de Normandie et les hommes noirs. » D'autre part, d'après le même auteur, le géographe hollandais Drapper décrivant les côtes de Guinée, écrit en 1686 : « Le fort de Las Minas est un bâtiment fort vieux, à en juger par les dates et les masures qui y sont attenantes. Sur la *batterie des Français*, une pierre porte gravés les deux

POSTE DE SURVEILLANCE.

premiers chiffres du nombre de 1300; impossible de distinguer les deux autres. »

Quoi qu'il en soit, il faut, pour retrouver la trace d'établissements certains, remonter presque à la fin du XVII[e] siècle, époque à laquelle fut créé le fort actuel de Saint-Georges d'Elmina (1682). La date de la fondation du fort français de Ouidah est discutée : quelques auteurs la font remonter à 1670, au moment de la visite que fit au roi d'Ardres, à Offra, E. d'Elbée, commissaire de la Compagnie des Indes ; d'autres seulement à 1707.

Pendant tout le cours du XVIII[e] siècle, les comptoirs français du golfe de Guinée furent tour à tour évacués et repris. Le fort français de Ouidah notamment cessa d'être occupé militairement en 1797, mais le pavillon dont la garde a été confiée successivement à un ancien sous-officier, au chef du salam (quartier français), et en dernier lieu à une maison de commerce de Marseille, y a constamment été maintenu.

La date précise de la formation en États distincts des différentes peuplades établies à la Côte des Esclaves est assez difficile à déterminer. Il semble que dans ces régions, ainsi d'ailleurs que dans tout le reste de l'Afrique, les *nationalités* (si toutefois ce terme n'est pas excessif) se soient formées petit à petit du mélange des races autochtones vivant à l'état patriarcal avec les tribus venues des divers points de l'Afrique, chassées vers l'Océan par les conquérants noirs et tentées par la fertilité du sol.

Quoi qu'il en soit, ces *nationalités* sont aujourd'hui groupées sous l'autorité d'un gouverneur français, M. Victor Liotard, et le Dahomey est très florissant, la

PAILLOTTE DE PÊCHEURS.

voie du grand développement commercial est ouverte.

La colonie actuelle du Dahomey, située entre l'embouchure du Niger et celle de la Volta, bornée à l'est par le territoire anglais de Lagos, à l'ouest par le Togo allemand, comprend le royaume d'Abomey, le royaume de Porto-Novo, les républiques Minas (Popos), le pays des Mahis et le Haut-Dahomey (Borgou, Gourma, Toradi, etc.).

INTÉRIEUR DU PAVILLON : LES FÉTICHES EN BOIS.

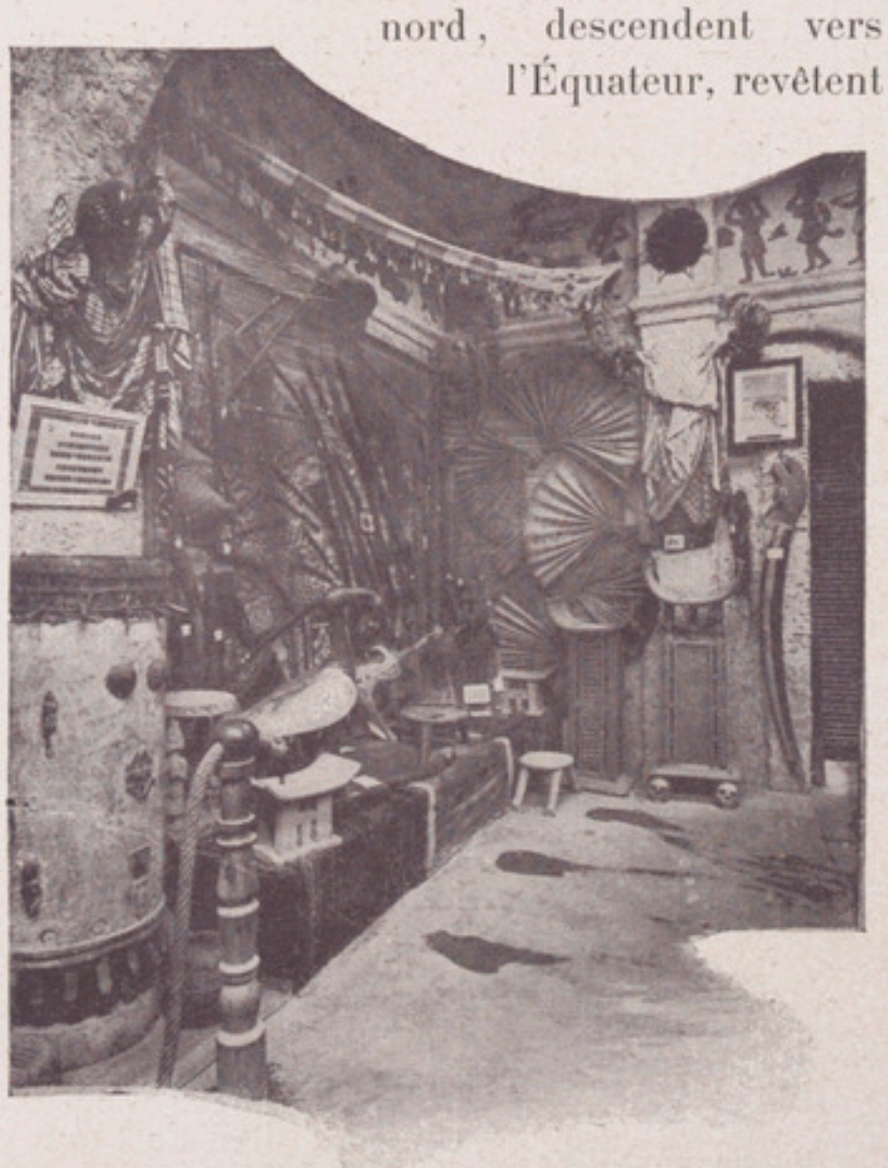
Le climat n'est pas mauvais. A ce point de vue, le Dahomey peut se diviser en deux zones : la zone des fortes pluies, qui est en même temps celle du palmier, et va de la côte à Paouignan, — la zone des moyennes pluies, qui va de Paouignan au parallèle de

Nikki, où l'on fait deux récoltes par an et où l'on compte encore une grande et une petite saison des pluies.

Placé sur le bord de la mer, bordé par de vastes lagunes, situé très près de l'équateur, entre le sixième et huitième degrés de latitude Nord et au fond d'un immense golfe, le Bas Dahomey jouit d'un climat subissant l'influence de ces diverses causes, et la météorologie de ce pays en est une résultante logique.

Il doit au voisinage de la mer son climat marin, chaud et humide, pendant la saison où dominent les vents compris entre l'ouest et le sud-est, époque des fortes pluies ; mais lorsque le soleil descend dans l'hémisphère sud, entraînant avec lui son éternelle zone de nuages, de grains et de tornades, les vents passent facilement entre le nord et l'est-nord-est.

Ces vents, prolongations des alizés généraux du monde, qui en hiver, dans l'hémisphère nord, descendent vers l'Équateur, revêtent



INTÉRIEUR DU PAVILLON, CÔTÉ GAUCHE.

du fait de leur passage sur les terres sablonneuses brûlantes et desséchées du centre africain, des allures spéciales.

Le jour ils sont chauds et très

INTÉRIEUR DU PAVILLON, CÔTÉ DROIT.

secs, mais très froids la nuit; par suite de cette sécheresse même qui occasionne un rayonnement nocturne intense, on a enregistré 14 degrés à Porto-Novo, 4 degrés à Boussa (bord du Niger).

Quant aux mœurs de la population, l'exposition du Trocadéro, par ses fétiches si nombreux, si singuliers, nous les révélait comme encore très primitifs.

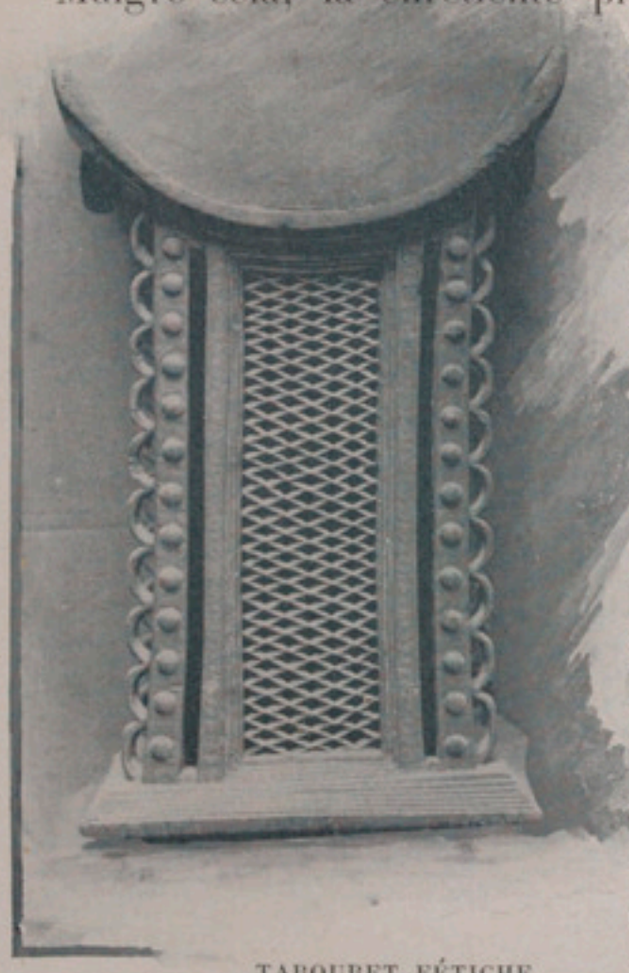
Les indigènes du Dahomey sont, pour la plus grande partie, fétichistes; ils admettent bien un créateur mais, comme il a délégué sa puissance au fétiche qui représente pour eux un pouvoir tangible, pouvant mettre en jeu les forces de la nature, ils ne connaissent que ce dernier. Il y a, en outre, dans la colonie, un certain nombre de musulmans dont le chiffre s'accroît tous les jours et contre lesquels les missions, tant catholiques que protestantes, semblent lutter difficilement.

Les premiers missionnaires catholiques, appartenant à la Société des Missions africaines de Lyon, débarquèrent à Ouidah le 18 avril 1861

La maison Régis, déjà établie dans le pays, les reçut avec bienveillance et facilita leur installation. Ils furent d'abord bien vus des autorités indigènes et purent commencer immédiatement leur œuvre d'évangélisation en s'appuyant sur un noyau d'anciens esclaves revenus du Brésil où ils avaient reçu le baptême. Malheureusement, cette période de tranquillité dura peu. En 1862, la foudre tomba sur la mission et les indigènes, prétendant qu'elle avait mécontenté le fétiche, lui infligèrent une grosse amende que le P. Borghère, alors supérieur, refusa de payer. Il fut jeté en prison et n'en sortit que grâce à la maison Régis.

VUE INTÉRIEURE, COTÉ DROIT.

Malgré cela, la chrétienté prospérait ; elle comptait plus de 150 enfants et put, le 27 janvier 1865, ouvrir une école à Porto-Novo.



TABOURET FÉTICHE EN BOIS SCULPTÉ.

En 1868 fut fondée la mission de Lagos, puis furent successivement ouvertes les stations d'Agoué, de Grand-Popo, de Zagnanado, d'Athiéné, de Kétou et d'Abomey-Calavi, qui toutes sont en pleine prospérité et donnent les meilleures espérances pour l'avenir.

Les missions catholiques du Dahomey sont divisées en trois groupes : 1° les missions situées au nord du 10e parallèle, qui appartiennent provisoirement aux Pères Blancs du Sahara ; 2° les missions situées au sud du 10e parallèle et à l'ouest de l'Ouémé, qui relèvent de l'autorité de l'évêque de Lagos, vicaire apostolique du Bénin, et enfin, 3° celles qui sont situées à l'est de l'Ouémé, toujours au sud du 10e degré, qui relèvent de l'autorité du préfet apostolique du Dahomey, dont la résidence est Agoué.

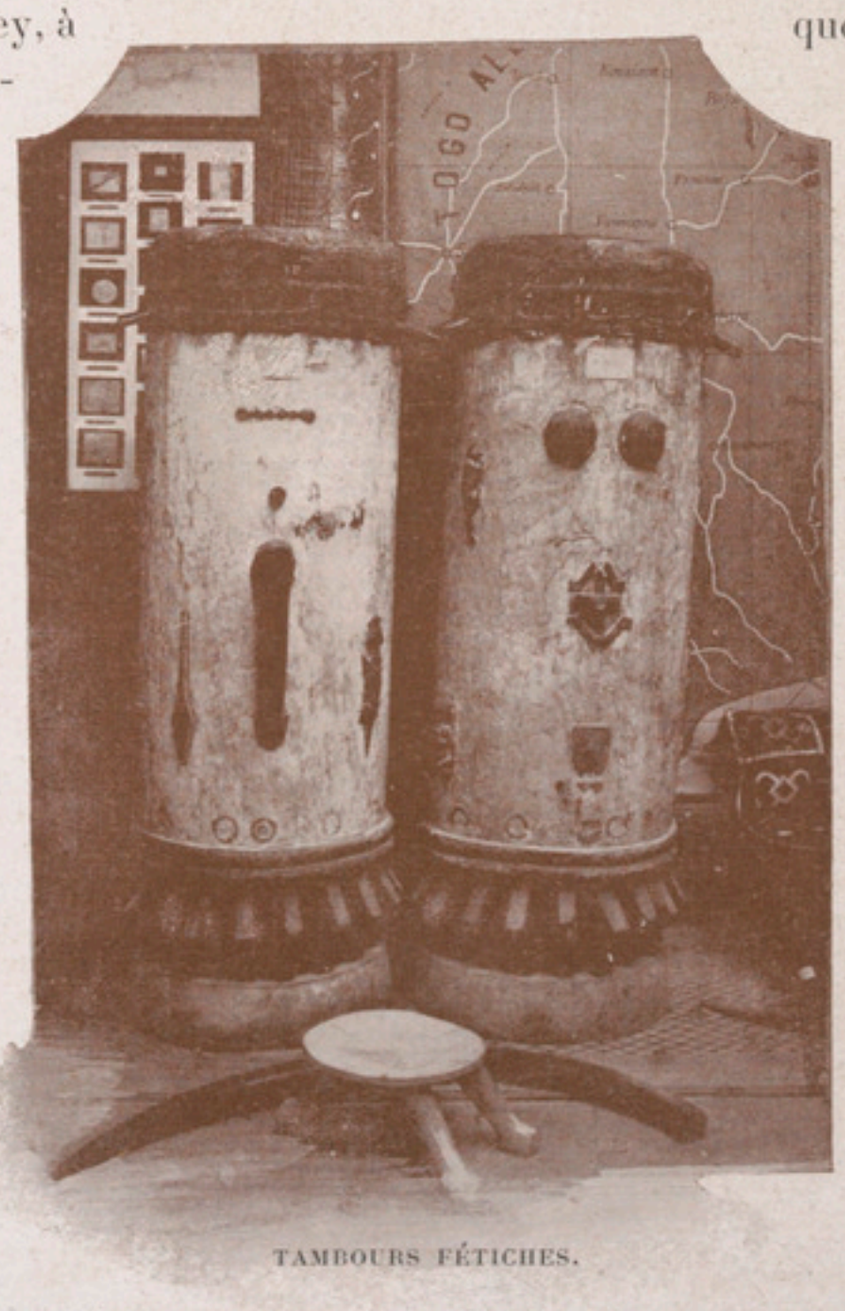
Ces missions catholiques, indépendamment de leur œuvre religieuse, ont facilité la tâche de l'administration locale en lui fournissant des jeunes gens, sachant lire et écrire le français, qui ont fait de bons interprètes et ont pu remplir immédiatement les emplois inférieurs des postes, de la douane et des maisons de commerce.

Les missions protestantes exercent aussi une influence très bienfaisante, à laquelle viennent se joindre les efforts de l'administration locale pour répandre l'instruction. Cette tâche est rendue des plus difficiles par la superstition et l'inertie des indigènes, contre lesquelles nos missionnaires eux-mêmes, malgré un dévouement et une abnégation de tous les instants, ne peuvent lutter qu'avec la plus grande peine.

Néanmoins, des écoles de garçons et de filles ont été établies à Porto-Novo, à Cotonou à

INTÉRIEUR DE LA CASE DES SACRIFICES.

Ouidah, à Grand-Popo, à Agoué, à Abomey-Calavi, à Kétou, à Abomey, à Zagnanado ; de fortes sommes ont été inscrites au budget des différents exercices pour distribuer des primes aux interprètes en service dans l'intérieur qui parviendraient, avec l'appui des administrateurs et résidents, à réunir un certain nombre d'élèves. Il existe une école de garçons dans chacun des postes de la colonie. Des distributions gratuites de livres provenant, tant de dons de l'Alliance française, que d'achats effectués par la colonie, ont été faites à différentes reprises. Tous ces efforts commencent à vaincre les préventions des indigènes et l'on peut sans présomption espérer que, dans quelques années d'ici, il n'y aura pas dans la colonie un centre de quelque importance où ne se trouve une école française. D'autre part, on se préoccupe de pousser les noirs vers les professions manuelles, après leur avoir appris un peu de français et donné quelques notions de lecture et d'écriture.



TAMBOURS FÉTICHES.

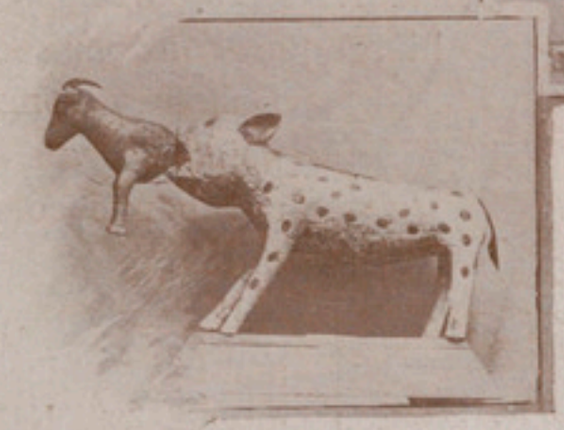
Les ouvriers d'art, charpentiers, maçons, forgerons, etc., sont en nombre insuffisant au Dahomey, et ce serait rendre un véritable service et à la colonie et à ces jeunes gens que de leur apprendre des professions qui les mettront à même de faire immédiatement œuvre utile, tout en leur fournissant un moyen certain de gagner leur vie. L'administration s'occupe en ce moment, de concert avec le supérieur des missions catholiques à Lyon, de créer à bref délai des écoles professionnelles.

L'administration enfin veut développer l'agriculture. C'est pourquoi il a été créé, à proximité de Porto-Novo, par arrêté du 10 janvier 1899, un jardin d'essai (ferme du service local), situé sur un terrain de 250 hectares cédé à titre gracieux par le roi Tofa et placé sous la direction et le contrôle direct de l'adminis-

tration locale. Cet établissement a pour but, ainsi que le dit l'arrêté du 10 janvier 1899 qui l'a institué :

« 1° De recevoir, garder ou vendre au profit du service local les divers produits provenant de l'impôt indigène perçu ou à percevoir ainsi que les produits résultant de l'élevage ; de rechercher et d'améliorer les variétés chevalines, bovines, ovines, caprines, porcines, etc., existant déjà dans la colonie.

« 2° De rechercher les perfectionnements à apporter aux systèmes de culture suivis jusqu'à ce jour au Dahomey ; de tenter la culture de toutes les plantes, indigènes ou non, dont les produits peuvent donner lieu à un commerce quelconque et de fournir à un prix aussi minime que possible aux particuliers, aux colons européens ou indigènes dont il convient d'encourager les efforts, les plantes, boutures, graines, etc... »



FÉTICHES
EN CUIVRE REPOUSSÉ.

Les résultats de l'année 1899 ont été bons en ce sens qu'il a pu être vendu au profit du service local pour 30 000 francs de bétail provenant de l'impôt indigène. Mais cet établissement est encore à l'état embryonnaire, des préoccupations d'un autre ordre ayant absorbé l'attention de l'administration; il a pu toutefois tenter quelques essais intéressants et il s'est mis en relation avec le Jardin botanique de Saïgon pour faire des échanges de graines, notamment en ce qui concerne le riz, dont la culture réussirait probablement dans les terrains marécageux du bas Dahomey où des essais ont été entrepris.

L'avenir de la colonie se présente donc sous l'aspect le plus rassurant. Depuis la conquête, si habilement et énergiquement dirigée par le général Dodds, les chemins se sont améliorés. des routes se sont ouvertes vers l'intérieur, un Warf a été construit à Kotonou, un réseau de plus de 2 000 kilomètres de lignes télégraphiques sillonne la colonie, enfin une voie ferrée, destinée à relier l'Océan au Niger est en cours d'exécution.

On voit, par ces premiers résultats, que l'administration française au Dahomey comprend largement son rôle civilisateur. La colonie fait un

commerce considérable d'amandes et d'huiles de palme, de coprah, etc., qui lui permet d'avoir devant elle le plus bel avenir économique et dont les échantillons exposés au Trocadéro ont été justement appréciés.

Les préoccupations sanitaires doivent être placées au premier rang par quiconque songerait à s'installer au Dahomey ou seulement à y passer.

Les influences telluriques diverses créent, à de certains moments, chez l'Européen qui habite ces contrées, un état particulier de l'organisme caractérisé par de la paresse digestive, pouvant aller jusqu'à l'embarras gastrique fébrile, de la congestion des viscères abdominaux (foie et rate surtout), une inappétence de durée variable et un certain degré d'apathie intellectuelle. Ces phénomènes, qui se manifestent plus spécialement aux changements de saison (avril, mai, octobre, novembre), constituent, à proprement parler, *l'état bilieux*, autour duquel gravitent et se groupent la plupart des affections

qui composent la physionomie pathologique de l'Ouest africain. Les précautions hygiéniques à prendre par l'Européen devront surtout avoir pour objet de modérer, dans la mesure compatible avec les exigences de son service ou de ses affaires, les influences nocives du climat. Il peut beaucoup à cet égard, une bonne part des malaises ou des maladies auxquels il est en butte n'étant que la conséquence d'un mode de vie mal équilibré, qui vient aussi souvent de l'inexpérience que de l'imprudence.

DÉPART POUR L'EXPOSITION.

Certes, le Dahomey, pas plus que les pays voisins, ne paraît destiné à devenir avant longtemps une colonie de peuplement direct. Les Européens, quant à présent, ne peuvent songer à y faire souche; car, à de rares exceptions près, la santé de la femme blanche s'accommode fort mal de son climat; rapidement, elle s'anémie, ses fonctions spéciales sont diversement troublées, et il est rare qu'elle puisse, sans inconvénient, y prolonger son séjour au delà de six mois.

ARTISANS DAHOMÉENS SE RENDANT DE LEUR CAMPEMENT A L'EXPOSITION.

Mais, pour le moment, et sans préjuger ce que sera l'avenir, la seule préoccupation de l'Européen immigrant au Bénin doit être d'y vivre, d'y résister. Il est évident qu'il ne peut actuellement songer à y résider d'une manière permanente. Un séjour de deux années consécutives à la côte est une moyenne qu'il ne convient pas, en principe, de dépasser, et bien souvent le rapatriement des fonctionnaires s'impose entre douze et dix-huit mois.

Mais si le paludisme et les diverses influences combinées, qui rendent l'anémie presque fatale au bout d'un temps relativement court, ne permettent pas à l'Européen de prolonger son séjour colonial au delà de certaines limites, il n'est pas sans intérêt de remarquer que le climat du Dahomey ne laisse habituellement pas de traces profondes, se traduisant par des lésions organiques graves, chez ceux qu'elle oblige à quitter prématurément ses rivages insalubres; en sorte qu'en faisant alterner convenablement les séjours à la côte, avec des périodes de repos suffisantes en climat tempéré, la plupart de nos fonctionnaires et commerçants arrivent à y résister de telle manière que l'on peut considérer le Dahomey comme étant, au point de vue de l'hygiène, une bonne colonie d'exploitation.

Il serait oiseux d'insister sur les dangers pouvant résulter de l'action du soleil des tropiques sur l'organisme européen. Ici, autant qu'ailleurs, il importe de s'en défendre avec une attention persistante. A moins de nécessité, il vaut mieux éviter de sortir, ou du moins de séjourner au soleil entre onze heures du matin et trois heures de l'après-midi. Mais il convient de remarquer qu'il y a là une question d'accoutumance et d'acclimatement. En prenant certaines précautions, l'Européen qui suit un sage régime supporte sans trop de peine le séjour au Dahomey.

Madagascar

MADAGASCAR

L'Exposition industrielle, commerciale, ethnographique de Madagascar était très originalement liée à l'exploitation d'un Panorama qui retraçait l'histoire militaire de la conquête. En un seul bâtiment, de forme cylindrique, de dimensions fort étendues, où on circulait dans un dédale de couloirs, de plans inclinés, de terrasses, etc., le visiteur avait sous les yeux le résumé de tout ce qui se fabrique, se vend, se consomme dans l'île Rouge ; il y rencontrait des modèles d'habitations de toute espèce, des types d'habitants — bêtes et hommes — et, en même temps, par l'examen du beau Panorama du peintre L. Tinayre, il fixait dans sa mémoire les traits principaux de cette campagne si pénible par où tout un pays, choses et gens, est devenu notre propriété. Rien ne lui échappait, désormais, de la colonie entière.

GÉNÉRAL GALLIÉNI, GOUVERNEUR GÉNÉRAL.

Le bâtiment avait été construit sur les plans de M. Jully, architecte de l'île, qui s'était un peu rapproché du style arabe, dans les lignes principales. Le plus réel mérite de la construction résidait en son aménagement si ingénieux.

M. F. CROZIER,
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

La disposition intérieure du monument était en effet excellente, en ce sens qu'elle avait permis une division rationnelle et méthodique des objets exposés.

Pour faciliter la visite de l'exposition de Madagascar, il fallait distinguer chez elle trois parties : rez-de-chaussée, premier étage et deuxième étage.

Au centre du rez-de-chaussée, sur l'emplacement du bassin du Trocadéro, était une île de dimensions naturellement très restreintes. Cette île était entièrement occupée par une forêt vierge truquée comme les décors de théâtre et si bien imitée que l'illusion était complète pour les spectateurs, qui devaient la contempler à distance. Pour assurer à ce paysage une couleur locale sans conteste, ceux qui l'avaient établie s'étaient inspirés de photographies prises dans les forêts de la colonie ; ils avaient suivi les conseils de fonctionnaires et de colons qui connaissent Madagascar de longue date.

Pour animer ce paysage, on y avait placé les habitants ordinaires des massifs forestiers de la Grande Ile, serpents, oiseaux, makis. Ces makis de Madagascar constituent une espèce dite des *lémuriens*, spéciale à l'île et qui présente un grand intérêt scientifique.

Sur le rivage de l'île, venaient se reposer des caïmans auxquels le bassin du Trocadéro donnait l'hospitalité.

Tous ces animaux étaient en France depuis le commencement de l'année et avaient été nourris par le Muséum d'histoire naturelle de Paris avant de figurer à l'Exposition. En octobre, ils sont retournés dans les galeries du Muséum.

M. GROSCLAUDE.

Autour de l'île, des dioramas représentaient les principales cultures en honneur dans la colonie, l'ensemencement des rizières, le repi-

quage et la moisson du riz, la récolte du caoutchouc, etc. Le reste du rez-de-chaussée était occupé

INTÉRIEUR D'UNE GALERIE.

par des jardins et des serres où les orchidées qui ornent les salons et poussent à l'état sauvage dans la colonie étaient semées à profusion.

Le long de la clôture de l'Exposition, étaient échelonnées neuf cases malgaches amenées de la Grande Ile en même temps que les indigènes qui les habitaient pendant le jour et y travaillaient selon la coutume de leur pays. Les uns tissaient des « rabanes » ou des « lambas » ; les autres exerçaient le métier de forgeron ou de potier. D'autres, enfin, soignaient leurs bœufs ou zébus, remarquables par leur bosse.

Ce village malgache en réduction comprenait 112 habitants, dont 48 artisans, 15 miliciens, 24 tirailleurs et 35 musiciens réunis en un orchestre d'exécutants qui n'avaient pas la prétention de rivaliser avec la musique de la garde républicaine, mais qui jouaient avec assez d'ensemble pour prouver qu'ils étaient loin d'être dénués de sens musical.

Ces indigènes ne figuraient dans le pavillon de la colonie que pendant le jour. Ils étaient, en effet, logés au bastion 57, boulevard Lannes, mis gracieusement à la disposition du commissariat de Madagascar par l'administration militaire. Ils vivaient là dans des conditions hygiéniques excellentes et étaient traités, en toute circonstance, avec l'humanité et la bienveillance auxquelles ont droit des sujets français. Leur sort n'était nullement comparable à celui de certains noirs que des barnums peu scrupuleux ont parfois exhibés à Paris pour leur plus grand profit personnel et pour l'infortune de leurs pauvres victimes.

En faisant du rez-de-chaussée de son pavillon une sorte de jardin colonial, le commissariat de la colonie avait, sans contredit, fait preuve d'originalité ; mais il avait montré également un très réellement sens pratique.

A L'EXPOSITION : PAILLOTTES INDIGÈNES.

En effet, alors que la plupart des pavillons coloniaux étaient entourés de jardins qui reposaient les visiteurs de la contemplation d'objets exotiques dont l'intérêt leur échappait trop souvent, le pavillon de Madagascar était serré

de près et étouffé par la clôture de l'Exposition. L'étroite couronne qui l'entourait ne pouvait vraiment pas constituer à elle seule un jardin

ATTENDANT LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

attrayant. Grâce précisément à leur situation sous le premier étage du bâtiment, les dioramas et la forêt vierge, habilement aménagés par des artistes de grand talent, constituaient un véritable régal pour les yeux et, ce qui ne nuit jamais, un enseignement plein de vie pour l'esprit. On aboutissait au premier étage par deux rampes en pente douce et par une passerelle qui reliait le pavillon au palais du Trocadéro et le mettait ainsi en communication directe avec l'ensemble de l'Exposition.

Rampes et passerelle donnaient accès dans une galerie circulaire de 5 mètres de largeur qui constituait la partie du premier étage réservée à l'exposition de la colonie. La partie centrale de cet étage, ainsi d'ailleurs que du second, était occupée par le Panorama de la prise de Tananarive installé par une Société concessionnaire dont l'administration était distincte du Commissariat de Madagascar.

Le visiteur qui entrait dans la galerie, au sortir de la passerelle, trouvait à gauche l'exposition du Comité de Madagascar et à droite l'exposition ethnographique.

Le Comité n'offrait à la curiosité du public ni objets curieux, ni panoplies, ni produits du sol malgache ; il avait laissé ce soin aux exposants particuliers, qui s'en étaient chargés de façon à ne pas lui faire regretter son abstention. Il avait voulu être véritablement utile aux futurs colons en leur indiquant quel équipement ils devront se procurer avant de s'embarquer pour la Grande Ile. Ceux qui sont déjà initiés à la vie coloniale, fonctionnaires, commerçants ou agriculteurs, sont accablés de demandes de renseignements qui émanent souvent de gens très entendus en affaires et d'intelligence très sûre, mais qui sont fort embarrassés pour remplir leurs cantines de colons. Certes, on ne leur marchande pas les indications, mais celles-ci sont nécessairement vagues, parce qu'elles ne frappent que l'oreille et non la vue et que le futur colon ne peut se représenter précisément la forme véritable des objets dont il doit se munir. Le Comité de Madagascar avait imaginé de vêtir des mannequins en cire, genre « Musée Grévin » avec les costumes réputés les plus propres à un service aux colonies ; les mannequins étaient disposés de telle sorte qu'ils composaient un convoi d'Européens en marche, accompagnés d'indigènes vêtus de leur costume national.

AU CAMPEMENT MALGACHE : LE FORGERON.

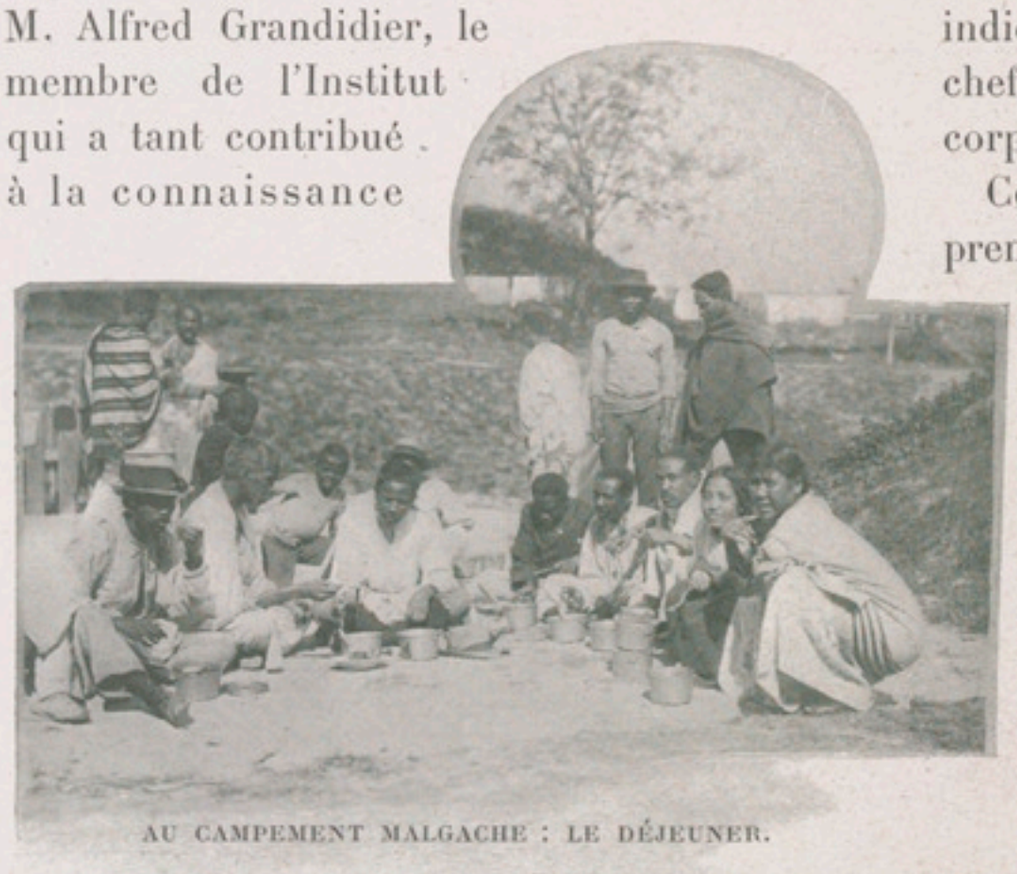
Des porteurs ou « bourjanes » portaient en « filanzane » un colon qui se dirigeait vers une habitation, dont le propriétaire, de race blanche, l'attendait pour lui souhaiter la bienvenue. Au premier étage de la maison, accoudée à sa fenêtre, la maîtresse du logis surveillait l'arrivée de son hôte. Non loin de là, une tente de cam-

pement était plantée, et la toile, un peu relevée, permettait de voir à l'intérieur un Européen qui écrivait devant sa table de campagne.

Tous ces personnages avaient des costumes différents : l'habitant de la tente, pour employer une expression triviale, s'était mis « à son aise ». Le voyageur en filanzane était un invité et l'étiquette l'avait asservi passagèrement. Il n'exhibait pas une redingote dernier genre, mais sa tenue coloniale était exempte du « débraillé » qui se pardonne si facilement là-bas. Le propriétaire de la maison réalisait par sa tenue le type classique du planteur.

AU CAMPEMENT MALGACHE : LE DENTISTE.

Cette Exposition ethnographique avait été organisée par M. Guillaume Grandidier, fils de M. Alfred Grandidier, le membre de l'Institut qui a tant contribué à la connaissance



AU CAMPEMENT MALGACHE : LE DÉJEUNER.

géographique de la Grande Ile par ses explorations et ses savants travaux. M. G. Grandidier a lui-même parcouru Madagascar et c'est avec une compétence indiscutable qu'il avait pu classer, suivant un ordre rationnel, les documents de toute sorte qui nous instruisaient des coutumes et de l'histoire des peuplades qui habitent la Grande Ile.

Au premier étage, M. G. Grandidier avait organisé également une partie de l'exposition zoologique, botanique et minéralogique, dont l'autre partie était installée au deuxième étage du pavillon. Les visiteurs s'arrêtaient longuement devant la reproduction en image et les ossements malheureusement incomplets de l'*Epiornis*, l'oiseau géant, de taille bien supérieure à celle de l'autruche.

A son premier étage encore l'Exposition de Madagascar montrait à ses visiteurs une carte en relief de l'île, composée par M. Hansen, le cartographe du ministère des Colonies, sur les indications du capitaine Mérienne-Lucas, ancien chef du service géographique de l'état-major du corps d'occupation.

Cette carte avait l'avantage de faire comprendre avec la plus grande facilité, au moins initié dans la lecture des documents géographiques, le système orographique de l'île et l'existence sur son territoire de deux régions bien distinctes : les côtes et le plateau central.

Une autre carte en relief, de dimensions beaucoup plus réduites, représentait la baie de Diégo-Suarez et les travaux d'art militaire que l'on est en train d'y exécuter pour donner à ce point d'appui de notre flotte de l'océan Indien une solidité à toute épreuve.

Au premier étage avait été aménagée une salle de conférences où des orateurs, choisis parmi les explorateurs et les colons qui se sont fait une spécialité de l'étude de la Grande Ile africaine, ont donné à un auditoire nombreux,

des conseils pratiques et un enseignement explicatif de l'exposition elle-même.

Le deuxième étage était occupé par la partie de l'exposition zoologique, botanique et minéralogique qui n'avait pu trouver place au premier et par les exposants, soit particuliers, soit officiels.

AU CAMPEMENT MALGACHE : LE COIFFEUR.

Le nombre des colons qui avaient répondu à l'appel du commissaire de Madagascar était relativement restreint ; mais il convient de remarquer que Madagascar est bien éloigné de la Métropole, que la colonisation y naît à peine et que beaucoup de nos compatriotes avaient, avec raison, reculé devant la dépense nullement négligeable qu'aurait nécessitée pour eux une installation dans le pavillon de la colonie. Les plus considérables d'entre eux avaient envoyé des échantillons de leurs produits et on a eu sous les yeux une collection très suffisamment complète des objets d'échange entre Madagascar et les pays européens. D'ailleurs, l'administration locale, représentée par ses différents services, travaux publics, forêts, domaine, enseignement, mettait sous les yeux du public des documents aussi clairs et précis que variés, qui permettaient de constater les progrès de notre influence à Madagascar et d'en saisir les véritables causes. Par la construction de routes reliant les principaux centres commerciaux de l'île, par la création d'un service des domaines qui assure aux Malgaches leurs droits de propriétaires, autrefois essentiellement précaires, par la diffusion de l'enseignement et surtout de l'enseignement de notre langue, la France a fait apprécier de ses nouveaux sujets son désir de leur procurer un bien-être qu'ils soupçonnaient à peine. Ces efforts ont porté leurs fruits et les documents exposés par les services de la colonie en étaient la preuve éclatante.

Le service des forêts présentait une magnifique collection des essences forestières de la colonie. De l'aveu de tous les experts, ces bois peuvent être employés utilement par nos fabricants de meubles, et il suffisait, pour se convaincre de la justesse de ce jugement, de voir dans les galeries les meubles construits en bois du pays par l'école professionnelle de Tananarive.

Pour donner aux galeries de l'exposition un attrait encore plus grand, le Commissariat avait chargé M. Cornillon, peintre décorateur, d'orner les murs

EN ROUTE POUR L'EXPOSITION.

de ces galeries de vastes panneaux représentant des scènes malgaches. L'exécution en était parfaite et s'harmonisait avec l'exposition proprement dite, de manière à former un ensemble sans aucun élément disparate.

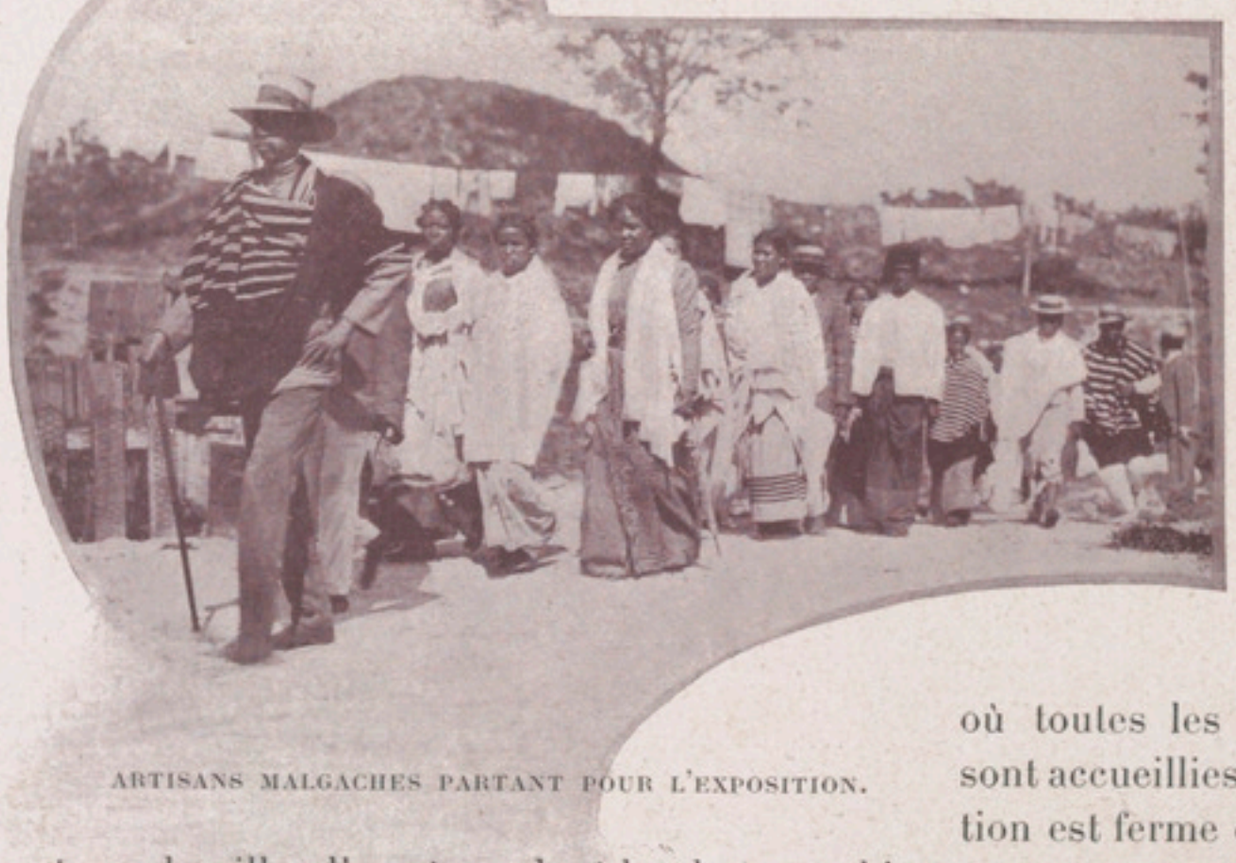
Des agrandissements photographiques repré-

sentaient aussi les principaux types de population malgache et quelques paysages choisis à dessein pour donner aux visiteurs une idée exacte du pays.

L'administration locale avait eu enfin l'heureuse pensée d'envoyer à Paris des dessins et des peintures exécutés par de jeunes Malgaches, copies pour la plupart, mais qui dénotaient chez leurs auteurs assez de goût et d'habileté pour qu'on ne les ait pas jugés indignes d'être montrés à un public délicat.

Nous avons dit que le Panorama de la prise de Tananarive était installé par une Société privée concessionnaire de la colonie et occupait la partie centrale du pavillon, à l'exception du rez-de-chaussée.

On y accédait par une entrée faisant face à la passerelle ; le visiteur, après avoir gravi un large escalier, entrait dans une case malgache à véranda. Sa vue s'étendait alors sur toute la campagne qui entoure Tananarive



ARTISANS MALGACHES PARTANT POUR L'EXPOSITION.

et sur la ville elle-même, dont la photographie a depuis longtemps popularisé l'image. Les troupes du général Duchesne prennent leurs dispositions de combat et s'apprêtent à livrer l'assaut, quand les Hovas demandent à parlementer. Dans ces scènes, le peintre, M. Louis Tinayre, a représenté,

LA MUSIQUE MALGACHE PARTANT POUR L'EXPOSITION.

sous leurs traits véritables, les officiers placés sous les ordres du général Duchesne.

Toute cette exposition, dans son ensemble, faisait le plus grand honneur à M. le général Gallieni, gouverneur général de Madagascar, qui avait ouvert les crédits les plus larges au Commissariat de la colonie et au Comité de Madagascar représenté ici par M. Étienne Grosclaude, avec, comme adjoints, M. C. Delhorbe et M. F. Crozier. L'œuvre que ces commissaires ont menée à bonne fin était admirablement conçue, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue pratique. Elle a donné la notion qui convenait de l'histoire, de l'état social, de l'avenir de la Grande Ile ; celle-ci nous est apparue comme une terre maintenant française, où toutes les bonnes volontés colonisatrices sont accueillies et encouragées, où l'administration est ferme et prévoyante, où les ressources de tout genre sont considérables. Cette démonstration peut être le point de départ d'une immigration métropolitaine que n'attendent pas, par extraordinaire, de trop fréquents déboires.

Fêtes Militaires

FÊTES MILITAIRES ET MARITIMES

L'Exposition a donné à la France de superbes occasions de faire admirer, par ses hôtes, ses armées de terre et de mer. De grandes fêtes, revues, défilés, etc., ont eu lieu avec plus de solennité, plus d'éclat encore que de coutume et, dans chacune s'est affirmée avec plus d'enthousiasme, a-t-il semblé, la foi de la France entière dans la force et la discipline de ses soldats et marins. La première de ces fêtes a été la revue traditionnelle du Quatorze Juillet.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : LES OFFICIERS ÉTRANGERS.

REVUE DU QUATORZE JUILLET.

Huit jours avant, toute l'attention, toute la curiosité, s'étaient concentrées sur cette revue.

De très bon matin, une foule encore plus considérable que les années précédentes a envahi

A LA REVUE DU 14 JUILLET : LE PUBLIC.

l'enceinte et les abords de l'hippodrome de Longchamp.

C'était le traditionnel spectacle des déjeuners sur l'herbe, des gagne-petit vendant de modestes victuailles et des rafraîchissements, particulièrement appréciés par la chaleur accablante qui a duré toute la journée.

Le Président de la République a quitté l'Élysée à deux heures vingt minutes pour se rendre à la revue. Il avait pris place dans une voiture à la daumont, attelée en poste, précédée d'un nouveau piqueur, Georges Troude, et où se trouvaient le général André, ministre de la Guerre; le général Pendezec, chef d'état-major général, et le général Bailloud, secrétaire général de la Présidence. La daumont était, comme toujours, escortée de cuirassiers.

Dans un landeau suivant, également escorté, MM. Waldeck-Rousseau, président du Conseil; Combarieu, directeur du cabinet civil du Président de la République, et Demagny, secrétaire général du ministère de l'Intérieur. Les autres voitures étaient occupées par les officiers de la maison militaire et les principaux fonctionnaires de l'Élysée.

Au moment où les voitures entraient dans l'avenue Marigny, où stationnait une foule énorme, un spectateur s'écrie : « A mort Loubet ! Vive l'armée ! » Le manifestant est appréhendé, bousculé, frappé, par ses voisins qui le remettent aux mains de deux gardiens de la paix. C'est, à part quelques autres dans la soirée, le seul incident notable... A trois heures moins dix minutes, la voiture présidentielle débouche sur le champ de courses. Le canon du Mont-Valérien tonne et le drapeau est arboré au mât supérieur de la tribune présidentielle. Quand M. Loubet met pied à terre, retentissent de nombreux cris de : « Vive Loubet ! Vive la République ! »

et d'autres cris non moins nombreux de : « Vive l'armée ! » Autres cris poussés : « Vive l'armée française ! » puis : « Vive l'armée nationale ! » et : « Vive la troupe ! Vivent les soldats ! » Aucun incident.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

M. Loubet prend place entre MM. Fallières et Paul Deschanel. Il est entouré de tous les ministres et des membres du corps diplomatique.

Dans les autres tribunes, les membres du Parlement, les représentants des grands corps de l'État, les bureaux du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine. Les deux présidents de l'une et de l'autre de ces assemblées avaient demandé au gouverneur militaire de Paris une escorte de cavaliers pour se rendre de l'Hôtel de Ville à Longchamp. Le général Brugère la leur a refusée. C'eût été là, d'ailleurs, une innovation.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : L'INFANTERIE.

Le général André, ministre de la Guerre, à qui le général Brugère, gouverneur militaire de Paris, a présenté les troupes, passe devant leur front au galop de son cheval, puis vient se placer en face du Président de la République pour regarder le défilé, avant lequel se fait la remise des croix de la Légion d'honneur et des médailles militaires, dans chaque corps.

L'année précédente la revue avait été passée non par le ministre de la Guerre, le général de Galliffet, mais par le gouverneur militaire de Paris. Cette fois-là le général de Galliffet, n'étant plus en activité de service, avait agi comme les ministres civils de la Guerre, qui ne font qu'assister à la revue.

En 1900, le général André, étant en activité de service, a passé la revue ainsi que l'avaient fait tous ses prédécesseurs ministres militaires.

Vingt mille hommes ont pris part au défilé qui a été des plus impressionnants.

Debout, tête nue, le Président de la République, les présidents des Chambres et les ministres l'ont admiré, tandis que les généraux et les officiers de tout grade saluaient de l'épée le chef de l'État.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : L'INFANTERIE.

La foule n'a cessé d'applaudir et d'acclamer

l'armée. Les cris de « Vive l'armée ! » retentissaient très nourris sans soulever de protestations. Le spectacle était extrêmement émouvant.

Le ministre de la Guerre a informé le gouverneur militaire de Paris qu'à l'occasion de la Fête nationale, il levait les punitions des troupes du gouvernement militaire de Paris.

Le Président de la République est rentré à l'Élysée à quatre heures et demie... La journée avait été bonne pour lui — et pour le Pays.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : LES DRAGONS.

LA REVUE NAVALE DE CHERBOURG.

Quatre jours plus tard, le 18 juillet, M. le Président Loubet quittait Paris pour présider la revue de l'armée navale, formée à Cherbourg des deux divisions du Nord et de la Méditerranée. Il était accompagné des plus hauts personnages de l'État : les présidents du Sénat et de la Chambre, le président du Conseil, M. de Lanessan, ministre de la Marine, le général Bailloud, MM. Combarieu et Mollard, chef adjoint du protocole, etc.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : LES CHASSEURS.

La réception, à Cherbourg, a été très chaleureuse. Le soir de son arrivée, M. Loubet a assisté à un branle-bas de combat nocturne dans la rade. Le lendemain matin, il a passé en revue l'escadre mouillée au large.

A midi, les présidents s'embarquent sur des canots, ainsi que leur suite, et ils sont conduits à bord de l'*Élan*.

Dans le premier canot prennent place M. le Président de la République, MM. Fallières, Deschanel, Waldeck-Rousseau, de Lanessan, le vice-amiral Dieulouard, le vice-amiral Bienaimé, le général Bailloud, M. Combarieu, le commandant Huguet.

Trois autres canots sont occupés par des personnes de la suite. Le canot présidentiel aborde l'aviso l'*Élan*, où monte M. Loubet. L'*Élan* démarre et s'avance vers l'armée navale ; lorsqu'il passe devant un navire, dominant les cris de « Vive la République ! » poussés par les matelots, on entend le bruit des clairons et des tambours sonnant et battant aux champs.

A LA REVUE DU 14 JUILLET : L'ARTILLERIE.

L'*Élan*, la revue finie, mouille auprès de l'*Iphigénie*. Le Président se rend à bord en canot et est reçu avec le cérémonial réglemen-

taire par le commandant de l'école d'application des aspirants, le capitaine de vaisseau Manceron.

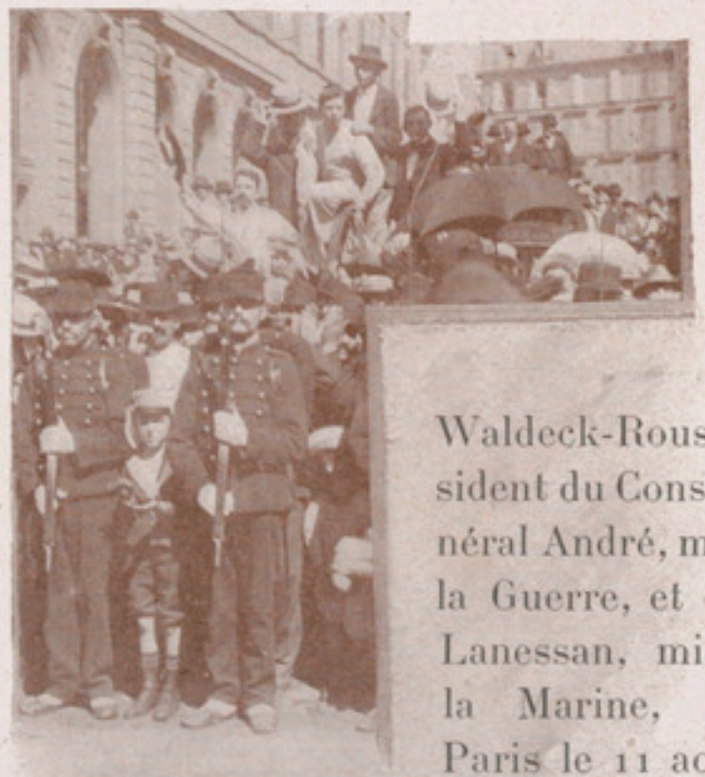
De l'*Iphigénie*, le Président se rend dans l'arsenal où il est débarqué à la cale des constructions navales. Le lendemain, après diverses réceptions et visites dans Cherbourg, M. Loubet et les ministres rentraient à Paris.

A LA REVUE NAVALE DE CHERBOURG : LE CANOT PRÉSIDENTIEL.

LA REMISE DES DRAPEAUX A MARSEILLE.

Le 11 août, obéissant à une haute pensée patriotique, M. le Président de la République a décidé de se rendre à Marseille, pour remettre leurs drapeaux aux soldats qui formaient le premier corps expéditionnaire de Chine.

Le voyage n'a été qu'un rapide aller et retour, sans réception, mais le Président a été d'autant mieux accueilli par la foule qu'il était visible qu'il voulait remplir un grand devoir, sans rechercher les acclamations.



MARSEILLE : LA POPULATION.

Le Président de la République, accompagné de M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, du général André, ministre de la Guerre, et de M. de Lanessan, ministre de la Marine, a quitté Paris le 11 août au soir pour se rendre à Marseille. Il a pris place avec les membres du Cabinet dans le wagon-salon du train présidentiel.

A Marseille, il faisait un temps radieux, et dans l'air lumineux, les musiques qui se rendaient au lieu de la revue sonnaient allègrement ; la décoration de la ville était, en somme, très belle.

Dans l'après-midi, la veille, on avait édifié, à l'angle de la Cannebière et de la rue Saint-

MARSEILLE : SUR LE PASSAGE DU CORTÈGE OFFICIEL.

Ferréol qui conduit à la préfecture, un arc de triomphe.

L'arrivée du Président à la gare a été très émouvante et aussi sa descente vers le port, entre la haie des troupes, maintenant à grand'peine,

d'une double haie, les curieux fortement tassés sur les trottoirs, contre les maisons, tandis qu'à toutes les fenêtres, à tous les balcons, sur les marquises, d'autres curieux sont empilés littéralement.

A la sortie de la gare, ce sont d'abord les hussards qui rendent les honneurs, à cheval, carabine au poing, puis la ligne, puis, au port, des douaniers, les préposés sanglés en leur tunique vert-bouteille, les matelots en larges chapeaux blancs, puis des gendarmes.

MARSEILLE : DÉLÉGATIONS DE SOCIÉTÉS SE RENDANT A LA GARE POUR SALUER LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Chemin faisant, on croise, portant des étendards et des bouquets, ceintes de tricolore, les délégations des dames poissonnières provençales. Sur le quai, les troupes, — le bataillon du 61e qui va partir, — sont rangées en deux groupes perpendiculairement à la tribune qui fait face.

MARSEILLE : LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE CHINE.

L'état-major, les officiers sans troupes, tous en petite tenue, les généraux Voyron et Bailloud, sont massés à droite de l'estrade officielle. Et, contre un des montants de la tente, on se montre, protégés par leurs gaines de toile cirée, les cinq étendards neufs qui attendent.

Les troupes sont en tenue de campagne, les pans de la capote relevés avec leurs jambières de lisière, le sac surchargé de lourds fourniments, sans fusils.

Quand apparaît le cortège, on entend des commandements : « Sac au dos! Présentez armes! » Un grondement lointain retentit, où se mêlent des applaudissements, des cris, des fanfares, puis un roulement de tambours, une sonnerie de clairons « Aux champs », et M. Loubet descend du landau où il était assis avec le général Metzinger, le docteur Flaissières, maire de Marseille, et le général Dubois.

Les généraux Voyron et Bailloud le reçoivent, échangent avec lui de chaudes poignées de main ; puis la municipalité et les délégations des cinq régiments viennent se ranger en équerre en deux groupes sur le devant de la tribune; les drapeaux du 41e, du 61e et des pompiers, avec leur peloton, faisant face à cette tribune, les trois groupes encadrant des officiers et sous-officiers auxquels on va remettre des décorations. Le ban est ouvert; M. Loubet décerne ces décorations, puis on retire de leurs gaines les cinq drapeaux immaculés; et, les officiers décorés s'étant éloignés, le ban étant fermé, le Prési-

dent de la République se tourne vers le général Voyron et prononce une allocution patriotique.

On entend, de la rue, des balcons, une clameur où s'élèvent des bravos, des cris : « Vive la République ! Vive l'armée ! », tous deux, le Président et le général Voyron, se serrent la main vigoureusement. Un à un, les officiers porte-drapeaux, celui du 4e zouaves, celui du 8e, et les deux de marine, puis enfin celui du régiment de marche s'avancent, reçoivent des mains du général Voyron les étendards qui, pour la première fois, flottent au grand soleil, et, en élevant la hampe, serrent la main du Président de la République, puis reviennent se placer, les drapeaux hauts maintenant, face à la tribune. La *Marseillaise* vibre ; le peuple, au loin, crie toujours, acclame son armée avec frénésie. Le vent balance à peine la soie tricolore des étendards neufs dont le blanc est d'une blancheur virginale de glacier, dont le rouge et le bleu chantent triomphalement, auprès des tons passés déjà des vieux drapeaux

MARSEILLE : LE PRÉSIDENT LOUBET ET LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PASSANT EN REVUE LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE CHINE.

venus là tout exprès pour les saluer à leur apparition à la vie hasardeuse, et qui, eux, eurent des destins inouïs, mouvementés.

Cependant, le Président de la République descend les degrés de la tribune et, ayant à sa droite toujours le président du Conseil, à sa gauche le ministre de la Guerre, suivi par tout le groupe officiel, fait un tour rapide sur le front des troupes, aux cris interrompus de : « Vive l'armée ! » que poussent des milliers et des milliers de poitrines ; dix minutes durant, le même cri retentit étouffant tous autres ; il résonne encore quand le Président revient sur l'estrade après avoir, en terminant sa promenade, serré la main des officiers qui entourent le général Bailloud. Pendant que les troupes reprenant leur marche, vont prendre place pour le défilé, les dames poissonnières, marchandes au panier, quelques délégations viennent saluer le chef de l'État et le général et leur remettre des fleurs.

MARSEILLE : CÉRÉMONIE DE LA REMISE DES DRAPEAUX AU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE CHINE.

MARSEILLE : DÉFILÉ DES DRAPEAUX DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE CHINE.

MARSEILLE : DÉFILÉ DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE CHINE DEVANT LA TRIBUNE OFFICIELLE.

C'est très bref : la musique, au bas de la rue de la République, entonne une marche et le bataillon s'ébranle, précédé du colonel Souhart, qui va commander le régiment de marche; drapeaux éblouissants, il passe, le fusil à l'épaule cette fois, de gauche à droite devant l'estrade, aux cris, cent fois répétés, unanimes, éclatants de : « Vive l'armée ! »

La cérémonie officielle est terminée.

A onze heures, a lieu à la préfecture le déjeuner

MARSEILLE : DÉPART DES TROUPES.

offert par le Président de la République aux officiers du corps expéditionnaire, puis M. Loubet reprend le train pour Paris.

LA REVUE DES GRANDES MANŒUVRES A AMILLY.

La revue passée le jeudi 29 septembre a clos les grandes manœuvres de quatre corps d'armée qui venaient de se dérouler en Beauce, sous la direction supérieure du général Brugère et des généraux de Négrier et Lucas. Ces manœuvres, dans un pays plat, sans beaucoup d'eau, pendant une chaleur souvent torride, ont mis en relief d'une façon saisissante les qualités de tacticiens des généraux et l'endurance, la bonne humeur des troupes. La revue en a été le digne couronnement. Elle a eu lieu à Amilly, près de Chartres. Un train spécial était parti le matin, à six heures quarante, de la gare Montparnasse, pour conduire à Rambouillet les ministres présents à Paris.

MM. de Larminat, directeur, et Cordier, sous-chef de l'exploitation de la compagnie de l'Ouest, ont reçu, à leur arrivée à la gare, MM. Waldeck-Rousseau, Monis, Delcassé, Millerand, Jean Dupuy, ainsi que MM. Paul Deschanel, président du Conseil général d'Eure-et-Loir; Ulrich, directeur du cabinet du président du Conseil; Charrier, chef du cabinet du président de la Chambre; Crozier, directeur,

MARSEILLE : POUR VOIR L'EMBARQUEMENT DES TROUPES.

et Mollard, sous-directeur du protocole.

A l'arrivée du train en gare de Rambouillet, les ministres et les personnages officiels sont allés saluer le Président de la République, qui se tenait sur le quai, entouré par le général Dubois et M. Combarieu, secrétaires généraux de la Présidence ; le lieutenant-colonel Bataille, les commandants Lamy, de La Motte et Huguet.

M. Loubet a invité les membres du gouvernement à prendre place dans le train présidentiel, ainsi que MM. de Larminat et Cordier, et le signal du départ pour le terrain de la revue a été donné immédiatement.

Le ministre de la Guerre, qui est venu au-devant du chef de l'État, monte dans le train présidentiel à Chartres, où a lieu un arrêt de quelques instants.

AUX GRANDES MANŒUVRES : LES OFFICIERS ARBITRES.

MM. Vinet, sénateur; Isambert, Victor Dubois, Bordier et Lhopiteau, députés d'Eure-et-Loir; le préfet et les sous-préfets du département, ainsi que M. Maurice Faure, député de la Drôme, vice-président de la Chambre, se joignent aux personnages qui accompagnent le Président de la République.

AUX GRANDES MANŒUVRES : LES OFFICIERS ÉTRANGERS.

A neuf heures, le train présidentiel stoppe en rase campagne, au passage à niveau d'Amilly.

M. Loubet est salué par le maire, qui lui présente le Conseil municipal, le curé, l'instituteur et les sapeurs-pompiers. Ce sont, avec les cuirassiers de l'escorte, les seules personnes présentes.

Le maire prononce une courte allocution. Le président répond, puis M. Loubet monte dans un grand landau attelé de six chevaux d'artillerie. Il a, à son côté, le général André, ministre de la Guerre. En face, sont assis : le général Dubois, secrétaire général de la Présidence, et le colonel Bataille.

M. Waldeck-Rousseau prend place avec M. Paul Deschanel dans la seconde voiture; MM. Monis, Millerand et Jean Dupuy dans la troisième; les autres voitures sont occupées par les sénateurs, députés, préfet, sous-préfets, etc.

Le cortège franchit en moins d'une demi-

heure 2 500 mètres qui séparent Amilly du terrain de la revue. Il croise, sur le parcours, de nombreux groupes d'habitants des communes environnantes qui vont en toute hâte grossir le nombre des curieux déjà massés sur le plateau d'Amilly. Plusieurs arcs de triomphe, très modestes, ont été dressés le long de la route ; l'un d'eux porte cette inscription : « La commune d'Amilly au Président de la République ! Honneur et Patrie ! »

Le général Brugère reçoit le Président de la République à l'entrée du plateau. Puis, M. Loubet passe la revue sur le front des troupes. Un escadron de cuirassiers précède le Président. Le général Brugère est à cheval, à droite de la voiture.

AUX GRANDES MANŒUVRES :
GÉNÉRAUX BRUGÈRE ET DE NÉGRIER.

Au passage du chef de l'État, les drapeaux et étendards s'abaissent, les officiers saluent du sabre, les tambours et les clairons battent et sonnent la marche. Puis les musiciens jouent *la Marseillaise*.

A neuf heures vingt, la revue est terminée. Le Président de la République, en quittant son landau, s'avance vers les officiers étrangers groupés à droite de la tribune; le lieutenant-colonel de Fontenillat les présente individuellement à M. Loubet, qui s'entretient quelques instants avec chacun d'eux.

AUX GRANDES MANŒUVRES : OFFICIERS ÉTRANGERS.

Tous les officiers ou sous-officiers appelés à recevoir la Légion d'honneur ou la médaille militaire ont été réunis devant la tribune.

Aux applaudissements de tous les spectateurs, M. Loubet, remet les décorations, puis il monte dans la tribune où se sont déjà rendus, pendant qu'il passait la revue, les ministres et les personnages officiels.

M. Loubet a à sa droite MM. Deschanel, le général André ; à sa gauche, M. Waldeck-Rousseau.

Les officiers étrangers, à cheval, se placent à quelque distance de la tribune officielle, et, à neuf heures quarante-cinq, le signal du défilé est donné.

A LA REVUE D'AMILLY :
PRÉSENTATION DES OFFICIERS ÉTRANGERS.

C'est le général Brugère, vice-président du Conseil de la guerre et directeur des manœuvres,

qui ouvre le défilé. Il est suivi du général Pendezec, major général, et des officiers de l'état-major. Le général salue de l'épée le chef de

A LA REVUE D'AMILLY : LA REMISE DES DÉCORATIONS.

l'État et va, avec les officiers de son état-major, se placer en face de la tribune pour assister au défilé des deux armées.

Des tribunes partent des bravos et des applaudissements.

Le général Lucas s'avance à la tête de l'armée du Sud, qui, sous ses ordres, a montré de si brillantes qualités pendant ces manœuvres. Derrière lui, le 5e corps d'armée marche, chaque division musique en tête, en formation en masse, par unités.

Accolées, la 9e et la 10e division passent à une allure fière et légère, que l'on retrouvera dans tous les effectifs des deux armées. De chaleureux applaudissements les accueillent, et les officiers étrangers saluent particulièrement la 20e brigade d'infanterie, dont le chef, le général Le Loup de Sancy, a été si longtemps chargé de les accompagner aux manœuvres.

L'infanterie marche dans un ordre, avec une rectitude de mouvements qui soulève l'enthousiasme de la foule. L'artillerie de corps défile au pas ; pas un canon, pas un attelage ne dépasse l'autre. On crie : « Vive l'armée! Vive l'artillerie! » L'équipage des ponts et la télégraphie militaire ont beaucoup de succès.

Le défilé du 5e corps est terminé à dix heures dix.

Le 9e corps, commandé par le général Tanchot, lui succède. La 17e division est acclamée.

La 18e division a aussi sa part de bravos, et c'est par la 36e brigade, dont le chef, le général Varigault, a été, tout récemment, frappé d'une insolation au cours d'une manœuvre, que se termine le défilé de l'armée du Sud. Il est dix heures trente. Le tour de l'armée du Nord est arrivé.

Le général de Négrier monte un grand cheval noir. On crie beaucoup sur son passage : « Vive l'armée! » et aussi : « Vive Négrier! »

A LA REVUE D'AMILLY : LES OFFICIERS NOUVELLEMENT DÉCORÉS.

Le 4e corps d'armée défile avec la correction des autres corps et la foule ne se lasse pas d'applaudir les petits soldats.

Le 10e corps recueille peut-être encore plus

de bravos. Le général Donop a tiré un parti merveilleux de ce corps et ses troupes ont certainement eu un rôle prépondérant dans les manœuvres.

Le parc aérostatique suit la 39e brigade. Le ballon, attaché à la voiture-treuil, plane à une cinquantaine de mètres. Le vent souffle avec moins de violence qu'au début de la matinée ; mais il est encore assez fort pour provoquer de brusques et dangereuses oscillations. Aucun officier n'a pu monter dans la nacelle.

Chaque corps a défilé avec son artillerie. Mais l'artillerie lourde de l'armée clôt le défilé de l'armée du Nord.

A LA REVUE D'AMILLY : LE GÉNÉRAL BRUGÈRE ET SON ÉTAT-MAJOR DEVANT LA TRIBUNE OFFICIELLE.

A onze heures cinq, la cavalerie s'avance au pas. Malgré la pluie des jours précédents, la poussière reparaît et enveloppe légèrement les dernières lignes. La 1re division de cavalerie du général Massiet, la 5e division du général Poulleau et les brigades de corps passent successivement très admirées. A onze heures et demie, le défilé est complètement terminé. Les quatre-vingts escadrons font une conversion à gauche pour se masser au fond du plateau.

Le général Brugère s'avance au galop et s'arrête devant la tribune présidentielle. Il salue de nouveau de l'épée le chef de l'État et va se placer à droite de la tribune. La foule continue à acclamer l'armée.

L'artillerie des deux armées a pris position au fond du plateau, face aux tribunes. Quelques minutes se passent après le défilé du dernier régiment de dragons. Puis on assiste à une mise en batterie. Toutes les pièces font simultanément feu sur les tribunes, et l'on s'imagine aisément le fracas qui résulte de ce tir, dans lequel l'oreille distingue cependant l'artillerie ordinaire de celle des canons de 155 court.

Le public, que ce spectacle impressionne beaucoup, applaudit frénétiquement.

L'artillerie se retire et la cavalerie vient prendre sa place.

Le général Brugère va se mettre devant celle-ci et c'est lui qui, l'épée haute, commande la charge. Il a à sa droite le général de Négrier et à sa gauche le général Tanchot.

Au signal donné, la masse compacte que forment à l'horizon et dans cet ordre, la 1re division, la 5e division, la cavalerie de l'armée du Sud et celle de l'armée du Nord, se met en mouvement, les lignes se rapprochent, elles grandissent, mais les généraux lèvent leur sabre et, immédiatement, tout est arrêté. L'effet est grandiose et la foule, impressionnée, éclate en bravos frénétiques. La revue est terminée. De nouveau, le général Brugère s'approche de la tribune d'honneur où le Président le félicite chaleureusement du succès de la manœuvre.

Tandis que les troupes vont se reposer et faire, sur des emplacements voisins, le déjeuner froid et le café emportés dans les sacs ou dans les fontes, la foule débandée se répand sur tous les chemins.

Les maires d'Eure-et-Loir, au nombre d'une centaine environ, viennent alors devant la tribune officielle saluer le Président de la République.

M. Loubet se fait présenter par le préfet les magistrats municipaux et serre la main à la plupart d'entre eux.

Les maires, auxquels se joint la foule, crient : « Vive Loubet! »

M. Deschanel, reconnu, est également l'objet d'une manifestation de sympathie.

Le Président de la République prend ensuite congé des personnages qui l'entourent, des officiers étrangers et remonte dans sa daumont qui, toujours avec son escorte de cuirassiers, le conduit au château de Mainvilliers, où a lieu un déjeuner qu'il offre aux officiers généraux, aux chefs de corps et aux officiers étrangers. Au cours de ce déjeuner, des toasts très chaleureux ont été échangés.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

Table des Matières

Préface	v
I. — A travers l'Exposition	1
II. — L'inauguration	13
III. — Quelques fêtes	25
Italie	33
Turquie	39
États-Unis	43
Autriche	49
Bosnie-Herzégovine	55
Hongrie	63
Grande-Bretagne	71
Belgique	75
Norvège	81
Allemagne	87
Espagne	95
Monaco	103
Suède	111
Grèce	119
Serbie	125
Danemark	133
Pérou	137
Perse	141
Luxembourg	147
Bulgarie	151
Roumanie	157
Russie	161
Pavillon de la Finlande	170
Portugal	171
Pays-Bas	177
Mexique	183
Japon	191
Chine	197
Corée	203
Siam	209
République Sud-Africaine	215
Maroc	219
Saint-Marin	223
Nicaragua	227
Equateur	233
Guatémala	235
Tunisie	239
Algérie	249
Indo-Chine	255
Dahomey	267
Madagascar	277
Fêtes militaires et maritimes	285

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

NUNQUAM QUIES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 002048024